

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

11e Année, No 11 NOVEMBRE 1918 PRIX: 15 CENTS



Les lentilles d'eau, telles qu'on en trouve en abondance dans la plupart de nos principaux cours d'eau. (Voir intérieur.)



Manteaux en Hudson Seal

SUPREME ELEGANCE ET DISTINCTION PERSONNELLE



Chefs-d'oeuvre créés par les meilleurs dessinateurs de l'univers. Modèles caractéristiques de la maison Desjardins, fameux et renommés pour leur cachet exclusif.

Le lustre et le velouté de ces magnifiques manteaux sont dus aux peaux riches et soyeuses, toutes de premier choix, employées à leur confection.

L'habileté de dessinateurs expérimentés leur assure une place prépondérante dans le domaine de la mode et nous pouvons maintenant les offrir au prix de l'an dernier car, avant la hausse des fourrures, nous en avons acheté d'énormes quantités. Donc,

LES PRIX DE L'AN DERNIER

prévaudront encore pour les acheteurs de la première heure.

Ces manteaux en Hudson seal sont unis ou garnis de fourrures contrastante; nous en avons une variété infinie; ils vous plairont tous et ils sont moins chers que partout ailleurs.

ETOLES ET ECHARPES

Faites de toutes les fourrures à la mode, elles possèdent elles aussi, les qualités distinctives qui ont permis aux créations de la Maison Desjardins d'être de plus en plus connues et appréciées pour leur beauté et leurs prix modérés.

Cher Desjardins & Co
Limitée

130, rue St-Denis.

LA PLUS IMPORTANTE
 LIBRAIRIE et PAPETERIE
 FRANÇAISE du CANADA
 Fondée en 1885

LIVRES

religieux
 classiques
 français
 canadiens

FOURNITURES

de classes
 de bureaux
 de dessin

ARTICLES

religieux
 et de fantaisie

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
 Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal

ED. J. MASSICOTTE

SOMMAIRE DE LA REVUE POPULAIRE—MOIS DE NOVEMBRE 1918

	Pages		Pages
Calendrier du mois	6	MOZAÏQUE :	
Carnet. Réflexions mélancoliques pour novembre	7	Comment on opérera dans 500 ans ...	145
Les combattants	8	L'huitre chasseur	145
PAGES CANADIENNES:		Une machine à abattre les arbres ...	146
Les derniers moments de deux patriotes	9	Le piano	146
Diminution des originaux	11	L'île de Robinson	147
Eloquent parallèle	12	Un oiseau des tropiques	147
Le journalisme d'autrefois	13	Les Cars de Russie	147
Pour faire un gaucher ou un droitier ..	14	Langage des parfums	148
PETITS TRAVAUX D'AMATEURS:		Subtil reporter	148
Un porte magazine	15	Ce qu'est le fond de l'océan	148
Table de portique de fabrication facile ..	16	La navigation aérienne	149
Planche à gâteau	17	Le piave ou la piave	149
L'âme et le caractère de Nicolas II.	18	Le plus petit livre du monde	149
UN PEU DE TOURISME:		Le riz dans le pain	150
Alger, Fontaine des ablutions	19	Pierre-le-Grand et la danse	150
La maison de Jeanne d'Arc à Domrémi ..	20	Épithaphe d'une dame avare	150
Le grand lac Salé	21	L'honnêteté récompensée	150
Le Jourdain et la mer morte	22	La cigarette des souveraines	151
Le chant national des Américains	23	La joaillerie aux Philippines	151
Les Toucans	25	Les villes des Etats-Unis aux noms allemands	151
Sauvé par sa superstition	26	Une bible géante	151
La Cigogne de Ponck, l'As des As français	26	Le pouls révélateur	152
Le monde des eaux. Les lentilles d'eau et leur utilité	27	L'or monétaire	152
Origine du mot maussade	28	Un casque protecteur pouvant être utilisé comme outil de tranchée	152
Pourquoi les tuyaux à eau chaude gèlent-ils plus vite que les tuyaux à eau froide ..	28	Une boîte à tabac porte-allumette ..	152
Les paratonnerres	29	Les Enfants de tous les Pays.—En Turquie	153
Momards gauchers	29	Le patriotisme américain	158
Taxes d'Amérique	30	Cousin germain. Simple exercice	158
Les bijoux d'une impératrice	30	LA REVUE ENCycLOPEDIQUE :	159
A l'envers	31	Miettes scientifiques	160
MAGIE EN FAMILLE :		La capacité "assise" des salles de concert à Montréal	161
La pièce de monnaie escamotée	32	L'écrevisse mangeuse de coton	162
Un truc amusant	33	ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Candeur	33	Un prodige scientifique	163
Une légende Alpestre	34	La vie des perles	164
L'élevage des animaux à fourrures au Canada	34	La Joconde	165
Roman : TERRE D'EXIL		L'humour de Pershing	166
par Pierre Luguet	35	L'électrification des chemins de fer ...	167
Les énigmes de la lune	125	Dans les rues de Londrès	168
Monstrueux glaciers	125	Spéculation sur les timbres-poste	169
Bibliothèque portative de tranchées ..	126	Pourquoi les bouées ne coulent pas ..	170
La vieille	126	Milliardaires de l'antiquité	171
Montcalm	127	Le pain sans blé	172
Les nouvelles torpilles automobiles	134	Chronique de la Jeunesse :	
Le sourire de ceux qui savent n'est-il pas l'indice de la victoire?	135	Le soleil et sa famille	173
Le métier de dentiste d'autrefois	138	La loterie	179
Le Cheval et ses Maladies	139	La peste de l'année 1879	180
		Les poissons transparents	181
		Les chiens d'Amundsen	182

AUX LECTEURS DE LA "REVUE POPULAIRE"

Dorénavant, tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre. Ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement à la Revue Populaire le premier jour du mois, alors que la livraison du mois courant sera terminée, ne trouveront leur reçu que dans le numéro suivant. On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESETTE & CIE, Edits.-Props.

LE NUMERO DE DECEMBRE DE LA REVUE POPULAIRE

Sera un véritable Numéro de Noël pour 1918

NE MANQUEZ PAS DE VOUS LE PROCURER, TANT
POUR TOUTES LES NOUVEAUTES QU'IL
CONTIENDRA, EN FAIT D'ARTICLES
DIVERS, QUE POUR SON
SUPERBE ROMAN

INTITULE :

POSTE RESTANTE

Par Paul Bertnay

Il ne s'agit pas cette fois d'un récit de la guerre actuelle, mais l'action n'est pas moins dramatique et même émouvante. Le côté sentimental domine, mais il se trouve aussi des scènes bien vécues qui tirent les larmes, telles autres scènes de fine observatoïn qui constituent une étude de moeurs véritable. Toute cette histoire est certainement un des plus beaux efforts littéraires jusqu'ici tentés, dans le genre roman feuilleton. Sans être long, ce roman complet, fourmille de scènes si captivantes qu'une fois leur lecture commencée, on veut immédiatement connaître la fin. Bertnay est certes l'un des meilleurs romanciers modernes; mais on peut dire sans crainte qu'il s'est surpassé dans "Poste Restante" qui paraîtra dans la *Revue Populaire* de décembre.

Les lecteurs de la *Revue Populaire* s'apercevront aussi des importants changements que nous avons fait dans notre personnel, dans le but de leur plaire, car ils auront, en outre de ce roman complet, pas moins d'une centaine d'articles différents, traitant de la plus haute nouveauté, comprenant sciences, inventions nouvelles, mécanique, histoire, littérature, beaux-arts, psychologie féminine et tourisme. Il y aura aussi un conte de Noël tout nouveau et illustré, de la magie en famille et des travaux d'amateurs; soit en tout plus de soixante illustrations entièrement inédites au Canada et une foule d'articles courants et renseignements des plus précieux pour nos familles.

ON FERAIT BIEN DE SE HATER DE RETENIR
D'AVANCE CE NUMERO EXCEPTIONNEL DES
MAINTENANT CHEZ SON LIBRAIRE OU DEPOSITAIRE,
CAR IL N'Y A PAS DE DOUTE QUE LA
DEMANDE EN SERA FORT CONSIDERABLE.



11ième Mois

NOVEMBRE

30 Jours

Astrologie.—Mois excellent qui donne la confiance en soi et favorise la réussite. Ceux qui naissent en ce mois auront souvent l'amour des sciences et connaîtront la célébrité. En général ils seront amoureux et leurs chances de fortune seront superbes.

Pierre du mois: la Turquoise (bleu clair) et également l'Escarboucle qui augmente la chance de réussite.

Jrs de Sem.	FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1 Vendredi	LA TOUSSAINT (d'oblig.) 305e jour
2 Samedi	Commémoration des fidèles trépassés.. 306e jour
3 DIMANCHE	S. Marcel, évêque 307e jour
4 Lundi	S. Charles, évêque et conf 308e jour
5 Mardi	S. Marcienne 309e jour
6 Mercredi	S. Léonard, conf 310e jour
7 Jeudi	S. Florent, abbé 311e jour
8 Vendredi	S. Dieudonné, pape 312e jour
9 Samedi	S. Théodore 313e jour
10 DIMANCHE	S. André Avelin, conf 314e jour
11 Lundi	S. Martin, évêque, conf 315e jour
12 Mardi	S. René 316e jour
13 Mercredi	S. Stanislas Kostka, conf 317e jour
14 Jeudi	S. Josaphat, évêque, martyr 318e jour
15 Vendredi	Ste Gertrude, vierge 319e jour
16 Samedi	S. Edmond, évêque 320e jour
17 DIMANCHE	S. Grégoire Thaumaturge, év., conf... 321e jour
18 Lundi	Dédicace basilique SS. Pierre et Paul. 322e jour
19 Mardi	Ste Elizabeth de Hongrie, veuve..... 323e jour
20 Mercredi	S. Félix de Valois, conf. 324e jour
21 Jeudi	Présentation de la Ste-Vierge 325e jour
22 Vendredi	Ste Cécile, vierge et martyre 326e jour
23 Samedi	S. Clément, pape et martyr 327e jour
24 DIMANCHE	S. Jean de la Croix, conf. 328e jour
25 Lundi	Ste Catherine, vierge et martyre..... 329e jour
26 Mardi	S. Sylvestre, abbé 330e jour
27 Mercredi	S. Léonard Port-Maurice, conf..... 331e jour
28 Jeudi	S. Jacques de la Marche, conf..... 332e jour
29 Vendredi	S. François-Xavier 333e jour
30 Samedi	S. Basile 334e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 4. Période de temps doux.
5 au 9. Vague d'orages.
10 au 15. Froid et vent.
16 au 20. Grands vents.

21 au 24. Période de pluies.
25 au 26. Variable.
27 au 30. Couvert, très brumeux.

La Revue Populaire

Vol. 11, No 11

Montréal, Novembre 1918

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

131 rue Cadieux,
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Réflexions Mélancoliques Pour Novembre

NOVEMBRE! La Toussaint, puis nos trépassés!

Fête des élus, puisque pour être élu, il faut d'abord mourir, c'est-à-dire ressusciter, selon que l'enseigne l'Eglise catholique romaine! Puis mois des morts!

Et, c'est en ces jours d'angoisse provoqués, tant par la guerre que par le néfaste fléau qui en a tant fauché parmi notre population, que nous devons penser à nos chers trépassés, alors que la nature elle-même, malgré de tardifs et problématiques beaux jours, prend le deuil, dans son manteau de feuillage jauni, précurseur de l'hiver si dur au miséreux.

Novembre, mois des morts glorieux! Ah! oui, pensons à ceux-là, nos fiers héros tombés sur les champs de bataille, qui, lorsqu'ils ont fait le suprême sacrifice, pour la plus grande et la plus noble des causes, celle de la civilisation, ont écrit avec leur sang l'immortelle page de notre histoire de demain!

Quelle est la famille canadienne qui ne compte pas au moins un parent tombé fièrement face à l'ennemi?

Et, quand plus tard nos dénigreur voudront répéter les insanités qu'ils ont risquées jadis, dans le seul but de ternir la réputation d'une race descendant d'illustres guerriers, ne serons-nous pas bien aise de leur répondre: "Moi, dans ma famille, j'en compte un, deux, trois ou quatre qui n'ont

pas eu peur des balles prussiennes, trouvez-en autant dans la vôtre avant de parler!"

Car, n'oublions pas que tout se paie un jour, et que pour ce que nous avons pu endurer pendant le conflit actuel, alors qu'une simple revendication eut pu sembler un geste suspect, nous aurons demain la considération et l'hommage de ceux qui rougiront de nous avoir méconnus et qui ne pourront pas se glorifier, dans les leurs, comme nous serons heureux de le faire.

Novembre, le mois des trépassés obscurs ou illustres, mois des retours salutaires sur notre destinée, mois des résolutions énergiques régénérant l'humanité, mois chanté par les poètes pour ta sauvage beauté; mois des promenades dans les endroits déserts, des paysages dénudés, mois des feuilles tombées qui, au contraire de nos espoirs, ne se relèvent pas de leur chute, mois des rêveurs et des philosophes; novembre, tu viens cette année, auréolé d'une vision consolante, et malgré les ravages du barbare ou du cruel fléau, nous osons espérer qu'avant la fin de ton étape, l'humanité respirera, ayant la certitude de la délivrance prochaine des serres du vautour!

Novembre, mois des feuilles mortes, des trépassés et des illusions si souvent envolées, sois pour une fois, le mois béni de la sérénité prochaine, de la paix du monde, de la grande et finale victoire!

GUSTAVE COMTE.

LES COMBATTANTS

Les animaux qui répondent à l'appellation singulière de *combattants* n'ont pas volé leur nom. Ce sont des oiseaux qui appartiennent à une variété de vanneaux et leurs moeurs de migrateurs, leurs perpétuelles querelles intestines les rendent tout à fait intéressants.

Les mâles revêtent au printemps une parure d'un très bel effet, visible sur notre gravure, et que l'on a comparée au bouclier d'un guerrier, quoiqu'elle ne protège, en réalité, efficacement, aucune partie du corps de l'oiseau. Ce n'est qu'un ornement passager et qui tombe à la fin de la saison.

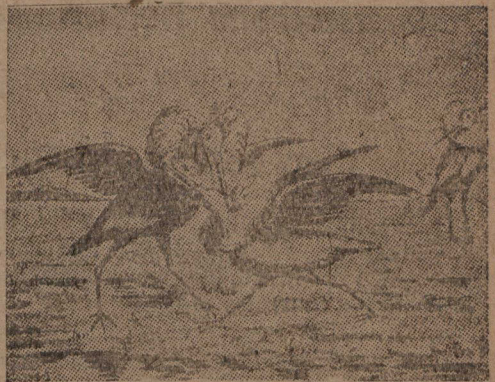
Pendant tout le reste de l'année, les mâles sont pareils aux femelles. Quelques-uns portent un plastron blanc, d'autres l'ont noir à reflets dorés et brillants. On en voit aussi dont la couleur est gris cendre, avec des taches de brun et de violet.

Les combattants sont de très grands voyageurs qui traversent les mers et vivent sous des climats très différents. On les voit en France dans les départements de la Somme et du Nord, où ils s'y installent pour quelque temps.

Après avoir pris possession du territoire où ils feront leur séjour, les mâles procèdent au partage des terres sur lesquelles ils pourront chasser avec leur famille. Ce partage est le commencement des hostilités entre les combattants. Chacun de ces seigneurs suzerains veut occuper le castel le plus élevé dans la plaine, une butte d'une verge de haut au-dessus de la surface du sol marécageux. Pour les combattants, en effet, la possession d'une telle éminence, où il établira son nid, lui permet de surveiller tout le voisinage. C'est absolument de la sorte que procédaient les seigneurs du moyen âge, lorsqu'ils édifiaient leur forteresse sur une hauteur.

A la fin d'interminables combats, le terrain est adjugé à celui qui a remporté la victoire. Le groupe des autres oiseaux se dirige alors plus loin et reprend la lutte pour la possession d'une autre butte.

Une fois les nids terminés, dans un petit trou, à quelques pouces du niveau du sol, les oeufs sont pondus. Comme c'est pendant la fraîcheur de la nuit que les vers sortent de terre, c'est pendant ce temps que les combattants cherchent la nourriture de



leur famille. Dès que le jour se lève, les mâles se poursuivent et continuent à régler dans des luttes corps à corps, qui durent parfois des heures, leurs querelles intestines.

Le plus amusant, c'est que pendant que les papas se battent, les mères, qui s'ennuient toutes seules, vont à la recherche les uns des autres et se mettent, à leur tour, à se "crêper le chignon" comme des commères.

— o —

Le contenu d'un réfrigérateur nouvellement inventé demeure froid, par l'évaporation de l'eau qui coule de chaque côté, laquelle provient d'un réservoir qui est installé à son sommet.



PAGES CANADIENNES



LES DERNIERS MOMENTS DE DEUX PATRIOTES

Extrait d'une lecture faite en 1860 par M. J.-A. Mousseau, député de Bagot, sur Cardinal et Duquet.

L'heure fatale approchait. Cardinal et Duquet avaient été informés qu'ils subiraient, le 21 décembre 1838, le sort que la tyrannie réserve au patriotisme malheureux. L'avis funèbre avait été reçu par eux sans forfanterie, mais avec la dignité ferme qui convient à de grandes âmes. On voulait faire un exemple dont l'enseignement fut salutaire. On espérait, par l'honneur du gibet, inspirer aux Canadiens la lâcheté et la dégradation; on désirait, par l'affreux spectacle d'une potence dressée, pour punir la vertu, leur apprendre à refouler au fond du cœur les sublimes aspirations du patriotisme. Et c'est une population française que l'on travaillait à soumettre à ces infamies! C'est une population française que l'on se flattait d'accoutumer à n'avoir plus d'honneur! Mais pourquoi ne pas plutôt demander au rapide et impétueux Saint-Laurent de remonter son cours majes-

teux en renversant toutes les lois de la nature?

Des démarches avaient été faites en faveur des deux condamnés par des personnes influentes auprès de Colborne et des gens haut placés dans la hiérarchie bureaucratique. Mme Cardinal avait même été se jeter aux genoux de lady Colborne, la conjurant d'intercéder auprès de son mari pour obtenir la grâce de M. Cardinal. Mais tout avait été inutile devant la détermination de Colborne. Le 20 décembre, veille de son décès, Cardinal fit parvenir à sa femme deux lettres où se révèle tout entier son grand caractère. Cette voix grave et solennelle qui semble parler par-delà de la tombe, a une suavité lugubre, une sagesse sombre et sacrée qui nous remuent jusqu'aux entrailles. "De-
"main, lui dit-il, à l'heure où je t'écris,
"mon âme sera devant son Créateur et
"son Juge. Je ne crains pas ce moment
"redoutable. Je suis muni de toutes les
"consolations de la religion, et Dieu, en
"se donnant à moi-même ce matin, me
"laisse espérer avec confiance qu'il me re-
"cevra dans son sein aussitôt après mon
"dernier soupir. Je suis dégagé de toute

“affection terrestre, et le seul regret que
 “j’ai en mourant, c’est de te laisser, chère
 “amie, ainsi que cinq pauvres malheu-
 “reux orphelins, dont un est encore à maî-
 “tre. Je te prie de croire que sans vous,
 “rien ne pourrait me faire désirer la vie,
 “et que je recevrais ma grâce avec plus de
 “répugnance que de satisfaction.” Il perd
 ensuite sa sérénité en pensant à l’état et
 aux chagrins de sa femme; il lui renou-
 velle ses protestations d’amour, il lui don-
 ne des conseils et se livre aux mouvements
 d’une déchirante tristesse.

Ce qui l’afflige par-dessus tout, c’est de
 ne pouvoir embrasser, avant de mourir,
 son épouse à laquelle des médecins défen-
 dent de sortir. “Qu’il est dur, lui écrit-il,
 “de mourir sans te donner le baiser d’a-
 “dieu! On me dit que tu es trop faible
 “pour supporter une entrevue; moi, je te
 “crois assez forte ou du moins assez
 “raisonnable pour me venir voir sans
 “faire des extravagances. Ceux qui te
 “défendent de venir me voir n’ont jamais
 “été dans notre situation. Ils ne pensent
 “pas qu’ils me privent de la seule et der-
 “nière consolation que je pourrais espérer
 “dans ce monde, et que, par rapport à toi,
 “ils s’exposent à de justes reproches
 “pour t’avoir privé de recevoir les adieux
 “d’un époux mourant. Pardonne, chère
 “amie, nous sommes nés pour souffrir,
 “c’est un sacrifice de plus à offrir à Dieu
 “et qui servira à nous obtenir plus de mé-
 “rites auprès de lui. Du moins, s’ils m’a-
 “menaient Marguerite et Charlotte afin
 “qu’elles puissent toutes deux recevoir les
 “baisers de leur père pour te les rendre.
 “Oh! Dieu, ayez pitié de moi, de ma fem-
 “me et de mes enfants, je vous les recom-
 “mande; veillez sur eux, servez-les d’é-
 “poux et de père, et ne tardez pas à les
 “réunir tous avec moi dans votre saint
 “paradis”.

Puis il exhorte sa femme à chercher des
 consolations dans la religion seule et la
 conjure, si elle devient riche, de ne pas
 oublier ses pauvres frères et soeur. Il
 était dans la nature de cet homme de ne
 penser, travailler, et mourir que pour les
 autres.

Malgré tout, Cardinal avait espéré voir
 sa femme dans la journée du 20 décem-
 bre; à 7 ou 8 heures du soir, ne la voyant
 point arriver, il perdit cet espoir et lui
 écrivit une nouvelle et dernière lettre. Il
 pleura d’abord de ne pas l’avoir vue; il
 essaye de se consoler par des réflexions
 chrétiennes sur les décrets de la Provi-
 dence “qui règle les événements de ce
 monde.” “Rien de plus consolant, conti-
 nue-t-il, ma chère Eugénie, que d’envi-
 “sager la mort avec les yeux d’un mou-
 “rant. On se sent dégagé des peines et
 “des angoisses de ce monde de misère
 “pour s’envoler dans un lieu de paix et de
 “délices, et l’on plaint ceux que l’on a
 “aimés sur la terre de ce qu’ils ne peu-
 “vent jouir assez tôt d’un bonheur qui
 “nous paraît si parfait. Chère Eugénie,
 “ne t’apitoie pas sur mon sort; bénis la
 “Providence de ce qu’elle ne m’a pas fait
 “mourir subitement lorsque j’avais la
 “conscience chargée de crimes Tu ais que
 “j’ai toujours eu de la prédilection pour
 “le genre de mort que je vais subir. Eh!
 “bien, Dieu a exaucé mes vœux; je suis
 “courageux autant qu’il est possible de
 “l’être, et, si je pouvais te communiquer
 “la moitié de mes forces, il m’en resterait
 “encore assez pour le moment fatal”

Deux jours avant la mort de son fils,
 Mme Duquet alla demander sa grâce à

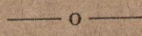
Collborne. Ce fut en vain. Le tyran se moqua du désespoir d'une mère. "Je l'avais prévu, dit Duquet à sa mère, votre trouble a été inutile; après-demain, je serai dans une région où la vertu est récompensée et le crime puni. Ma mère, il faut se soumettre à ce terrible décret de la Providence." C'est la dernière fois que Mme Duquet vit son fils. Le langage des douleurs humaines est trop pauvre pour décrire au vrai cette séparation que le coeur d'une mère seule peut concevoir. Duquet, dans cette circonstance si pénible, pria sa bonne mère d'implorer le pardon de ses chères petites soeurs. "Je m'étais promis, disait-il à sa mère, de leur faire, ainsi qu'à vous, une position heureuse; ma folle précipitation a déjoué ces plans. Je vous en prie, dites-leur tout le regret vif que j'ai éprouvé, et que ce n'est pas par mauvais coeur que mes espérances se trouvent trompées." Il pria aussi sa mère de remettre à ses soeurs sa petite image de Notre-Dame des Sept Douleurs, en ajoutant cette recommandation: "Dites-leur, ma mère, de baiser la partie de cette image qui se trouve marquée de mes pleurs."

Cette mère fut toujours inconsolable et ne passa jamais une journée sans pleurer son fils. Souvent, la nuit, elle y songeait, et on l'entendait crier dans des transports convulsifs: "Mon fils, mon fils, rendez-moi mon fils! Grand Dieu! qu'en ont-ils fait, ces Anglais sans pitié?"

Un jour, elle rencontra celui qui fit tout, jusqu'au parjure, pour la perte de son fils et de Cardinal. La conscience, sans doute pleine de repentir, il demanda pardon à Mme Duquet et voulut lui donner la main. "Oh! lui dit-elle avec horreur, n'approchez pas de moi; je vous pardonne, parce que je suis catholique et que mon fils me l'a ordonné; mais je

"ne puis oublier que vos mains sont encore teintes du sang de mon fils."

.....



DIMINUTION DES ORIGNAUX

Les orignaux étaient autrefois répandus dans toutes nos forêts du nord-est. Aux Etats-Unis, le Minnesota est le seul état où il y ait assez d'orignaux pour la chasse, mais il en reste très peu. Dans l'état du Maine, où la loi du gibier est peut-être la plus complète et la mieux mise en vigueur au sujet de l'orignal, une saison fermée a été décrétée en 1915, pour la simple raison qu'il y a trop de chasseurs. Le long de la frontière du Canada, où le pays se colonise et où les orignaux se comptaient par milliers, vous n'en trouverez pas assez pour que, règle générale, la chasse en vaille la peine. Dans le Nouveau-Brunswick, où ces animaux ont été protégés, la chasse vaut la peine d'être tentée.

Ils sont rares, même dans les districts éloignés, comme, par exemple, la vallée de la rivière Peace, qui, jusqu'à ces derniers temps, a été considérée comme reculée mais qui s'ouvre maintenant à la colonisation. En 1912, les sauvages Beaver mouraient presque de faim, parce qu'ils ne pouvaient trouver assez de viande pour leur nourriture; alors une bande remonta la rivière Liard sur une distance de 150 milles, pour chasser l'orignal. Cependant un magazine sur le sport contenait un article intitulé: "Game in the Peace Ri-

ver Country Unlimited", qui faisait une description de l'original, du cerf et de l'antilope parcourant les bois en nombre incalculable. Où l'auteur a-t-il pu voir une antilope parcourir les bois? Cela démontre que le peuple ne se rend pas compte du péril auquel nos animaux sont exposés.

— o —

ELOQUENT PARALLELE

Il y a quelque temps, nous avons l'occasion de visiter, en compagnie d'un aviculteur expert, deux établissements avicoles.

Le premier était la propriété d'un professeur distingué, possesseur d'une riche villa aux abords mi-ensoleillés, mi-ombragés, d'où l'on apercevait, à travers l'épais feuillage, des gros érables, un long poulailler modèle. D'un simple coup d'oeil, l'on pouvait se rendre compte facilement que cette construction n'avait pas "des ans sur l'irréparable outrage", et qu'elle datait de quelques années au plus. Sur sa façade béante, exposée au soleil, se détachait une longue cour sans culture, malgré la richesse de son sol, gardée de tous côtés par une haute clôture en fil métallique. C'est dans cet enclos, qu'ombrageaient suffisamment quelques pommiers et de longs framboisiers, que séjournait le gros du troupeau. Une cinquantaine de poules Rhode-Island, à l'allure piteuse, au plumage défmîchi, allaient "à pas lents" des framboisiers aux pommiers et des pommiers à leurs trous sabonneux, creusés, semble-t-il, au temps où la vigueur, prise en terre étrangère, faisait leur partage. Une soixantaine de poulets de mai tout *déshabillés*, cohabitaient avec elles; à les voir on aurait dit qu'ils se nourris-

saient de miettes ou de quelque chose comme cela. Sans vigueur et sans force, mal développés ou rachitiques, il faisait pitié à voir. Leurs plus jeunes frères, bien que séparés et vivant au grand air sous des cabanes "en broche", n'avaient pas meilleurs mine. Bref, le spectacle, en dépit du riche encadrement était assez lamentable.

Après les formules d'usage échangées avec le propriétaire, celui-ci nous fit subir un long interrogatoire. Inutile de relever ici toutes les questions posées; qu'il suffise de dire qu'elles trahissaient, on ne peut mieux, l'ignorance complète des principes... des premières notions à savoir pour réussir en aviculture. Aussi, après avoir vu ses oiseaux, constaté le rationnement auquel ils étaient soumis, le manque absolu de verdure et de matière animale, on n'était pas surpris d'entendre dire à Monsieur X que l'aviculture ne payait pas.

Bien différentes furent nos impressions en visitant le second établissement, situé à un mille du premier à peu près. Flanqué sur les pentes rocailleuses d'une colline, le poulailler, de construction simple mais modèle d'accord avec les lois de l'hygiène, émerge au milieu d'un frais bocage. A l'ombre des arbres aux essences variées trottaient, piaillaient ou chuchotaient deux cent quarante poulets; souples d'allure, le regard vif, ils picoraient gaiement ici et là; pas un seul n'a *la queue basse*, les ailes pendantes; tous sont florissants de santé, et si bien développés, que plusieurs, âgés de deux mois et demi, pèsent actuellement trois livres.

Ici les poules ne cohabitent pas avec les poulets, mais sont enfermées dans un enclos spécial. C'est un fait à noter. Ensuite la pâtée, faite de trèfle et de navets, mêlée à de la moulée et du lait écrémé, est servie en abondance et fait la base de l'ali-

mentation. Le grain n'entre qu'en faible proportion dans le rationnement.

Comme preuve de succès dans l'élevage de cet aviculteur, qui ne compte cependant que huit mois de pratique, voici l'intéressant rapport qu'il nous a donné :

Du 2 décembre dernier au 15 juillet courant, avec 120 poules et 200 poulets, nés du printemps : Dépenses, \$250.00; Recettes, \$477.00; profit net, \$227.00. Ajoutons, au cas où quelques-uns trouveraient un peu fort le chiffre des dépenses, que cet aviculteur a acheté une quantité de graines suffisante pour alimenter ses troupeaux jusqu'aux neiges prochaines. C'est dire à ce titre, qu'il va réaliser au-delà de \$400.00 de bénéfices nets avec ses 120 poules.

Comment expliquer ce fait que nombreux sont les gens qui prétendent que l'aviculture ne paie pas? Oh! l'explication nous paraît bien facile à donner. Ne réussissant pas en aviculture ceux qui en font un "sport" ou une spéculation plutôt qu'une industrie réelle, qui investissent dès le début, un trop fort capital, qui commencent trop en grand sous prétexte qu'ils ont vu qu'une poule pouvait rapporter \$3.00 de profit net, qui s'obstinent à ne compter encore que sur les grains pour l'alimentation de leurs oiseaux et négligent complètement la verdure: navets, trèfle, racines, etc., enfin qui ignorent volontairement ou non, les grands principes d'élevage demeurant en aviculture comme en toute autre industrie la condition essentielle du succès.

Bien des poulaillers de 50, 100, 1000 poules sont fermés, c'est vrai. Les sceptiques sur l'importance économique de l'aviculture chez nous, et sur les bénéfices à réaliser dans cette industrie éprouvent un réel plaisir à prendre là, dans ces constructions désertes, leurs plus forts arguments contre la valeur de l'industrie avi-

cole Si ces messieurs se donnaient la peine de faire l'histoire de ces poulaillers abandonnés, ils s'apercevraient bien vite que leur gros argument est sans valeur devant les causes profondes de ces faillites. Et puis, les banqueroutes sont-elles toujours la négation de la valeur et de l'importance d'une industrie? Il faut y voir...

— o —

LE JOURNALISME D'AUTREFOIS

Nos pères d'il y a cinquante ans faisaient du journalisme beaucoup plus agressif que les représentants contemporains du quatrième état, en général. Les journaux de l'époque nous apprennent que M. Hector Fabre, qui fut plus tard commissaire canadien à Paris, s'était attiré la boutade ci-dessous parce qu'il ne voulait pas être traité en public de "spirituel confrère." Cela arrivait après une polémique assez acerbe qu'il avait eue avec Blain de Saint-Aubin. Les vers ne sont pas signés, mais on les a attribués à Blain de Saint-Aubin lui-même. Voici le poulet :

SUR HECTOR FABRE,

maitre es-chroniques, causeries et autres,

...C'est notre Rochefort, et que Blain s'en pend
Où voit-on, où voit-on et plus folâtre humeur,
Et plus malin parleur, et rire plus moqueur?
—Gens d'esprit sus à Fabre! et Fabre vous le
rendre!...

Gai.—comme un hérisson sous ses armes à pic,
Il va frôlant, frondant, transperçant toute chose
Que n'écrit-il en vers au lieu d'écrire en prose!
Nous aurions un poète-épique.

— o —

Pour rendre à l'épreuve du feu les abats-jour en papier ou autres objets de papier exposés à la flamme, il suffit de les tremper dans une solution d'alun.

POUR FAIRE UN GAUCHER OU UN

DROITIER

— o —

LA proportion de gauchers, estimée au minimum, est de 1 sur 50. Certaines autorités déclarent que la proportion est de 4 sur 50. M. W. Franklin Jones est d'avis que 4% de la race naissent gauchers, mais que les trois quarts environ sont convertis par l'exercice et l'entraînement, en droitiers plus ou moins imparfaits. D'autre part, 1% environ de la race, nés droitiers, sont exercés de la main gauche par suite d'accidents du côté droit. Miss L. G. Smith, par des statistiques portant sur plus de 2,000 enfants des écoles a trouvé que 4½% des filles et 5½% des garçons, étaient gauchers. Parmi les aveugles, les faibles d'esprit et les vicieux, le pourcentage est le plus élevé. Cela n'empêche pas que soient gauchers des personnes très distinguées sous tous les rapports.

Cette question, généralement très ignorée, a fait l'objet d'études très sérieuses, en Amérique. Voici les résultats adoptés par les principales autorités scolaires et publiés dans le *Teacher* (l'Instituteur), de Philadelphie.

“La condition gauchère est congénitale: elle dépend du développement supérieur de l'hémisphère cérébral droit, et n'est pas le résultat d'habitudes acquises. Il est extrêmement douteux qu'une personne née gauchère puisse jamais acquérir autant d'habileté de la main droite que de la gauche. Dans les écoles, il convient d'habituer tous les enfants à écrire de la main droite, à moins que la tendance de l'autre main ne paraisse particulièrement forte. L'effet est généralement de faire des ambidextres et n'opère pas la cure complète de la condition gauchère. Si l'habitude d'écrire de la main gauche est pleinement

acquise, il ne serait pas sage d'essayer de la combattre.”

La sinistralité et la dextralité sont beaucoup plus qu'une question de mains. Elles sont intimement connectées avec les centres du langage dans le cerveau, la supériorité de l'oeil droit ou de l'oeil gauche et autre détail, physiologiques et psychologiques.

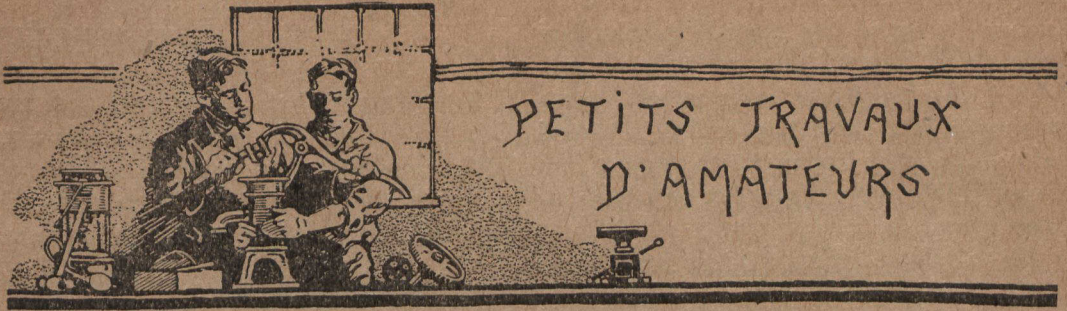
Voici l'opinion du docteur G. M. Gould :

“L'essai de renverser la loi de dextralité ou sinistralité est inutile, nuisible au principe vital, et en réalité d'un succès impossible. Les succès partiels produisent des paralysés et des maladroits, sinon des maladies et des tragédies. Laissez l'enfant gaucher suivre son instinct. La Nature est tout aussi sage que d'ignorants intermédiaires.”

Les investigations du professeur W. F. Jones, qui ont porté sur environ 10,000 sujets montrent qu'il n'y a une différence dans la longueur des avant-bras, entre le bras droit et le bras gauche, chez les gauchers. Il a inventé un appareil très simple connue sous le nom de *brachiomètre* pour prendre la mesure de l'*urnaptus*, c'est-à-dire la distance de la pointe du coude à la première jointure du petit doigt. Si cette mesure est plus longue dans le bras gauche que dans le bras droit, le sujet est naturellement gaucher et *vice-versa*. L'épreuve est applicable même aux enfants nouveau-nés, et M. le Dr Jones conclut que l'enfant doit être enseigné pour l'emploi du bras ayant la plus longue *ulna*.

— o —

Pour couper la glace rapidement en petits cubes réguliers, un inventeur italien a imaginé un appareil électrique fonctionnant à l'aide de fils fortement chauffés.



UN PORTE MAGAZINE

POUR construire convenablement un porte-magazines, tel que nous l'illustrons ci-contre, le matériel suivant vous sera nécessaire :

- 1 surface de $\frac{7}{8}$ de pouce x $15\frac{1}{2}$ x $16\frac{1}{2}$.
- 1 tablette de $\frac{7}{8}$ de pouce x $11\frac{1}{2}$ x $12\frac{1}{2}$.
- 1 tablette de $\frac{7}{8}$ de pouce x $12\frac{1}{2}$ x $14\frac{3}{4}$.
- 1 tablette de $\frac{7}{8}$ de pouce x $13\frac{1}{2}$ x $16\frac{1}{2}$.
- 2 côtés de $\frac{7}{8}$ de pouce x $14\frac{1}{2}$ x $33\frac{1}{2}$.
- 1 contrefiche de $\frac{7}{8}$ de pouce x $3\frac{1}{4}$ x 17.
- 1 contrefiche de $\frac{7}{8}$ de pouce x $2\frac{1}{2}$ x $11\frac{1}{2}$.
- 6 contrefiches de $\frac{7}{8}$ de pouce x 2 x 3.

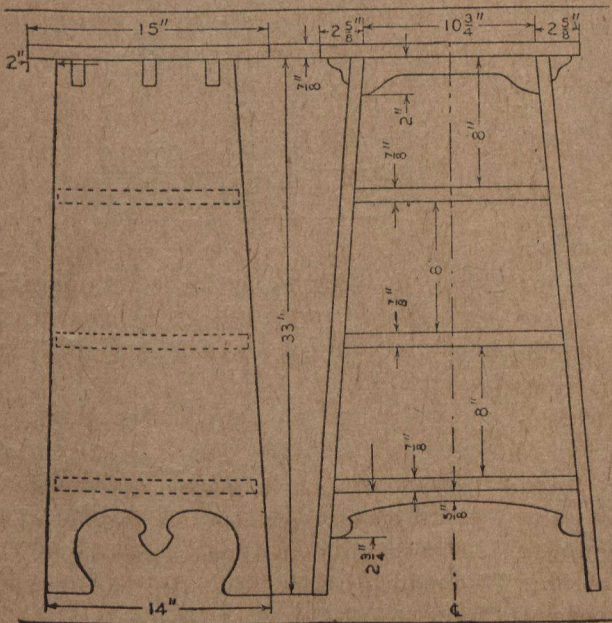
Faites préparer ces morceaux en ayant soin de les faire poir sur les deux surfaces épaisses ci-dessus mentionnées. Le chêne est préférable puisqu'il donne un meilleur fini.

Préparez d'abord vos côtés. Dans ce but suivez bien le dessin détaillé de notre illustration, qui mieux que les mots vous dira la manière de préparer votre charpente, pour qu'elle s'adapte avec justesse à la surface et qu'elle puisse bien supporter la charge que vous lui imposerez, lorsque l'étagère sera terminée.

Vous pourrez alors installer vos tablettes en ayant bien soin de mesurer chacune d'elles de la dimension nécessaire. Lorsque votre meuble sera terminé, vous pourrez lui donner la couleur désirée.

Certains amateurs qui ont déjà exécuté semblable ouvrage ont toujours préféré la nuance imitant le chêne doré. Pour obtenir cette fin, voici le procédé qu'ils ont suivi :

D'abord, ils ont donné une couche de matériel à base dorée ; après lui avoir laissé le temps de



séchés, ils l'ont passé au papier sablé. On a ensuite donné une seconde couche, qui après avoir séché a été soumise à une couche de *shellac*. Après avoir passé le meuble au papier sablé très fin, on a ajouté une autre couche de *shellac* orange et l'on termine l'opération par deux ou trois couches de vernis.

Ce travail accompli on peut rembourrer

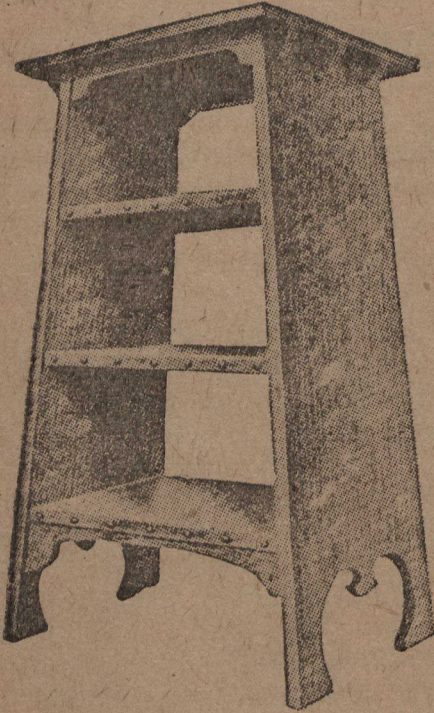
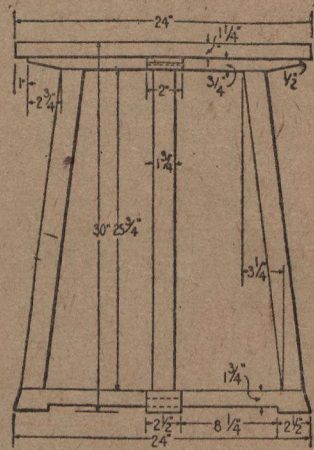
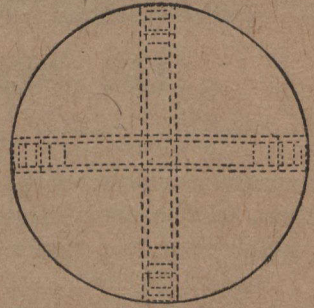


TABLE DE PORTIQUE DE FABRICATION FACILE

L'ÉBÉNISTERIE d'extérieur n'est pas toujours astreinte à un genre spécial ou un style classique, c'est pourquoi il est possible au simple amateur de fabriquer la table ci-contre, à très peu de frais, et sans



les tablettes au moyen de cuir convenable, fixé à ces dernières par des clous de fantaisie à têtes rondes.

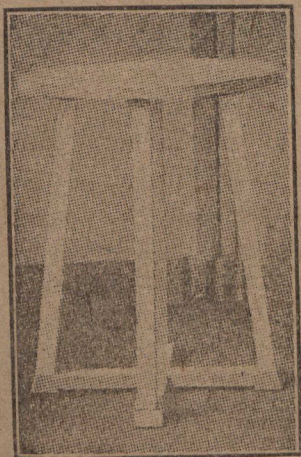
Vous aurez alors un meuble très chic, qui ne vous coûtera pas le dixième du prix que l'on vous demanderait dans un magasin. D'autant plus qu'il sera supérieur en qualité si vous avez bien suivi nos illustrations et que vous avez quelque habileté à manier les outils de menuiserie.

grand effort d'imagination. C'est une table qui n'appartient à aucun style particulier, mais qui produit un excellent effet une fois émaillée.

Les matériaux requis sont des plus simples, soit : quatre poteaux de 27 pouces en longueur par deux pouces carrés ; deux pièces basses de 25 pouces en longueur, par 2 pouces et trois quarts de largeur et par un pouce et quart en épaisseur ; deux pièces de croisement de 22 pouces et demi en

longueur, par deux pouces et un quart en largeur et un pouce et trois huitièmes en épaisseur; quatre pièces de couverture de 25 pouces en longueur, par six pouces et demi en largeur et un pouce et trois huitièmes en épaisseur, plus les ceintures sous le couvert de la table, tout le tour de cette tablé. Le tout devant être fixé par des clous et des vis de deux pouces et demi.

Sciez d'abord les deux barres transversales du bas et joignez-les par le centre au moyen de deux vis No 10; ensuite coupez vos poteaux en les égalisant, et placez-les de manière à ce qu'ils forment angle droit avec le plan de la table.



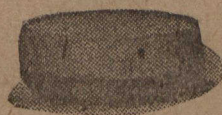
Les pièces du haut doivent être coupées, puis assemblées et fixées à l'aide de vis No 8 à tête plate. Il est préférable de les coller avec de la colle forte et d'employer environ quatre morceaux afin d'empêcher toute tendance au renflement ou gondolement. Assemblez les bords avec de la glue et des chevilles, soit quatre chevilles pour chaque joint. Tandis que la glue sèche au sommet, profitez-en pour assembler les supports. Percez des trous de un quart de pouce au sommet et à la base des pièces de croisement aux endroits où les pattes

doivent être fixées. Avant de fixer les pattes avec des vis, clouez-les avec des clous à finir, puis posez les vis, d'une manière aussi serrée que possible. Alors, les supports de la table se tiendront solidement.

Le dessus doit être passé au planeur et au rabot, puis au papier, et coupé de la grandeur voulue avec la scie à ruban. Le dessus est alors placé sur les supports et fixé aux poteaux avec des vis, aux inter-sections. Les trous de vis doivent être percé au préalable et il est préférable de ne fixer les vis qu'après les avoir munies d'anneaux d'arrêt à leur tête, afin que le dessus s'appuie hermétiquement et également sur les supports. Alors, après que toutes les parties de la table ont été polies au papier sablé, il ne reste plus qu'à appliquer l'émail blanc qui produit un excellent effet. Il faut d'abord deux couches de base, avec délai suffisant de séchage entre chaque couche. Alors, on applique la dernière couche avec trois jours de séchage. La table de portique est alors prête.

Comme la plupart du temps on emploie du bois mou pour confectionner cette table, il est facile d'en joindre si bien toutes les parties qu'aucun trait de démarcation ou joint n'apparaisse, une fois l'émail appliqué. On peut faire le même meuble en chêne pour appareiller des meubles d'intérieur; on peut de même employer toute autre espèce de bois.

— o — PLANCHE A GATEAU



CECI est une planche à gâteau. Très utile pour recevoir le gâteau venant du four et que l'on veut laisser refroidir. C'est très simple. Une rondelle de bois taillée en biseau et c'est tout.

L'ÂME ET LE CARACTÈRE DE NICOLAS II

Il a été confirmé tout dernièrement que Nicolas II, le tsar déchu, a été assassiné à Ekaterinbourg, par un garde-rouge, à l'approche des Tchéco-Slovaques.

La Russie révolutionnaire se débarrasse, par ce geste violent, de l'autocrate qui a tenu dans ses mains omnipotentes les destinées de la plus vaste nation du monde et que les moujiks, en des temps moins tourmentés, appelaient leur "petit père".

Lorsque les haines s'apaiseront, que la vie des peuples reprendra son cours normal, les historiens diront quelle influence a eu le règne du tsar sur l'évolution de son pays.

Il ne m'appartient pas à moi, simple écotier, d'établir le bilan de ce règne. Je constaterai seulement que le tsarisme a toujours compté de nombreux ennemis. Nicolas II était encore plus victime du régime absolu que le plus infortuné et le plus obscur de ses sujets. Lors des événements sanglants de janvier 1905 où l'émeute gronda si près du trône qu'on crut qu'elle allait l'emporter, où les rues de Saint-Pétersbourg furent le théâtre de massacres en règle, le tsar, séquestré dans ses luxueux appartements de Tsarskoïé-Selo n'était plus qu'un homme traqué par le destin, désemparé par les flots montants de l'insurrection et cependant ignorant de ce qui se passait autour de lui.

Incapable d'amener la paix dans son peuple, il voulut néanmoins l'offrir au monde en prenant l'initiative d'un congrès; il mérita le beau surnom d'arbitre de la Paix. Ses tentatives échouèrent. Il fut fatalement le jouet d'intrigues d'un entourage ambitieux et l'instrument passif d'une oligarchie dépourvue de préju-

gés. Trop faible pour se libérer du joug odieux, il succomba.

La Russie, depuis, vingt-cinq ans, connut de sombres heures: massacres politiques, déportations en Sibérie, knout, grande misère du moujik... Avec une exaltation mystique, un incroyable mépris de la souffrance, les nihilistes s'attaquèrent au tsarisme. Que de complots! Que d'attentats! Les grands romanciers russes nous montrent ces hommes jeunes et pleins de rêves, allant à la mort certaine, mais l'acceptant, convaincu qu'ils délivreraient leurs frères... Tout cela était toujours déjoué par la vigilance d'un système policier inexorable dans la surveillance et dans la répression.

Nicolas II fut l'hôte de la France, et les Parisiens lui firent un enthousiaste accueil en 1896. Les camelots répandirent une chanson au refrain énorme de simplicité:

Le voilà, Nicolas, ah! ah! ah!

Le voilà, Nicolas, ah! ah! ah!

Né le 18 mai 1868, le tsar monta sur le trône le 1er novembre 1894, après avoir épousé la princesse Alice de Hesse. L'histoire de leurs fiançailles est charmante.

Le tsar s'approchant de sa fiancée, lui dit solennellement:

— Mon père, l'Empereur, a décidé que je devais vous offrir mon cœur et ma main.

Avec le plus grand sérieux, la princesse répondit:

— Ma grand'mère, la reine, a décidé que je devais accepter votre main...

Et, éclatant de rire, elle ajouta:

— Quant à votre cœur, je l'accepte aussi, bien que personne ne m'en ait donné l'ordre!

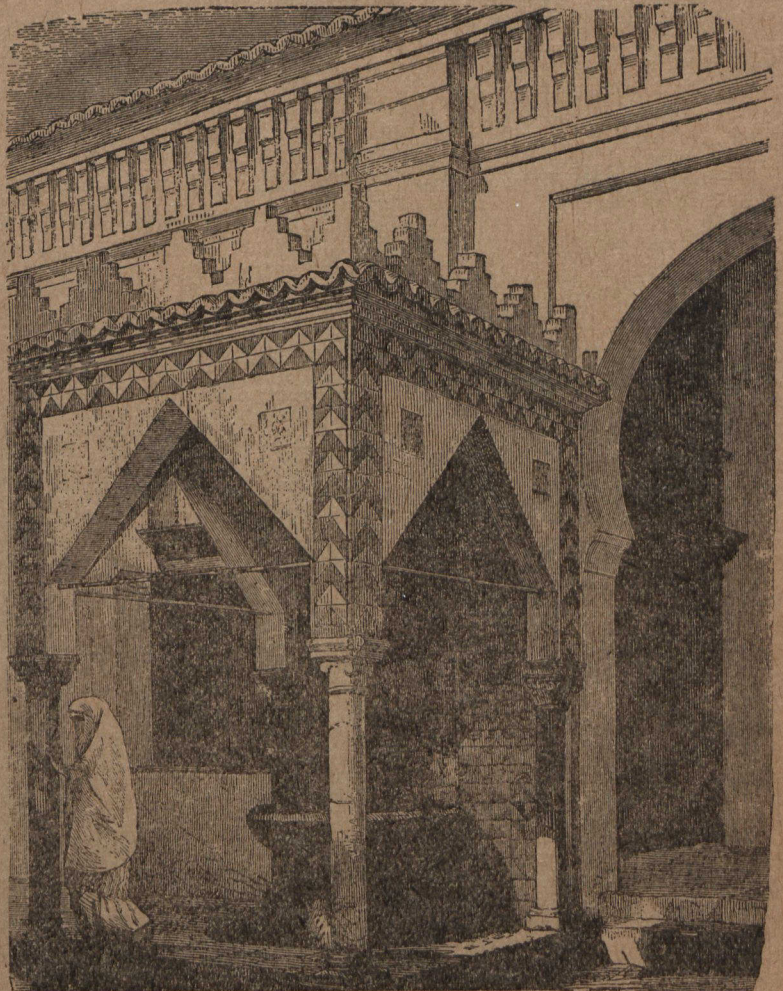
Le tsar qui aurait pu être un grand souverain, est mort. Paix à ses cendres...



ALGER -- FONTAINE DES ABLUTIONS

LA capitale de l'Algérie a beaucoup de choses encore de l'ancienne capitale des Etats-Barbaresques. La religion musulmane y a maintenu ses pratiques qui sont rigoureusement suivies par les Aaibes, scrupuleux observateurs du Coran, en tout ce qui touche aux choses de pure forme et qui frappent les sens.

Dans le pensée du législateur religieux des musulmans, les ablutions avaient pour but d'encourager la propreté parmi des populations, portées par leur indolence naturelle à négliger autant les soins du corps que la culture de l'intelligence. Le Prophète, pensant que de simples recommandations ne



suffiraient pas pour modifier des habitudes invétérées de malpropreté, imposa les ablutions comme règle religieuse, bien convenable alors qu'on les pratiquerait rigoureusement.

Ainsi, à toutes les époques et chez tous les peuples, les législateurs religieux ont senti la nécessité d'imposer au nom de Dieu, des pratiques utiles à la santé du corps, mais qui, en réalité, n'ajoutent rien au mérite et à la vertu de celui qui les observe. Ce fut preuve de sagesse de leur part. Peu clairvoyants sont ceux qui puisent là des arguments pour combattre les religions.

— o —

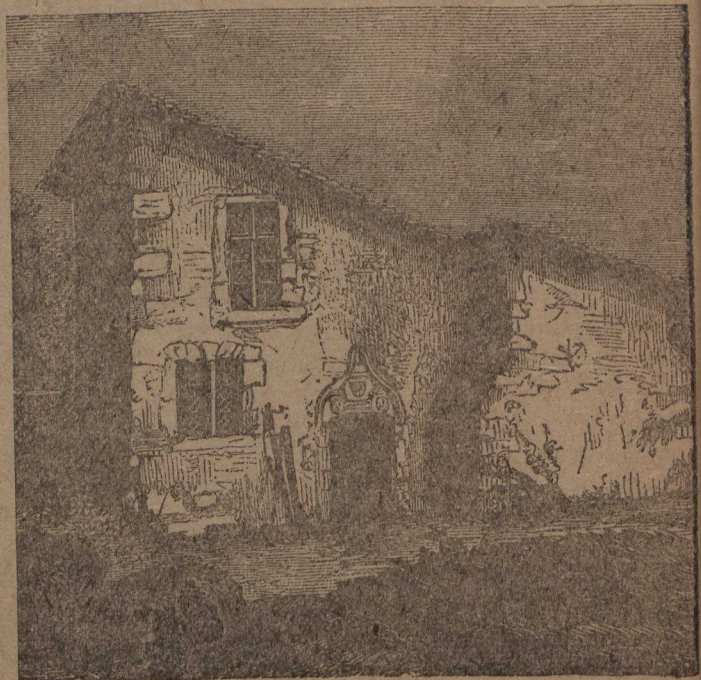
LA MAISON DE JEANNE D'ARC,

A DOMREMI (Vosges)

QUAND on regarde cette chaumière et pensant à celle qui y naquit, on est saisi d'un sentiment plein de mélancolie et de religion à la fois; on se prend à songer ensuite à l'étable de Bethléem où naquit Jésus-Christ, et l'on rapproche tout naturellement ces deux grandes figures, qui témoignent si visiblement de la puissance du Créateur dirigeant ses créatures et leur faisant accomplir des choses qui dépassent la portée de nos conceptions. Quelle confiance! quelle foi! quels nobles sentiments! quelle hauteur de vues! chez cette jeune fille sans instruction, née au milieu des champs, partageant sa vie entre son

troupeau et ses parents ignorants comme elle, et ne voyant, eux, dans la vie que ce que le vulgaire y voit, la satisfaction unique des besoins de la matière!

Tout à coup elle s'est transformée et illuminée, et sa pensée se séparant de tout ce qu'elle avait autour d'elle et avait aimé jusque-là sans autre ambition, elle quitte sa famille et son troupeau, et va demander qu'on la conduise auprès du roi, qu'elle doit faire sacrer à Reims. Elle rencontre des obstacles à chacun de ses pas et les surmonte tous patiemment et persuade chacun par ses paroles naïves, mais pleines de persuasion. Elle arrive jusqu'à l'insouciant Charles VIII, lui communique son ardeur et le décide à tout tenter pour battre les Anglais et leur reprendre son royaume. Elle se trouve au milieu des chevaliers, des nobles, des hommes d'armes, et devant elle, sous sa parole, tombe la rudesse et l'arrogance de ces guerriers; ils



l'écoutent, l'admirent et lui promettent de la suivre partout où elle ira.

C'est contre les Anglais qu'elle veut marcher, contre ces Anglais tant redoutés depuis qu'ils sont toujours victorieux. Eh bien, les Français n'ont plus peur maintenant qu'ils ont confiance en elle. On dirait qu'elle les a enveloppés tous dans son patriotisme et son courage.

Ce qu'elle fit comme force, audace et habileté militaire, dépassa ce que les plus forts firent pour l'imiter. Devant elle les Anglais fuyaient éperdus, et elle put réaliser son but et faire sacrer le roi à Reims. A partir de ce moment, sa mission touchant à sa fin, elle ne fut plus l'irrésistible guerrière à laquelle tout cédait; son ardeur et sa force faiblirent, et elle redevenit insensiblement la jeune fille d'avant, une créature pleine de foi et de pureté, mais accessible à la crainte et à la souffrance, sans cependant s'abandonner à la faiblesse.

Ainsi Jésus-Christ, aux approches de son supplice, lorsque sa mission était achevée, sentit la douleur envahir son âme comme il la sentit envahir tout son corps lorsqu'on le cloua sur la croix.

A tant de ressemblance, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la pensée du Créateur a dirigé souverainement ces deux missionnaires qui, dans des temps et des conditions si différents, ont été animés d'une foi également sincère et d'une confiance sans bornes en Celui qui les avait envoyés, l'un pour enseigner aux hommes la charité et la foi, l'autre pour rendre à la France son indépendance perdue.

— o —

En 1672, Frontenac était nommé gouverneur du Canada. La population de la Nouvelle-France n'avait alors que 6,705 habitants.

LE GRAND LAC SALE

LES Mormons s'engagèrent résolument, pleins d'espérance, dans les grandes vallées du Nebraska, à travers ces prairies où Cooper a placé les sauvages héros de ses récits.

Ils allèrent pendant deux cents lieues, jalonnant la route, ayant parmi eux des savants, des naturalistes, qui tenaient scru-



puleusement compte des distances, déterminaient les situations, les altitudes, notaient les gisements, les productions du sol, et formaient le tracé du voyage. Ils gagnèrent ainsi un défilé des Montagnes Rocheuses qu'ils franchirent pour entrer dans le grand bassin de l'Utah, où, après avoir encore longtemps erré à travers la région tourmentée des monts Wah-Satch, ils découvrirent enfin le grand Lac Salé, sur les bords duquel ils s'arrêtèrent comme ayant atteint le but de leur recherches.

— o —

LE JOURDAIN ET LA MER MORTE

LE fleuve "Le Jourdain" qui prend sa source aux monts du Liban, pour se jeter dans la Mer Morte, en Palestine, a sur une distance de 120 milles une différence de niveau de plus de 7,000 pieds; c'est sur cette distance que les eaux du fleuve ont une rapidité plus grande que celles de tous les autres fleuves.

Sur son parcours qui est d'environ 450 milles, il traverse le lac Tibériade, ou mer de Galilée, dont le niveau des eaux est

Morte, le Gohr, paraît avoir été le siège d'éruptions volcaniques fréquentes ce qui expliquerait les récits bibliques selon lesquels la place qu'occupe aujourd'hui cette mer était autrefois couverte de villes détruites par une pluie de feu et de soufre. Les eaux de la mer Morte restent encore chargées de bitume. Ce qui confirme l'existence de volcans souterrains, sous le lit de cette mer, c'est que malgré l'énorme quantité d'eau que lui apportent ses tributaires, principalement le Jourdain et l'*Ouadi-el-modjib*, le niveau de l'eau baisse

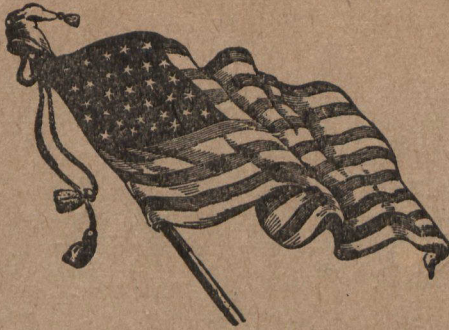


d'environ 600 pieds au-dessous du niveau de la mer, et il se jette dans la Mer Morte qui est elle-même à plus de 1,200 pieds au-dessous du niveau de la mer.

Le cours du fleuve très rapide dans sa première partie devient plus tranquille depuis l'endroit où il atteint le niveau de la mer, jusqu'au moment où il atteint la mer Morte qui a une superficie d'environ 320 milles carrés.

La fracture volcanique qu'occupe la mer

continuellement. Ce fait serait dû à la chaleur du lit de la mer qui occasionne une évaporation intensive. L'existence de ces volcans souterrains se trouve encore confirmée par une salure et une causticité remarquables des eaux chargées de chlorures et de bromures, impropres à la vie. La densité des eaux de cette mer est par suite si grande (environ un quart plus grande que celle de l'eau ordinaire), qu'il est difficile d'y plonger ou de s'y noyer.



LE CHANT NATIONAL DES AMERICAINS (The Star-Spangled Banner)

Vu la part si active que prennent les braves soldats Américains dans la guerre, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir ce superbe arrangement du chant national des Etats-Unis, par le célèbre pianiste virtuose Josef Hofmann. C'est en chantant cet air là que les valeureux Yankees marchent à la victoire. La nouvelle harmonisation n'est pas difficile et produit un grand effet.

Hofmann

The image shows a handwritten musical score for piano, consisting of five systems of staves. The notation includes treble and bass clefs, various note values, rests, and dynamic markings. The score is written in a cursive, handwritten style.

Key performance instructions and markings include:

- espression* (written across the second system)
- allegro* (written above the third system)
- cresc.* (written above the fourth system)
- rit.* (written above the fourth system)
- a tempo* (written above the fifth system)
- molto rit. e cresc.* (written above the fifth system)
- ritornello* (written below the fifth system)
- meno mosso* (written below the fourth system)
- meno mosso* (written below the fourth system)

The score concludes with a double bar line and the word *Compte* written below the final staff.

LES TOUCANS

Les toucans étaient des oiseaux fort appréciés par nos arrière-grand'mères. Leurs plumes, d'une belle couleur jaune orangé, servaient à leur parure, notamment à la confection de manchons dits "en col de toucan".

Or, ces oiseaux, que l'on rencontre dans les parties chaudes de l'Amérique, méritent, à plus d'un titre, de retenir notre attention. C'est d'abord la dimension prodigieuse de leur bec, presque aussi gros et aussi long que leur corps. La taille du toucan est, à peu près, celle de la corneille; mais son corps, mantelé de noir, n'a rien de



Le toucan.

la sévérité du costume des corneilles. Sur la poitrine du toucan, en effet, comme sur son col, s'étalent des couleurs éclatantes, bleu, vert, rouge et, surtout, un splendide jaune d'or.

On a pu dire que les toucans avaient, en place de bec, une "patte de homard". Nous vous représentons sur une de nos gravures, un bec de toucan, séparé de la tête de l'animal. Il rappelle, en effet, les deux pinces d'un crustacé. Ce bec est tout à fait

jaune, rouge, vert, bleu, on dirait encore un de ces nez de carton dont certaines personnes s'affublent au moment du carnaval.

Si la composition cornée de ce bec était analogue à celle du bec des autres oiseaux le toucan serait fort à plaindre car il aurait à porter un poids considérable. Il n'en est rien. Le bec dont cet oiseau est pourvu est plus encombrant qu'il est lourd. L'intérieur est rempli de cellules vides composées d'une substance osseuse aussi mince qu'une feuille de papier et le tout est tapissé extérieurement par une matière cornée d'une fragilité extrême. C'est à cette fragilité, sans doute, qu'est due la peu d'adhérence des couleurs du bec après la mort de l'oiseau. Elles s'éteignent en quelques jours et les naturalistes sont obligés de repeindre le bec des toucans que l'on veut conserver dans des vitrines.



Bec de toucan.

Dans ce bec se meut une langue excessivement mince, garnie des soies serrées et qui la fait ressembler à une plume.

Avec cette langue et avec ce bec, le toucan est très mal armé pour absorber sa nourriture. Il ne peut ni cocasser une graine ni ouvrir un fruit. Il en est donc réduit à avaler sa nourriture sans la mâcher. Cette nourriture consiste spécialement en bananes et autres fruits, en insectes et en petits oiseaux. Pour faire parvenir ces aliments jusqu'à son gosier, le toucan les jette en l'air et les happe au moment où ils retombent, en prenant bien soin qu'ils se présentent d'une façon convenable à l'entrée de la gorge. Cette petite gymnastique est très intelligente. Sans elle, le toucan risquerait fort de mourir de faim, fa-

te de pouvoir avaler les aliments qui, toujours, se présenteraient de travers s'il essayait de les saisir autrement.

Les toucans sont classés dans l'ordre des *grimpeurs*. Ils vivent par groupes sur les branches des arbres. Ils ne se construisent point de nids mais se réfugient la nuit dans des trous. Jamais immobiles, leurs ailes et leur bec s'agitent comme des automates. Ces mouvements incessants et leurs cris qui rappellent une voix monotone et discordante, leur ont fait donner par les anciens voyageurs le nom d'"oiseaux précheurs."

— o —

SAUVE PAR SA SUPERSTITION

La comtesse Torby raconte une histoire sur le compte du poète Pouchkine, anecdote qui est bien de nature à prouver le caractère superstitieux de la nation Slave.

Pouchkine avait consenti à se laisser conduire en voiture à la résidence d'un ami, où devait se réunir un groupe de conspirateurs.

La lune brillait à travers la nuit, et bien enveloppé dans son paletot de fourrure, le poète se livrait à une profonde méditation.

Tout à coup un lièvre traversa le sentier qu'il parcourait. Rapide comme l'éclair, le poète ordonna à son cocher de rebrousser chemin et de retourner chez lui.

Le même soir, les conspirateurs étaient assiégés, alors que plusieurs furent tués et un grand nombre durent prendre le chemin de l'exil.

Pouchkine avait évité le danger, grâce à sa superstition.

— o —

LA CIGOGNE DE FONCK, L'AS DES AS FRANÇAIS

Le lieutenant-aviateur Fonck André Maillet conte cette charmante anecdote :

"Ce matin, dans l'express de Lyon, nous nous trouvions dans le wagon réservé aux deux porte-drapeaux de l'aéronautique et de l'aviation, Battle et Fonck.

Tandis que Battle, fatigué des deux journées précédentes, dormait encore, étendu sur la banquette, l'as des as, Fonck, donnait la becquée à une magnifique cigogne à lui offerte, la veille même, par Mme Herriot, femme du sénateur, maire de Lyon. L'attention était exquise, et Fonck, heureux de ce cadeau original, témoignait toute sa satisfaction en jetant un par un à l'oiseau campé sur la banquette des petits poissons vivants emportés à cette intention.

"Elle sera mon porte-bonheur *là-bas*, nous dit l'as des as. Nous retournons ce soir à l'escadrille, Battle et moi, et notre cigogne sera bien soignée par nos amis. Emblème vivant de la cigogne d'or qu'arborent les pilotes de l'ancienne escadrille de Guynemer, elle assistera bientôt, je l'espère, à de nouvelles et prochaines victoires.

"A ce moment, l'oiseau, comme pour approuver ces paroles, battit des ailes et vint se poser aux pieds du capitaine Battle qu'il réveilla soudain. Nous nous retirâmes alors après avoir souhaité aux deux pilotes toute la gloire que leur vaudrait ce présage ailé et surtout d'une nuit passée sous les drapeaux de l'air qu'ils ramenaient de Lyon."

La cigogne de Fonck s'acclimatera bien vite dans le nid des aigles...

— o —

LE MONDE DES EAUX

LES LENTILLES D'EAU ET LEUR UTILITÉ

LES plantes sont abondamment répandues dans les rivières et les mares, et sans aller bien loin de Montréal il est très facile de trouver des lentilles d'eau si utiles aux pêcheurs et aux chasseurs. Ces plantes sont à la fois l'ornement de ces eaux ainsi que le moyen d'existence de la plupart de leurs

geantes, comme on en voit très souvent dans nos chenaux et ordinairement aux endroits où l'eau est peu profonde et les courants moins forts, formant de merveilleux tapis verts à la surface. On les rencontre dans nos fleuves, rivières et lacs, aussi bien que dans les régions tropicales.



Les lentilles d'eau, telles qu'on en trouve en abondance dans la plupart de nos principaux cours d'eau.

habitants, auxquels elles fournissent, non seulement un abri et la nourriture, mais l'oxygène indispensable à leur respiration. Les lentilles d'eau, dont le nom scientifique est "*lemma*", sont des herbes na-

Leur appareil végétatif se réduit à une fronde ovoïde ou lancéolée, portant à sa surface inférieure une racine simple. Les fleurs, unisexuées, sont assez rares et elles se développent sur la fronde. La mul-

tiplication se fait surtout par une sorte de ramification de la fronde dans son plan, avec prompt dissociation des branches successives. Les lentilles d'eau sont recherchées par les oies et les canards, et nos chasseurs le savent si bien que c'est dans les endroits où elles abondent qu'ils se cachent pour atteindre le gibier aquatique. Les oies et les canards y trouvent en abondance des petits animaux à manger. Les lentilles d'eau indiquent aussi aux pêcheurs la présence du poisson, car leur présence a pour effet d'oxygéner et de purifier les eaux stagnantes. Leurs fleurs, au moment de leur éclosion, tentent un grand nombre de promeneurs en chaloupe ou en yacht. Ces jardins aquatiques à la surface des eaux offrent d'ordinaire un si joli coup d'oeil que plus d'un peintre a essayé de les représenter dans toute leur fraîcheur. Il y en a un très grand nombre dans toutes les campagnes autour de Montréal. Toutes les lentilles d'eau sont donc bienfaisante et peuvent être cueillies sans danger.

— o —

ORIGINE DU MOT "MAUSSADE"

MAU était autrefois une abréviation de mal ou mauvais. Mau-piteux, pour maipiteux, mau-gréer pour mal-agréer; maudire pour mal-dire; mau-conseil pour mal ou mauvais conseil. De là le nom de Mau-conseil donné longtemps à une rue de Paris, où l'on supposait que Jean sans Peur avait conçu en 1407 le mauvais dessein, ou écouté le mauvais conseil d'assassiner Louis, duc d'Orléans. — Sade, dans le vieux langage, signifiait agréable. Ainsi, de mau et de sade est né maussade, mal-agréable:

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade
[me blesse.

POURQUOI LES TUYAUX A EAU CHAUDE GELENT-ILS PLUS VITE QUE CEUX A EAU FROIDE

C'est une observation que l'on fait constamment que, pendant un froid très vif, inattendu, les tuyaux à eau chaude éclatent. Un inventeur français vient récemment de rechercher la raison de ceci.

Il trouve que l'eau chaude tombe invariablement, à plusieurs degrés au-dessous de zéro degré centigrade, avant de commencer à se solidifier et que la glace qui se forme est parfaitement solide et transparente.

L'eau froide ordinaire, d'un autre côté, commence à geler aussitôt que le degré de gel est atteint; cette glace est pleine de bulles d'air et à une apparence molle et visqueuse.

L'explication à ceci est que l'air et les impuretés ordinaires forment des noyaux de cristallisation. La formation de la glace a lieu plus vite et procède plus doucement que si ces derniers étaient absents, la glace qui se forme est plus mobile, de sorte que la pression n'est pas si régulière. L'eau chaude, cependant, est à part quelques exceptions, exempte des particules de gaz qui se sont échappées pendant le procédé de chauffe, de sorte que cet effet n'est pas observé.

La congélation n'a pas lieu graduellement, mais spontanément, avec quelque chose ressemblant à l'explosion.

Il n'y a pas de bulles de gaz pour prendre le choc. Pour dire que cette explication est juste, le fait nous le démontre, par ce même, que lorsqu'un courant d'air intervient entre l'eau chaude juste avant de geler, elle procède exactement comme l'eau froide ordinaire.

LES PARATONNERRES

LA note suivante contient des renseignements précieux sur les conditions requises pour le bon fonctionnement d'un paratonnerre.

"Pour la protection des maisons ordinaires de la campagne, des écuries, étables, bâtiments et autres dépendances, je crois pouvoir recommander comme sûr et très utile un *Paratonnerre* répondant aux données suivantes:

(a) La *pointe* sera en cuivre rouge de $\frac{1}{8}$ pcs. de diamètre, longue de $\frac{1}{2}$ pouces, affilée et laminée sur 4 faces ou plus, sur une longueur de 1 $\frac{1}{16}$ pcs. fixée sur la tige verticale au moyen d'une bague à filets.

(b) La *tige verticale* aura au moins un **diamètre de $\frac{1}{8}$ pcs.** et de longueur convenable (elle protège de la foudre sur un rayon double de sa hauteur autour d'elle); elle peut être en acier et doit être bien établie pour qu'elle demeure toujours perpendiculaire à la ligne du toit.

(c) Le *conducteur* qui relie la tige verticale à la terre peut être en fer solide, mais mieux en câble d'acier galvanisé; le câble en cuivre étamé est toujours le roi des conducteurs. Ce câble conducteur est double, c'est-à-dire descend en deux points opposés de l'édifice en ceinturant celui-ci de chaque côté; à sa partie supérieure, ce conducteur doit être en communication électrique parfaite, communication robuste avec la tige verticale, v.g.: une bague à filets vissée à la tige verticale, un boulon de cuivre portant filets à l'une de ses extrémités et vissé dans la bague, l'autre extrémité étalée, amincie et repliée autour du câble conducteur et maintenue solidement à celui-ci au moyen d'un écrou à pression.

Le câble conducteur à sa partie inférieure plonge dans un puits; s'il n'y a

pas de puits à proximité, on choisit un terrain humide autant que possible, on creuse une fosse de 3 pieds de profondeur et 4 à 5 pieds de longueur, on y dépose assez long de câble, ayant la précaution de séparer les uns des autres les fils de l'extrémité pour que la prise de terre soit plus certaine et efficace. On conseille, de plus, de jeter dans la fosse des ferrailles et du charbon de bois, surtout si le terrain est plus ou moins sec.

(d) Si le conducteur est en fer solide, la partie inférieure se bifurque au fond de la fosse.

(e) Il faut toujours, s'il y a lieu, établir un contact intime entre le conducteur et les pièces métalliques considérables v. g.: toits et lambris en tôle.

(f) Dans tous les cas il faut faire bien attention à ce qu'il n'y ait pas de solution de continuité de la pointe supérieure jusqu'à la prise de terre.

(g) Pour les édifices plus importants en dimensions, v.g. églises, collèges, couvents, etc., les conducteurs devraient avoir un diamètre plus fort et multiplier les prises de terre.

— o —

HOMARDS GAUCHERS

Les naturalistes nous apprennent que sur cent homards, il ne s'en trouve que trois qui sont gauchers. Règle générale, ces savoureux crustacés ont la pince droite plus longue et effilée que la gauche. On remarque la même anomalie chez certains poissons plats qui ont la bouche à gauche de leur tête au lieu de l'avoir à droite. Les lois de la nature ne sont pas toujours exemptes d'exceptions.

— o —

TAXES D'AMERIQUE

Le Français qui n'a guère l'habitude de jongler avec des chiffres s' imagine volontiers être le contribuable le plus lourdement imposé du monde. Que dirait-il si la nouvelle taxe qui vient d'être imposée aux Etats-Unis s'appesantissait sur lui? Songez qu'elle peut atteindre, en certains cas, 63 pour 100 des bénéfices réalisés par les industries de guerre!

Ainsi John Rockefeller qui a un revenu de trois cents millions devra en abandonner cent quatre-vingt-douze au Trésor. Que pourra-t-il faire des cent huit qui lui restent? Andrew Carnegie ne jouira plus que de dix-huit millions sur cinquante. Le fisc impitoyable en prendra seize à W.-K. Vanderbilt sur vingt-cinq. Enfin, toute une catégorie d'infimes milliardaires verront leurs douze millions et demi de bénéfices réduits à quatre.

Eh bien, croiriez-vous que malgré leurs fortunes colossales, MM. Rockefeller et Carnegie furent dépassés en splendeur par Crésus? Cette révélation nous fut faite jadis par un homme qui n'est pas suspect: M. Scott, rédacteur à l'*Indépendant*, journal de Rockefeller.

Il se fonde sur la description que fait Héródote des présents offerts par Crésus au temple de Delphes. Dans cette nomenclature, il est dit que ces cadeaux comprenaient entre autres choses, trois cent soixante vases d'or remplis d'or pur, représentant une somme de cinquante millions chacun. En se référant à la valeur moderne de l'or, les dons de Crésus représenteraient, de nos jours, un milliard de francs.

Les Mécènes américains ne détiennent donc pas le record de la munificence.

C'est égal, si Crésus vivait encore, quel aubaine pour le budget!

LES BIJOUX D'UNE IMPERATRICE

UN inventaire des bijoux qui ont appartenu à l'Impératrice Eugénie vient d'être justement découvert à Montlouis, dans le département des Pyramides Orientales, par un jeune soldat.

Il remarqua le col d'une bouteille qui sortait de la terre, ce qui l'amena à découvrir qu'elle contenait un document portant le sceau du Second Empire, en date du 4 septembre 1870 et l'inscription suivante: "Inventaire des bijoux et billets de banques confiés ce jour à Manuel Perez pour être transportés à Madrid et remis à la Comtesse de Montijon—probablement une connaissance de l'Impératrice. Les articles étaient énumérés comme suit:

Collier en perles, présenté par l'Empereur de Russie, évalué à \$80,000.

Deux bracelets ornés de perles provenant de la Reine d'Angleterre, d'une valeur de \$104,000.

Un ornement de rubis et diamant, don du Shah de Perse, évalué à \$128,000.

Un collier de perles et de diamants, cadeau du Grand Duc Constantin de Russie, d'une valeur de \$152,000.

Quatre ornements, six bracelets, trois colliers évalués à \$256,000.

Des billets de la Banque de France d'une valeur de \$320,000. Soit un total de \$1,040,000.

Le document portait une entête de Paris, Palais des Tuileries, et était signé par le Grand Chamberlain du Palais.

— o —

La valeur des terres indiennes, au Canada, est de \$46,530,823. Près de 192,500 acres sont en culture tandis qu'il y a 2,223,091 acres de terre défrichée.

A L'ENVERS

LA nature a ses fantaisies, et si elle donne les plus beaux exemples d'ordre et d'harmonie, parfois aussi elle produit les phénomènes les plus extraordinaires de désordre. C'est ainsi que l'on rencontre des êtres bizarres dont la conformation semble bouleverser toutes les idées reçues et l'on voit parfois s'exhiber des individus dont le corps semble être construit à rebours; mais ce n'est là généralement que le résultat d'exercices de souplesse provoquant une illusion d'optique telle qu'on l'éprouve dans certains ballets russes, où l'asymétrie des mouvements donne parfois au public l'impression que les danseurs ont leurs membres placés à l'envers.

Pourtant on se plaisait à croire que seuls les médecins de Molière avaient changé la place des organes humains; or, c'est paraît-il, une erreur, et il existe en Amérique, à Tobdo (Etat de l'Ohio), un certain Charles Schoppel, de son métier nettoyeur de fenêtres, vitrines et devantures, qui semble avoir pris plaisir à bouleverser tout ce que l'anatomie avait établi comme rationnel et quasi obligatoire dans la conformation de l'homme.

Celui-ci est, en effet, parmi nos semblables, le plus "sens dessus dessous" qui se puisse imaginer. Son coeur est à droite et son estomac touche presque le coeur. Par contre son foie est à gauche, les reins, la rate et tous les intestins ont, de même choisi capricieusement leur place dans son corps au mépris des lois naturelles.

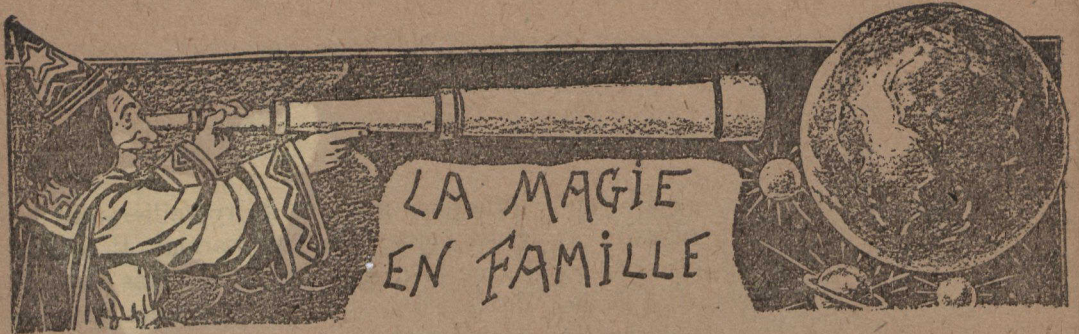
Tout cela n'empêche d'ailleurs pas notre homme, qui est âgé de quarante ans, d'avoir une santé très robuste, de soulever

d'énormes poids et de travailler tous les jours comme un être normal. Il se voit même bien souvent obligé, dans l'intérêt de la science, de s'imposer des fatigues supplémentaires, car on le mande dans beaucoup de cliniques où il s'exhibe aux étudiants, moyennant rétribution, il est vrai,



Scène de ballet russe.

Il augmente, du reste, sensiblement son gain en permettant à de nombreux photographes d'utiliser sur lui les rayons X. Il avait dix-huit ans lorsqu'un médecin découvrit ses anomalies qui l'ont rendu célèbre en Amérique. Jamais jusqu'à ce jour, il ne s'était douté de rien et il peut dire que la gloire lui vint en dormant.

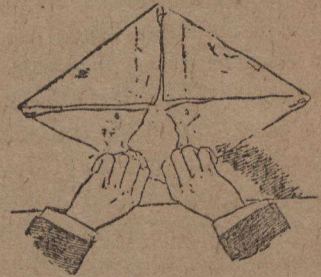


La PIÈCE DE MONNAIE Escamotée,

Ce tour ne nécessite que peu de matériel; un mouchoir étendu sur la table et une pièce de 5 sous posée au milieu. Les coins du mouchoir sont repliés sur la pièce et chaque spectateur peut venir constater, en la touchant, que la pièce est encore là. Et pourtant, au commandement du prestidigitateur, elle passe à travers le mouchoir et la table et on la retrouve en dessous, sur le plancher. Le mouchoir est secoué et l'on constate, en effet, que la pièce n'y est plus! Ce tour suffit à lui seul pour vous créer une réputation de magicien, et pourtant il est des plus simples.

La première chose indispensable, c'est d'avoir deux pièces de 5 sous aussi semblables que possible. Il faut que vous ayez soin de placer l'une d'elles par avance sous la table, à l'endroit où vous voulez qu'on la retrouve; puis, vous vous serez muni d'une petite boulette de cire molle de la grosseur d'un grain de poivre, que vous amollirez en la triturant entre deux de vos doigts. En attendant le moment de vous en servir, collez cette boulette à l'envers du dernier bouton de votre veston, par exemple. Au moment de commencer le tour, prenez la boulette de cire et appliquez-la à un angle du mouchoir que vous allez utiliser, étalez celui-ci sur la table en

carré devant vous, de façon que l'angle où se trouve la cire soit le plus proche de votre main droite. Placez la pièce au centre du mouchoir ou, mieux encore, faites-la placer par un des spectateurs, pour bien montrer que vous ne "truquez" pas. Repliez ensuite les coins du mouchoir l'un après l'autre, en commençant par celui de la boulette de cire, que vous presserez un peu sur la pièce pour qu'il y adhère. A ce moment, pour prouver au public que la



pièce est toujours là, vous priez un ou plusieurs spectateurs de venir tâter le mouchoir. Sans s'en rendre compte, chaque personne qui agit ainsi colle de plus en plus la cire sur la pièce.

Voici l'instant émouvant: "Maintenant messieurs et mesdames, dites-vous, je vais vous faire passer la pièce à travers le mouchoir et la table pour qu'elle tombe sur le sol. Si vous voulez bien rester silencieux vous peut-être l'entendrez-vous tomber!" Bien

entendu, personne ne pourra l'entendre tomber, et pour cause, mais il pourra se trouver quelque spectateur crédule qui s'imaginera percevoir le bruit de sa chute.

Faites quelques passes magiques sur le mouchoir, soufflez par-dessus en disant par exemple: "Pièce, je t'ordonne de passer" ou telle autre phrase de ce genre. Saisissant alors le mouchoir entre le pouce et l'index de chaque main, en glissant vos doigts dans les deux fentes les plus proches de vous, ainsi que l'indique la gravure, vous déployez soigneusement les deux angles en en tenant un dans chaque main et vous secouez le mouchoir. La pièce fixée à l'un des angles se trouve dans votre main droite. Vous annoncez alors: "Voyez, messieurs, mesdames, si la pièce m'a obéi et si elle est bien sur le sol", et pendant que l'attention du public est ainsi attirée et qu'un des spectateurs ramasse l'autre pièce, vous avez grandement le temps de faire disparaître celle que vous tenez dans la main.

Avec un peu d'habitude, vous réussirez fort bien ce tour, auquel, du reste, vous pouvez apporter des variantes. Ainsi, rien ne vous oblige à faire passer la pièce à travers la table. Vous pouvez fort bien annoncer à votre public que la pièce ira sous une lampe, ou dans un vase sur la cheminée, etc. Le principal est que vous puissiez placer votre seconde pièce à sa place, avant de commencer le tour et sans qu'on s'en aperçoive.

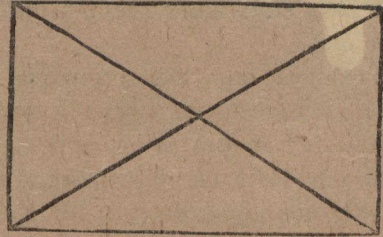
N'oubliez pas, non plus, de modifier votre phrase de commandement, suivant l'endroit où vous voulez faire passer la pièce.

UN TRUC AMUSANT

Voici un petit jeu de société bien amusant et d'une réelle difficulté d'exécution en

dépôt d'une apparente simplicité.

Prenez une feuille de papier et placez-la sur une table vis-à-vis un miroir placé à l'angle droit avec la feuille. Prenez votre crayon et disposez-vous à écrire sur la feuille de papier, après avoir placé cependant, une deuxième feuille de papier entre vos yeux et votre crayon, de manière à ne voir votre main que dans le



miroir. Alors essayez de rejoindre les coins opposés du papier par deux lignes se rencontrant comme dans la figure ci-contre.

On croit que c'est la besogne la plus facile que de tracer ces deux lignes. Erreur, votre crayon ira partout ailleurs qu'au but vers lequel vous le dirigez. Essayez, vous verrez.

CANDEUR

Le prest'igitateur—Pour m'aider pendant cette expérience merveilleuse, il me faudrait un gentil petit garçon, choisi dans l'honorable assistance. Ce jeune homme-là, au premier rang des fauteuils d'orchestre, fera parfaitement mon affaire. Veuillez monter sur la scène jeune homme. Là! Et maintenant, mon petit ami, dites à ces dames et à ces messieurs, que c'est la première fois que vous m'avez rencontré.

Le petit garçon.—Oui, papa!

UNE LEGENDE ALPESTRE

Non loin de la Jungfrau, s'étend sur une base de plusieurs lieues, la Blumlisalp (montagne des fleurs), dont le nom me parut présenter, avec son apparence, une analogie difficile à expliquer, car la montagne des fleurs est entièrement couverte de neige. J'eus alors recours à mon guide, qui m'expliqua ainsi cette contradiction entre le nom et la montagne à laquelle il est appliqué.

— Nos Alpes, me dit-il, n'ont pas toujours été sauvages comme elles le sont aujourd'hui. Les fautes des hommes et les punitions de Dieu ont fait descendre les neiges sur nos montagnes et les glaciers dans nos vallées; les troupeaux paissaient là où l'aigle ni le chamois n'osant parvenir aujourd'hui. Alors la Blumlisalp était comme ses soeurs, et plus brillante qu'elles encore, sans doute, puisque, seule d'entre elles, elle avait mérité le nom de montagne des fleurs. C'était le domaine d'un pâtre riche comme un roi, et qui possédait un magnifique troupeau; dans ce troupeau, une génisse blanche était l'objet de son affection. Il avait fait bâtir pour cette favorite une étable qui ressemblait à un palais, et à laquelle on montait par un escalier de fromages. Pendant un soir d'hiver, sa mère, qui était pauvre et qui habitait la vallée, vint pour le visiter; mais, n'ayant pu supporter les reproches qu'elle lui faisait sur sa prodigalité, il lui dit qu'il n'avait pas de place pour la loger cette nuit, et qu'il fallait qu'elle redescendît vers le village. Vainement elle lui demanda une place au coin du feu de la cuisine ou dans l'étable de sa génisse; il la fit prendre par ses bergers et la fit jeter dehors.

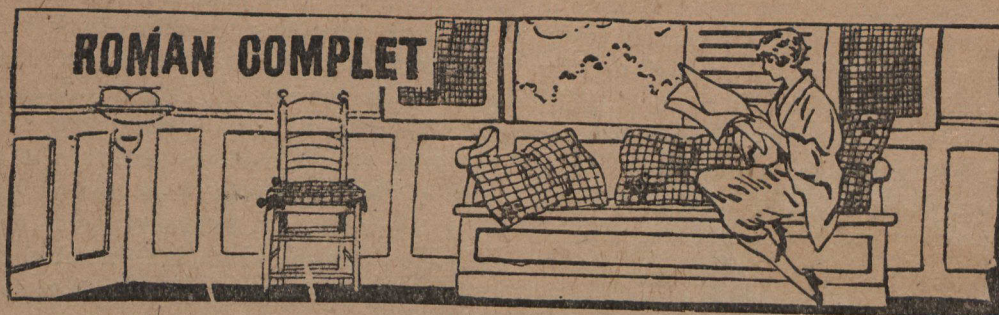
“Une bise humide et gâchée s'efflait dans l'air, et la pauvre femme, misérablement

vêtue comme elle l'était, fut promptement saisi par le froid; alors elle se mit à descendre vers la vallée en dévouant ce fils ingrat à toutes les vengeances célestes. A peine la malédiction fut-elle prononcée, que la pluie qui tombait se convertit en neige si épaisse, qu'au fur et à mesure que la mère descendait, et derrière le dernier pli de sa robe traînante, la montagne semblait se couvrir d'un linceul. Parvenue dans la vallée, elle tomba épuisée de froid, de fatigue et de faim. Le lendemain, on la trouva morte; et, depuis ce temps, la montagne des fleurs est couverte de neige.”

— o —

L'ELEVAGE DES ANIMAUX A FOURRURE AU CANADA

Les riches ressources d'animaux à fourrure ont valu au Canada ses premières attractions commerciales, et, après des générations d'exploitation soutenue, l'industrie des fourrures a occupé une place importante parmi les premières productions. On a compris, depuis quelques années, que la conservation de cette source de richesse nécessite une protection très suivie des animaux à fourrure. Un des éléments essentiels est l'acquisition de données exactes sur la production de la fourrure d'année en année, afin de savoir si nos ressources s'accroissent ou déclinent. Un tel système de recueil de renseignement est déjà mis en vigueur dans les différentes provinces où les trappeurs et les marchands de fourrure sont tenus de se munir de permis et de faire un rapport annuel de leurs opérations. On devrait appliquer de semblables mesures à chaque région du Dominion qui produit de la fourrure.



TERRE D'EXIL

Par E.-Pierre LUGUET

CHAPITRE PREMIER

EXIL !

Quiconque fut revenu à St.B. ce matin de septembre, n'eut pas reconnu le joli village picard: les rues si paisibles d'ordinaire où les volatiles des fermes voisines s'ébattaient et caquetaient gaiement, étaient sillonnées d'une soldatesque brutale; des ordres donnés en une langue rude se croisaient; des estafettes couraient d'un point à l'autre; l'église couverte de lierre laissait voir à travers ses murailles des trous béants faits par les obus; les maisons croulaient; les granges fumaient encore; les habitants... ce qui restait des habitants, rassemblés sur la place sous la garde de sentinelles, regardaient avec un morne désespoir les ruines des logis familiaux.

La guerre avait passé dans ce coin de campagne, l'ennemi l'avait envahi semant derrière lui le malheur et la mort.

Ce jour-là, menacé par un retour offensif de notre vaillante armée, les Allemands avaient décidé d'évacuer le village, mais

pour témoigner de leur barbarie, ils emmenaient tout ce que St.B. contenait encore de vivant: des femmes, des enfants, et quelques vieillards et des infirmes; en tout, une centaine de personnes, se réservant de les envoyer en captivité, au mépris du droit des gens. De là, l'animation, le brouhaha, les allées et venues dont nous parlions plus haut.

Le soleil qui s'était levé radieux s'obscurcissait peu à peu; des nuages légers le voilaient déjà. On eût dit que la nature se refusait à éclairer la scène d'horreur que les malheureux prisonniers devaient pourtant garder bien longtemps devant les yeux.

Les hommes, en vrais Français, attendaient avec une résignation stoïque que les barbares donnassent le signal du départ. Chacun d'eux tenait à la main un paquet contenant quelques hardes et les rares objets précieux sauvés du pillage, bien peu de choses hélas! l'ennemi avait passé par là! Les femmes ne pouvaient refouler les sanglots dont leur poitrine était pleine; les enfants effrayés par la mine fa-

rouche des soldats et par la brutalité dont ils faisaient preuve, pleuraient silencieusement en s'accrochant à la jupe de leur mère. Seule une jeune fille d'une vingtaine d'années, à la mise simple mais élégante, gardait en face du malheur une attitude de calme et digne. Sa jolie tête couronnée de cheveux bruns, fièrement levée, elle regardait en face les misérables oppresseurs de femmes et d'enfants. Son coeur saignait pourtant en voyant tous ces pauvres gens ruinés, dépouillés, exilés bientôt. Il saignait pour eux, non pour elle. Seule au monde, que lui importait d'être ici ou là, pourvu qu'elle put se dévouer.

Orpheline à dix ans, Marthe Leroux avait été recueillie par son parrain, vieux combattant de "70, qui l'avait élevée comme il eut élevée le fils que le Ciel lui avait refusé. Une instruction solide, une éducation virile avaient bientôt fait de la jeune fille un être énergique, vaillant, loyal, sans qu'elle perdît pour cela le charme de la femme, sans que ses sentiments délicats, ses qualités innées fussent affaiblis. Bien au contraire, la bonté, la générosité, l'abnégation naturelles chez elle, ne firent que s'exhaler au souffle d'ardent patriotisme qui s'échappait de l'âme du vieillard. Elle brûla du désir de se dévouer pour les autres comme il s'était dévoué pour elle et quand vint l'heure où après l'avoir armée pour la lutte de la vie, son protecteur dut la quitter à son tour pour un monde meilleur, elle sentit, malgré son jeune âge, la force de vaincre les obstacles accumulés sur la route d'une femme sans protection, et de suivre sans défaillance la voie que Dieu lui traçait.

Nommée institutrice à Saint-B. deux mois avant la déclaration de la guerre, la jeune fille avait su, pendant ces quelques semaines, gagner le coeur des enfants et la sympathie des parents par sa douceur, sa

bonté, sa gaité et sa justice.

Lors de l'envahissement du pauvre village, après que l'ennemi l'eût en partie détruit, sa connaissance parfaite de la langue allemande l'avait désignée pour être interprète et intermédiaire entre les officiers et les autorités. Son sang-froid en avait imposé aux barbares et grâce à elle, des malheurs sans nombre avaient été évités. Depuis l'occupation, son dévouement se prodiguait à tous; elle soignait les malades et les blessés; consolait les veuves, s'occupait des enfants, s'accordant à peine quelques heures de repos, et, à la minute cruelle qui arrachait tous ces malheureux à leur sol natal, elle n'éprouvait pas de crainte pour elle; elle pleurait sur eux seuls.

Le temps s'assombrissait de plus en plus; un brouillard impalpable tombait des nuages lourds et bas qui couvraient le ciel, ajoutant sa tristesse à l'angoisse du moment si terrible pour les pauvres gens... Ceux-ci torturés par une attente mortelle aspiraient au départ, moins pénible pour eux que la contemplation impuissante des ruines où avait sombré leur bonheur.

Un mouvement se produisit enfin dans la mairie encore debout que les officiers avaient transformée en quartier général. Les soldats, sur un ordre bref, se rassemblèrent; les gardiens des prisonniers les firent brutalement mettre en rang, bousculant de pauvres petits enfants que la curiosité poussait à s'écarter. Un officier descendit les quelques marches de l'édifice, promena un regard hautain sur ses hommes et sur les villageois, s'approcha des captifs et leur dit:

—Vous allez partir. Vous êtes avertis que la moindre insubordination, la moindre révolte sera punie de mort. Je sais qu'il y a parmi vous de fortes têtes. Que ceux-là prennent garde, leur vie et celle

de leurs compagnons sont entre leurs mains... Le capitaine Hermann prendra le commandement du convoi... En route!"

Un silence de mort suivit ces paroles que Marthe avait traduites. Quelques sanglots, vite réprimés, le rompirent seuls. Que faire contre la force brutale?

La triste colonne s'ébranla enfin : les hommes en tête, suivis des femmes et des enfants sur lesquels Marthe Leroux veillait avec une sollicitude maternelle et qu'elle avait obtenu l'autorisation de ne pas quitter, espérant leur épargner ainsi quelques souffrances et adoucir leur misérable sort.

CHAPITRE II

L'EXODE

Le lamentable convoi s'avavançait lentement sur la route boueuse. Il comptait surtout des vieillards, des infirmes, des enfants, et force était bien aux soldats impatients et brutaux de régler la marche générale sur la leur, s'ils ne voulaient pas que le troupeau humain dont ils avaient la garde se dispersât.

Les premiers kilomètres se firent, à travers une contrée ravagée, dans un silence tragique. Une pluie fine et persistante étendait un voile de crêpe sur les êtres et sur les choses et la nature désolée semblait se mettre à l'unisson de l'état d'âme des malheureux captifs. Ils marchèrent ainsi plusieurs heures, transpercés par la pluie et poussés par les soldats de l'escorte dont la mauvaise humeur se traduisait en injures grossières que, seule, la jeune institutrice comprenait.

Les enfants dont cette dernière avait pris la charge, faisaient d'héroïques efforts pour suivre les grandes personnes,

mais les plus petits commençaient à se faire tirer et Marthe dut, plus d'une fois, porter l'un d'eux pendant quelques minutes pour reposer ses pauvres petites jambes fatiguées.

Enfin, vers cinq heures, à l'entrée d'un village en ruines déserté par ses habitants le convoi fit halte. On parqua les prisonniers dans une ferme incendiée dont quelques bâtiments restaient encore debout et dont les clôtures intactes permettaient une garde facile et sûre. Des sentinelles furent placées à chaque issue; on distribua des pains et quelques saucissons aux malheureux villageois qui goûtèrent enfin la triste joie de ne plus se sentir sous l'oeil immédiat de l'ennemi.

Sans se soucier de sa fatigue personnelle, Marthe eut tôt fait d'installer tout son monde le plus confortablement qu'elle put. Les femmes, les infirmes s'étendirent sur la paille qui jonchait le sol; aidée des garçonnetts les plus alertes, la jeune fille rassembla tous les débris de bois qu'elle trouva... ils abondaient hélas! et alluma de grands feux afin que les pauvres gens pussent se sécher et réchauffer leurs membres engourdis.

L'activité, la vaillance, l'énergie de la jeune fille ne se démentit pas un instant. Elle était de ces femmes dont le courage croît avec l'adversité et qui, loin de s'abandonner, luttent opiniâtement avec la certitude de vaincre le destin. Ses sentiments profondément religieux, sa confiance absolue en la bonté et la justice de Dieu, soutenaient ses forces et l'aidaient à réveiller l'espoir dans le coeur de ses compagnons d'infortune qui fixaient sur elle des regards suppliants comme sur le seul être capable de soulager leur misère. Marthe savait aussi qu'il ne suffit pas d'implorer la Providence mais que l'homme doit travailler lui-même à son salut.

La maxime: "Aide-toi le Ciel t'aidera" était mise par elle en pratique dans le sens le plus large, le plus noble. En outre, elle s'oubliait toujours pour ne penser qu'aux autres.

Pendant que les prisonniers faisaient leur maigre repas, Marthe parcourut les bâtiments en ruines pour s'assurer qu'il n'y avait rien à glaner: quelque objet, quelque vêtement qui put être utile à ses protégés. En passant devant un monceau de décombres situé derrière le principal corps de logis, un bruit singulier frappa son oreille: on eut dit un bêlement plaintif. Elle se crut le jouet d'une illusion. Comment admettre qu'un animal quelconque se trouvât enfoui sous ces pierres?... Elle allait s'éloigner quand le bêlement se répéta. Plus de doute, une chèvre ou un mouton se trouvait là. Marthe essaya de dégager l'endroit d'où venait le bruit, mais ses petites mains ne pouvaient suffire à la besogne. Sans perdre son temps à une tentative vaine, elle revint vivement près de ses compagnons.

— "Père Mathieu", dit-elle à un vieux paysan droit et solide comme un chêne, "venez donc avec moi; j'ai besoin de votre aide."

— "A votre service ma fille!" répondit le vieux.

Tous les yeux se tournèrent vers elle; des: qu'y a-t-il? des Pourquoi? inquiets sortirent de toutes les bouches.

— "Ne vous tourmentez pas, mes amis, il n'y a rien; je veux seulement soulever quelques pierres et je n'en ai pas la force."

Le silence se rétablit dans la grange. Marthe suivie du vieux paysan revint aux décombres, et, à eux deux, eurent vite fait de déplacer le tas de gravas qui obstruait une porte basse à demi cachée par des ronces et des broussailles.

Les bêlements se répétèrent, plus distinctement cette fois. D'un coup d'épaule le paysan fit sauter la porte; Marthe s'approcha et vit... avec quelle joie!... dans une sorte de cellier éclairé seulement par une meurtrière, quatre belles chèvres et une superbe vache. Les rateliers contenaient encore quelques brins de foin et les mamelles des jolies bêtes étaient gonflées de lait. Les propriétaires de la ferme avaient sans doute caché leur bétail dans ce coin retiré et l'ennemi était passé devant le monceau de décombres sans se douter du butin qu'il laissait derrière.

Sans perdre une minute, la jeune institutrice ramassa tous les ustensiles dispersés dans les cours: seaux, casseroles, cruches et se mit en devoir, aidée du père Mathieu, de traire les chèvres et la vache. Ses enfants auraient du lait!

Une demi-heure plus tard elle revenait chargée de son précieux butin et faisait une distribution équitable du bienfaisant liquide. Quand tout le monde fut servi, elle versa dans des bouteilles ce qui restait de lait et mit celles-ci dans sa valise. Il fallait penser au lendemain: pareille aubaine ne se retrouverait certainement pas.

Alors, se souvenant qu'elle avait faim, elle se mit à dévorer le morceau de pain qu'elle s'était réservé. Tous les prisonniers, petits et grands, s'étaient allongés sur la paille. Marthe s'étendit à son tour et, après une fervente prière, s'endormit d'un sommeil d'enfant.

Il faisait nuit lorsque la jeune fille fut réveillée par un bruit de voix. Elle écouta prête à avertir ses compagnons. Une agitation intense régnait dans tout le cantonnement; des ordres brefs se croisaient, les commandements retentissaient, des coups de sifflets déchiraient l'air: il se passait certainement quelque chose.

Marthe, debout dans l'ouverture béante où avait été la porte cherchait à se rendre compte de la cause de tout ce mouvement quand la sentinelle qui gardait l'entrée de la ferme, accourut vers elle en criant :

— « Debout, vivement, on part ! »

En la poussant de côté, il secoua les malheureux endormis, se servant au besoin de la crosse de son fusil pour leur faire mieux comprendre ses paroles.

Les yeux gros de sommeil, les hommes et les femmes se levèrent immédiatement, mais les pauvres enfants restèrent étendus sur leur couche de paille. On dort si bien à cet âge !... Le soldat impatient allait user de moyens plus convaincants encore, quand Marthe se précipita et lui dit :

— « Arrêtez ! je vais les réveiller. »

— « Nous n'avons pas de temps à perdre en sensiblerie », répondit le soldat, « ces damnés Français sont à nos trousses. »

— « Nous n'en perdrons pas, je m'en porte garant... J'obtiens plus par la douceur que vous par la brutalité... Laissez-moi faire. »

— « A votre aise... mais je ne vous donne pas plus de cinq minutes. Dans cinq minutes, il faut que tout le monde soit en rang dans la cour ou... gare la schlague. »

Le butor partit, non sans avoir égrené tous les jurons de son vocabulaire, et Marthe penchée sur les chers dormeurs, les embrassa, les appela doucement, les caressa, si bien qu'elle fit ouvrir les paupières closes et éclore un sourire sur les lèvres entr'ouvertes.

— « Allons, mes chers petits ; il faut vous réveiller, c'est assez dormir »

— « Oh ! Mademoiselle », dit une jolie fillette, « j'ai tant sommeil ! »

— « Oui, ma mignonne, je le sais, mais il faut être courageuse ; tu vois, ta maman

est prête ; tu ne voudras pas la laisser partir sans toi. »

— « Encore une petite minute, Mademoiselle ! » ajouta un blondin de 10 ans.

— « Allons, mon Jean, du courage ! Montre à nos geôliers que tu es un homme et que comme tes grands frères tu sais souffrir pour la Patrie ! »

A force de caresses, de douces paroles, la jeune institutrice eut raison de la fatigue de son petit monde. Avant que les 5 minutes fussent écoulées, le convoi de prisonniers attendait à l'endroit indiqué, l'ordre du départ.

La pluie avait heureusement cessé et la lune presque pleine frangeait d'argent les nuages entre les déchirures desquels elle paraissait par instants.

Quelques heures de sommeil, un repas, si sommaire qu'il eût été, et la bonne chaleur qui les avait séchés, avaient rendu le courage aux captifs. Ils partirent pour cette nouvelle étape d'un pas plus ferme, d'une âme plus vaillante, mais les soldats qui se sentaient talonnés par derrière faisaient accélérer la marche et abreuvaient d'injures les malheureux que leurs forces trahissaient. Bientôt, un pauvre garçon infirme qui n'avait, jusque-là, suivi ses compagnons que par un effort surhumain, tomba sur le bord de la route. D'un coup de crosse un soldat voulut le faire lever ; le malheureux essaya d'obéir pour retomber aussitôt.

— « Crève donc là ! » cria le soldat sans plus s'occuper de lui. Marthe indigné tenta d'intervenir.

— « Vous avez des voitures derrière le convoi », dit-elle, « vous pourriez y mettre ce pauvre garçon. »

— « Vous croyez donc que les voitures sont faites pour ces chiens ? »

Le capitaine qui se tenait en avant, voyant l'arrêt de la colonne, occasionné

par la chute du malheureux infirme, revint en arrière pour voir ce qui se passait. Marthe se précipita vers lui.

—“Vous ne laisserez pas mourir sur cette route une créature humaine!... Donnez l'ordre que ce pauvre enfant soit porté dans une des voitures qui nous suivent. Il a lutté tant qu'il a pu; il est épuisé... Vous serez généreux, vous aurez pitié de lui!”

Aux premiers mots de la jeune fille, le capitaine avait froncé les sourcils. C'était un de ces soudards qui n'ont qu'une loi “la consigne” et dont le coeur n'est accessible à aucun sentiment généreux. Il ne daigna pas répondre à la supplication de Marthe et dit ce seul mot:

—“Vor-warts” (en avant!)

—“Monsieur, je vous interpelle...”

—“Assez!” répliqua brutalement l'officier. “Ce n'est pas parce qu'on a eu quelque considération pour vous qu'il faut en abuser. Je vous conseille de prendre garde à vous si vous ne voulez pas qu'il vous en cuise.”

Sur ces mots le capitaine tourna sur ses talons et reprit la tête de la colonne qui se remit en marche, abandonnant le malheureux infirme évanoui sur le talus de la route.

Marthe, désespéré de son impuissance, dévora ses larmes en silence et fit taire son indignation. Que faire contre la force? devait-elle pas, bravant tout, prendre la défense des opprimés. Ne risquait-elle pas, en le faisant, de se voir sacrifiée à son tour et manquer ainsi à ceux dont elle pouvait encore atténuer le malheur? Elle ne craignait pas la mort; sa croyance, sa foi étaient trop profondes, mais elle pensait que sa mission sur terre n'était pas achevée et que Dieu lui défendait de s'abandonner.

C'est en proie à ces pensées qu'elle fit

le reste de l'étape, pendant laquelle son coeur saigna à plusieurs reprises, car de nouveaux compagnons durent être abandonnés: un vieillard, une femme impotente. Chaque fois, elle se fit violence pour ne pas voler à leur secours et intercéder pour eux; un regard jeté sur les têtes blondes ou brunes qui l'entouraient lui traçait son devoir... c'est pour celles-là qu'elle devait se conserver, pour celles-là, l'avenir de la France!

Par trois fois le soleil se leva et se coucha sur l'exode pitoyable; la marche continua coupée de courtes haltes, de maigres repas, de sommeils nuls. La petite troupe arrive enfin... Combien diminuée!... au lieu d'embarquement pour l'Allemagne. Pendant le long et pénible voyage, au milieu de pays dévastés, au bruit du canon et de la fusillade, Marthe, en continuant à s'oublier et à se dévouer corps et âme à tous ses compagnons d'infortune, s'était affermie dans sa résolution: elle ne tenterait rien, ne se révolterait pas contre la barbarie de ses geôliers pour se conserver à la tâche que Dieu lui avait tracée: former des âmes fortes et vaillantes, faire des femmes vertueuses, des hommes généreux, tâche noble s'il en fût, à laquelle elle consacrerait sa vie et toutes ses facultés.

Après les horreurs de l'exode, le voyage en chemin de fer parut bien doux aux pauvres gens, bien qu'ils fussent parqués comme des bêtes dans des wagons à bestiaux et nourris... à peu près. Là au moins, ils pouvaient s'asseoir, s'étendre même, sur la paille et reposer leurs membres brisés; là ils pouvaient réparer par un long sommeil les fatigues écrasantes des derniers jours.

Dès que le train se mit en marche, ils tombèrent tous dans un anéantissement complet dont ils ne se réveillaient que

pour avaler quelques bouchées de pain ou boire un gobelet d'eau. L'absence de leurs geôliers fut également un adoucissement à leur infortune. Se retrouver entre soi, ne plus entendre cette langue gutturale et rude dont on ne comprend que les injures parce qu'elles étaient généralement accompagnées de voies de fait!

Au bout de deux longues journées qui leur semblèrent trop courtes, les prisonniers quittèrent le train qui les avait amenés et, après quelques heures de marche, furent internés au camp d'Oberhaunt.

CHAPITRE III

LE CAMP

Le camp d'Oberhaunt est situé dans une vallée verdoyante semée de bouquets de bois, loin de tout village—le plus proche est distant de trois kilomètres au moins—Il s'étend sur une superficie de 10,000 mètres carrés et se compose d'un camp civil et d'un camp militaire séparés l'un de l'autre par une barrière qui coupe en deux un petit bois de sapins.

Des baraquements grossiers servaient de logement aux prisonniers, sortes de grands hangars nus n'ayant pour tout mobilier qu'un lit de camp garni de paille courant le long des murs et quelques tables encadrées de bancs. Dans le dortoir des femmes et des enfants, la paille, générosité suprême aux yeux des oppresseurs, était remplacée par les paillasses posées côte à côte et recouvertes d'une couverture.

D'autres baraquements abritaient la cantine, la cuisine, l'hôpital, les bureaux d'administration. Enfin, à l'entrée du camp, un édifice plus luxueux servait de demeure au commandant et à sa famille.

Dès leur arrivée les malheureux habi-

tants de St-B. furent répartis dans les divers hangars occupés déjà par de nombreux compagnons d'infortune. Ces derniers, ignorant tout ce qui s'était passé depuis leur incarcération, virent arriver avec joie le nouveau convoi. C'était enfin des nouvelles de la France, si tristes qu'elles furent, leur était l'espoir des jours meilleurs; c'était la foi, la confiance que Marthe avec sa belle vaillance sut faire passer de son âme dans l'âme désespérée jusque là des pauvres gens, car en présence de ces nouveaux malheurs, elle avait mis tout en oeuvre pour les adoucir. Son coeur et ses bras s'ouvraient tout grands à l'infortune et loin de succomber à la lourdeur de la tâche, elle se réjouissait d'un surcroît de dévouement à exercer et de sacrifices à accomplir.

Les prisonniers jouissaient d'une liberté relative dans les limites du camp. Les abords de la Kommandatur leur étaient seuls interdits; d'ailleurs les sentinelles veillaient de quinze mètres en quinze mètres à l'extérieur des palissades et une évasion eût été bien difficile pour ne pas dire impossible.

Après les premiers jours consacrés à un repos bien gagné, Marthe Leroux, la première, éprouva un besoin d'activité. Il n'avait jamais été dans sa nature de rester oisive; maintenant, moins que jamais, elle ne pouvait s'y astreindre, car il fallait non seulement chasser les pensées sombres qui se présentaient à son esprit malgré sa grande force d'âme, mais encore les empêcher de s'emparer des pauvres compagnons. Le travail s'imposait donc, un travail qui, en occupant la tête chassât la tristesse, bannissait le découragement. Ce travail, elle devait le créer, amener ses compagnons à l'exécuter.

Quand elle eût bien mûri son projet, elle alla trouver le père Mathieu qui, de

tous les prisonniers, s'était toujours montré le plus résigné, le plus brave et le plus intelligent.

Le vieillard, assis devant la porte de son baraquement, s'occupait à éplucher une canne à l'aide de son couteau.

—“Vous voilà au travail, père Mathieu, lui dit-elle.

—“Oui, ma fille. Mes vieilles mains ne sont point habituées à rester à rien faire... faut ben s'occuper.”

—“Vous avez raison, c'est pour faire partager vos sentiments à nos compagnons que je viens vous trouver.”

— C'est parce que vous avez une idée à c'que j'vois... ça n'm'étonne pas... du moment qu'il y a du bien à faire on est sûr de vous trouver.”

Marthe s'assit près du vieillard.

—“Oui mon père Mathieu, j'ai une idée. Il serait déplorable et dangereux de laisser tout nos gens oisifs. Vous savez que les mains inactives engendrent le découragement et la tristesse... Nous n'avons que trop sujet d'être tristes, hélas!... mais il faut chasser ces sentiments si nous voulons vivre et conserver, vis-à-vis de nos oppresseurs, notre dignité de Français... N'est-ce pas votre avis?”

—“Oui, oui, vous dites vrai... y n'faut pas qu'ces gredins nous croient désespérés. Y faut qu'y nous sentent confiants dans la victoire finale et dans leur écrasement... c'est dur dans notre situation... mais il le faut!” dit le vieux avec énergie.

—“A la bonne heure, père Mathieu, voilà comme je vous aime! J'ai donc songé à employer tous nos compagnons à l'embellissement de nos demeures. Les hommes seront charpentiers, menuisiers, jardiniers... le bois ne manque pas ici; on nous autorise à en prendre. Vous avez apporté des outils, il sera donc facile de

construire quelques cloisons pour rendre nos maisons plus confortables. Les femmes se chargeront de l'ornementation intérieure. Avec de l'étoffe—nous en avons et je me suis assurée qu'on en trouverait à la cantine — elles transformeront nos hangars en palais... Qu'en dites-vous?”

— Il est vrai que c'est une bonne idée. Et puis pendant qu'on f'ra ça... on n'pensera pas! Mais vous? M'est avis qu'vous laisserez faire ça aux autres. C'est pas un travail pour vous?...

—“Moi?”

—“Oui, vous... J'sais pas, mais vous devez ruminer aut'chose... J'vous connais ben!”

Marthe rougit légèrement; une flamme illumina son regard.

—“Eh bien oui, père Mathieu, “dit-elle”, je rumine autre chose... Je voudrais que dans notre exil, nous retrouvions un coin de notre chère France; je voudrais que le coeur de nos enfants aspirât à l'heure de sa délivrance; je voudrais que ces innocents qui souffrent les tortures de l'exil devinssent des hommes capables de marcher sur les traces des héros qui défendent en ce moment le sol sacré de la Patrie!... Pour cela, il me faudrait continuer ici l'oeuvre éducatrice que j'exerçais là-bas... mais me laissera-t-on faire?”

Le vieux paysan qui s'était levé et qui, le visage grave, avait écouté la jeune fille, se découvrit lorsqu'elle se tut, lui prit la main qu'il serra énergiquement dans ses mains rudes, et dit d'une voix tremblante d'émotion:

—“Bien ma fille!... bien!... Nous autres nous fendrons l'bois, c'est juste, nous n'savons rien... vous? vous f'rez des hommes pareils à nos enfants... des femmes pareilles à vous”.

Très émue elle-même Marthe se leva à son tour.

—Je ne ferai que mon devoir, “dit-elle” et serai récompensée au centuple si je peux faire entrer dans ces petites âmes la notion du bien, du beau et du juste. C’est donc convenu, père Mathieu, vous vous chargez de vos compagnons; moi, je vais distribuer la besogne à mes ouvrières.”

La jeune fille quitta le vieillard sur une poignée de main affectueuse et se retira dans une partie isolée du camp pour réfléchir à la façon dont elle pourrait s’y prendre pour obtenir du commandant l’autorisation nécessaire à son plan d’éducation.

Sa promenade la mena vers les palissades gardées extérieurement, comme nous l’avons dit, par de nombreuses sentinelles. Celles-ci, soldats lourds et grossiers pour la plupart, échangeaient entre elles des réflexions moqueuses ou injurieuses sur les prisonniers en général, et en particulier sur la jeune fille qu’ils voyaient plongée dans ses pensées. Seul, un soldat de 35 à 40 ans, à la figure intelligente et bonne, ne mêlait pas ses plaisanteries à celles de ses compagnons une ou deux fois même; il avait essayé de leur imposer silence et Marthe avait cru remarquer qu’il jetait sur elle des regards d’excuse. Mais, trop absorbée pour prêter attention à l’incident, elle s’éloigna de l’enceinte du camp pour fuir les propres grossiers des soldats, qu’elle comprenait trop bien, et regagna bientôt les baraquements où elle trouva rassemblés, sous la conduite du père Mathieu, les hommes de bonne volonté munis d’outils divers. Marthe les fit entrer, leur expliqua ce qu’elle attendait d’eux et distribua sa tâche à chacun.

C’était un spectacle touchant de voir ces êtres rudes et frustes pour la plupart, se courber avec bonheur sous le joug de cette petite main frêle. Ils s’inclinaient instinctivement devant la supériorité de

l’intelligence, et sentaient que par sa bonté, son énergie, sa vaillance, la jeune fille était digne de les conduire.

Les femmes, elles aussi, reçurent des instructions; le travail fut partagé entre toutes et le dortoir ressembla bientôt à une ruche où le bourdonnement des conversations se mêla au grincement des ciseaux, au claquement des aiguilles sur l’étoffe.

Ce jour-là, pour la première fois, depuis le départ pour l’exil, les fronts furent moins soucieux, les yeux moins tristes, les larmes moins amères.

CHAPITRE III

SACRIFICE!

Le soir de ce jour si utilement employé, Marthe étendue sur sa misérable couche ne pouvait trouver le sommeil. La pensée de l’oeuvre éducatrice qu’elle rêvait lui tenait les yeux grands ouverts dans l’ombre, tandis que les soupirs, les plaintes, les sanglots qui s’échappaient des lèvres de ses compagnes endormies, troublaient le silence de la nuit et se mêlaient à la respiration pure et calme des enfants dont l’âme innocente avait déjà oublié les horreurs subies, ignoraient les menaces de l’avenir.

Il lui fallait coûte que coûte obtenir l’autorisation indispensable pour réunir chaque jour les innocentes victimes d’un ennemi barbare, à qui, sans éveiller les soupçons, elle voulait faire comprendre l’héroïsme de leurs aînés à qui elle devait insuffler l’amour de la Patrie qui embrasait son âme de Française... Comment s’y prendre? Déjà il lui avait été très difficile d’organiser le travail destiné à relever le courage de ses co-détenus en occupant leurs doigts. L’autorité n’avait

consenti qu'à la condition d'exercer sur les travailleurs une surveillance étroite. Il était évident que chercher à constituer un coin de France sur la terre d'exil rencontrerait l'opposition systématique du commandant.

Marthe tour à tour, prenait la question dans tous les sens sans pouvoir la résoudre, quand l'image de la sentinelle au regard bienveillant, se présenta devant ses yeux. L'incident auquel elle n'avait attaché qu'une mince importance, lui parut singulier en y réfléchissant. Qu'était cet homme et pourquoi avait-il eu l'air honteux de la grossièreté de ses camarades? Il n'était évidemment pas de la même essence que ces soldats brutaux, et la pitié qu'il avait paru ressentir pour la jeune fille, tout en l'étonnant, la prévenait malgré elle en faveur de l'individu. Elle décida en tous cas de profiter de la première occasion qui s'offrirait de s'assurer si elle ne trouverait pas en lui un appui, une protection peut-être.

C'est sur cette pensée que le sommeil vint enfin clore sa paupière.

Dès l'aube, le gazouillement des petits couchés près de leurs mères, réveilla notre héroïne; bientôt tout le dortoir reprit l'aspect de ruche que présente toujours une agglomération de femmes et d'enfants: cris, rires, gronderies se mêlaient aux soupirs douloureux des vaillantes, aux baillements des plus paresseuses. Marthe levée la première avait déjà procédé à ses ablutions et s'était habillée que la plupart n'avaient pas encore quitté leur misérable couche. Elle se hâta de fuir l'atmosphère lourde de la salle et d'aller respirer l'air pur de ce beau matin de septembre.

Le soleil se levait radieux sur une campagne encore enveloppée de vapeur légère, et posait des traînées d'or entre les

troncs élancés des sapins du petit bois. C'est de ce côté que la jeune fille dirigeait sa promenade.

A cet endroit, le camp faisait un angle rentrant, sorte de V où était restée une sentinelle. Par suite de la configuration du terrain, celle-ci se trouvait pour ainsi dire isolée des autres factionnaires cachés sur les deux branches du V. Lorsque Marthe s'approcha de ce coin spécial, elle reconnut le soldat qui l'avait intrigué la veille, et surprit dans ses yeux le même regard bienveillant. Elle n'eut cependant pas l'air de le remarquer et continua sa promenade; mais quand, en revenant sur ses pas elle passa devant lui, une voix douce murmura tout près d'elle:

—“Fraülein?” (Mademoiselle).

La jeune fille s'arrêta machinalement, puis fit mine de continuer son chemin.

—“Mademoiselle n'ayez pas peur”, reprit l'homme, “écoutez-moi, je vous en supplie.”

—Que me voulez-vous.

—“Je voudrais que vous ne me confondiez pas avec les brutes que vous avez entendues hier... J'ai bien vu que vous les compreniez.”

—“Qu'imoprte ! Ne devons-nous pas tout supporter de nos ennemis?”

—Mais je ne suis pas votre ennemi, moi, et je souffre doublement de ne pouvoir rien dire.”

—Vous n'êtes pas notre ennemi?... Je ne comprends pas.”

—“Je suis Polonais. Forcé de rester dans mon pays, j'ai dû servir l'Allemagne, mais on se méfie de nous et on nous emploie au service intérieur. J'ai laissé chez moi ma femme et trois petits enfants et en vous voyant si bonne pour les pauvres innocents qui sont ici j'ai été ému de compassion... Je voudrais faire quelque chose pour vous.”

En entendant ces paroles dites d'un accent qui ne pouvait laisser de doute sur leur sincérité, Marthe fut inondée d'une joie infinie. La sympathie, de si bas qu'elle vienne, est un baume qui guérit bien les blessures, et celle que lui témoignait le brave homme la réconfortait, affermissait encore son courage. Elle se savait un ami parmi ses ennemis, un ami qui pourrait peut-être l'aider à mettre ses projets à exécution.

—“Merci... merci de votre compassion, j'en suis profondément touchée”, dit-elle.

—“Alors mettez-moi à l'épreuve; que puis-je faire pour vous?”

—“Beaucoup peut-être; mais le camp s'éveille; je crains qu'on ne nous surprenne... Je n'oublierai ni votre offre ni la sympathie que vous me témoignez, et bientôt je vous mettrai sans doute à contribution... Comment vous appelez-vous?”

—“Jacob Beckman.”

—“Et moi Marthe Leroux.”

—“Priez pour moi Mademoiselle Marthe, pour moi et pour mes pauvres petits dont je suis sans nouvelles depuis bien longtemps.”

Marthe lui fit un signe de tête amical et se sauva dans la direction des baraquements où on commençait à distribuer la maigre pitance du matin.

Quelques jours se passèrent sans que la jeune fille put parler à son nouvel ami; elle avait vainement tenté d'obtenir une audience du commandant. Les subalternes avaient refusé de transmettre sa requête à l'homme brutal, arrogant, plein de morgue despotique de l'officier teuton, qui considérait les prisonniers civils comme un troupeau qu'on peut mener à coups de fouet. Devant ce refus systématique elle ne savait plus à quoi se résoudre.

Enfin, un matin où sa promenade soli-

taire l'avait ramenée vers le petit... elle aperçut Jacob que son tour de garde avait de nouveau placé dans l'angle rentrant du camp si favorable à un échange de paroles rapides.

Marthe s'approcha de la barrière. Jacob l'avait vue se diriger vers lui avec joie, car la sympathie qu'il éprouvait pour elle croissait à mesure qu'il constatait la douceur et la patience inlassable que la jeune fille déployait avec les enfants. Le pauvre homme croyait voir ses petits dans chacun des innocents prisonniers et son coeur allait vers ceux-ci et vers celle qu'ils semblaient tant aimer.

—“ Bonjour Mademoiselle Marthe ”, dit-il à voix basse lorsque la promeneuse l'eut rejoint. “Aurais-je la chance que vous ayez besoin de moi?... Ne cessez pas de vous promener, on pourrait remarquer notre conciliabule... Marchez, nous échangerons quelques mots quand vous passerez devant moi.”

Le conseil était sage, il ne fallait pas éveiller les soupçons. Marthe reprit donc sa marche et la conversation suivante eut lieu à bâtons rompus, chaque fois que ses pas la ramenaient près de Jacob.

—“Vous avez l'air soucieux”, reprit ce dernier, “seriez-vous plus malheureuse que ces jours derniers?”

—“Il ne s'agit pas de moi, mon bon Jacob, mais de mes enfants.”

—“Les enfants!” L'homme était tout ému: “Qu'est-ce qu'on leur fait?”

— Rien, rassurez-vous. Je me heurte seulement à des impossibilités matérielles pour réaliser un rêve que j'avais caressé à leur sujet, et j'en suis très peinée.”

— Je ne suis qu'un pauvre homme, Mademoiselle Marthe, un ouvrier, mais si vous ne me jugez pas indigne de votre confiance... je pourrais peut-être vous aider... Vous ne me connaissez pas c'est vrai, mais

il me semble que les braves gens doivent se comprendre, et je vous jure que je suis un brave homme.”

— Je n'en ai jamais douté mon ami, car j'avais deviné a première vue que vous différiez de nos oppresseurs. Pour vous en donner la preuve je vais vous confier mon projet.”

Et Marthe exposa au soldat l'idée généreuse qu'elle avait eue et l'obstacle infranchissable contre lequel elle se heurtait depuis plusieurs jours, Jacob l'écouta avec attention, réfléchit un moment et dit :

— C'est une noble pensée que vous avez eue là, Mademoiselle. Y a-t-il rien de plus beau que d'entretenir dans le coeur des enfants l'amour de la Patrie?... Ah! si mes pauvres petits avaient auprès d'eux un ange comme vous!... Je veux vous aider quoique je ne sois rien ici... Voilà ce que je vous propose: écrivez une lettre pour demander l'autorisation dont vous avez besoin... Je me charge de la mettre sous les yeux du commandant.

— Mon brave Jacob, comment vous remercier?... J'accepte votre offre, mais à la condition expresse que vous ne risquerez rien pour me rendre ce service. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été la cause d'ennuis pour vous... fût-ce une simple punition.

— Oh! si j'étais pris à avoir des intelligences avec les prisonniers, je ne serais pas puni.

— Que voulez-vous dire?

— Je serais fusillé tout simplement.

— Oh! mon Dieu!

— Mais soyez tranquille, je ne serai pas pris... on est tout de même plus malin qu'eux.

Le visage du brave homme s'illumina d'intelligence et de malice. Sous son air bon enfant, il y avait la ruse du paysan, l'esprit de gavroche. Marthe sentit renaître

la confiance que les paroles du soldat avaient fait fuir.

— Réfléchissez bien avant de vous lancer dans cette aventure dangereuse, dit-elle.

— C'est tout réfléchi, répondit Jacob. Apportez-moi votre lettre... le commandant la verra.

Après quelques mots d'adieu, Marthe vint retrouver ses compagnes. Les travaux qu'elle avait indiqués se poursuivaient au milieu du caquetage des femmes, des rires et des cris des enfants, des coups de marteau, des grincements de scie, sous le regard hautain et méprisant des gardiens imposés par l'autorité. Comment ces hommes grossiers eussent-ils compris le besoin de confort éprouvé par les prisonniers? Pour eux, s'attabler devant une soupe à la farine et un pot de bière était le comble du bien-être. L'amour du beau est un sentiment inconnu au peuple positif pour lequel l'art et le goût sont à ce point lettres mortes qu'il n'a pas hésité devant la destruction systématique de chefs-d'oeuvre consacrés par des siècles de gloire. Les soldats considéraient les misérables tentatives d'embellissement du hangar sordide comme absolument ridicules, et se disaient que l'argent dépensé l'eût été bien plus utilement à acheter des saucisses et de la bière.

Sa lettre prête, Marthe attendit avec impatience l'occasion de la remettre au bon Jacob; dès que celui-ci l'eut entre les mains son impatience se changea en angoisse. Quel résultat aurait sa démarche, quelle réponse ferait-on à sa demande? Jacob pourrait-il même, comme il l'avait dit, mettre sa lettre sous les yeux du commandant sans se compromettre? Elle se reprochait maintenant d'avoir accepté l'offer du soldat. Le brave homme n'allait-il pas payer cher l'aide qu'il lui prêtait?

Cette pensée empoisonna les jours et les nuits de la jeune fille. Elle ne put conserver quelque calme qu'en se condamnant à un travail de toutes les minutes, qu'en se prodiguant, qu'en s'oubliant de plus en plus pour les autres.

Huit jours se passèrent ainsi, lents, monotones pour tous, angoissants pour elle. Le tour de garde du brave Jacob n'étant pas encore revenu, Marthe ne savait même pas si sa lettre était parvenue à son adresse et, malgré sa vaillance, malgré sa force d'âme, elle commençait à perdre son égalité d'humeur et son calme, quand elle reçut l'ordre de se rendre à la Commandature.

Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine, alors qu'escortée par un soldat, elle pénétrait dans la demeure du chef redoutable que les prisonniers avaient appris à craindre et devant lequel les plus hardis tremblaient.

On la fit entrer dans une salle meublée d'un bureau et de sièges grossiers; sur les murs quelques tableaux en tapisserie déployaient un luxe de devises brodées; sur la cheminée le buste du Kaiser.

Malgré qu'elle en eut, Marthe ne put réprimer un tremblement de tout son être en voyant s'ouvrir une porte opposée à celle qui lui avait donné accès.

Un homme grand, épais, commun, sanglé dans un uniforme vert foncé s'avança; l'expression hautaine et féroce de ses yeux gris enfoncés sous l'orbite, causait une impression de malaise; l'entêtement de la brute se devinait sous son front étroit et bas; un rictus railleur crispait sa bouche aux lèvres épaisses et bestiales. L'extérieur du commandant Eckelfeld, car c'était lui, justifiait amplement la réputation dont il jouissait parmi ses subordonnés, et Marthe se sentit glacée de terreur à sa vue.

Sans un signe, encore moins un salut, il s'assit à son bureau, laissant la jeune fille debout à l'entrée de la pièce, exposée au feu de son regard de vautour, prolongeant à dessein un silence par lequel il voulait embarrasser et humilier sa victime.

Mais il comptait sans son hôte: devant cette haine évidente, notre héroïne reprit possession d'elle-même; le tremblement qui l'avait secouée disparut. En face de l'hostilité flagrante du soudard, elle se ressaisit et sut faire preuve aux yeux de l'oppresser de la dignité sereine de la femme insultée et de la française.

Un froncement des gros sourcils témoignait du mécontentement provoqué par cette attitude.

— Vous parlez allemand? dit enfin le commandant avec rudesse.

— Oui.

— C'est vous qui m'avez fait remettre cette lettre? ajouta-t-il en prenant un papier sur son bureau.

Marthe acquiesça de la tête.

— Par qui?

La jeune fille garda le silence sans se départir de son calme.

— Prenez garde! j'ai des moyens pour vous faire parler!... Elle n'est pas venue toute seule... je veux savoir qui l'a apportée.

— Je ne répondrai pas.

— Vous me bravez?

— Je ne vous brave pas, je revendique seulement toute la responsabilité de mes actes si, à vos yeux, ils sont coupables.

— Vous vous croyez donc bien à l'abri de ma juste sévérité et des punitions qu'entraîne l'insubordination?... car c'est de l'insubordination cela!

— Je ne crois rien; je sais que nous sommes au pouvoir d'un ennemi haineux et que nous pouvons tout craindre; mais

une Française ne manque pas à la parole donnée. Punissez-moi si c'est votre droit... vous me punirez seule!"

— Tous les mêmes ces chiens de Français! grommela l'homme avec colère. Rien ne peut les faire céder!

— En effet nous ne cédon pas à la menace; la crainte ne nous rend pas lâches!

L'attitude ferme de la jeune fille, le calme, la pureté de ses beaux yeux bruns fixés sur ceux de son interlocuteur, parurent faire réfléchir ce dernier. Peut-être après tout essayait-il de l'intimidation sans attacher une grande importance au nom qu'il cherchait à arracher à la prisonnière.

— Je découvrirai bien ce que vous voulez me cacher, et alors... gare à votre complice... gare à vous... Autre chose: vous voulez instruire les prisonniers?

— Je voudrais continuer l'instruction des enfants qui m'étaient confiés. Je vous l'ai dit dans ma lettre, je suis institutrice à St.B.

— Vous vous figurez donc retrouver votre village et reprendre votre vie paisible après la guerre? dit le commandant avec méchanceté.

— "J'espère y reprendre ma vie paisible lorsque les dernières traces du passage d'un ennemi barbare auront été effacées", répondit fièrement la jeune fille.

— "Il ne sera plus français votre village, mais allemand, comme une grande partie de la France... Nous substituerons notre culture germanique à tous vos enseignements absurdes... et tout le monde s'en trouvera mieux... Notre kaiser étendra sa main puissante et paternelle sur vos campagnes et vos villes... Vous vous croyez donc bien forts?... Mais nous ne ferons qu'une bouchée de votre armée et de vos chefs!"

Marthe, devant ces vantardises et ce

bluff, baissa les yeux pour cacher à son ennemi le rayonnement, la flamme qui s'échappaient, et garda un silence farouche. A quoi bon se commettre avec une semblable brute; à quoi bon chercher à réfuter ses dires; ne valait-il pas mieux garder au plus profond de son coeur une foi immuable en la justice, conserver l'espoir de la victoire finale et du triomphe du bon droit?

— "Vous ne trouvez rien à répondre! reprit le butor, vous savez bien que j'ai raison... Mais revenons à notre affaire. Je vais vous prouver que je ne suis pas si mauvais diable qu'on le dit. Je vous autorise à apprendre à lire et à écrire à tous vos lourdeaux de paysans... à une condition."

Marthe tressaillit. Qu'allait exiger cet homme sous l'air prétendument bonasse duquel elle sentait une haine et une cruauté heureuses de s'exercer.

— "Laquelle?"

— "J'ai ici mes deux enfants, Karl et Ida, ils ne s'amuse pas les pauvres petits, et j'ai décidé de les distraire en leur faisant apprendre le français. Ça leur servira quand je serai gouverneur de Reims ou de Lille... et ça ne me coûtera rien... Vous leur apprendrez donc le français et je vous autoriserai à faire épeler vos paysans."

Le premier mouvement de la jeune institutrice fut un mouvement de révolte et d'indignation. Quoi! faire partager aux enfants des oppresseurs l'enseignement qu'elle rêvait de consacrer aux petits de France? Contribuer par ses leçons à leur supériorité intellectuelle?... Jamais!

Elle allait répondre par un refus catégorique, au risque de ce qui pouvait lui en coûter, quand l'image des têtes blondes et brunes qu'elle aimait tant, se dressa devant ses yeux.

Ainsi, pour céder à un sentiment personnel, pour s'épargner un ennui, une souffrance même, elle allait priver les chérubins de la manne bienfaïtante, elle allait renoncer au rêve caressé avec tant d'amour?... Que devenait la mission dont elle se sentait si fière?... Comment ferait-elle des hommes de ces innocents, des femmes de ces mignonnes fillettes, s'il ne lui était plus possible de former leurs âmes sous le couvert de leçons de lecture et de grammaire? Car une surveillance sévère ne manquerait pas de s'exercer et il ne lui serait plus possible de rassembler ses enfants.

Un combat terrible s'engagea dans le coeur de la jeune fille, combat qui finit, comme toujours, par le sacrifice de ses préférences et le renoncement à ses désirs.

Le farouche soldat avait suivi cette lutte intérieure et, un rictus railleur et cruel sur les lèvres, se préparait à se venger du refus qu'il prévoyait, quand Marthe, relevant les yeux, vit sur ses traits grossiers la joie de la haine satisfaite. Elle se retrouva immédiatement en pleine possession de son sang-froid et dit avec calme :

— Je me sou mets à la condition que vous m'imposez... je me tiendrai à vos ordres quand il vous plaira de m'appeler."

La satisfaction et le dépit se partagèrent le coeur du commandant : satisfaction de voir ses enfants instruits "gratis pro Deo", en dépit de ne pouvoir donner libre cours à sa rancune. La satisfaction l'emporta cependant car, cruel aux inférieurs, cet homme était bon père, et l'idée que ses héritiers égaleraient en savoir ceux des "Graffen" et des "Fürsten", chatouillait doucement sa vanité.

Sans ajouter un mot, l'air toujours aussi farouche, Eckelfeld appela le soldat qui avait accompagné la jeune fille, et fit signe à cet dernière de se retirer.

CHAPITRE IV

HEURES DOUCES... HEURES D'ÉPREUVES !

Dès le lendemain, Marthe organisa sa nouvelle vie, régla l'emploi des heures de la journée, partageant son temps, entre ses compagnons pour lesquels sa présence était un soutien moral, une aide matérielle, et ses chers enfants dans l'âme desquels elle fortifiait l'amour de la Patrie, chez qui elle se plaisait à développer par ses enseignements et les mille exemples pris dans la vie des héros, les vertus qui devaient en faire, dans l'avenir, de vrais Français, d'héroïques Françaises. Quelle joie de sentir ces petites âmes s'ouvrir insensiblement au bien, au beau, à la justice; de voir la flamme de l'enthousiasme naître dans les yeux bleus et bruns au récit des prouesses des chevaliers d'autrefois; d'y voir monter les larmes aux souvenirs évoqués des héros d'aujourd'hui! C'étaient de bien douces heures pour la jeune institutrice que les heures passées au milieu de ses petits; une bien douce récompense que l'affection dont ils l'entouraient, la docilité et l'application qu'ils apportaient à ses leçons.

Il ne fallait rien moins que cette délicieuse satisfaction pour faire supporter à la pauvre enfant la tâche pénible dont elle avait consenti à se charger pour l'amour des petits prisonniers, car en même temps que ses classes au camp, les leçons aux enfants étrangers avaient commencé, et autant son devoir lui était doux à remplir au milieu de ses compatriotes, autant il lui était rendu odieux chez l'ennemi par la morgue, le dédain, les humiliations dont on ne cessait de l'abreuver.

Le petit garçon, Karl Eckelfeld, âgé de 10 ans, avait hérité de la grossièreté, de la brutalité de son père, et de son mépris

pour le bétail humain dont ce dernier avait la garde. Outre une mauvaise volonté évidente, il ne perdait pas une occasion de froisser son professeur, de lui décocher des mots cruels et blessants que la jeune fille faisait mine de ne pas entendre mais qui la torturaient néanmoins.

La fillette, Ida, plus jeune de deux ans, jolie blonde aux yeux bleus, eut été assez docile, assez soumise si l'exemple paternel et fraternel ne lui eut faussé le jugement. Voulant imiter son grand frère elle laissait aussi tomber de ses lèvres roses des paroles méprisantes, mais était néanmoins plus attentive aux leçons de langue française. Celles-ci, déjà si pénibles, devenaient intolérables quand le commandant les honorait de sa présence (ce qui se produisait fréquemment) car non content de soutenir son fils et d'entretenir ses tendances haineuses, il ne perdait pas une occasion de froisser la jeune fille dans ses sentiments patriotiques, ne manquait pas de lui faire part des nouvelles fantaisistes élaborées par son gouvernement et de les accompagner de railleries cruelles qui la crucifiaient.

A tous ces coups de poignard, Marthe ne répondait que par le silence, conservant devant le mauvais vouloir des enfants et la méchanceté systématique du père un calme digne, une patience angélique qui ne désarmaient pourtant pas ses bourreaux. Elle sortait de la Kommandature littéralement brisée par l'effort surhumain qu'elle devait faire sur elle-même pour ne pas laisser déborder son indignation.

Après ces séances pénibles, la solitude lui était nécessaire; elle s'isolait de ses compagnons d'infortune afin de ne pas augmenter leur tristesse par la vue de sa souffrance et choisissait généralement pour ses promenades solitaires le petit bois qui séparait le camp militaire du camp

civil. Assez éloigné pour que personne ne songeât à s'y rendre, il lui faisait une retraite sûre où nul ne venait interrompre ses méditations, et une heure passée dans l'ombre mystérieuse des pins, ramenait la paix dans son âme, affermissait son courage et lui redonnait la force d'affronter de nouveau ses persécuteurs.

Plusieurs fois, au cours de ces promenades, elle avait aperçu de l'autre côté de la palissade, un jeune soldat prisonnier qui recherchait sans doute aussi la solitude, car, comme elle, il venait toujours seul dans ce coin isolé du camp. Ses traits fins et délicats reflétaient une profonde douleur et des pensées pénibles absorbaient à ce point son esprit qu'il n'avait jamais paru s'apercevoir de la présence de la jeune fille.

Marthe pressentait une souffrance digne de pitié, et son bon coeur l'eut poussé à s'enquérir de la cause d'un désespoir aussi profond pour chercher à le soulager, si la timidité et la réserve ne l'eussent retenue. D'ailleurs tout rapport entre le camp civil et le camp militaire étant rigoureusement interdit, il eut été dangereux d'engager une conversation que l'attitude du prisonnier ne provoquait nullement.

Un jour, Marthe ayant souffert plus que de coutume de l'arrogance de ses élèves, s'était réfugiée dans sa retraite pour laisser déborder son coeur; elle s'était assise sur la mousse près de la haie de séparation et, les yeux ruisselants de larmes, demandait à Dieu de lui donner la force et la résignation nécessaires à l'accomplissement de sa tâche, quand des voix frappèrent son oreille.

— "Mon ami", disait l'une, "il faut vous efforcer de vaincre cette morne tristesse. Demandez à Dieu la force qui vous manque, ayez foi en sa bonté. Dites-vous qu'il

n'abandonne jamais ceux qui se remettent entre ses mains."

— "Je le sais", répondit-on, "je m'efforce de suivre vos conseils, mais cette pensée me torture... et mes angoisses augmentent à mesure que le temps s'écoule."

— "Priez, mon frère... la prière vous soulagera."

— "Ah! si j'avais la certitude qu'il ont pu fuir, l'évasion, je serais moins torturé... je me dirais qu'une âme charitable a pris pitié d'eux!... Cette ignorance me tue!..."

— "Allons, mon ami, ne faites pas montre d'une faiblesse coupable; ayez autant de force dans l'adversité que vous avez eu de courage devant l'ennemi."

Les voix se turent. Marthe poussée par une curiosité bien naturelle, se souleva pour apercevoir les causeurs. Dans l'un elle reconnut le prisonnier qui avait déjà attiré son attention; dans l'autre, elle devina un prêtre soldat, prisonnier également, qui cherchait par ses exhortations à relever le courage chancelant de son compagnon.

Elle avait donc deviné que le prisonnier succombait sous le poids d'une douleur morale causée par l'ignorance du sort d'êtres chers, douleur qui dominait les souffrances physiques de l'internement.

Dans le mouvement qu'elle fit pour se lever, Marthe froissa des branches; les deux hommes se retournèrent au bruit et apercevant la jeune fille qu'ils devinèrent prisonnière comme eux, la saluèrent avec une respectueuse sympathie. Toute confuse, elle leur rendit leur salut et quitta le bois pour rejoindre ses compagnes.

Les quelques phrases entendues sans le vouloir, avaient calmé instantanément son chagrin personnel. Qu'étaient ces piqûres d'amour-propre, ces humiliations à côté du désespoir justifié du jeune soldat? Dieu avait permis qu'elle en eut connaissance

pour lui faire comprendre l'inanité de ses plaintes. De quoi se plaignait-elle, en effet?... Sans famille, seule au monde, n'avait-elle pas près d'elle les enfants auxquels elle s'était si profondément attachée: ne pouvait-elle faire un peu de bien, soulager quelques misères. Que demander de plus?... Et s'il fallait pour cela souffrir dans son amour-propre... qu'importait, puisque d'autres ne partageraient pas sa souffrance? Son malheur devenait relatif devant le malheur réel d'autrui, et, fortifié par cette pensée, c'est l'âme vaillante, le cœur ferme, qu'elle affronta de nouveau la haine inlassable du père et du fils, car la petite Ida, peut-être sans s'en rendre compte, subissait le charme qui se dégageait de toute la personne de la jeune institutrice. L'enfant se laissait prendre à sa douceur, à sa patience, et tout en devenant plus studieuse, plus docile, s'abstenait maintenant de mots blessants, de réponses cruelles. Une ou deux fois même, elle avait voulu imposer silence à son frère, qui, pour se venger, n'avait rien eu de plus pressé que de faire un rapport circonstancié de l'incident au commandant, en accusant le professeur de partialité envers sa soeur. Le Commandant n'avait pas perdu une si belle occasion de faire souffrir la jeune fille et de la menacer de retirer l'autorisation qu'il avait donnée, si les plaintes de son fils se renouvelaient.

La situation resta la même pendant deux grands mois. Les petits prisonniers français, sous la direction de leur institutrice, faisaient des progrès rapides: leur esprit s'ouvrait peu à peu aux nobles pensées, aux grands sentiments qu'elle cherchait à faire pénétrer dans leur âme; son but était atteint: ils retrouvaient un foyer, une patrie sur ce coin de terre étrangère. Les Parents attirés eux aussi par la parole éloquente et généreuse de la jeune

filles, assistaient à toutes les leçons; ils puisaient à ses enseignements la résignation du présent, l'espoir en l'avenir.

De ce côté, Marthe eût été aussi satisfaite que les circonstances le comportaient, si la vue journalière du jeune prisonnier, plus triste à mesure que le temps s'écoulait, ne lui eût fait maudire son impuissance à le consoler. Les jeunes gens n'avaient pas échangé une seule parole: ils ignoraient leurs noms, mais leurs saluts muets avaient peu à peu trahi la sympathie qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Marthe voyait une douleur à apaiser; le jeune soldat devinait une âme angélique dont la compassion lui eût fait du bien, lui semblait-il, s'il avait pu y déverser le chagrin qui le rongait.

V

ÉCHANGE DE PRISONNIERS

Les choses en étaient là quand le bruit courut au camp que la Kommandature avait reçu des ordres formels pour l'évacuation d'un certain nombre de prisonniers civils. Grand émoi parmi les malheureux exilés. Comment se ferait la sélection? Les premiers arrivés seraient-ils désignés? La nouvelle était-elle certaine seulement et n'avait-on laissé circuler ce bruit que par un raffinement de cruauté, et afin de briser des espérances diaboliquement éveillées?

Dès que la rumeur se répandit, tout travail fut naturellement abandonné; une seule pensée absorbait tous les esprits: "Est-ce vrai, serai-je désigné?" La fièvre s'empara des prisonniers, le sommeil les abandonna, les journées s'écoulèrent pour tous avec une lenteur désespérante; les nuits engendrèrent plus de soupirs, plus de sanglots. Seule, Marthe conserva son

sang-froid, non qu'elle ne désirât comme ses compagnons, quitter la terre d'exil, revoir sa chère France, mais elle savait commander à ses sentiments et avait assez d'empire sur elle-même pour ne pas se laisser aller à une exaltation irraisonnée.

Les pauvres gens furent tenus en suspens pendant une longue semaine. Enfin on leur annonça officiellement que 100 prisonniers partiraient trois jours plus tard pour la Suisse. Marthe désignée pour ce premier convoi apprit la bonne nouvelle pendant la leçon de la bouche même du commandant. Ce dernier, très satisfait des progrès réels de ses enfants eut bien voulu la passer sous silence et garder une institutrice française qui lui coûtait si peu, mais le nombre des prisonniers était fixe, il n'osait enfreindre un ordre venant d'en haut.

Le rude soldat en annonçant à la jeune fille son prochain départ ne manqua pas d'empoisonner sa joie par des réflexions malveillantes et des nouvelles fausses, mais moins que jamais, Marthe n'eût voulu lui donner la satisfaction de constater le succès de ses méchancetés. Que lui importait d'ailleurs, n'allait-elle pas revoir son pays, son village, ses amis, et s'il ne lui était plus donné de s'occuper des enfants qu'elle allait quitter, elle pourrait au moins consacrer sa vie aux glorieux blessés qui donnaient leur sang pour la Patrie!

Il lui fallut faire un effort surhumain pour conserver son calme et ne pas trahir la joie folle qui l'envahissait à la pensée de quitter pour toujours ce coin de terre étrangère où elle avait tant souffert.

Une animation fébrile régnait au camp lorsqu'elle y revint. Les noms des heureux élus venaient d'être proclamés et ces derniers n'avaient pas le courage de dissimuler leur bonheur malgré le surcroît de

douleur que sa vue apportait à leur infortunés compagnons.

Marthe honteuse de sa joie, devant un désespoir si légitime, se sauva vers le petit bois témoin de ses découragements, de ses luttes, de ses victoires sur elle-même, espérant pouvoir s'y livrer sans contrainte. Son attente fut cependant trompée; son ami inconnu, le soldat prisonnier, assis à sa place accoutumée, les yeux tournés vers le camp civil, la salua dès qu'elle parut. Sa tristesse semblait plus grande encore que d'habitude, son front paraissait plus soucieux et sa bouche avait le pli amer du désappointement et du désespoir.

Fuyant ses compagnons pour ne pas les insulter de sa chance, Marthe se retrouvait en face d'une infortune inconnue qu'elle devinait au moins aussi grande et sa joie en fut immédiatement empoisonnée. Elle répondit au salut respectueux du jeune homme par un salut réservé et au lieu de s'asseoir sous les pins comme elle en avait l'intention, continua sa promenade le long de la haie de séparation. A l'endroit où la barrière dessinait l'angle rentrant dont nous avons parlé, elle se trouva tout à coup en face du bon Jacob, de faction sur ce point du camp. Le visage réjoui et heureux du brave homme chassa l'impression pénible qu'elle venait de ressentir et ramena dans son âme le bonheur enfui à la vue de la tristesse d'autrui.

— Vous êtes contente mademoiselle Marthe? dit le bon Jacob.

— Oui, mon brave ami, je suis heureuse, mais je le serais plus encore si tous mes compagnons partageaient mon sort.

— Leur tour viendra. Vous méritez cette chance plus que tous les autres, vous vous êtes assez dévouée pour eux tous.

— Je n'ai fait que mon devoir.

— C'est à moi, que vous allez manquer. Je m'étais habitué à vous voir aller et ve-

nir dans le camp, vous occuper des petits qui me rappellent tant les miens... C'est fini, mon rayon de soleil disparaît!... Enfin... vous êtes heureuse, c'est le principal! Quand vous serez rentrée chez vous, n'oubliez pas tout à fait le vieux Jacob qui lui pensera à vous jusqu'à la fin de ses jours!

— Non, non, Jacob, je ne vous oublierai pas... je n'oublierai jamais la bonté que vous m'avez témoignée et le service que vous m'avez rendu et votre nom sera toujours mêlé à mes prières... Je demanderai chaque jour à Dieu qu'il vous réunisse bientôt à vos chers enfants et que vous retrouviez votre foyer... et votre Patrie!

— Merci mademoiselle Marthe, merci! Les prières d'un ange comme vous seront sûrement exaucées.

Après un adieu affectueux, la jeune fille revint vers les baraquements. Le repas du soir y avait ramené tous les prisonniers dont l'agitation n'avait fait que croître. Conversations animées, discussions, explosion de joie, cris de rage, sanglots se croisaient, se confondaient, transformant le dortoir en un véritable pandemonium. Sans se mêler à cette fièvre, Marthe prit sa part de la maigre pitance parcimonieusement distribuée, et s'étendit sur sa paille, le coeur plein d'une joie à laquelle se mêlait de la tristesse, car on ne vit pas impunément de long mois les uns avec les autres, on ne partage pas les mêmes misères, les mêmes souffrances, sans ressentir un déchirement réel à l'heure de la séparation. Mais la joie l'emportait: elle allait revoir la France! quitter cette terre étrangère, ce pays où l'humanité semblait lettre morte, ou un peuple naturellement pacifique et doux s'était laissé dominer par une soldatesque despotique et cruelle, où l'odieux militarisme avait transformé en bêtes fauves des êtres pensants, des créatures humaines.

Quel bonheur de se retrouver au milieu de ses compatriotes, au milieu des êtres généreux, loyaux, héroïques, qui donnaient sans compter, leur sang pour la justice et le droit! qui mouraient avec joie pour le salut de la France!... Comme elle allait se dévouer à ses valeureux blessés, à ces glorieux mutilés! Sa mission ici était belle, certes, mais combien plus grande celle qui l'attendait sur le sol sacré de la Patrie!

Marthe, pénétrée d'un saint enthousiasme s'exaltait à la pensée du devoir sublime qu'elle allait avoir à remplir, elle oubliait le lieu infâme où elle se trouvait encore, se voyait déjà revêtue de la noble livrée de charité, penchée sur des souffrances, consolant les afflictions, quand un bruit de sanglots, tout près d'elle, la ramena à la situation présente. Sur la paille qui touchait la sienne, une femme, la tête enfouie dans ses mains, pleurait désespérément. Un tremblement nerveux agitait ses membres, des cris inarticulés s'échappaient de ses lèvres.

La jeune fille émue de pitié, posa doucement sa main sur l'épaule de la malheureuse en disant :

— Qu'avez-vous?... Quelle est la cause de votre chagrin?

La femme ne répondit que par des sanglots plus violents, sans changer de position.

— Dites-moi votre peine? reprit doucement la jeune fille. Peut-être pourrai-je l'adoucir.

La voix affectueuse, la tendre pression de la main agirent comme un calmant sur l'âme de la désespérée; elle leva vers son interlocutrice un visage ravagé de douleur.

— Ah! c'est vous Mlle Marthe? dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Hélas! vous ne pouvez rien pour moi... j'en mourrai... j'en mourrai!"

— Dites-moi au moins ce qui vous afflige... Confier ses peines soulage parfois.

— Vous êtes bonne et je sais que vous feriez l'impossible pour soulager une infortune... je vous ai vue souvent à l'oeuvre depuis votre arrivée... mais vous ne pouvez rien pour moi.

— Ne voulez-vous pas vous confier à moi?... je pourrais peut-être vous aider.

— Comment pourriez-vous empêcher que mes enfants partent et que je reste! s'écria la pauvre femme dans une nouvelle explosion de larmes...

— Que dites-vous?... vos enfants...

— Oui, mes filles sont désignées pour le prochain départ... moi je dois rester ici! N'est-ce pas un effroyable raffinement de cruauté... deux pauvres petites dont l'aînée est presque innocente!... les voir s'en aller quand je suis clouée dans cet enfer... qu'est-ce qu'elles vont devenir mon Dieu!

— Ma pauvre amie, c'est effroyable en effet... mais vous pouvez espérer qu'elles puissent aller retrouver en France...

— Hélas, non, ma bonne demoiselle, nous sommes seules au monde... Mon mari a été tué par ces misérables quand ils ont envahi notre village parce qu'il refusait de leur dire de quel côté se trouvaient nos soldats, on nous a emmenées. Je n'ai plus que mes enfants et on me les arrache!... Autant me tuer tout de suite, ça serait moins cruel!

Les larmes s'étaient tariées; la malheureuse mère offrait maintenant la vivante image du désespoir. Une flamme tragique s'échappait de ses yeux, ses lèvres tremblaient, une pâleur livide couvrait son visage.

Marthe, bouleversée d'une douleur qu'elle se sentait impuissante à soulager, mit cependant tout en oeuvre pour apaiser la pauvre femme, sans réussir à ramener la

paix dans cette âme torturée.

— Voulez-vous que je plaide votre cause auprès du commandant ?” reprit la jeune institutrice. Peut-être se laissera-t-il toucher ?

— C'est inutile, répondit la femme avec découragement, je l'ai déjà tenté... Nos bourreaux sont trop contents quand ils trouvent un nouveau supplice.”

— J'essayerai pourtant, et si j'ai le malheur de ne pas réussir, je vous promets de ne pas abandonner vos enfants, de veiller sur elles durant le voyage et, arrivée en France, de leur trouver un gîte, un abri.

— Vous êtes bonne, mais, savez-vous vous-même ce que vous ferez, ce que vous deviendrez ? Non, mes enfants, sont perdues pour moi, je le sais bien, je ne les reverrai jamais... mes petites... mes petites... je n'ai plus qu'à mourir !

De nouveaux sanglots secouèrent la malheureuse qui ne voulait pas être consolée et qui ne répondait aux paroles de pitié, aux exhortations que par des gémissements plaintifs et des soupirs déchirants. Enfin épuisée par l'excès même de sa douleur, la mère, crucifiée, s'endormit d'un sommeil agité et fiévreux.

Marthe resta étendue sur sa couche, les yeux grands ouverts, bouleversée par la scène pénible dont elle venait d'être le témoin. Sa joie s'était enfuie ; un malaise dont elle ne comprenait pas la cause, une inquiétude vague, s'emparèrent de tout son être ; elle chercha à faire revivre le sentiment d'exaltation qui la soulevait tout à l'heure à la pensée de l'avenir... son coeur resta glacé. Son bonheur lui sembla injuste, volé ; elle était mécontente d'elle-même sans savoir pourquoi. Les soupirs convulsifs poussés dans son sommeil, par, sa voisine, trouvaient un écho dans son coeur. Deux enfants abandonnés, la mère mourante, ne cessaient de

se dresser devant ses yeux, et, chose curieuse, dans une sorte de rêve éveillé, l'image du triste prisonnier se mêlait à cette vision persistante.

— Pourquoi faut-il, se disait-elle, que ma joie soit empoisonnée par la pensée du malheur d'autrui ? Comment soulager ces infortunés ? comment corriger la rigueur du sort ?... La situation de cette pauvre femme est pitoyable ; pourquoi faut-il qu'une mère soit ainsi séparée de ses enfants alors que moi, qui suis seule au monde, moi que personne n'attend...

A cette pensée, un frisson secoua la jeune fille ; un voile sembla se déchirer, ses yeux se dessillèrent, elle comprit soudain la cause de son malaise.

— Personne ne m'attend, répéta-t-elle. Je suis aussi utile ici que si j'étais là-bas, plus utile même, car la tâche que j'ai entreprise ne peut être continuée par personne, tandis que mille dévouements se prodiguent près de nos chers blessés... mais renoncer au bonheur promis est au-dessus des forces humaines, l'abnégation ne peut aller jusque-là !... je tiendrai la promesse que j'ai faite à cette pauvre mère, je veillerai sur ses enfants... on ne peut me demander davantage !

Dans le trouble de son âme Marthe se donnait à elle-même les meilleures raisons pour se justifier à ses propres yeux ; elle cherchait à éloigner l'image des malheureuses victimes qu'un mot d'elle pouvait sauver, mais malgré ses efforts la pensée du sacrifice se représentait sans cesse à son esprit. Elle avait devant les yeux le visage de sa compagne transfiguré par le bonheur ; elle voyait ses larmes amères se changer en larmes de joie. Un combat terrible se livra dans son coeur : se sacrifier, c'était renoncer aux douceurs du retour, c'était accepter de nouvelles souffrances, c'était subir pendant de longs mois encore la

brutalité, la grossièreté hautaine du commandant et de ses enfants, c'était accepter les privations de toutes sortes infligées aux prisonniers, c'était l'exil sur une terre étrangère! Mais c'était aussi du bonheur pour autrui, c'était consoler, sauver plus malheureux que soi, c'était rendre des enfants à leur mère, c'était faire son devoir!

— Mon Dieu, m'indiquez-vous ma voie? s'écria la pauvre enfant. Si vous exigez de moi ce douloureux sacrifice, donnez-moi la force de l'accomplir.

Dieu entendit sa prière. La paix descendit peu à peu dans son cœur, elle ne ressentit bientôt plus que le bonheur de faire des heureux, accepter avec résignation, les conséquences de son sacrifice et, sûre désormais de la fermeté de sa décision, elle s'endormit du sommeil calme que donne une conscience satisfaite.

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil était déjà haut et les prisonnières avaient pour la plupart quitté leur misérable couche. Sa voisine de lit, la mère douloureuse, n'était plus là. Marthe se sentait l'âme calme, le cœur satisfait et si elle éprouvait malgré elle une certaine tristesse, aucun regret de la résolution prise ne vint troubler sa sérénité.

Elle se leva procéda rapidement à sa toilette et sortit du dortoir pour échapper au bavardage des compagnes, éviter celle pour qui elle se sacrifiait si généreusement, car, ainsi que tous les grands cœurs, elle faisait le bien en se cachant. Décidée à agir secrètement, elle ne voulait faire connaître son bonheur à l'heureuse mère, qu'au moment même du départ pour échapper aux témoignages de reconnaissance.

Marthe devait, ce jour-là, donner une dernière leçon de français à ses élèves et comptait demander un moment d'audience à leur père. Lorsqu'elle se présenta à

l'heure habituelle le commandant se trouvait précisément dans la salle d'étude, plus sombre, plus sévère que jamais. C'est en tremblant que la pauvre enfant lui présenta sa requête, car elle n'affrontait jamais ce butor sans une crainte involontaire.

— Vous avez à me parler? dit-il d'un ton railleur. Voyez-vous ça! les prisonniers vont maintenant demander des audiences!... Mais si je les écoutais je n'aurais plus une minute à moi.

— C'est une grâce que j'ai à vous demander.

— Une grâce?... qu'est-ce que vous avez à réclamer puisque vous partez dans deux jours?

— C'est justement à ce sujet que je vous prie de m'écouter.

— Est-ce que vous n'êtes pas encore satisfaite?... s'il ne tenait qu'à moi, je vous assure bien que ce départ n'aurait pas lieu. Notre Kaiser est trop bon pour ces maudits civils qui nous ont fait tant de mal!... Mais enfin, je veux être bon prince.... Qu'est-ce que vous voulez?

Marthe rappela à elle tout son courage et d'une voix assez ferme dit:

— Une de mes compagnes de captivité, Louise Beaudoin, dont les deux filles ont été désignées pour le départ...

— Ah! encore cette femme! interrompit le commandant avec colère, elle m'a déjà rabattu les oreilles, hier, pendant une heure... je lui ai dit qu'il m'était impossible de lui accorder ce qu'elle demandait.

— Aussi ne viens-je pas supplier pour elle, mais pour moi.

— Pour vous?

— Oui, je viens vous demander de rester ici.

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria Eckfeld au comble de la stupéfaction.

— Je voudrais que cette femme partit

à ma place.

— Vous voulez renoncer à la faveur qui vous est faite?... mais pourquoi?... Il y a certainement là-dessous quelque chose de singulier.

— Il n'y a pas autre chose que le désir de rendre des enfants à leur mère.

Le dur soldat regardait la jeune fille comme s'il eut eu en face de lui un phénomène extraordinaire.

— Voyons, expliquez-vous plus clairement, reprit-il, je ne comprends pas.

— La femme dont il est question est ici, vous le savez, avec ses deux filles dont l'aînée, âgée de 14 ans est impotente: Or, si les deux enfants partent seules, elles vont se trouver sur le pavé, car la mère a perdu son mari... Il a été tué!... Elle n'a plus de parents et ses filles n'ont d'autre appui qu'elle-même.

— Qu'est-ce que peut bien vous faire cette histoire... vous ne connaissez pas cette femme?

— Je ne la connaissais pas en effet, mais le malheur subi en commun a fait de nous deux soeurs... et je ne peux supporter l'idée d'assister froidement à la séparation déchirante de cette mère et de ses enfants, alors qu'il est en mon pouvoir de l'empêcher.

Le commandant garda un instant le silence; l'expression brutale et railleuse de ses traits avait disparu pour faire place à un profond étonnement. Cet homme ne comprenait évidemment pas quel sentiment généreux poussait une prisonnière sur le point d'être libérée, à prolonger volontairement son incarcération.

— Tout cela est bel et bien, reprit-il enfin, vous ne me ferez jamais croire que vous n'avez pas un intérêt à la substitution. On ne renonce pas si facilement à la liberté.

— Croyez ce que vous voudrez, mon-

sieur, répondit Marthe avec dignité, mais accordez-moi la faveur que je sollicite.

— Savez-vous bien que si je vous l'accorde, vous pouvez rester ici encore de longs mois... jusqu'à la fin de la guerre??

— Je le sais... je sais que j'aurai à endurer des souffrances nouvelles, des privations.

— Et vous persistez?

— Je persiste.

Un nouveau silence se produisit. Il se faisait évidemment dans l'esprit du commandant Eckelfeld, un travail singulier. Il ne pouvait admettre un dévouement aussi magnifique et pourtant, la dignité calme, la douce fermeté de la jeune fille lui en imposait malgré tout. Il sentait fondre l'antipathie, le dédain qu'il avait ressenti pour elle comme pour tout le bétail humain, confié à sa garde, et se surprenait à la considérer avec une sorte de respect qui le surprenait lui-même et contre lequel il se révoltait.

— Voyons, dit-il, vous avez certainement un but caché en me faisant cette demande... Je saurai bien le découvrir. Mais, en admettant que je consente, avez-vous pensé à votre famille qui vous attend sans doute, à vos amis?

— Je n'ai plus de famille, je suis seule au monde... personne ne m'attend, et s'il me plaît de prolonger le martyre que j'endure ici, je n'ai à en rendre compte qu'à Dieu et à ma conscience!

En tout autre moment le soudard se fut cabré sous ces paroles cinglantes et eut sévi sans doute, mais une révolution se faisait en lui à son insu. Il ne parut pas les entendre et se contenta de répondre:

— Au fait, c'est votre affaire!... Du reste, en voilà assez sur ce sujet. Je vais réfléchir à ce que vous me demandez, et je vous donnerai ma réponse... vos élèves vous attendent.

Avec un salut de la tête... le premier qu'il eut daigné accorder à sa prisonnière depuis son entrée dans sa maison, il sortit de la pièce, plus troublé qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même. Rentré dans son bureau, il voulut chasser la préoccupation nouvelle pour lui, que lui causait la demande de l'institutrice, et se mettre au travail, mais le visage si digne de la jeune fille revenait sans cesse devant ses yeux, ses paroles si nobles sonnaient à ses oreilles, lui rendant toute attention impossible. Impatienté, il repoussa ses papiers, se leva et arpenta la pièce, les mains derrière le dos, le front soucieux, mécontent de lui, furieux contre celle qui troublait ainsi son habituelle quiétude.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir dans la tête? se disait le soldat incapable de comprendre un désintéressement sincère. Pourquoi, diable, veut-elle rester?... Son histoire est bonne pour des naïfs... elle ne me fera jamais croire qu'elle n'a aucun intérêt à la substitution... J'en aurai le coeur net! Mais au bout du compte cela fait mon affaire. Mes enfants progressent très rapidement... cette fille est un excellent professeur et je serais bien bête de me priver de ses services puisqu'elle refuse de partir... Elle avait l'air sincère pourtant... peut-être est-elle assez niaise, après tout, pour se sacrifier volontairement... En tous cas, je n'ai pas à m'en plaindre puisque j'en profite! C'est égal, il y a là-dedans quelque chose qui me chiffonne et si je lui accorde ce qu'elle demande, j'aurai soin de la faire surveiller de près. On ne sait jamais ce qui peut se passer dans ces têtes-là... Ça a l'air de petites saintes; on leur donnerait le bon Dieu sans confession et on est tout surpris de ce qu'elles manigancent. Il n'y a de pire eau que l'eau qui dort... J'aurai l'oeil ouvert.

Méfiant par nature, cet homme ignorait

la générosité et la niait tout naturellement chez les autres; l'idée d'un sacrifice semblable à celui que la prisonnière accomplissait avec tant de générosité, ne pouvait arriver jusqu'à son cerveau obtus, et cependant, malgré les raisons qu'il se donnait pour justifier ses soupçons, l'attitude calme et digne de l'institutrice plaidait en faveur de sa sincérité. Tout en ne voulant pas admettre celle-ci, le commandant Eckelfeld se sentait partagé entre des sentiments contraires qu'il avait peine à démêler; une sorte de respect dominait sa méchanceté, sa brutalité habituelle. La grandeur d'âme, l'abnégation de Marthe le subjuguèrent malgré sa révolte.

Au bout d'une demi-heure d'un combat si contraire à sa nature grossière, le soldat mécontent de lui et de tous, chassa ces pensées obsédantes et se mit résolument au travail, se forçant à ne plus songer à ces choses qui le troublaient, s'absorbant dans ses écritures et ses chiffres. Mais qui l'eut vu, se fut demandé quelle préoccupation agitait cet homme si positif, si peu enclin d'ordinaire à la mélancolie. S'interrompant par instants, de son travail, il restait pensif, le front assombri, le regard vague, comme hanté par une pensée importune, puis, avec un geste d'impatience, il haussait les épaules et reprenait sa tâche, pour l'abandonner de nouveau au bout de quelque minutes, et ceci, jusqu'au moment où, incapable de chasser de son esprit ce qui l'occupait à ce point, il endossa brusquement son manteau et sa casquette et sortit, espérant retrouver dans une fatigue corporelle, sa paix d'esprit.

CHAPITRE VI — LE DÉPART

Le jour fixé pour le départ des prisonniers arriva sans que Marthe eut reçu de réponse à sa demande. Elle avait assisté,

impuissante, au désespoir toujours croissant de la malheureuse femme pour laquelle elle voulait se sacrifier, et se félicitait de n'avoir pas fait luire à ses yeux un espoir qu'il lui faudrait peut-être anéantir, si le commandant Eckefeld ne consentait pas à une substitution à laquelle il trouvait cependant son intérêt.

La fièvre qui régnait dans le camp depuis l'annonce de l'évacuation, n'avait fait que croître depuis deux jours et les heureux élus pouvaient à peine contenir leur impatience, tant les heures semblaient s'écouler lentement depuis le lever du jour; leur maigre paquet, prêt depuis la veille, à la main, ils allaient d'un baraquement à l'autre, serraient les mains, embrassaient ceux de leurs compagnons que le sort n'avait pas désignés, piétinaient sur place, se consumaient dans une attente qui leur semblait interminable.

Enfin, après le repas de midi, le commandant sortit des bureaux, suivi de plusieurs officiers, pénétra dans le camp et donna l'ordre aux gardiens de rassembler les prisonniers pour un dernier appel. Le troupeau humain se précipita; les partants se groupèrent près des baraquements sur le seuil desquels leurs compagnons délaissés se tenaient tristement.

Une liste à la main, le commandant appela les hommes d'abord, faisant ranger ceux-ci en colonne à mesure qu'ils répondaient: "Présent!" à l'appel de leur nom. Le vieux Mathieu et une vingtaine de ses camarades étaient du nombre.

Puis vint le tour des femmes. La liste comprenait une soixantaine de noms que Marthe écouta, de tout son être tendu. Le sien allait-il résonner? lui serait-il permis de consommer son sacrifice volontaire?

Déjà cinquante-cinq noms avaient été appelés, elle attendait toujours. Par un dernier raffinement de méchanceté, le gros

sier soldat s'était donné la satisfaction de faire languir la jeune fille jusqu'à la dernière minute pour lui faire payer le trouble qu'elle avait apporté dans ses sentiments.

"Jeanne Lepage!

"Irma Ballu!

"Lucie Baudoin!

"Antoinette Baudoin!

Après ces deux noms, ceux des filles de la malheureuse Louise, le commandant s'arrêta, les yeux fixés sur Marthe pour jouir de son anxiété. La mère martyre, qui se tenait près d'elle appuyée, écroulée plutôt, contre le mur du baraquement, tout à son désespoir, semblait insensible à ce qui se passait autour d'elle.

Le silence dura quelques secondes qui parurent des heures à notre héroïne. Enfin le commandant reporta les yeux sur sa liste et dit avec force, de sa voix impérieuse:

"Louise Baudoin!

Marthe poussa un léger cri, les mains étreignirent sa poitrine, un sourire mélancolique heureux se joua sur ses lèvres. La mère ne bougea pas.

— Louise Baudoin! répéta le commandant d'une voix plus forte.

Cette fois la pauvre femme leva la tête, comme réveillée en sursaut, regarda l'officier, regarda Marthe, tendit les bras vers ses enfants, mais sans bouger, croyant rêver.

— Répondez! lui dit Marthe doucement.

— Mais...

— Louise Baudoin! cria cette fois le commandant. Etes-vous sourde?

— C'est bien vous, ajouta Marthe en la poussant doucement, je vous expliquerai... répondez.

— Me voilà! balbutia la pauvre femme sans savoir ce qu'elle disait et en suivant l'impulsion donnée. Puis, comme une fol-

le, elle se précipita vers ses filles, les prit dans ses bras robustes et les emporta comme une proie en poussant des cris et des sanglots de joie.

Le commandant et sa suite se retirèrent.

— Que tout le monde se tienne prêt, le départ aura lieu dans une demi-heure! dit un des officiers en quittant le camp.

Dès que les autorités furent parties, tous les compagnons de Marthe, arrivés en même temps qu'elle et pour qui elle avait été si dévouée, l'entourèrent.

— Comment s'est-il qu'vous n'partez pas? dit l'un, vous étiez sur la première liste.

— Vous avez mal entendu, vous le voyez bien, puisque je ne suis pas sur celle-ci, répondit la jeune fille en souriant.

— Il y a quelque chose de singulier là-dessous, reprit le père Mathieu, je suis bien sûr de vous avoir entendu nommer, et je me faisais une fête de refaire avec vous, en sens inverse, le chemin que nous avons parcouru ensemble dans de si effroyables conditions.

— Vous vous êtes trompé également, père Mathieu.

— Non, vous ne vous êtes pas trompés, mes amis, s'écria tout à coup une voix mouillée de larmes, elle devait partir en effet... Ah! je comprends tout, elle s'est sacrifiée, comme toujours... elle m'a cédé sa place!

— Comment... qu'est-ce qu'elle dit? s'écrièrent cent voix.

— Oui, devant mon désespoir, elle a demandé à rester... Oh! ne niez pas, j'ai tout deviné: vous n'avez pas voulu que de pauvres orphelins soient privés de leur mère, vous nous sauvez toutes trois, car je n'aurais pu survivre à la séparation... A genoux mes enfants, devant celle qui se sacrifie pour vous!

Et joignant le geste à la parole, la mère

s'agenouilla à côté de ses filles et avant que Marthe put s'y opposer, arrosa de ses larmes la main dont elle s'était saisie et qu'elle baisait éperdument.

— Je vous en prie, ma bonne Louise, balbutia Marthe, je suis heureuse de vous avoir rendu ce service... relevez-vous... je n'ai rien fait que de très naturel puisque je suis seule au monde... On a encore besoin de moi ici, et puis mon tour viendra bientôt... je ne serai pas longue à vous suivre.

Tous les hommes, les larmes aux yeux, s'étaient découverts; les femmes sanglotaient. Au milieu de ses larmes, Marthe se sentait radieusement heureuse. Tous ces témoignages sincères d'amitié, lui remuaient délicieusement le coeur.

— Ma fille, dit enfin solennellement le père Mathieu, c'est beau ce que vous avez fait là, personne de nous ne l'oubliera... C'est le couronnement de l'oeuvre d'éducation que vous aviez entreprise auprès de nos enfants. Vous leur racontiez l'histoire des héros, ils se souviendront de celle-ci jusqu'à la fin de leurs jours.

Un ordre bref vint couper court aux effusions de tous ces braves gens; l'heure du départ avait sonné. Toutes les mains se tendirent vers Marthe; la mère et les deux enfants se jetèrent à son cou et mirent tout leur coeur dans un dernier baiser. La colonne se forma: les hommes puis les femmes et les enfants: la porte du camp s'ouvrit et la petite troupe encadrée de sentinelles, la franchit, toutes les têtes tournées vers ceux qu'on laissait en arrière, toutes les mains agitées en signe d'adieu amical.

Marthe les suivit mélancoliquement du regard. Elle n'était pas triste: le sentiment du devoir accompli emplissait son coeur d'une joie qui lui faisait oublier son sacrifice, mais la pensée de la Patrie que

tous ces braves gens allaient revoir, le vide qu'allaient faire leur absence, voilaient son âme d'une douce mélancolie. Depuis plus de deux mois qu'ils étaient ensemble, qu'ils partageaient les mêmes misères, ils lui semblaient faire partie de sa famille et la séparation ne s'opérait pas sans déchirement. Les enfants surtout allaient lui manquer; elle s'était faite une douce habitude des leçons journalières où elle s'efforçait de faire pénétrer dans leur jeune âme les principes de justice, d'honneur et de devoir.

— Mon Dieu, dit-elle en s'étendant sur sa misérable couche à la fin de cette journée d'émotions, puisque vous m'avez donné la force de consommer mon sacrifice, donnez-moi maintenant la patience et la résignation!

CHAPITRE VIII

LE VAUTOUR VAINCU PAR LA COLOMBE

La vie reprit son cours monotone. Le départ des compagnons qu'on s'était habitué à voir chaque jour, en faisant un vide parmi les prisonniers, ajoutait à leur tristesse, augmentait leur désir de liberté. Les beaux jours de l'automne avaient fui. Décembre amenait avec lui son cortège de frimas, de vent, de neige, et dans les baraquements insuffisamment chauffés les pauvres gens grelottaient de froid. Aux douleurs de l'exil s'ajoutaient les misères d'un hiver contre lequel on ne pouvait se garantir.

Marthe, malgré sa satisfaction du devoir accompli, se sentait plus seule. Ses compagnons avaient presque tous été désignés, il restait très peu d'enfants, et parmi ces derniers, aucun de ses élèves préférés. Ses heures de leçon s'en trouvaient donc singulièrement diminuées, et pourtant

l'oisiveté augmentait et lui pesait d'autant plus lourdement que sans éprouver aucun regret de sa belle action, elle ne pouvait éloigner sa pensée du bonheur perdu.

Le mauvais temps la confinait dans l'intérieur des baraquements elle n'avait même plus la consolation de ses promenades solitaires dans le petit bois. La seule diversion à sa vie monotone et vide lui était refusé par ses geoliers allemands.

De ce côté un certain changement s'était opéré dont elle ne devinait pas la cause. La jeune Ida dont la nature douce s'était déjà révélée, devenait de plus en plus attentive et soumise. Elle avait même des élans de tendresse refoulés par la froideur de son institutrice qui se contraignait pour ne pas y répondre, car l'enfance innocente exerçait toujours sur elle une grande séduction.

Le garçon conservait bien encore ses allures hautaines, mais il travaillait déjà mieux et on eut dit qu'il était partagé entre sa haine instinctive pour les prisonniers et un sentiment inconnu que Marthe sentait sans pouvoir deviner où il prenait sa source.

Un jour où l'enfant qui n'avait pas préparé ses devoirs, affectait une insolence insupportable, le professeur l'admonesta sévèrement et lui infligea une punition. Le petit garçon révolté, s'écria:

— De quel droit me punissez-vous? Je me plaindrai à mon père et vous vous repentirez de ce que vous venez de me dire... et puis je ne la ferai pas votre punition, sale Française!

— Oh! Karl! peux-tu parler ainsi à Mademoiselle qui est si bonne, si juste et si patiente avec nous, dit la petite Ida.

— Laissez mon enfant, répondit Marthe, ses injures ne me touchent pas.

— Ah! c'est comme ça!... Eh bien vous

allez voir si je ne vais pas le dire à papa!

Le petit démon se leva d'un bond et allait se précipiter dans le bureau du commandant, quand une voix sévère le cloua sur place.

— Pourquoi tout ce bruit?... que se passe-t-il?

— C'est cette sale Française, papa...

D'un geste bref le commandant imposa le silence à son fils.

— Veuillez m'expliquer ce qui s'est passé, Mademoiselle? dit-il à la jeune fille.

— Rien que de très simple, Monsieur. Votre fils n'a pas travaillé et a été insolent. Je l'ai grondé et puni voilà tout.

— Et vous avez bien fait! Je vous autorise à le punir toutes les fois que vous serez mécontenté de lui.

Sur ces paroles qui plongèrent l'institutrice dans une stupéfaction profonde, tant elles ressemblaient peu à l'homme brutal et grossier qu'elle avait connu jusqu'ici, le commandant rentra dans son bureau.

Le petit garçon médusé par l'attitude de son père, garda un silence boudeur pendant le reste de la leçon.

Rentré au camp, Marthe chercha à s'expliquer un incident qui lui semblait incompréhensible. Pourquoi cet homme qui ne cessait d'approuver son fils, d'encourager ses révoltes et son insolence, lui donnait-il tort tout à coup? Pourquoi parlait-il subitement avec politesse à une femme qu'il n'avait traitée qu'avec dédain et mépris? Ce revirement avait lieu de surprendre une jeune fille trop modeste pour se rendre compte qu'elle était la seule cause du changement constaté.

Sa dignité, sa grandeur d'âme, sa générosité s'étaient imposées à cet esprit brutal et inculte; la noblesse de son sacrifice, en chassant la haine de ce coeur endurci,

l'avait rendu accessible à des sentiments plus humains et plus justes. Nè croyez pas que ce travail se fut opéré brusquement. L'homme s'était révolté, avait lutté contre l'envahissement de sentiments si contraires à sa nature, mais au bout de quelques jours de lutte, il avait dû s'avouer vaincu et reconnaître que, d'un seul mot, la jeune fille avait triomphé de ses préventions et de sa haine.

Déjà il avait cherché à faire partager à son fils les nouvelles idées qui s'étaient emparées de lui, mais sans consentir à les exprimer ouvertement. Karl, avec la perspicacité de l'enfance avait bien senti que quelque chose était changé, et en était resté troublé, mais il avait fallu la courte scène que nous venons de raconter pour lui faire comprendre qu'il aurait, à l'avenir, à compter avec son professeur et qu'il ne pourrait plus se permettre les incartades approuvées jusqu'ici par son père.

Marthe trouva à cet état de choses un soulagement immense. Les leçons cessèrent d'être une torture; ses élèves dociles et studieux, en lui facilitant la tâche, firent des progrès rapides. Le commandant satisfait se montra poli, accessible aux timides demandes que le jeune professeur, encouragé par cette attitude nouvelle, osa faire en faveur de ses compagnons d'infortune. Il accorda un supplément de quelques vêtements chauds pour les enfants et les vieillards, une nourriture un peu moins primitive.

Encore une fois, Marthe trouvait moyen d'exercer sa mission de charité, et fut été aussi heureuse que la situation le comportait sans le mal du pays qui s'était emparé d'elle depuis qu'elle avait si généreusement renoncé, au profit d'un autre, au bonheur du retour.

CHAPITRE IX

IDYLLE MUETTE

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'évacuation, quinze jours pendant lesquels les prisonniers avaient dû rester confinés dans leurs sordides baraquements; une pluie persistante ayant transformé le camp en un immense marécage, il était impossible de s'aventurer au dehors sans enfoncer dans la boue glacée jusqu'aux chevilles et risquer de n'en pouvoir sortir.

Cette claustration, très pénible pour tous, avait sur notre héroïne un effet déprimant. Ses joues avaient pâli, une mélancolie étrangère à sa nature saine et bien équilibrée, voilait son regard si ferme et si serein d'habitude; on la voyait des journées entières les mains inactives, la pensée absente. Elle fut certainement tombée malade si, le Ciel prenant en pitié l'ennui de tous ces malheureux, ne se fut enfin éclairci. La pluie cessa, un froid piquant succéda à l'humidité malsaine des jours précédents; la terre gelée permit enfin l'accès du camp.

Tous les exilés accueillirent le beau temps avec une joie d'enfant. Ils avaient l'illusion de la liberté après une si pénible claustration, et pourtant, c'était toujours la prison, mais une prison adoucie par l'air pur qu'ils respiraient enfin, le soleil qui réchauffaient leurs membres glacés, le ciel bleu qui leur parlait d'espérance.

Marthe, plus que tous, éprouvait les bienfaits de la transformation. Dès qu'elle put échapper à l'air vicié des baraquements, passer dehors la journée entière, elle se sentit revivre; l'état maladif dont elle souffrait disparut, elle retrouva son équilibre moral et physique.

Lorsque la gelée eut rendu le camp pra-

ticable, la jeune fille éprouva un impérieux besoin de solitude. La promiscuité constante avec ses compagnes d'infortune avait été pour elle un véritable supplice. Parmi toutes ces pauvres femmes, il ne s'en trouvait pas une seule avec qui elle put échanger ses pensées. Paysannes pour la plupart, d'esprit borné, elles n'étaient pas capables de soutenir une conversation, encore bien moins de comprendre et de partager les sentiments et les façons de penser de la jeune institutrice. Force avait donc été à cette dernière de se renfermer en elle-même, de n'échanger que des propos banals avec ses voisines, et, supplice sans pareil, de supporter les bavardages ineptes, les caquetages insipides de toutes ces langues déchaînées.

Elle se sauva donc vers son bois favori dès qu'elle put, sans craindre de s'enlizer, franchir les espaces découverts du camp.

A travers les buissons et les haies dépouillées de feuilles, le regard s'étendait assez loin. La jeune fille en s'approchant du bois crut apercevoir derrière la barrière une silhouette connue. Elle s'arrêta, émue à l'idée de revoir celui dont le souvenir ne l'avait pas quittée durant ces quinze mortels jours. Le jeune prisonnier, les mains dans les poches de sa misérable capote, marchait la tête penchée sur sa poitrine. Sa tristesse semblait plus profonde encore; il était pâle, amaigri, courbé par la douleur, la maladie peut-être. A cette pensée Marthe sentit son coeur se serrer. Elle reprit sa marche d'un pas si léger que le jeune homme ne l'entendit pas; mais parvenue sous les arbres, le tapis d'aiguilles de givre qui couvrait le sol craqua sous sa bottine. A ce bruit inattendu le promeneur étonné leva la tête, s'arrêta, le sourcil froncé, cherchant à voir qui venait ainsi troubler sa méditation. Tout à coup, il porta la main à son coeur, pous-

sa un léger cri, un sourire heureux illumina ses traits. Sans dire un mot, les yeux rayonnants, il fit à la jeune fille un salut profond et respectueux et reprit sa promenade solitaire... Mais le désespoir avait quitté son front; la douleur ne courbait plus ses épaules. La tête haute, le regard clair, le pas ferme, il regagna le camp.

Ce qu'elle venait de voir, ce sourire heureux surtout... le premier qu'elle eut aperçu sur les lèvres du prisonnier, troubla profondément la jeune fille. Sa présence l'avait-elle fait naître. Avait-il une cause méconnue?... Pourtant la tristesse du jeune homme lui avait semblé profonde tout-à-l'heure et son visage ne s'était éclairé que lorsqu'il l'avait reconnue... Une joie singulière remplit le coeur de Marthe, sa mélancolie se dispersa au souffle du sentiment inconnu qui inondait son âme, elle ne se sentit plus seule. Un ami lui était né, un ami sans aucun doute puisque la vue subite de celle qu'il croyait partie faisait fuir la douleur!

Ah! Dieu voulait donc récompenser son sacrifice et adoucir son exil volontaire en mettant dans sa vie un intérêt si nouveau et si doux?... Sans se rendre compte exactement de ce qui se passait en elle, elle se sentait attirée de façon particulière vers le jeune homme et tout en attribuant ce sentiment à la pitié que lui inspirait sa détresse visible, voyait déjà en lui plus qu'un ami inconnu, plus qu'un compagnon d'infortune. Un frère eut certainement tenu la même place dans son coeur, et pourtant...

Sous l'empire de ces pensées absorbantes, les heures passèrent sans que Marthe s'aperçut de la fuite du temps.

La nuit tombait, quand elle songea à rentrer dans les tristes baraquements... Mais alors tout lui parut changé, elle ne vit plus l'état sordide de sa demeure, elle

n'entendit plus le caquetage fatigant des femmes, les jeux bruyants des enfants; elle ne sentit que le bonheur qui se levait pour elle; un rayon divin transformait toutes choses; elle vivait dans un rêve... l'amour était entré dans son coeur!

Le rêve se poursuivit. Favorisés par un temps radieux quoique froid, les deux jeunes gens poussés par un courant sympathique revenaient chaque jour dans le bois qui avait vu éclore leur idylle. Les saluts qu'ils échangeaient revenaient plus familiers, plus amicaux; de leurs regards croisés jaillissait une douce flamme; leurs lèvres seules restaient muettes. Ils n'avaient pas échangé un mot, ne savaient même pas leurs noms. Qu'était-il besoin de parler? n'étaient-ils pas sûrs de la tendresse profonde que leur malheur commun avait fait naître en eux? n'étaient-ils pas prêts à donner leur vie l'un pour l'autre?

Le jeune homme puisait dans la sympathie croissante de celle qu'il avait aimée dès le premier jour, la force de supporter ses souffrances morales; Marthe avait l'ineffable joie de constater le bien que sa présence faisait à son ami, et sentait l'amitié qu'il lui inspirait se transformer de jour en jour en un sentiment plus profond, qu'elle ne cherchait pas à étouffer tant il l'emplissait tout entière.

Tous deux se laissaient vivre sans songer à l'avenir. Ils ne se disaient pas qu'un jour viendrait sans doute où un nouvel ordre d'évacuation de prisonniers civils terminerait ce beau rêve et les séparerait peut-être pour toujours. Quand cette pensée effleurait l'un ou l'autre, ils la chassait bien vite, s'en remettant à la Providence du soin de les réunir un jour sur le sol bien-aimé de la Patrie.

Ce temps béni dura quinze jours pendant lesquels ils oublièrent tout ce qui n'était pas eux et leur mutuelle affection. Les

jeunes gens s'endormaient dans une quiétude heureuse quand un nuage sombre vint obscurcir leur ciel bleu.

Un jour, Marthe ne trouva pas son ami au rendez-vous muet que se donnaient leurs regards quand ils se séparaient. Etonnée, elle attendit une grande heure, les yeux tournés vers le camp militaire... il ne vint pas. Une vague inquiétude s'empara de son coeur. Que lui serait-il arrivé? aurait-on surpris leurs rencontres, l'avait-on puni, l'avait-on privé de la liberté relative dont jouissaient les prisonniers militaires comme les prisonniers civils?

Chassant ces pensées sombres de son esprit, Marthe voulut se rassurer en se disant qu'une circonstance fortuite avait pu empêcher le jeune homme de faire sa promenade habituelle et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, mais le sommeil eut peine à clore sa paupière cette nuit-là.

Le lendemain, le surlendemain, personne encore. Dévorée d'inquiétude, la jeune fille ne cessait d'interroger du regard les profondeurs du camp militaire espérant y découvrir celui dont l'absence la torturait, ou un indice sur lequel elle put se faire une conviction.

Elle remarqua une certaine agitation vers un baraquement isolé. Des hommes entraient sortaient, portant des objets dont, de si loin, elle ne pouvait distinguer la nature. Que se passait-il? Était-il arrivé un accident, préparait-on un départ?

A cette idée son coeur se serra. Les craintes que les deux amis n'avaient pas voulu admettre jusqu'ici allaient-elles donc devenir des réalités?

Rongée d'inquiétude, Marthe marchait le long de la haie, la tête baissée, quand elle s'entendit appeler doucement. En levant les yeux, elle aperçut un soldat.

— Ah, c'est vous, mon ami?

— Excusez-moi de troubler vos ré-

flexions, mademoiselle Marthe, mais vous me semblez bien soucieuse... Vous n'avez rien à craindre ici, toutes les précautions ont été prise pour que l'épidémie ne gagne pas le camp civil.

— L'épidémie!... Mon Dieu!

— Vous ne saviez pas?

— Je ne sais rien... parlez, je vous en conjure!

A ce mot d'épidémie, Marthe avait pâli. Les mouvements qu'elle venait de constater s'expliquaient d'eux-mêmes: on aménageait un hôpital.

— Il s'est déclaré une épidémie de fièvre typhoïde parmi les prisonniers et déjà il y a de nombreux malades... mais je vous l'ai dit, on a pris des précautions pour qu'elle ne vienne pas par ici.

— Les pauvres gens, murmura la jeune fille en prenant vivement congé du soldat.

Elle ne voulait pas lui laisser voir que son inquiétude pour un seul l'emportait sur sa pitié pour tous.

CHAPITRE X

L'ÉPIDÉMIE

La semaine qui suivit traîna lente et désolée pour la malheureuse enfant. Depuis cinq mortels jours qu'elle avait connaissance de l'épidémie, elle ne savait plus rien et l'absence prolongée de son ami accroissait ses craintes. Absorbée par cette seule idée il lui était impossible de se livrer à aucune occupation: ses mains restaient oisives, son cerveau vide: ses pas la ramenaient malgré elle vers le bois de sapins où elle espérait toujours apercevoir la silhouette si connue, mais où la solitude l'attendait invariablement. Elle n'avait pas revu le brave Jacob qui eut pu la renseigner et n'osait interroger personne d'au-

tre sachant bien qu'on se ferait un malin plaisir d'augmenter ses angoisses par de fausses nouvelles, et que ses questions pouvaient avoir pour résultat de provoquer les plaisanteries grossières et les railleries de ses géôliers.

Chez le commandant, non plus, elle n'avait osé s'enquérir de la marche de l'épidémie. Et pourtant on ne l'y traitait plus en ennemie de puis que sa grandeur d'âme avait triomphé de l'hostilité et de la haine. Le père se montrait constamment poli, correct, les enfants appliqués et dociles, mais il lui répugnait d'avoir avec eux d'autres rapports que ceux autorisés par ses fonctions de professeur, aussi évitait-elle avec soin tout ce qui s'en écartait.

Outre son inquiétude personnelle, elle souffrait de se sentir impuissante, alors qu'elle eût été si heureuse de se dévouer et de consacrer ses jours et ses nuits à soulager les maux qu'enduraient ses chers compatriotes. Il lui semblait que la présence d'une Française apporterait à ces hommes entourés d'ennemis... dévoués peut-être, mais d'ennemis, aide morale et consolation.

Il y avait huit grands jours qu'elle se désolait ainsi quand en arrivant au petit bois, une après-midi, elle vit un soldat se promener de l'autre côté de la barrière. Son cœur cessa de battre. Hélas, en approchant, elle reconnut l'ami dévoué de celui qu'elle espérait voir. Il était sombre, préoccupé, inquiet même, et ne s'aperçut pas de la présence de la jeune fille. Celle-ci poussée par un sentiment plus fort que sa volonté, osa ce qu'elle n'avait jamais osé jusque-là et, après s'être assurée que personne ne pouvait les voir, elle s'approcha de la séparation et dit timidement :

— Pardon, monsieur l'abbé.

Le prêtre soldat leva la tête, reconnut

la jeune prisonnière et la salua respectueusement :

— Que désirez-vous, mademoiselle, demanda-t-il.

— Excusez-moi, monsieur l'abbé, de troubler vos méditations, mais j'ai entendu dire que la maladie avait fait son apparition dans le camp militaire, Est-ce vrai ?

— Hélas, mademoiselle, ce n'est que trop vrai. La fièvre typhoïde s'est déclarée depuis huit jours à l'état épidémique.

— Et beaucoup sont atteints ?

— Beaucoup trop... les souffrances que nos pauvres soldats ont endurées avaient malheureusement préparé le terrain et bientôt les baraquements seront trop petits pour contenir nos malades.

— Mais sont-ils bien soignés au moins ?

— Il y a de grands cœurs partout et parmi la souffrance, il n'y a plus d'ennemis... pour quelques-uns. Nous avons des médecins dévoués, certainement... mais...

— Mais ?

— Ce qui nous manque ce sont les dévouements désintéressés, les infirmiers volontaires, les femmes qui savent d'un mot, d'un regard soulager la souffrance, ramener l'espoir. Tous les prisonniers valides se multiplient pour soigner de leur mieux leurs infortunés camarades, mais leur savoir ne répond pas à leur bonne volonté.

— Mon Dieu!... Et je suis inutile ici ; on souffre près de moi et je ne peux rien ! s'écria la pauvre enfant en se tordant les mains.

— Vous pouvez prier, ma soeur ! dit le jeune prêtre. La prière d'une âme pure arrive jusqu'à Dieu.

— Je prie, Monsieur l'abbé, mais je voudrais faire plus : je voudrais que ma vie fut au moins utile à ceux que la maladie cloue sur un lit de douleur.

— Je le voudrais aussi mais nous devons nous soumettre aux décrets de la Pro-

vidence. Si vous êtes liée ici, c'est sans doute que Dieu a d'autres vues sur vous... résignez-vous.

— Je tâcherai.

— Je vais retrouver mes malades. J'étais venu respirer un instant mais je n'ose les laisser seuls plus longtemps... au revoir **Mademoiselle**.

L'abbé salua et fit un pas pour s'éloigner.

— Monsieur l'abbé? dit Marthe précipitamment.

— Mademoiselle?

— Votre ami... que j'ai vu ici avec vous et qui avait l'air si triste... vous aide-t-il à soigner vos malades?

— Hélas... Mademoiselle, il ne peut soigner les autres, il a lui-même besoin de trop de soins.

— Il est atteint?

— Oui, et très gravement.

— Mon Dieu! balbutia la jeune fille en pâlisant.

— Je suis même très inquiet. Le délire ne le quitte pas et je redoute une issue fatale si une amélioration ne se produit pas d'ici quelques jours... Adieu, Mademoiselle, priez pour lui, priez pour tous.

Le jeune prêtre s'éloigna sans que Marthe eut trouvé la force de lui répondre. Elle chancelait sous le coup. Jusque-là ses angoisses étaient mêlées d'espérance, elle ne savait pas. Mais aujourd'hui...

Au désespoir qui s'empara d'elle, la pauvre enfant comprit à quel point le prisonnier inconnu lui était cher. Vaincue par les chagrins, elle s'éroula sur la mousse glacée et laissa déborder son coeur.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots, faut-il donc que j'assiste impuissante à la souffrance d'autrui? Ne m'accorderez-vous pas la consolation de soulager au moins celui que vous m'avez permis d'aimer? S'il faut qu'il meure ne

pourrai-je adoucir ses derniers moments? Oh! mon Dieu! puisque vous avez permis que cet amour s'emparât de mon coeur... c'est que celui qui l'inspire en est digne... Il souffre, son coeur est torturé par une peine que j'ignore mais qu'il me serait peut-être donné de diminuer si je la connaissais... Ayez pitié de lui, mon Dieu... ayez pitié de moi!

Un peu soulagée par les larmes, reconfortée par la prière, Marthe sécha ses pleurs et reprit lentement le chemin des baraquements car l'heure de sa leçon aux petits Allemands avait sonné.

Le commandant l'attendait. Sans lui laisser le temps de s'installer, il la fit passer dans son bureau. Etonnée, la jeune fille attendit avec un peu d'inquiétude ce qu'il avait à lui dire. Le grossier soldat paraissait embarrassé; il fourrageait parmi ses papiers sans entamer l'entretien comme s'il n'eût su comment entrer en matière.

— Asseyez-vous, dit-il enfin brusquement, non plus avec la brusquerie des premiers temps, mais plutôt comme un homme qui se fait bourru pour se donner du courage.

— Merci, monsieur, répondit Marthe, je préfère rester debout.

— A votre aise. J'ai... à vous parler.

— Je vous écoute.

— Vous avez peut-être entendu dire... que... quelques prisonniers militaires étaient malades?

Marthe répondit d'un signe de tête tant elle craignait de ne pouvoir dominer le tremblement de sa voix.

— On les soigne... on les soigne très bien... nous ne sommes pas des sauvages quoi que vous en pensiez!

La jeune fille garda le silence. Que pouvait-elle répondre?

— Seulement, reprit le commandant, on n'est pas très bien outillé ici; nous sommes

loin de toute ville et si l'épidémie augmente... on ne sait jamais... on manquera peut-être de monde, je suis trop bon de me tracasser de ça, trop bête peut-être... mais je veux vous prouver que je ne suis pas si mauvais diable que j'en ai l'air.

— Vous n'avez rien à me prouver, monsieur, je ne suis rien ici qu'une prisonnière comme tous mes compagnons.

— C'est possible... mais... il me plaît de ne pas passer à vos yeux pour un tyran... alors ...

— Alors ?

— Je viens vous demander... je pourrais ordonner, vous savez... je viens vous demander si vous vous croyez capable de vous transformer en infirmière ?

Marthe pâlit, ferma les yeux pour ne pas laisser voir à son interlocuteur la flamme qui en jaillissait et répondit en dissimulant la joie dont son coeur était plein :

— Ordonnez, monsieur, je suis prête.

— Je n'ordonne pas, mademoiselle, je vous l'ai dit, je vous demande si vous consentez à soigner vos compatriotes malades... Vous pouvez trouver étrange que je vous prie quand je pourrais commander, mais vous avez bouleversé toutes mes idées depuis certain jour et il me serait impossible d'agir autrement... Vous avez remporté une victoire aussi belle, croyez-moi, que celles que nous remportons.

— Monsieur, je ne comprends pas en quoi j'ai mérité ces éloges et j'ignore ce que vous voulez dire, mais si j'ai une part quelconque au changement heureux que vous constatez, c'est Dieu qu'il faut remercier, Dieu qui m'a inspiré ma conduite.

— Vous consentez donc à devenir infirmière ?

— Avec joie !

— C'est bien, vous me tirez une grosse épine du pied car je ne savais vraiment

que faire... Je vous nomme infirmière en chef ; vous choisirez parmi vos compagnes, celles que vous jugerez les plus capables de vous seconder, et vous entrerez en fonctions ce soir. J'irai moi-même vous présenter aux médecins... Allez, Mademoiselle, et merci.

Marthe émue aux larmes, s'inclina devant l'homme que, sans le savoir, elle avait ramené à des sentiments plus justes et plus humains, et sortit de la Kommandature, la joie dans le coeur.

Dieu l'avait entendue. Dieu exauçant sa prière, avait non seulement adouci un coeur fermé jusque-là à tout bon sentiment — car dans sa modestie la jeune fille ne pouvait consentir à s'en attribuer le mérite — mais lui donnait la possibilité de se consacrer aux malheureux, d'assister celui dont la vie lui était si chère.

CHAPITRE XI

MISSION DE CHARITÉ

Rentrée au camp, Marthe procéda immédiatement à la sélection dont le commandant l'avait chargée. Les bonnes volontés ne manquaient certes pas ; toutes voulaient la suivre : les unes... le plus grand nombre par dévouement, les autres par curiosité, d'autres enfin, pour rompre la monotonie d'une existence odieuse et sortir de sa prison, fut-ce même pour rentrer dans une autre.

Toute jeune qu'elle était Marthe connaissait le coeur humain. En quelques jours elle avait pu juger ses compagnes et ne se laissait pas prendre aux protestations plus ou moins sincères. Elle repoussa donc les offres intéressées en sachant colorer son refus de raisons plausibles et s'entoura d'un bataillon de femmes courageuses, actives, prêtes à tous les dévouements,

cin donnait à l'infirmière des renseignements sur le malade et des instructions pour les soins à lui prodiguer. Marthe regardait avidement tous ces pauvres garçons, tout en prenant des notes, redoutant de reconnaître dans l'un d'eux l'ami inconnu pour lequel elle avait tant prié.

Elle avait parcouru presque toute la salle quand le médecin s'arrêta devant un malade tenu par deux infirmiers tant son délire touchait à la folie.

— Celui-là, dit le médecin, a besoin d'une attention spéciale. Le cas grave, est aggravé encore par une cause morale que nous ignorons mais qui nous fait redouter la crise attendue d'ici quelques jours... je vous le recommande.

Marthe s'avança vers le malheureux que les infirmiers lui avaient caché jusque-là.

Les yeux hagards, les traits convulsés, une sueur glacée sur le front, celui qu'elle aimait se débattait en disant des mots sans suite parmi lesquels revenait toujours cette phrase : "Sauvez-vous... on va vous tuer ! elle est partie... c'est la fin !"

Pâle, mais ferme et résolue l'infirmière écarta doucement un des soldats, prit sa place et posa sa main fraîche sur le front brûlant du malade. Instantanément le calme sembla descendre en lui ; il poussa un soupir, se tut, ferma les yeux et demeura pendant un long moment immobile, comme s'il dormait.

— Vous avez fait un miracle, dit le médecin, depuis huit jours c'est le premier moment de calme que je constate chez le sujet... J'augure bien de votre présence ici puisqu'il a suffi de vous montrer pour obtenir ce résultat. Je vais vous laisser à vos nouvelles fonctions ; j'ai d'autres malades à voir. Donnez vos ordres à vos aides, je vous confie la direction de cette salle.

Le médecin avait reconnu tout de suite

dans la nouvelle infirmière une de ces femmes sur lesquelles on peut s'appuyer en toute confiance, dont le grand cœur devine ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire à ceux qui succombent sous la douleur et comme un être qui souffre n'était plus un ennemi à ses yeux, mais un frère, ils se réjouissait d'avoir trouvé pour le seconder, un cœur aussi dévoué, une âme aussi vaillante.

Profitant du moment de calme que son influence avait provoqué, Marthe se hâta de rassembler ses compagnes et de leur partager la besogne. Tout d'abord, elle procéda avec elles et les soldats qui faisaient office d'infirmiers, au nettoyage de la salle et parvint à lui donner un air moins sordide et moins triste. Les linges furent enlevés, tout ce qui traînait fut rangé. Les lits bien alignés, refaits, les malades lavés, peignés, l'air renouvelé, tout prit un autre aspect... une main de femme avait passé par là.

Alors commença pour la jeune fille une vie de dévouement et d'abnégation. Elle était partout à la fois ; encourageait les uns, consolait les autres, faisait prendre une potion ici, essuyait un front baigné de sueur là, ramenait unecouverture rejetée dans la fièvre, redressait un oreiller humectait des lèvres brûlantes, se prodiguait à tous ; mais son cœur la ramenait toujours près de ce lit de torture où se débattait contre la mort un être qui lui était si cher, car à part les rares moments où sa présence faisait descendre le calme dans son cerveau troublé, le pauvre garçon était toujours en proie à un délire effroyable, et le médecin ne cachait pas son inquiétude.

Secondée par l'abbé Dupuis qui ne quittait pas son ami, Marthe luttait pied à pied contre la maladie, avançait les prescriptions du docteur avec une intelligence

et une divination qui tenaient du miracle, prévenant le mal, trouvant dans son cœur mille moyens d'atténuer la souffrance. Quand elle avait épuisé toutes les ressources humaines, elle priait et mettait toute son âme dans sa prière.

Tous ses malades ressentaient déjà les bienfaits de sa sollicitude et si elle n'avait pas eu le bonheur de les sauver tous, elle avait su, par de douces paroles, de pieuses exhortations ramener la paix dans les âmes torturées que Dieu rappelait à lui et préparer ainsi la voie au prêtre dont la mission devenait facile.

Les moins malades, les convalescents se disputaient ses bonnes grâces qui appartenaient à tous mais surtout aux plus affligés. Seul, le pauvre Martial Alban — Marthe savait enfin son nom que lui avait appris l'abbé Dupuis — ignorait sa présence, bien qu'il en subit inconsciemment l'influence. Le délire ne le quittait pas; il ne reconnaissait personne et ne se calmait un peu que lorsque l'infirmière, assise près de son lit, rafraîchissait son front brûlant en y posant sa main douce et fraîche.

Le 21^e jour de la maladie commençait, période redoutable dont la mort est si souvent la conclusion. Loin de se calmer, l'agitation de Martial semblait augmenter; jamais il ne s'était tant débattu; jamais ses lèvres n'avaient laissé passer tant de paroles incohérentes, jamais ses yeux n'avaient reflété tant d'effroi, tant de tristesse.

La jeune infirmière n'avait pas quitté son chevet depuis la veille. Ses autres malades confiés à ses aides avec des instructions minutieuses, elle se consacrait toute entière à celui dont la vie ne tenait plus qu'à un fil et qui pouvait lui être enlevé d'une minute à l'autre. Elle tenait dans les siennes une des mains du moribond, — l'abbé Dupuis pressait l'autre — comp-

tant ses pulsations, écoutant les battements de cœur, cherchant dans les traits ravagés, dans les yeux hagards, une lueur de vie, épiant le moindre rayon d'espoir.

Le médecin, à sa dernière visite, avait eu un hochement de tête qui ne faisait aucun doute sur son opinion et avait dit à la jeune fille :

— Je ne peux plus rien... demandez à Dieu de faire un miracle.

Et ce miracle, Marthe l'attendait, l'espérait. Elle avait tant prié pour qu'il s'accomplît!

La journée s'avancait sans que l'état du malade se fut modifié en bien ou en mal. Pourtant le délire avait fait place à une prostration profonde: Martial ne parlait plus, il restait immobile, les yeux fermés, la respiration saccadée. La pression de sa main sur celles de ses amis était le seul mouvement de ce corps que la mort semblait déjà pétrifier.

L'infirmière et l'abbé se demandaient avec angoisse s'il se réveillerait de cet état comateux, adressaient déjà à Dieu leurs plus ardentes prières pour qu'il le reçut dans son sein, quand le malade, avec un frisson de tout corps, souleva les paupières, promena des regards étonnés sur ce qui l'entourait, sur son ami l'abbé, puis sur Marthe qui se trouvait en pleine lumière. Une étincelle de vie éclaira ses yeux éteints jusque-là, une légère flamme colora ses joues livides, un sourire se joua sur ses lèvres.

— Vous!... murmura-t-il, vous!

Et baissant les paupières comme pour conserver une vision chérie, il retomba dans son immobilité. Bientôt sa respiration devint plus calme, son pouls se régularisa, sa main se rafraîchit... il s'endormit.

Le miracle s'était accompli... Martial était sauvé!

Marthe et l'abbé Dupuis, les yeux pleins de larmes de joie, se regardèrent. Ensemble ils adressèrent au ciel une fervente action de grâce et reprirent leur garde silencieuse, veillant sur le sommeil réparateur du malade comme ils avaient veillé sur son agonie.

CHAPITRE XII

CONVALESCENCE

Martial était sauvé; la crise tant redoutée n'avait pas eu d'issue fatale, mais de longs jours devaient se passer avant que le malade fut en état de quitter son lit de douleur. La moindre imprudence, la moindre fatigue pouvaient amener une complication grave et la tâche de l'infirmière n'en devint que plus rude.

L'abbé Dupuis et Marthe se relayaient auprès de lui et devaient user de leur autorité pour le faire rester tranquille et surtout l'empêcher de parler, car, à partir du moment où il avait repris connaissance et reconnu dans l'infirmière celle qui tenait une si grande place dans son coeur, cent questions s'étaient pressées sur ses lèvres. Il voulait savoir tout d'elle: sa vie, ses épreuves, comment elle avait été amenée dans ce camp, etc, et montrait un dépit enfantin quand, un doigt sur les lèvres, Marthe disait:

— Chut... il est défendu de parler!

Lorsque son ami prenait son tour de garder, Martial essayait par tous les moyens de le faire causer; mais là encore il se heurtait à une consigne inflexible. Tout ce qu'il avait pu obtenir était le nom de l'infirmière et ce nom, faute d'une autre pâture pour nourrir son esprit et son coeur, il le répétait tout bas, comme s'il voulait le graver dans sa mémoire.

Enfin le jour vint où la sévérité se relâ-

cha un peu, où il fut permis au malade de rester assis quelques moments dans son lit, appuyé sur des oreillers. Ce jour-là, Marthe était très occupée près des soldats nouvellement atteints que réclamaient tous ses soins. Martial la suivait d'un regard ému, admirant sa douceur, son adresse, son activité, la sérénité qui ne la quittait pas, sa vaillance devant les tâches les plus pénibles, et remerciait le ciel d'avoir permis que cet ange de bonté fut l'instrument de sa guérison.

Son ami l'abbé s'approcha de lui.

— Eh bien mon cher Martial, nous voilà tout à fait grand garçon! dit-il.

— Ah! mon ami, répondit le convalescent en lui tendant la main, c'est à vous et à elle... que je dois la vie. Sans vos soins, sans votre dévouement, je serais mort.

— Allons donc, est-ce qu'on meurt comme cela à votre âge?... Il est vrai que notre infirmière en chef a bien lutté contre la maladie. Vous ne lui aurez jamais assez de reconnaissance.

— Dites de la vénération, mon cher abbé... et pourtant, elle a été bien méchante...

— Comment méchante?

— En m'imposant silence jusqu'à présent.

— Vous me faites l'effet de vouloir rattraper le temps perdu... Prenez garde, le veto n'est pas encore levé et si vous êtes trop bavard vous pourriez bien vous faire gronder!

Vous m'avez dit son nom, c'est vrai, mais je voudrais en savoir davantage... Où elle habitait en France, comment on la fit prisonnière, si elle est seule... si elle a de la famille, si...

— Là, là, pas tant de questions à la

— J'ai tant de choses à apprendre... fois!... Et puis, mon cher ami, je serais

bien embarrassé de vous renseigner car depuis que Mademoiselle Leroux est ici je vous assure que nous avons eu autre chose à faire que de causer.

Depuis un moment Marthe, occupée près d'un malade couché quelques lits plus loin, se retournait de temps en temps et lançait des regards sévères aux deux amis. L'abbé qui tournait le dos ne s'en aperçut pas, mais Martial fit celui qui ne voulait ni voir ni comprendre. Enfin, sa tâche faite, la jeune fille s'approcha.

— Il me semble qu'on parle beaucoup par ici, dit-elle. C'est vous que je gronderai, Monsieur l'abbé, si votre ami a de la fièvre.

— Serez-vous donc aussi sévère, Mademoiselle Marthe? dit le pauvre Martial d'un ton suppliant. Il y a si longtemps que vous me condamnez au silence que parler un peu me fait du bien.

— Parler un peu... oui, mais pas vous agiter comme vous le faites. Je vous ai bien vu tout à l'heure. Je ne veux pas que vous compromettiez votre guérison par des imprudences. En voilà assez pour aujourd'hui... recouchons-nous s'il vous plaît.

Et avec une autorité douce, la jeune fille força son malade à s'étendre bien sagement dans son lit et à fermer les yeux pour appeler le sommeil.

Comme un enfant, Martial se soumit avec bonheur à cette tyrannie maternelle, et après avoir serré les mains de l'abbé (il n'osait presser celle de Marthe), il s'endormit d'un sommeil calme et régulier.

A partir de ce moment, la convalescence marcha à grands pas, mais chose étrange, à mesure qu'il allait mieux, Martial semblait plus préoccupé, plus triste. Les peines dont la maladie avait chassé le souvenir reprenaient leur empire, et le jeune homme se sentait de nouveau torturé par la pensée obsédante qui ne le quittait pas

depuis son incarcération. Quand ses amis s'approchaient de son lit, il chassait ces sombres pensées et leur montrait un visage souriant mais dès qu'ils s'éloignaient, son front s'assombrissait, son regard s'attristait, l'idée fixe s'emparait de nouveau de lui.

Marthe s'aperçut bien vite de ce nouvel état d'esprit et devina ce qui le causait. Il lui faudrait entreprendre la guérison de l'âme après celle du corps; la tâche serait-elle aussi difficile?

L'épidémie allait en décroissant; beaucoup de malades avaient quitté l'hôpital, et ceux qui restaient, en bonne voie de guérison n'exigeaient plus la présence constante de l'infirmière en chef. Les aides suffisaient à la besogne. Marthe consacrait maintenant la plus grande partie de son temps aux convalescents qui passaient dehors les heures les plus chaudes de la journée.

Dans le vallon abrité où se trouvait situé le camp d'Oberhaunt, le printemps se faisait déjà sentir et le soleil de mars redonnait à tous ces pauvres êtres affaiblis, de la force et du courage.

Par une belle journée tiède, Martial qui se levait depuis quelques jours, eut la permission de sortir. Soutenu par l'abbé, il demanda à aller s'asseoir dans le bois de sapins où le soleil versait une chaleur vivifiante. Marthe les accompagna, portant une chaise et des couvertures. Elle installa confortablement son malade et s'assit près de lui. L'abbé Dupuis, après avoir amené son ami était retourné à l'hôpital où ses devoirs l'appelaient.

Que de souvenirs leur rappelait à tous deux ce bois solitaire! Les jeunes gens se sentaient émus et remerciaient le ciel de s'y retrouver ensemble après s'être crus séparés pour toujours.

Après quelques minutes d'un recueil-

ment grave, Marthe voulut profiter de ce moment de calme pour commencer la cure morale qu'elle désirait entreprendre, bien que devant la réserve du convalescent, elle hésitait à forcer une confiance qu'il ne faisait pas de lui-même.

— Vous sentez-vous bien? demanda-t-elle enfin pour rompre un silence qui devenait embarrassant en se prolongeant.

Le jeune homme soupira.

— Je serais très bien si je pouvais oublier où je suis.

— Ne soyez pas ingrat envers la Providence qui a permis que vous guérissiez, quand tant de vos pauvres camarades n'ont pu résister au mal!

— Vous avez raison comme toujours, Mademoiselle Marthe. C'est être ingrat envers la Providence... et envers vous, que de se plaindre.

— Oh! moi, vous ne me devez aucune gratitude; je n'ai fait que mon devoir envers vous comme envers les autres, et si j'ai eu quelques mérites j'en suis amplement récompensée par la joie de vous guérir, vous et vos compagnons.

— Je sais que vous ne cherchez, en vous dévouant, que la satisfaction du devoir accompli, mais je ne peux oublier que sans vous, sans votre présence bienfaisante, je serais ou mort, ou fou.

— Fou!... que dites-vous là?

— Oui, fou!... Avant votre arrivée la pensée torturante qui ne me quittait pas me menait tout doucement à la folie, malgré les consolations, les encouragements que me prodiguait le bon abbé Dupuis... Vous êtes venue, et peu à peu, le sentiment qui s'est emparé de mon coeur en vous voyant si bonne pour vos compagnons d'infortune, si compatissante aux misères de mes malheureux camarades et aux miennes, a chassé l'obsession, a vaincu la

révolte qui m'aurait conduit à quelque malheur.

Marthe écoutait ces paroles les yeux baissées, le coeur empli d'une douce joie, en remerciant le Ciel d'avoir pu, par sa présence, rendre un peu de calme à ce malheureux.

— Maintenant encore, reprit Martial après quelques instants de silence, maintenant que mon cerveau redevenu lucide est de nouveau en proie à l'idée fixe, je ne peux la supporter que parce que je vous vois de près, attentif à mes moindres désirs, aussi dévouée, aussi désintéressée qu'une soeur de charité, pleine de pitié pour nos souffrances, d'indulgence pour nos exigences de malades.

— Vous n'êtes pas raisonnable... faudrait-il donc que je vous gronde encore, que je vous gronde toujours?

— Me gronder?... Pourquoi?

— Parce que je vois bien que vous avez une peine cachée et que vous n'avez pas assez confiance en vos amis pour la leur dire.

— Mes amis?

— Oui... l'abbé Dupuis d'abord.

— L'abbé sait ce qui me torture et n'a rien pu pour me consoler.

— Mais moi... je ne sais rien, et peut-être si vous soulagiez votre coeur, pourrais-je sinon vous consoler, du moins, en partageant votre douleur, l'alléger un peu, ... ne me croyez-vous pas assez votre amie pour le faire?

— Oh! ma chère soeur de charité! vous êtes ma bonne fée, ma consolatrice, mon sauveur!

— Alors, dites-moi ce qui vous torture à ce point. Vous verrez que vous vous en trouverez mieux. La guérison de l'âme aide à celle du corps, et je veux vous voir fort, vaillant, énergique; je veux vous voir re-devenir un vrai Français!

— Oui, je vous dirai tout... Aussi bien vous avez le droit de connaître ma vie, qui vous appartient tout entière.

Sans une parole, Marthe serra la main de son ami; elle acceptait ainsi l'offre de sa vie aussi simplement que cette offre lui était faite. L'amour si profond et si pur des deux jeunes gens n'avait pas besoin de mots pour s'exprimer.

— Parlez, dit Marthe après quelques minutes de silence, je serai fière de porter avec vous le fardeau de vos peines.

Martial remercia la jeune fille d'un regard ému.

— Instituteur à Baron, dans l'Oise, dit-il je vivais heureux entre ma vieille mère et deux chérubins, les enfants d'une soeur morte il y a trois ans. Ma mère est aveugle et j'avais l'inestimable joie de pouvoir l'entourer du bien-être que réclamait son âge et son infirmité. Mon seul plaisir, après les fatigues du jour, était de m'installer, l'été dans mon petit jardin, l'hiver autour de la table de famille, et de faire aux êtres chers qui m'entouraient des lectures intéressantes, de leur expliquer les merveilles de la nature. Ma mère, les mains toujours occupées d'un tricot, retrouvait en m'écoutant, les sensations de sa jeunesse; les petits s'instruisaient et acquéraient à ces récits les sentiments que je voulais développer en eux... La musique remplaçait parfois la lecture. Mon violon fut un des meilleurs compagnons de ma jeunesse. Nous étions trop heureux... Trop heureux sans doute, puisque le malheur a frappé si rudement à notre porte!

— Chassez cette amertume, mon ami; le malheur est pour tous en ces termes troublés. Savez-vous si d'autres ne sont pas encore plus malheureux que vous?

— Peut-être!... Nous vivions dans une sécurité parfaite quand la guerre éclata.

Je dus rejoindre mon régiment le second jour de la mobilisation. Je ne vous dirai pas le désespoir qui s'empara de nous au moment de la séparation, il fut le même chez tous, mais chez moi il s'augmentait de l'angoisse de laisser sans appui un aveugle et deux jeunes enfants... Je les recommandai à des voisins obligeants (car nous n'avons aucune famille, je ne pouvais donc confier à personne les êtres chers que je quittais) et je partis la mort dans le coeur. Mon régiment prit part aux premiers combats, à la bataille de Charleroi, à la retraite, cet inoubliable fait d'armes qui restera dans l'histoire, la gloire de notre armée et de ses chefs. J'ai vu tomber tous mes compagnons, j'eus le bonheur... fut-ce un bonheur?... je me le demandai bien souvent depuis... de rester indemne. La retraite s'acheva, la poursuite de l'ennemi nous ramena vers mon cher village, vers mon foyer, vers les êtres chers que j'aspirais à revoir, ne fût-ce qu'une minute en passant... Hélas! quel terrible spectacle m'attendait: ma maison n'était plus qu'un monceau de ruines, mon jardin un vaste cimetière... ma mère, mes petits avaient disparu!... Je tentai vainement d'interroger quelqu'un. Le village avait été évacué et, des rares paysans restés malgré tout, pas un ne put me donner un renseignement. Cachés dans leurs caves pendant la bataille, ils ne savaient rien, n'avaient rien vu... Le désespoir dans le coeur, je dus reprendre mon rang parmi mes camarades. Quelques semaines plus tard, j'étais fait prisonnier et amené ici. Qu'est devenue ma mère? a-t-elle comme vous été emmenée en captivité? s'est-elle enfuie devant l'invasion, est-elle morte?... Et si elle n'a pas péri, qu'a-t-elle pu faire avec ses pauvres yeux éteints?... Les enfants, avec leur courage et leur bon petit coeur, sont trop jeunes pour l'avoir secourue et eux-mêmes,

s'ils sont tombés dans les mains des barbares, que ne dois-je pas redouter?... Ah! ces pensées, je les retourne jour et nuit dans mon cerveau en feu; elles me torturent et je ne peux les chasser... Vous voyez bien que rien au monde ne saurait me consoler!...

— Aussi ne chercherai-je pas à le faire, mon pauvre ami, répondit Marthe, je comprends trop vos angoisses; votre douleur est trop légitime. Je ne vous demanderai qu'une chose: ne pas la renfermer en vous-même comme vous l'avez fait jusqu'ici, mais la crier bien haut au contraire, la déverser dans le sein de vos amis qui en prendront leur part... Parlez-moi de ceux que vous pleurez, parlez-en souvent, toujours... je les pleurerai avec vous.

A ces paroles, Martial se sentit profondément ému; ses yeux se mouillèrent, et malgré ses efforts pour les contenir, de grosses larmes roulèrent sur ses joues amaigries.

— Excusez-moi, balbutia-t-il, il y a si longtemps que je n'ai pu pleurer.

— Pleurez, pleurez, vos larmes en coulant chassent l'amertume de votre cœur; elles y ramèneront le calme. N'en ayez pas honte, c'est une rosée bienfaisante qui vivifie votre âme.

Avec son intuition de femme, avec la divination de l'amour, Marthe avait su trouver les seules paroles capables d'adoucir ce cœur ulcéré. En le forçant à sortir de lui-même, à exalter sa douleur, à crier sa révolte, elle amenait le jeune homme, sans qu'il s'en doutât, à la résignation qui devait sanctifier l'une, chasser l'autre. L'abbé Dupuis avait employé toutes les ressources que lui avaient suggérées son amitié et sa foi, pour exhorter son ami à la patience, à la soumission aux décrets de la Providence, il n'avait pas pleuré avec lui. Une

femme seule et une femme aimante pouvait le faire.

Martial prit la main de son amie, la porta à ses lèvres et l'arrosa de larmes qu'il ne cherchait plus à retenir tant elles le soulageaient. Sa douleur, toujours aussi profonde, lui paraissait moins amère; il lui semblait qu'une lueur fugitive éclairait ses ténèbres et que Dieu lui envoyait cet ange consolateur pour qu'il ne désespérât pas de retrouver ceux qu'il pleurait depuis si longtemps.

— Ah! s'écria-t-il, au milieu de ses larmes, je suis un misérable d'avoir douté de la Providence. Dieu m'a envoyé un de ses anges pour me rendre le courage et l'espoir.

— Je ne suis malheureusement qu'une femme, dit la jeune fille, mais une femme qui a souffert comme vous et qui a toujours mis son espoir en Dieu. La vie m'a appris de bonne heure combien il faut de patience, de résignation, de courage pour la supporter dignement et faire son devoir; elle m'a appris aussi combien fort est celui qui ne s'abandonne pas. Le malheur, les privations, les tortures d'un long internement vous ont affaibli momentanément; la maladie a achevé l'oeuvre de six longs mois de misère, mais nous sommes deux maintenant pour supporter le fardeau de votre douleur; elle vous paraît moins amère étant partagée, et qui sait... l'avenir vous réserve peut-être des joies que ni vous ni moi ne pouvons prévoir!... Espérons ces joies, attendons-les avec confiance et parlez-moi des êtres chers que vous reverrez peut-être un jour.

Son émotion calmée, Martial fit avec bonheur le récit de sa vie paisible entre sa mère et ses neveux; il dit la bonté, la douceur, la résignation de l'aveugle; l'intelligence, l'espièglerie, le bon cœur du petit Pierre; la délicatesse, l'affection, la recon-

naissance de la gentille Madeleine.

Marthe l'écouta attentivement, le ramenant à son récit par des questions adroites, des réflexions judicieuses, quand il se laissait aller à son désespoir. Peu à peu, entraîné par son sujet, il ne songea plus qu'à raconter, s'animant à mesure que les incidents se présentaient à son esprit, les retraçant avec éloquence s'ils étaient sérieux, avec humour, s'ils étaient gais. Plusieurs fois même en rapportant les espiègeries des enfants... Marthe en éprouva une joie profonde... il se mit à rire...

Le but était atteint; en forçant son malade à sortir de lui-même, l'infirmière l'acheminait vers la guérison morale qui compléterait la guérison physique.

À partir de ce jour, toutes les fois que le temps le permit, le convalescent alla s'installer avec sa nurse dans le bois de sapins. Le bon abbé Dupuis, moins occupé lui aussi auprès des autres malades, venait souvent se mêler à la conversation des deux jeunes gens et constatait avec bonheur le changement heureux qui s'opérait de jour en jour chez son ami. Loin d'en être jaloux, il rendait grâce à Dieu qu'une autre eût réussi où, malgré tous ses efforts, il avait échoué.

— Les voies de la Providence sont mystérieuses, se disait-il. Sans doute fallait-il pour des raisons inconnues de nous, que la guérison du pauvre garçon fut obtenue par les soins de cette sainte fille.

L'abbé connaissait trop la vie pour ne pas avoir deviné le sentiment de tendresse qui unissait les deux jeunes gens, et les connaissant tous deux pour des êtres d'élite, il se réjouissait à la pensée du ménage chrétien qu'ils formeraient quand les horreurs de la guerre leur permettraient d'unir leurs deux destinées. Quand ce bonheur leur serait-il donné?... Hélas! qui le savait? Une prière fervente montait alors

aux lèvres du prêtre qui demandait à Dieu d'écarter de ces deux enfants de nouveaux malheurs et de ne pas permettre que la méchanceté des hommes les séparât comme elle avait déjà séparé le fils et la mère.

CHAPITRE XIII

LA FIN DU RÊVE

Le mois de mars touchait à sa fin. Les bourgeons gonflés de sève faisaient craquer leur enveloppe résineuse; l'herbe reverdissait; les nids se peuplaient. Dans le bois de sapins où le soleil filtrait en longs rayons dorés, les convalescents venaient respirer à longs traits les senteurs balsamiques et vivifiantes si précieuses à leurs poumons fatigués. L'épidémie qui n'avait fait hélas! que trop de victimes avait frappé tous ceux qu'elle devait atteindre; le beau temps hâtait les guérisons, et quelques soldats plus touchés restaient seuls à l'infirmerie.

Bien que ses soins ne fussent plus indispensables, Marthe conservait son poste d'infirmière, toujours secondée par les aides qu'elle avait choisies elle-même, mais elle avait dû, depuis quelque temps déjà, reprendre ses leçons aux enfants du commandant Eckelfeld, celui-ci ne voulant pas perdre le bénéfice que lui procurait la présence de la prisonnière dans le camp dont il était le chef.

La jeune fille avait donc retrouvé ses élèves sans enthousiasme, mais sans répugnance, car si le jeune Karl ne voulait pas se laisser apprivoiser, il avait du moins renoncé aux grossièretés et aux injures dont il abreuvait autrefois son professeur, et se montrait presque aussi docile, presque aussi studieux que sa soeur. Celle-ci, par contre, avait vu revenir avec joie l'institutrice que son petit coeur d'enfant ché-

rissait; en outre le commandant se sentant toujours embarrassé devant celle dont le sacrifice héroïque avait momentanément bouleversé toutes ses idées, et furieux contre lui-même de n'avoir pu vaincre le sentiment respectueux qu'elle lui avait imposé, fuyait le plus possible sa présence.

La vie insipide que menaient les prisonniers s'écoulait de nouveau, monotone, plus pénible à mesure que le temps passait, sans que rien fit prévoir un changement. Dans l'ignorance où étaient les malheureux exilés de ce qui se déroulait au-delà des fils de fer barbelés qui les séparaient du reste du monde, ils pouvaient se croire internés pour le restant de leurs jours. Les rares lettres qui parvenaient aux uns ou aux autres ne contenaient que des banalités. Leur seule joie était l'arrivée des colis envoyés par les familles et que, par crainte de représailles, on s'était enfin décidé à remettre, sans les piller, aux destinataires; joie partagée par tous car la solidarité était telle que le bonheur des plus heureux rejaillissait sur les déshérités, et que ceux qui avaient donné de grand coeur à ceux qui n'avaient pas.

C'est dans le malheur que les niveaux s'égalisent, que les différentes de castes, les rivalités, les fiertés disparaissent. C'est alors seulement que l'homme perverti par ses passions, par ses intérêts, redevient la créature créée à l'image de Dieu, faite pour aider, soulager, aimer son semblable et que l'égoïsme cède la place à la vertu, tant prêchée et si merveilleusement pratiquée par Jésus... la fraternité.

Pourtant, Marthe et Martial ne souffraient pas autant que leurs compagnons; le rayon divin qui réchauffait leurs coeurs transformait toutes choses; leur monde était contenu dans l'espace étroit où des centaines d'êtres humains se lamentaient gémissaient. Ils vivaient dans un rêve

éveillé, et s'ils n'eussent eu toujours présent à l'esprit le poignant mystère qui enveloppait les existences d'êtres chéris, si leur coeur n'eût été torturé par l'ignorance où ils étaient du sort de leur chère France, ils eussent presque béni l'exil qui les avait réunis. Le temps que Marthe pouvait dérober à ses devoirs d'infirmière ou d'institutrice, se passait en longues causeries où les deux jeunes gens se dévoilaient leurs âmes loyales et pures. L'abbé Dupuis qui y assistait presque toujours, constatait avec une joie profonde, que les sentiments religieux de l'un trouvaient un écho identique dans le coeur de l'autre et que tous deux étaient dignes de fonder la vraie famille chrétienne.

Les choses en étaient là quand, un jour de leçon à ses jeunes élèves, Marthe les trouva très agités. Le frère et la soeur se disputaient et, tandis que Karl semblait exulter, Ida ne pouvait retenir ses larmes.

A son arrivée, tout sembla rentrer dans l'ordre; le petit garçon se tut, Ida sécha ses pleurs, mais ni l'un ni l'autre ne prêta à la leçon l'attention habituelle. Karl conserva son air triomphant, la fillette resta triste.

Marthe s'étant fait une loi de ne jamais aborder de sujet étranger à celui qui l'amenait dans cette maison ennemie, s'interdit de questionner les enfants, ne pensant d'ailleurs pas qu'elle pût être la cause de la querelle. Pourtant, il lui resta de l'incident une impression pénible. Pourquoi les deux petits s'étaient-ils tus à son arrivée, pourquoi Karl qui ne pouvait la sentir avait-il paru si satisfait, pourquoi Ida, douce et tendre créature, pleurait-elle?

Un pressentiment disait à la jeune fille que quelque chose d'inusité se préparait et elle ne songeait pas sans terreur qu'une changement dans sa vie, quel qu'il pût être, aurait pour conséquence inévitable de

rompre la douce intimité dont était fait son bonheur actuel, celui de Martial et de tous les êtres que ses soins avaient arrachés à la mort.

Elle s'efforça de chasser ces sombres pensées pour ne pas inquiéter ses amis qui s'aperçurent pourtant bientôt que sa sérénité habituelle était troublée et qu'une préoccupation étrangère absorbait sa pensée.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle Marthe? lui demanda l'abbé Dupuis lorsqu'ils se trouvèrent tous réunis, vous semblez soucieuse?

— Rien, que pourrais-je avoir?

— Ces vilains enfants ou leur père vous ont-ils encore blessée, injuriée? ajouta Martial.

— Ah! si je savais ça, s'écria un convalescent. Je ne suis pas encore bien solide, mais je vous jure qu'ils me le paieraient!

— N'allez pas vous forger des idées impossibles, mes amis, je n'ai rien... seulement un peu de migraine.

Comme honteuse de son innocent mensonge, et pour détourner la conversation de la pente dangereuse où elle s'engageait, Marthe ajouta:

— Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie; examinons plutôt le contenu des colis qui viennent d'arriver.

On se rendit à son désir, mais Martial, moins facile à tromper parce qu'il aimait davantage, ne cessa d'étudier avec anxiété les yeux de sa fiancée où passaient de temps à autre des lueurs inquiètes, et dès qu'ils se trouvèrent seuls, ils revint aussitôt au sujet défendu.

— Vous avez pu tromper nos camarades, ma chère Marthe, dit-il, vous ne pouvez me tromper. Je vois bien que quelque chose vous trouble, vous inquiète.

— Mais non, je vous assure, répondit la jeune fille qui voulait garder pour elle les craintes dont son coeur était plein... Je

vous l'ai dit, j'ai un peu mal à la tête.

— D'autres ont pu se contenter de cette raison, moi pas. Je devine une tristesse que vous voulez me cacher pour ne pas ajouter aux miennes, mais c'est assez me traiter en malade, en être faible; vous m'avez appris à supporter courageusement les épreuves de la vie, à me résigner, et puisque vous avez voulu partager ma douleur je veux être de moitié dans la vôtre. Si un chagrin vous atteint, si un malheur vous menace, j'en veux ma part, c'est mon droit. Vous êtes ma femme devant Dieu, tout doit nous être commun: les joies et les peines.

— Vous avez raison, répondit Marthe, et je m'excuse d'avoir voulu vous cacher quelque chose.

— Vous avouez donc qu'il y a quelque chose.

— Non, il n'y a rien et mon inquiétude n'a pas raison d'être; pourtant je ne peux la chasser. Il me semble qu'un malheur est proche.

— Qui peut causer cette inquiétude, si aucun fait n'est venu la motiver?... Dites-moi ce qui vous trouble; peut-être ma faiblesse en montrera-t-elle à votre force, dit Martial en souriant.

Marthe raconta alors au jeune homme l'incident banal qui s'était passé chez le commandant et les réflexions qu'il lui avait suggérées. Comme elle l'avait fait tout d'abord, Martial ne vit là qu'un incident sans aucune espèce d'importance, une simple querelle d'enfants ayant sans aucun doute une cause tout à fait différente de celle qu'elle lui attribuait, et railla sa fiancée de s'être laissée prendre, elle si forte d'habitude, à des craintes chimériques que rien ne justifiait.

— Qu'est devenue votre force d'âme? dit Martial en riant. Comment, c'est moi qui dois chasser les papillons noirs que

vous interdisez aux autres?... Je ne vous reconnais plus, on m'a changé ma vaillante infirmière.

— Je ne me reconnais plus moi-même, avoua la jeune fille, et c'est bien ce qui me trouble... Je me demande si la crainte vague qui s'est emparée de moi tantôt et qui ne m'a pas quittée depuis, n'est pas le précurseur d'un malheur?

— Chassez ces folles idées... Quel nouveau malheur pourrait vous atteindre?... Nous sommes condamnés à passer nos jours ici, jusqu'à la fin de cette abominable guerre, soyez-en persuadée, et hormis les misères, les humiliations que nous avons supportées et que nous supporterons jusqu'au bout, je ne vois pas ce qui pourrait vous arriver? N'avons-nous pas d'ailleurs la consolation de les supporter ensemble? Pour ma part, j'endurerais tout avec courage et patience puisque vous serez près de moi.

— C'est vrai, je suis folle... pardonnez-moi de vous avoir troublé de mes sottises. C'est vous qui représentez la raison aujourd'hui et je m'incline devant votre sagesse.

La conversation se continua sur un ton plus gai jusqu'à l'heure du couvre-feu où tout le monde devait regagner ses dortoirs sous peine de punitions graves.

Marthe occupait avec ses aides une petite pièce attenante à l'hôpital. Ses compagnes dormaient depuis longtemps déjà qu'elle était encore assise à sa table, plongée dans ses pensées, se répétant que Martial avait raison, que rien ne justifiait ses craintes, qu'aucun indice ne faisait prévoir un changement quelconque à sa vie présente. Le pis qui pouvait arriver était qu'on la forçât à réintégrer le camp civil puisque son concours devenait inutile dans le camp militaire. Dans ce cas, n'aurait-elle pas la consolation de pouvoir toujours

causer avec ses amis?... Cela ne serait donc pas la séparation. Pourtant, malgré toutes les bonnes raisons qu'elle se donnait à elle-même, l'inquiétude persistait; son cœur restait angoissé, un malaise incompréhensible s'emparait de tout son être. Ne voulant pas s'abandonner à des sentiments aussi déprimants, la jeune fille chassa ses sombres pensées et après avoir adressé à Dieu une fervente prière, elle se mit au lit.

Quelques jours se passèrent calmes, et Marthe complètement rassurée riait déjà de ses terreurs imaginaires, quand un coup de tonnerre formidable éclata dans le ciel bleu des deux fiancés.

C'était jour de leçon. En arrivant à la salle d'étude, Marthe y trouva le commandant Eckefeld qui semblait l'attendre. Sa présence inattendue et l'absence des deux enfants fit tressaillir la jeune fille et lui rendit en un instant toutes ses craintes car une expression cruelle avait remplacé sur le visage du soudard, l'indifférence plutôt respectueuse qu'il reflétait ordinairement en sa présence.

Sans daigner la saluer — la grossièreté des premiers temps semblait revenue, — il dit brusquement :

— Eh bien, vous allez être débarrassée de vos leçons.

— Débarrassée... renoncez-vous à mes services? demanda timidement la jeune institutrice.

— J'y suis diantre bien forcé!

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Bien sûr j'y suis forcé! puisque vous allez partir, riposta le brutal avec colère. — Marthe se sentit défaillir. — Et cette fois, plus de prétendu sacrifice, ajouta-t-il, plus de prétexte, tout le monde s'en va!

Par une petitesse digne de son esprit obtus le grossier soldat ne pouvait pardonner à sa prisonnière d'avoir bouleversé ses

idées fût-ce seulement pendant quelques semaines et de lui avoir imposé le respect. Furieux d'avoir cédé à des sentiments si contraires à sa nature, il s'était repris peu à peu, et à cette heure, il goûtait une joie méchante à humilier de nouveau, à traiter durement la femme devant laquelle il s'était un instant incliné. De plus, exaspéré de perdre le professeur de ses enfants, il la rendait responsable de tout l'ennui qui lui causait son départ.

Marthe tremblante, le coeur serré, le regardait avec effroi. Elle ne voulait pas comprendre.

— Tout le monde s'en va, dites-vous?... s'en va où? balbutia-t-elle.

— Tous les civils sont évacués en Suisse... Une fois là, ils feront bien ce qu'ils voudront, je m'en moque!

— Mon Dieu!

— Ça n'a pas l'air de vous plaire!... Je savais bien que votre soi-disant sacrifice cachait quelque chose de louche... et j'ai été bien trop bon de vous écouter. Mais cette fois vous pourrez raconter tout ce que vous voudrez... plus moyen d'y échapper, l'ordre est formel... Je vais donc enfin être débarrassé de cette vermine.

Par un effort surhumain, Marthe rappela son courage pour ne pas donner à son bourreau la joie de la voir plier sous sa douleur.

— Quand devons-nous partir? demanda-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir.

— Dans deux jours... ça ne va pas vous empêcher de donner votre leçon aujourd'hui, ni même demain. C'est même en considération des progrès que vous avez fait faire à mes enfants... je suis juste, je le reconnais... que j'ai tenu à vous avertir moi-même du bonheur qui vous arrive, car... bien que vous n'en ayez vraiment pas l'air, je suppose que vous devez être heu-

reuse de retourner dans votre pays... si diminué qu'il soit par nos conquêtes!

Un sourire faux et méchant accompagna ces paroles qui pénétrèrent dans le coeur de la pauvre enfant comme autant de coups de poignard. Avec un salut ironique la brute s'éloigna en ricanant.

Dès qu'il eut disparu, Marthe se laissa tomber sur une chaise. Une minute de plus de ce supplice, ses forces l'abandonnaient. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée; le malheur s'était abattu sur elle, complet, terrible, plus terrible encore qu'elle ne l'avait redouté car il ne la frappait pas seule; il frappait encore ses amis, celui qu'elle aimait plus que sa vie!... Il fallait le laisser sur cette terre d'exil, et pour combien de temps! A la pensée d'une séparation aussi cruelle, l'âme de la pauvre enfant se brisa; elle ne put retenir les larmes que sa fierté avait contenues jusque-là et la tête enfouie dans ses bras étendus sur la table, elle sanglota désespérément.

Une petite main se posa timidement sur son épaule, une voix douce murmura à son oreille:

— On vous a encore fait du chagrin, Mademoiselle. Je vous en prie ne pleurez pas comme ça.

Marthe releva la tête. La petite Ida, les yeux pleins de larmes, la regardait avec compassion, et, comme un baume guérit une blessure, la pitié de cette enfant innocente adoucit l'amertume de sa douleur.

— Moi aussi, j'ai du chagrin, continua la fillette.

— Pourquoi, ma mignonne? demanda Marthe touchée par son air triste.

— Parce que vous allez vous en aller... c'est pour ça que je pleurais l'autre jour... Papa nous l'avait dit et j'étais en colère après Karl qui était content... Les garçons ça ne sait pas. Moi j'ai bien vu que

vous étiez bonne et que si on ne vous avait pas fait de misères vous nous auriez aimés comme les petits Français qui vous donniez des leçons dans le commencement. Ce n'est pas de notre faute si on vous a fait des misères, et moi je vous aime bien.

Marthe prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa.

— Non, ce n'est pas votre faute, ma pauvre mignonne, et le crime des misérables qui ont déchaîné cette effroyable guerre est d'autant plus grand qu'il pèse sur des innocents... mais il ne faut pas vous faire de chagrin pour moi, vous m'oublierez vite!

— Non, je ne vous oublierai pas, et si on veut que je continue à apprendre le français, je n'écouterai pas du tout mon professeur pour la peine qu'on vous renvoie.

— Il ne faut pas dire cela, mon enfant, mais être aussi studieuse avec la personne qui me remplacera que vous l'étiez jusqu'ici. Quant à moi, je ne vous oublierai pas; vous avez été mon rayon de soleil dans les ténèbres, vous avez donné votre affection à la prisonnière haïe et méprisée, Dieu vous en récompensera!... travaillons maintenant.

Malgré la bonne volonté du professeur et de l'élève, la leçon ne fut ni donnée, ni écoutée avec l'attention habituelle, Karl qui était venu retrouver sa soeur, affichait une satisfaction insolente; Ida toute à ses regrets, suivait avec peine les explications que Marthe, la pensée absente, ne donnait pas avec la clarté et la sûreté qui faisaient d'elle une institutrice remarquable.

Et pourtant, la jeune fille eut voulu retarder le moment redoutable où il lui faudrait annoncer la fatale nouvelle à ses amis; elle se demandait avec angoisse comment Martial, guéri à peine d'une maladie aussi grave, supporterait ce coup...

N'allait-il pas retomber malade?... Qui le sauverait alors puisqu'elle ne serait plus là pour l'arracher à la mort? Qui l'aiderait à porter le poids écrasant de ses chagrins?

La leçon se termina; Marthe reprit le chemin du camp qu'elle eut voulu beaucoup plus long pour avoir le temps de se remettre et d'effacer de son visage toute trace de tristesse.

Dès qu'elle parut au milieu des convalescents rassemblés dans la salle principale de l'hôpital chacun se tut à l'aspect de ses yeux rougis, de ses traits altérés. Martial pâlit affreusement sans oser faire un pas à sa rencontre. Seul l'abbé Dupuis plus accoutumé à la douleur, s'avança vers la jeune fille qui sentait ses forces l'abandonner et la conduisit, chancelante, vers un siège.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle Marthe? dit-il.

— Je viens d'apprendre une chose qui me bouleverse, répondit-elle en cherchant à se reprendre pour atténuer l'effet désastreux que la nouvelle ne pouvait manquer de produire sur ses auditeurs... sur l'un d'eux surtout.

— Mais vous avez pleuré.

— Oui... c'est nerveux, ne faites pas attention, ce n'est rien, dit-elle en essayant de sourire.

Tous les yeux étaient tournés vers elle, tous les regards l'interrogeaient avec angoisse.

— Vous êtes au milieu d'amis, reprit l'abbé, faites leur partager votre joie, si c'est une joie qui vous bouleverse ainsi, ou votre peine, si le malheur s'abat sur vous.

— La nouvelle que je viens d'apprendre si subitement m'apporterait le bonheur si elle concernait tous ceux qui m'entourent mais étant seule en cause, elle ne

provoque en moi, hélas ! que regrets et chagrin.

— Que vous a-t-on appris ? Nous sommes sur des charbons ardents.

Martial toujours silencieux, restait suspendu aux lèvres de sa fiancée, attendant avec angoisse les paroles qui allaient en tomber. Un pressentiment lui disait que c'en était fait de son beau rêve et que de nouvelles épreuves l'attendaient.

— Eh bien, mes amis, l'ordre est arrivé à la commandature de renvoyer en Suisse tous les prisonniers civils, tous !... vous entendez, et je vais être forcé de vous quitter.

Des exclamations diverses accueillirent cette nouvelle : exclamation de stupeur, de regret, d'envie, de joie même de la part de ceux qui, s'oubliant eux-mêmes, ne songeaient qu'au bonheur des prisonniers appelés à revoir la France.

Pâle, les paupières baissées, Martial ne dit rien, car il ne voulait pas ajouter par l'explosion de sa douleur, à celle qu'il lisait dans les yeux de la jeune fille, mais sa main nerveuse déchirait sa poitrine où son cœur se brisait. C'était donc fini, l'ange consolateur que Dieu lui avait envoyé, fuyait loin de lui ; il allait se retrouver seul en face de son chagrin doublé par la séparation ; celle qu'il avait pris la douce habitude de voir, d'entendre chaque jour, celle à qui il parlait de ses chers disparus, qui les pleurait avec lui, allait partir. Le rayon de soleil qui avait réchauffé leur misérable vie de prisonniers leur était enlevé !

Marthe ne se trompait pas au calme affecté du jeune homme ; elle devinait par ce qu'elle souffrait elle-même, ce qu'il devait souffrir et retrouvait en elle la force nécessaire pour faire luire à ses yeux un espoir digne d'atténuer le coup qu'elle venait de lui porter.

— Oui, mes amis, dit-elle, il va falloir partir et vous laisser là, vous que je considère comme mes grands frères, vous dont j'ai eu le bonheur de soulager les souffrances. Cette séparation m'est très cruelle, je vous assure et j'aurais peine à la supporter si je n'avais l'espoir de vous être encore plus utile de loin que de près.

— Plus utile... comment ? demanda un soldat.

— Oui, plus utile. Ici, je ne peux plus rien pour vous, grâce à Dieu, vous êtes tous bien portants, et au premier jour j'aurais dû réintégrer le camp civil ; tandis que de retour en France, qui m'empêchera de chercher, de voir les êtres qui vous sont chers, de les rassurer sur votre sort, de vous rassurer sur le leur ?

— Aurez-vous la possibilité de remplir ce devoir, Mademoiselle Marthe ? demanda l'abbé Dupuis. Savez-vous ce que vous attend à votre retour en France ?

— Je l'ignore en effet, mais je prends ici l'engagement formel puisqu'il faut, hélas ! que nous nous séparions, de consacrer mes pensées, mes peines, ma vie, à la mission que je m'impose. Ce sera un soulagement, pour vous comme pour ceux qui pleurent là-bas d'avoir des nouvelles directes et fraîches !... Préparez les lettres que j'emporterai mes amis, et ce que vous ne pourrez y mettre je me chargerai de le dire... Et vous qui ignorez le sort de vos familles, ayez confiance, la Providence me guidera vers elles, j'en ai le ferme espoir.

Marthe ayant vaincu le moment de faiblesse qui l'avait abattue, se retrouvait vaillante et forte en face de l'épreuve ; d'autant plus forte, qu'elle entrevoyait la possibilité d'adoucir la condition pitoyable de tous ces pauvres gens en servant de lien entre eux et les êtres chéris qui les attendaient et surtout parce que l'espoir de retrouver la mère de celui qu'elle aimait,

s'incrustait de plus en plus profondément dans son cœur.

Les yeux pleins de larmes de joie et de reconnaissance, les prisonniers vinrent tour à tour remercier la jeune fille et lui serrer la main avant de se retirer.

Martial resta le dernier avec son ami l'abbé Dupuis, et quand ils furent seuls tous les trois, son cœur ne put contenir les sentiments contradictoires qui l'agitaient depuis un moment.

— C'est donc vrai, vous partez? dit-il d'une voix étouffée.

— Oui, je pars, hélas!

— Qu'est-ce que je vais devenir mon Dieu?

— Vous saurez supporter la séparation qui m'est aussi cruelle qu'à vous, mon ami, en pensant que je vais consacrer tous les instants de ma vie à retrouver les traces de ceux que vous pleurez. Vous parlerez de moi avec monsieur l'Abbé, vous me suivrez en pensée et vous m'aidez de vos prières.

— Je n'ai donc pas rêvé, s'écria le jeune homme, vous allez vous mettre à leur recherche.

— Dès mon arrivée en France.

— Hélas! les investigations que j'ai faites moi-même ne doivent pas nous laisser d'espoir.

— Mon cher Martial, dit l'abbé, ces investigations vous les avez faites très rapidement, au milieu de la tourmente. C'eût été un miracle de savoir quelque chose à ce moment. Les circonstances sont bien changées. Mademoiselle Leroux aura tout le temps nécessaire pour se livrer à une enquête minutieuse et pourra au besoin solliciter une aide officielle. Son grand cœur lui suggérera les moyens les meilleurs à employer, et Dieu l'assistera dans sa tâche généreuse... nous prierons pour celle qui a été pour les pauvres prison-

niers un ange consolateur, et nous nous efforcerons d'atteindre au niveau de sa belle âme en supportant avec patience et résignation la séparation, rendue moins amère pour vous, par l'espoir que son départ fait luire à vos yeux.

Martial avait écouté son ami sans l'interrompre; à mesure qu'il parlait, le visage du jeune homme perdait la crispation douloureuse qui le traversait; son front redevenait calme et quand il leva les yeux sur Marthe celle-ci vit avec joie qu'ils ne reflétaient plus une douleur inconsolable, mais le courage et la volonté de se vaincre.

— Rassurez-vous, mon ami, répondit-il, je saurai me montrer digne de celle à qui je devrai plus que la vie si elle me rend ceux que j'ai perdus. Partez en paix, ma chère Marthe, la séparation sera douloureuse, certes, mais vous laisserez derrière vous un homme et non plus l'être pusillanime et faible que j'étais avant de vous connaître.

La sonnerie de l'extinction des feux vint interrompre brusquement la conversation des trois amis; une hâtive poignée de mains dans laquelle chacun mit son cœur, leur tint lieu d'au-revoir, et les deux hommes partirent, Marthe alla retrouver ses aides-infirmières dans le petit réduit qui leur était réservé.

Bien que sa tristesse fut toujours aussi grande, son âme généreuse tressaillait de joie à la pensée du bien qu'elle allait pouvoir faire à ses compatriotes, et d'espoir en songeant que peut-être il lui serait donné de chasser à tout jamais la douleur du cœur torturé de son fiancé.

CHAPITRE XIV

RETOUR

La journée du lendemain passa comme un éclair. La nouvelle du départ de l'ar-

fermière s'était répandue dans le camp et tous les prisonniers, même ceux qui ne lui avaient jamais parlé, voulurent prendre congé d'elle. Les lettres qu'elle devait emporter s'amoncelaient car chacun désirait profiter de l'offre qu'elle avait faite, et bien qu'elles fussent réduites au strict nécessaire, ayant dû subir le visa de la commandature, elles formaient un assez gros volume.

C'est à peine si Marthe avait pu échanger quelques mots avec Martial et le bon abbé Dupuis qui, inquiet de son ami, ne le quittait pas plus que son ombre. Pendant ces courts instants, les deux jeunes gens, luttant d'abnégation, avaient su cacher leur chagrin et garder un front calme malgré la douleur qui les étreignait. Chacun d'eux s'oubliait pour ne pas augmenter la souffrance de l'autre, renfermait dans son cœur la peine profonde que lui causait la séparation proche. Les âmes nobles et généreuses font passer le bonheur d'autrui avant le leur, et s'il faut pour l'assurer, se sacrifier, souffrir, elles n'hésitent jamais à le faire, trouvant leur récompense dans le sacrifice même et dans la satisfaction du devoir accompli.

Au contact journalier de Marthe si dévouée, si pure, si charitable, Martial avait perdu l'égoïsme inné chez l'homme, si bon qu'il soit, et parvenait sans trop d'effort à lutter de grandeur avec elle.

Pendant leurs longues causeries, Martial avait tant parlé de sa mère, de ses neveux; il avait raconté avec tant de minutie tout ce qui les concernait, que Marthe n'avait besoin d'aucune instruction nouvelle. Elle savait tout ce qui pouvait aider ses recherches et ne regrettait qu'à demi le mouvement et le bruit qui ne leur permettait pas de s'isoler. Elle ne voulait pas s'attendrir pour ne pas enlever à son fiancé le courage qu'avec joie elle consta-

tait chez lui. Ils purent cependant convenir de mots et de phrases permettant à la jeune fille de dire dans ses lettres ce qui se passait en France sans que les geôliers pussent y voir autre chose, que des nouvelles banales, car si tous ces pauvres exilés attendaient... avec quelle impatience! des nouvelles de leurs familles, ils avaient soif de connaître le sort du cher pays pour lequel ils souffraient depuis si longtemps après lui avoir, pour la plupart, donné leur sang.

Marthe et ses aides devaient quitter le camp militaire dès le matin, mais avant de dire adieu pour toujours à ces lieux témoins de ses douleurs et de ses joies, la jeune fille voulut faire un dernier pèlerinage au petit bois de sapins où était né le sentiment si profond et si pur qui l'unissait à son fiancé.

A cette heure matinale une ombre mystérieuse que le soleil ne perceait pas encore, régnait sous les arbres. La jeune fille toute à ses pensées foulait le tapis d'aiguilles de pin qui bruissait sous ses pas, se rappelant ses promenades solitaires, aux premiers temps de son séjour, ses découragements, ses tristesses, sa surprise en voyant le prisonnier si malheureux, que son ami ne pouvait consoler, sa compassion pour une douleur qu'elle eût voulu connaître, afin de la combattre, le sourire qui avait illuminé le visage du jeune homme en la revoyant alors qu'il la croyait partie, ses angoisses à la nouvelle de l'épidémie et enfin sa joie d'avoir sauvé le corps et l'âme de celui qu'elle aimait.

Elle arrivait ainsi à l'endroit de leur première rencontre quand, en levant les yeux, elle aperçut à quelques pas celui à qui elle pensait, accompagné du bon abbé. Ils avaient eu ensemble la même pensée: c'est dans ce petit bois témoin de leur bonheur naissant, loin de la foule et du

bruit, que Martial avait voulu faire ses adieux à la jeune fille.

—“Je vous attendait, ma chère Marthe, dit-il avec émotion, je savais que vous viendriez dire adieu à ce petit coin où nous avons pu oublier parfois que nous étions exiliés; c'est ici que je veux vous dire encore que ma vie vous appartient et que si Dieu permet que nous nous retrouvions, je vous demanderai d'être ma femme.”

—Quelles que soient les épreuves qui nous attendent, mon ami, vous me retrouverez toujours fidèle et aimante, dussé-je attendre de longues années, répondit la jeune fille en tendant la main à Martial.

Ce dernier prit cette main, la garda dans les siennes, et s'avançant vers l'abbé:

—“Mon père, entendez nos serments et bénissez-nous.”

Les deux jeunes gens, la main dans la main, s'agenouillèrent devant le prêtre dont le noble visage reflétait une émotion sainte.

—“Je vous bénis, mon frère, je vous bénis, ma soeur, dit-il les mains étendues sur leurs têtes, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je prie Dieu qui entend vos serments et voit vos âmes de vous aider dans la noble tâche que vous entreprendrez, ma soeur, de vous donner, à vous, la force nécessaire, et à lui, le courage et la résignation.”

—“Ainsi soit-il, dirent ensemble les deux jeunes gens.”

—“Relevez-vous, mes amis, deprit le prêtre en leur tendant les mains. J'ai assisté à l'éclosion du sentiment qui vous lie; il n'en fut jamais de plus saint, de plus pur. Lorsque les heures d'épreuve seront passées, vous formerez la vraie famille chrétienne. Je demande à Dieu la grâce de vivre assez pour vous donner la

bénédiction nuptiale!... Maintenant, embrassez votre femme, Martial, l'heure est venue de vous séparer.”

Sans un mot, sans une larme, Martial attira la jeune fille sur sa poitrine et lui mit au front un chaste baiser... puis, par un effort héroïque, il l'écarta de lui et s'éloigna calme et fort sans détourner la tête.

Marthe le laissa partir sans essayer de le retenir, et les yeux pleins de larmes, se tourna vers l'abbé:

—“Je vous le confie, lui dit-elle, j'ai peur de sa faiblesse. Veillez sur lui, soutenez son courage; moi, je vais travailler sans relâche à lui rendre ceux qu'il pleure. Adieu mon cher Abbé, j'ai la ferme confiance que nous nous retrouverons tous réunis un jour.”

Ne voulant pas s'attendrir davantage, elle se sauva pour rejoindre ses compagnes.

Tous les prisonniers l'attendaient; ceux qu'elle avait soignés l'entourèrent; chacun voulait avoir son dernier adieu. Elle serra toutes les mains tendues, dit un mot amical à ces amis des mauvais jours, et quitta le camp militaire au milieu des protestations de reconnaissance de tous.

Le départ eut lieu à midi, rappelant dans sa forme celui qui l'avait précédé de quelques mois. Au milieu de l'allégresse générale, Marthe seule restait triste et pensive. Son cœur demeurait dans ce coin maudit de tous, sur la terre d'exil où elle avait pourtant trouvé le bonheur.

Nous ne nous étendrons pas sur les incidents du voyage de retour; nous ne dirons pas la réception qui fut faite aux pauvres rapatriés à leur entrée sur le sol helvétique. Tout le monde sait avec quel noble dévouement la grande nation suisse accueillit nos compatriotes à leur retour de captivité; tous ceux qui ont assisté à

l'arrivée de ces convois lamentables en garderont l'impérissable souvenir. L'humanité est une des premières vertus du peuple suisse : il l'exerça déjà dans la plus large acception du mot, lors de la guerre de 1870, il l'exerce encore au milieu du cataclysme qui bouleverse le monde.

L'élan de compassion qui adoucit le sort des prisonniers à leur arrivée dans ce noble pays les suivit dans les diverses étapes de leur voyage, et c'est réconfortés, consolés, ayant presque oublié les rigueurs de leur longue détention, qu'ils débarquèrent à Paris où des âmes charitables leur procurèrent l'abri, le bien-être dont ils avaient un si grand besoin.

Si l'effroyable lutte mondiale a déchaîné les instincts sauvages et sanguinaires qu'on pouvait croire enfouis pour toujours dans le passé, il ne faut pas nier qu'elle n'ait fait éclore aussi des vertus dont l'égoïsme qui gouvernait le monde depuis quelque temps ne laissait pas soupçonner l'existence. Jamais la charité, l'abnégation, le désintéressement, la patience, le courage, la résignation, ne se seront révélés plus complets dans toutes les classes de la nation française, qu'au cours de cette abominable guerre où du plus grand au plus petit chacun a fait son devoir dans la mesure de ses moyens, s'oubliant, se privant, pour adoucir autant que possible le sort des malheureuses victimes de la cruauté teutonne. Les deux sous du pauvre sortis spontanément de sa bourse ont contribué tout autant, plus peut-être que les billets de cent francs du riche, à soulager de nombreuses misères.

Marthe n'eût pas à recourir à la charité publique. Le petit pécule qui lui avait laissé son parrain et auquel elle n'avait jamais touché, avait été placé par elle à la Caisse d'épargne. Elle déclina donc les offres d'assistance qui lui furent faites et

se rendit directement dans un hôtel modeste qu'elle connaissait pour y être descendue plusieurs fois, quand elle venait à Paris pendant les vacances scolaires.

Les propriétaires, braves gens au cœur simple, n'avaient pas oublié leur belle cliente si aimable, si douce, si sympathique. Ils la reçurent avec une joie sincère, se sentirent émus de compassion quand ils surent quelles épreuves elle venait de traverser. Cet accueil amical fit du bien à la jeune fille; elle se sentit moins seule et puisa dans la sympathie de ses hôtes une force nouvelle qui lui permit de surmonter la noire tristesse laissée par la séparation récente.

Son premier soin, dès qu'elle eut pris possession de sa chambre et procédé à des soins de toilette nécessités par un voyage aussi long et aussi pénible, fut d'écrire aux amis laissés sur la terre étrangère, le court billet suivant :

"Mes amis,

"Me voici enfin à Paris, bien portante et pleine de courage. Priez pour moi et espérez !

"MARTHE."

Sans s'accorder plus d'une journée de repos, notre jeune héroïne commença sa tournée de visites aux parents, aux femmes, aux soeurs de ceux qu'elle avait laissée là-bas.

Que de douces larmes répandues, que de remerciements émus exprimés tantôt avec naïveté, tantôt avec art, mais toujours d'un cœur sincère et reconnaissant ! Le bonheur qu'elle apportait adoucissait sa peine, affermissait son âme et lui donnait l'espoir de réussir dans la mission qui lui tenait le plus à cœur. Elle avait hâte de se rendre à Baron, sur les lieux où le malheur avait frappé Martial, pour re-

cueillir tous les indices qui pouvaient la mettre sur la trace des chers disparus. N'y tenant plus, au bout de trois jours elle interrompit ses visites et prit le train qui devait la conduire dans le pays si effroyablement éprouvé par la guerre, mais qui renaissait déjà de ses cendres grâce à la belle vaillance française.

Au milieu des ruines laissées par la barbarie allemande, la vie avait repris son cours à peu près normal; des maisons nouvelles s'élevaient entre les murs à demi écroulés et noircis par le feu; des boutiques s'étaient ouvertes; les cultivateurs revenus dans leurs fermes dévastées et brûlées, reprenaient le travail, avec un outillage de fortune, c'est vrai, mais avec une volonté et un courage des temps antiques. La France a toujours donné au monde l'exemple unique de son indomptable énergie et de la promptitude avec laquelle elle se relève des pires infortunes, du plus effroyable écrasement. On a pu voir cette fois encore, le paysan labourer son champ, ensemer sa terre, avec sa placidité, sa lenteur légendaires, sans se soucier de la bataille qui faisait rage, des balles et des obus qui pleuvaient autour de lui de l'ennemi proche qui pouvait revenir et le massacrer.

Dès son arrivée, Marthe se rendit chez le maire, espérant obtenir là un premier indice capable de lui indiquer de quel côté diriger ses recherches. Hélas! le maire en fonctions au commencement de la guerre avait déjà payé de sa vie sa fidélité à son devoir. Pris comme otage par l'ennemi, il avait été fusillé pour n'avoir pas voulu donner des renseignements sur les mouvements de l'armée française, et le nouveau ne savait rien.

A l'école reconstituée à la hâte sur les ruines de l'ancienne, l'institutrice igno-

rait également le sort de ceux qui l'avaient précédée.

Sans se laisser déconcerter par deux échecs successifs, la jeune fille alla de porte en porte; elle rencontra bien des gens qui avaient connu Martial et sa mère, elle entendit bien sur leur compte un concert d'éloges très doux à son coeur, mais personne ne put rien lui apprendre. On savait que Martial parti, sa mère et ses neveux étaient restés dans leur maison, bien tristes, bien désespérés, mais au moment de l'invasion, chacun avait pensé à soi et aux siens, et au retour, on avait trouvé la maison déserte, le nid vide. On s'était bien demandé les uns aux autres ce qu'étaient devenus ces infortunés, mais tant d'habitants manquaient à l'appel que la disparition de ceux-ci n'avait pas plus étonné que celle des autres.

Bref, rien qui fût utile, rien qui pût mettre sur une piste, si yague fût-elle.

Marthe reprit le chemin de Paris la mort dans l'âme; son espoir anéanti Comment savoir quelque chose si dans le pays même où habitaient les pauvres gens, on ne savait rien? Comment continuer ses recherches?... Avoir recours aux voies officielles?... peut-être, mais combien de temps faudrait-il pour avoir un résultat? Et Martial avait mis tout son espoir en elle; Martial attendait des nouvelles, comptait presque sur sa réussite!... Comment lui dire d'abandonner tout espoir de revoir jamais les êtres chéris qu'il avait tant pleurés?... Jamais elle n'en aurait le courage; ce serait le faire retomber dans le sombre désespoir dont elle avait été témoin, et à moins d'avoir la preuve absolue de leur mort, elle n'anéantirait pas l'espérance qu'elle avait elle-même fait naître dans le coeur de son fiancé.

Profondément attristée, elle reprit ses visites, non sans avoir par acquit de con-

science, demandé qu'on voulût bien faire des recherches officielles, et porta à des étrangers les consolations qu'elle eût tant voulu donner à l'exilé.

Parmi les familles qu'elle avait vues, certaines l'avaient reçue avec une cordialité telle qu'elle n'avait pu se défendre de continuer des relations commencées sous de si heureux auspices. L'une de ces familles, composée du père, de la mère, et d'une jeune fille, eut voulu la garder toujours. (Le fils sauvé par les soins de Marthe lors de l'épidémie avait écrit à ses parents ce qu'il lui devait). Ce n'étaient que visites, invitations, cadeaux. La soeur, du même âge que notre héroïne, voulait en faire son amie et la comblait de soins et de pévenances. Bien qu'elle s'en défendit, Marthe se sentit attirée vers ces braves gens si simples, si accueillants, et dut, pour ne pas les froisser, accepter de temps en temps une invitation que son chagrin lui avait fait refuser jusque-là, car elle ne voulait pas faire partager à ses nouveaux amis sa profonde tristesse.

CHAPITRE XV

AU CAMP D'OVERHAUNT

Tandis que Marthe remplissait la promesse faite aux prisonniers et qu'elle allait semer un peu de joie dans leurs familles désolées, que devenaient nos deux amis :

Le premier billet de la voyageuse, attendu avec quelle impatience!... avait versé du baume sur la blessure saignante de Martial et affermi dans son cœur l'espoir naissant. Les lettres suivantes toujours affectueuses, pleines d'exhortations à la patience, ne renfermaient, il est vrai, aucune nouvelle précise, mais ne laissaient pas prévoir un échec. Marthe, au contraire, y répétait que les démarches longues et

difficiles, nécessaires pour retrouver les traces de personnes disparues, suivaient leur cours, et que de longs jours se passeraient sans doute avant qu'elle put avoir de renseignement certain, mais elle avait bon espoir car parmi ses nouvelles relations elle avait entendu parler de cas semblables à celui qui les intéressait tous, ayant eu une solution heureuse.

L'abbé Dupuis moins aveuglé que Marthe, s'étonnait bien un peu de cette absence totale de nouvelles et en concevait quelque inquiétude, dont il se serait bien gardé de faire part à son ami. Il abondait au contraire dans le même sens et ne cessait de lui conseiller la patience et la résignation.

Une lettre, pourtant, qui passa dans toutes les mains, mit la joie au cœur des prisonniers. Marthe y disait ceci :

“Quant à votre grande amie, soyez sans inquiétudes sur son compte. Après une cruelle maladie, où elle a terriblement souffert, elle s'est reprise. Grâce au devouement, à l'énergie de ceux qui la soignent et qui luttent pour sa vie, on se rendra bientôt maître du mal qui sera, nous l'espérons tous fermement, définitivement conjuré. La convalescence commencée, la guérison suivra bien vite.”

Or, la Grande Amie c'était la France! Les deux jeunes gens avaient convenu de désigner ainsi le cher Pays, toujours si près du cœur, afin que les exilés pussent en recevoir des nouvelles sans que la censure boche y trouvât à redire.

Au milieu de leur misère et de leur tristesse, ce fut comme un rayon de soleil. On avait souffert, on souffrait, on souffrirait longtemps encore peut-être... le pays était toujours debout; les barbares seraient punis de leurs crimes... cela seul comptait, et tous ces braves gens faisaient volontiers le sacrifice de leur bonheur, de

leur vie même, pourvu que la France restât toujours la belle France de l'honneur et de la générosité!

Deux mois se passèrent ainsi: on était au mois d'août; un an s'était écoulé depuis que le premier coup de canon avait ébranlé l'équilibre du monde: les lettres de Marthe se suivaient régulièrement sans rien apporter de nouveau, renfermant toujours les espérances vagues, les exhortations amicales habituelles. Une tristesse, un découragement étranger au caractère si ferme et si vaillant de la jeune fille, commençaient même à s'y faire jour et l'abbé Dupuis sentant augmenter ses inquiétudes, se demandait s'il ne ferait pas bien de préparer doucement son ami à une déception d'autant plus cruelle que l'espoir s'était maintenant enraciné dans son cœur.

Ce jour-là, fuyant le bruit, ils s'étaient isolés dans le bois de pins où le souvenir des heures bénies passées à son ombre, les ramenait souvent.

— «Déjà deux mois qu'elle est partie, disait Martial. Combien de temps devrions-nous encore rester séparés?... Si je n'avais maintenant le ferme espoir de la revoir, elle et les êtres chers qu'elle va retrouver, je ne pourrais supporter la vie que nous menons ici.»

— «Armez-vous de patience, mon cher ami, répondit l'abbé, car notre détention peut durer longtemps, et en admettant que Mademoiselle Marthe retrouve votre mère...»

— «Comment, en admettant!... interrompit Martial. Vous en doutez donc?»

— «Je ne dis pas cela, mais en somme... elle ne sait encore rien, et il serait peut-être prudent de ne pas se leurrer d'un espoir qu'hélas! rien ne vient encore justifier.»

Martial regarda son ami avec inquiétude.

— «C'est la première fois que vous me parlez ainsi, dit-il, pourquoi cherchez-vous à étouffer les espérances que j'ai conçues... que vous avez conçues comme moi, rappelez-vous?... Savez-vous quelque chose que vous ne voulez pas me dire?... Je vous en supplie ne me laissez pas dans cette incertitude.»

Le pauvre abbé partagé entre la pitié que lui inspirait le désespoir du malheureux garçon et son désir de le préparer à une mauvaise nouvelle qu'il sentait imminente, hésita à répondre.

— Parlez, au nom du ciel! s'écria Martial, votre silence est pis que tout.

— Je ne sais rien mon pauvre ami, pas plus que vous, dit-il enfin, et c'est bien ce qui me tourmente. Je suis inquiet de ce manque absolu d'indices, et s'il me faut vous dire toute ma pensée, il me semble que les dernières lettres de Mademoiselle Leroux sentent le découragement, la tristesse.

— C'est vrai... Je ne l'avais pas remarqué tant mon désir est grand de croire à la réussite possible. Mon Dieu... faut-il donc que je retombe de si haut?...

— N'allez pas à l'extrême, mon cher Martial. Notez bien que je n'exprime que des craintes, et que ces craintes peuvent être vaines... Je crois seulement de mon devoir de vous prémunir contre une trop grande confiance... le réveil serait si cruel!

— Ah! c'était trop beau... Le bonheur n'est pas fait pour moi... je suis maudit! s'écria le jeune homme en enfouissant sa tête dans ses mains.

— Allons Martial, vous allez encore douter de la Providence! Rappelez-vous qu'elle a envoyé un de ses anges pour sauver votre corps et votre âme... ne soyez pas un ingrat!

— Pardon, mon cher abbé... oubliez un instant de faiblesse. Vous avez raison, je n'ai pas le droit de me révolter et si Dieu me frappe encore, je saurai me résigner.

Les deux amis en étaient là de leur conversation quand ils virent accourir à eux un soldat qui tenait quelque chose à la main et semblait pressé de les rejoindre.

— Une lettre! s'écria-t-il quand il fut à portée de la voix, en brandissant une large enveloppe: "On vient de faire la distribution et comme tu n'étais pas là. J'ai cru bien faire en te l'apportant," dit-il à Martial.

— Merci, mon vieux picot, à charge de revanche! répondit le jeune homme.

Leur camarade parti, les deux amis se regardèrent avec une inquiétude. Martial tournait entre ses doigts l'enveloppe dont la dimension inusitée l'effrayait, sans oser l'ouvrir. Les dernières paroles de l'abbé l'avaient glacé d'effroi, et il lui semblait que les feuilles contenues dans cette enveloppe renfermaient son arrêt de mort.

— Du courage! dit l'abbé. Lisez, mon ami, et quelle que soit la nouvelle contenue dans cette lettre, affermissez votre coeur contre la joie aussi bien que contre la douleur.

D'une main nerveuse et tremblante, Martial sortit les feuillets. Ils étaient nombreux et couverts d'une écriture serrée qu'il connaissait bien.

Après un regard jeté sur les premières lignes, le jeune homme poussa un cri, pâlit, et, défaillant, laissa retomber la lettre sur ses genoux.

— Qu'y a-t-il, s'écria l'abbé affreusement anxieux.

— Lisez... lisez... je ne peux pas!

L'abbé ramassa les feuillets et lut ce qui suit:

moment où je désespérais de retrouver jamais la trace de ceux que vous pleuriez, il a mis sur ma route la seule personne qui put me fournir un indice. A l'heure où vous lirez ces lignes je serai près de votre mère, je lui aurai dit que le temps vous ramènera dans ses bras: elle saura ce que vous avez souffert de sa perte: elle oubliera les angoisses par la vôtre.

Notre bon abbé Dupuis avait raison de dire que Dieu n'abandonne pas ses créatures.

"Quelques heures me séparent encore du moment où je pourrai m'élancer vers elle, je veux tromper mon impatience en vous racontant par quel hasard providentiel j'ai su de quel côté diriger mes pas.

"Je vous ai dit déjà quel accueil amical j'avais reçu dans la famille de votre camarade Bellan. Ce matin donc, je n'avais pu, malgré le désespoir qui m'envahissait devant l'échec successif de toutes mes tentatives, refuser leur aimable invitation. Une dame présentée comme une amie de la famille et moi partagions seules leur repas familial. La conversation s'orienta tout naturellement vers la guerre: on ne saurait parler d'autre chose. On cita les actes d'héroïsmes accomplis par nos magnifiques soldats, on déplora les misères subies par les populations des malheureux pays envahis, et comme ces souvenirs ravivaient mes inquiétudes, je ne pus sans doute dissimuler l'angoisse qui m'étreignait à la pensée des êtres dont j'eusse tant voulu connaître le sort, car Madame Bellan me demanda avec une sollicitude affectueuse, si je me sentais souffrante.

— "Non, chère madame, répondis-je, mais ces tristesses évoquées rendent plus cruelle encore l'incertitude où je suis du sort de personnes chères.

— "Excusez-nous d'aggraver votre peine, mon enfant, mais hélas! tant de famil-

"Dieu a fait un miracle, mon ami. Au

les sont dans votre cas, qu'il peut vous arriver fréquemment d'entendre parler de ces choses.

— "Vous êtes sans aucune nouvelle? demanda l'amie.

— "Oui, madame, et depuis mon retour j'ai remué ciel et terre sans découvrir un seul indice qui put me guider.

— "Rien ne dit que ces personnes n'ont pas été hospitalisées, recueillies.

— "Ah! si je pouvais le croire!... mais je n'ose l'espérer.

— "La charité s'exerce sur une grande échelle, reprit madame Bellan. On donne beaucoup d'argent.

— "On fait encore mieux, interrompit l'amie, et je puis vous en citer un exemple pris à la meilleure des sources.

— "Lequel?... racontez-nous cela, ma chère amie.

— "Le fait s'est passé l'année dernière, au mois de septembre, et l'héroïne est ma propre cousine, fermière en Normandie... Elle avait dû venir aux environs de Vernon pour affaires et se rendait à la gare dans une carriole prêtée par des amis, pour reprendre le train qui devait la ramener chez elle. Il était huit heures du soir et la nuit tombait assez vite, mais ma cousine est aussi brave qu'un homme et la peur lui est inconnue. La route qu'elle suivait encadrée de fossés et de hauts talus, traversait un bois assez épais dont le bruit des roues troublait seul le silence. Tout à ses réflexions, elle se hâta quand un gémissement frappa son oreille. Elle arrêta son cheval; écouta en silence!... Se croyant le jouet d'une hallucination, elle reprit sa route. Un nouveau gémissement la cloua sur place. Décidément il fallait voir... Elle descendit de voiture, détacha une lanterne, s'approcha du fossé et distingua vaguement une masse informe d'où semblait sortir la plainte qui l'avait arrêtée. Sans

hésiter une seconde, elle descendit dans le fossé, se baissa et vit à la lueur du falot, une femme repliée sur elle-même, tenant serrés dans ses bras, sous les plis d'une ample mante, deux jeunes enfants qui paraissaient endormis. Les trois malheureux, couverts de boue, les vêtements en lambeaux, venaient de loin sans doute: leurs visages blêmes portaient les traces d'effroyables souffrances. La femme, une femme âgée, était évanouie; les enfants dormaient, mais une plainte déchirante s'échappaient sans cesse de leurs pauvres lèvres décolorées... Emue d'une immense pitié, ma cousine courut à sa voiture, prit dans son sac une petite fiole d'eau-de-vie et revint en humecter les lèvres des trois infortunés. Au bout de quelques instants, la femme ouvrit les yeux... de grands yeux fixes qu'on eut dits sans vie... et de ses mains tâtonnantes, pressa plus fortement contre sa poitrine les deux innocents qu'elle cherchait encore à protéger.

— "D'où venez-vous pauvre femme? demanda ma cousine.

— "Je ne sais plus, balbutia la malheureuse créature, ils sont venus... ils ont tout tué... nous nous sommes sauvés... et nous marchons... nous marchons toujours... Ils nous poursuivent, partons... Partons!... s'écria-t-elle tout à coup en cherchant à se lever.

— "Non, grand'mère, dit alors la fillette qui s'était réveillée et que la figure maternelle de ma cousine rassurait. Nous ne craignons rien ici, et la dame qui te parle a l'air bien bon... Mais nous avons bien faim, madame, et nous ne pouvons plus marcher tant nous sommes fatigués.

"Sans ajouter une parole, de ses bras robustes, ma cousine enleva l'un après l'autre les trois pauvres êtres, et les étendit dans le fond de la voiture couvert d'une forte litière, puis faisant faire demi-tour à

son cheval, elle reprit au galop le chemin de la ferme qu'elle venait de quitter. Là, aidée de ses amis, elle déshabilla la vieille femme qui se laissa faire sans paraître comprendre, et la mit au lit, en fit autant pour le petit garçon qui s'était à peine éveillé, et se disposait à agir de même pour la fillette quand celle-ci, d'un petit air raisonnable lui dit : Je n'ai pas besoin de me coucher, madame, je vous remercie, et si vous voulez seulement être assez bonne pour me donner un petit morceau de pain, je veillerai ma grand'mère dont toutes ces horreurs ont affaibli la pauvre tête. Il faut qu'elle me sente auprès d'elle, car elle est aveugle, voyez-vous, et moi seule peut m'en occuper.

“A cet endroit du récit, vous comprendrez sans peine ce que j'éprouvai, mon ami. Suspendue aux lèvres de la narratrice, je n'osais l'interrompre, attendant une nouvelle preuve qui vint confirmer mon espoir. Elle continua en ces termes :

“Dès que les malheureux furent restaurés, réchauffés, reposés, ma cousine interrogea la fillette qui, des trois, paraissait la moins troublée. Elle apprit que forcés de fuir l'invasion, après avoir vu détruire leur maison, la grand'mère et les deux enfants s'étaient d'abord cachés dans une maison de cantonnier dissimulée dans un bois, car l'infirmité de l'aïeule ne permettait pas d'aller vite. Pendant quinze jours, ils avaient marché ainsi, se cachant le jour, repartant la nuit, mangeant ce qu'ils trouvaient dans les champs : légumes, fruits, fuyant le bruit du canon qui semblait les poursuivre de sa voix tonnante, n'osant pas s'arrêter dans les endroits habités de peur d'y retrouver les bandits dont la barbarie avait détruit leur foyer si paisible, et peut-être tué le fils, le soutien de ces trois êtres abandonnés. A bout de force et de courage, la grand'mère et les deux enfants

s'étaient enfin écroulés dans le fossé où ma cousine les avait ramassés, pour attendre la mort qui devait finir leurs souffrances.

“Devant une détresse aussi grande, ma cousine n'hésita pas. Lorsque ses protégés furent en état de se mettre en route, elle les emmena tous trois dans sa ferme, et depuis un an bientôt, ils y vivent entourés de ses soins et de toute l'amitié de son grand coeur.

“Les larmes inondaient mon visage, un tremblement convulsif m'agitait et c'est à grand'peine que je pus balbutier :

— “Pouvez-vous nous dire le nom de ces infortunés, Madame ?

— “La grand'mère se nomme Alban, et les deux enfants sont ceux d'une fille morte qu'elle et son fils ont recueillis.

“La joie m'étouffait ; je me sentis défaillir et sans les soins affectueux de ces amis dévoués, je crois que je me serais sottement évanouie.

“Que vous dirais-je de plus, mon ami?... Demain je serai à Colleville ; demain je parlerai de vous à votre mère et je lui rendrai une parcelle du bonheur que votre séparation lui a coûté.”

Marthe Leroux.”

Martial avait écouté la lecture de cette longue lettre sans l'interrompre d'un seul mot. Lorsque l'abbé Dupuis leva les yeux sur lui, il le vit, pâle comme la mort, les mains crispées sur son coeur, les joues ruisselantes de larmes.

— Dieu a fait un miracle, mademoiselle Marthe a raison, dit-il pour rappeler à la réalité le pauvre garçon que la joie suffoquait, remerciez-le d'avoir rendu à votre tendresse ceux que vous pleuriez ; remerciez-le d'avoir mis sur votre route celle à qui vous devez tant que votre vie suffira à peine pour payer votre dette.

Au nom de Marthe, Martial sortit de

l'hypnose où il était plongé, et saisissant les mains de son ami, il s'écria :

— Oui, Dieu est bon ! Il a voulu que ce bonheur m'arrivât encore par elle !... Appelez sur elle et sur eux, mon cher abbé, les bénédictions du ciel !

Puis il lut et relut cent fois la bienheureuse lettre, en commentant les moindres mots, cherchant à deviner ce qu'elle ne disait pas, riant, pleurant, se livrant à mille folies. L'abbé Dupuis l'écoutait, répondait aux cent questions qu'il lui posait, approuvant les projets plus insensés les uns que les autres, qu'il faisait pour l'avenir, heureux de son bonheur, mais un peu inquiet de voir son ami oublier, dans l'excès de sa joie, les conditions pénibles de la vie présente et la longueur possible de sa détention.

Cet état d'exaltation dura plusieurs jours, rien ne l'atténuait, ni les durs travaux auxquels étaient condamnés les prisonniers, ni les humiliations subies, ni la misère, ni la faim. Il semblait que le jeune homme tout à son rêve vécut d'une autre vie. Son corps seul restait sur la terre d'exil, son âme s'envolait en Normandie, dans ce coin charmant qui abritait tout ce qu'il aimait.

Au bout d'une semaine, cependant, il devint silencieux, sombre même. A son ami qui s'inquiétait de ce changement d'humeur il répondait qu'il n'avait rien, mais qu'on s'habitue aussi bien au bonheur qu'au malheur. Pendant les heures de repos il s'isolait ; au camp il ne se mêlait pas à ses compagnons, fuyait même la société de l'abbé qui ne voyait pas sans effroi sa misanthropie, sans pourtant en deviner la cause. Un jour que Martial, plus sombre encore que de coutume, avait repoussé avec impatience la sollicitude de son ami, celui-ci plus peiné qu'il ne voulait le laisser paraître, se promenait mélancoliquement

dans le petit bois, se demandant ce qui pouvait rendre Martial si nerveux, quand il crut entendre un bruit de voix à quelques pas de lui. Il s'avança doucement et, caché par un buisson, vit le même Martial en conversation très suivie avec un soldat de garde dans lequel il reconnut le brave Jacob dont Marthe leur avait dit l'obligeance et la sympathie, mais à qui ni l'un ni l'autre n'avait jamais adressé la parole. Etonné, il allait se montrer, quand Martial un doigt sur les lèvres prit congé subitement de son interlocuteur et se dirigea rapidement vers les baraquements, tandis que le soldat reprenait sa faction comme si rien ne s'était passé.

Quel était ce mystère ?

Revenu près des prisonniers, l'abbé étudia son amie, scruta son visage pour découvrir ce qu'il lui cachait, mais en vain. Martial paraissait moins sombre, il causait avec ses camarades ; il vint même s'excuser de sa nervosité du matin. Son accès de misanthropie semblait passé, il demeurait sérieux, pensif, mais pas triste.

« J'ai cru à un mystère où il y avait sans doute un accident très banal, se dit le bon abbé, Martial a compris que, comme nous tous, il doit se résigner ; il sait que le bonheur l'attend au retour, cela l'aidera à prendre son mal en patience... Je me suis inquiété à tort. »

L'abbé Dupuis avait-il vraiment tort de s'inquiéter?... C'est ce qu'un avenir proche devait lui apprendre.

CHAPITRE XVI

LA VOYAGEUSE

Une cinquantaine de maisons enfouies dans la verdure, éparpillées sur les deux rives d'une charmante rivière et sur les pentes boisées des côteaux qui encadrent

la jolie vallée de Valmont, quelques fermes avec leurs clos de pommiers, leurs bâtiments épars au milieu des pâtures, et les rangées d'ormes qui les entourent, tel est le petit village normand de Colleville, dominé par son église rustique penchée sur une petite montagne.

Par un bel après-midi de septembre, une jeune fille modestement vêtue s'avance allègrement sur la belle route de Fécamp qui traverse le hameau. Tout en admirant les prés arrosés par la petite rivière limpide, les coteaux où l'automne met déjà des teintes d'or rouge; tout en respirant avec bonheur les senteurs sylvestres où se mêle la brise de la mer, la voyageuse passe en revue les événements de l'année qui vient de s'écouler. Devant le calme de cette belle nature, devant la paix qui se dégage de tout ce qui l'entoure, elle se demande si elle n'a pas rêvé les horreurs vécues, si l'invitation barbare, l'exode misérable, l'incarcération, la misère, ne sont pas des créatures de son cerveau; s'il est bien vrai qu'elle ait vu tant de souffrance, qu'elle en ait tant supporté elle-même?... Mais alors une image se dresse devant elle; elle revoit le petit bois de pins, le prisonnier douloureux, le malade délirant, le convalescent et enfin, le fils dont elle va consoler la mère... A cette pensée son pas s'accélère, l'émotion soulève sa poitrine, elle voudrait avoir des ailes pour porter plus vite la bonne nouvelle.

Voici l'église juchée sur son éminence; plus loin c'est la gare silencieuse. Sur la voie où passe à peine quatre trains par jour, les poules picorent en toute sécurité. Puis la rivière rapide mais peu profonde dont le cours alimente des scieries, des moulins, des sucreries, etc.

Munie de renseignements précis, Marthe s'engage sans hésiter sur le pont rustique qui la traverse, et regarde. En face

d'elle, une adorable route tournante encaissée entre les deux talus boisés, s'enfonce dans la campagne. Une ombre mystérieuse piquetée de tâches d'or, règne sous les grands ormes qui la bordent. A sa gauche, sur le bord même de la rivière ronronne mélancoliquement un vieux moulin tout blanc de farine, mu par une roue à larges palettes qui frappent l'eau du ruisseau en la faisant bouillonner. Autour du bâtiment une nuée d'hirondelle voltigent sans cesse; des nids sont là par centaines, depuis que le moulin existe peut-être, où les jolies messagères du printemps reviennent chaque année déposer leurs oeufs.

En face du moulin, à l'entrée de la route une jolie maison couverte d'espaliers, se dresse au milieu d'une large pâture où paissent en liberté les placides ruminants. Un petit jardin plein de fleurs, encadre la maison séparée de la pâture par une simple clôture de lattes. Les poules grattent la menue paille jetée à la porte du moulin.

Marthe contemple cette maison, but de son voyage, et se sent envahie d'une émotion profonde.

— Bonjour, madame, dit près d'elle une petite voix fraîche.

Absorbée par ses pensées, la jeune fille n'a pas vu un petit garçon d'une dizaine d'années, penchée sur le parapet du pont, et qui pêche à la ligne. Elle baisse les yeux et tressaille à la vue du visage enfantin levé vers elle. Dans ces grands yeux gris, dans ce front intelligent, dans cette bouche sérieuse et bonne elle retrouve des traits gravés dans sa mémoire et dans son coeur.

— Bonjour mon petit ami, répondit-elle en s'approchant du gamin. Que fais-tu là?

— J'essaye d'attraper des truites... vous

savez, madame, il y en a beaucoup dans la rivière.

— Et en attrapes-tu?

— Oh! ça n'est pas facile... on dirait qu'elles ont des yeux partout... mais c'est égal je les aurai... comme on aura ces sales boches, n'est-ce pas madame?

L'énergie avec laquelle le petit bonhomme avait dit ces derniers mots fit sourire la jeune fille.

— Tu ne les aimes pas les boches? demanda-t-elle.

— Oh non! répondit l'enfant avec indignation.

— Parce que c'est à cause d'eux que ma grand'mère pleure tout le temps et que mon cher Tonton n'est plus là!

Les yeux pleins de larmes, Marthe ne put résister au désir de serrer l'enfant dans ses bras, à la grande stupéfaction du bambin.

— Mais vous pleurez aussi, dit-il, et pourquoi que vous m'embrassez comme ça? Vous me connaissez donc?

— Oui, je te connais mon cher petit, et je viens pour causer avec ta grand'mère.

Sans en entendre davantage, l'enfant jeta sa ligne et se précipita vers la maison, en criant de tous ses forces:

— Grand'mère, y a une belle dame qui veut te parler... elle m'a embrassé, et elle pleure!

A ces exclamations, une fillette, de deux ans plus âgée que le gamin, sortit de la maison en lui faisant signe de se taire.

— Chut donc Pierrot, tu sais bien que Grand'mère se repose à cette heure-ci!

Penaud, maître Pierre s'arrêta tout net dans son élan et répéta à voix basse;

— Mais, Madeleine, c'est une dame qui veut parler à Grand'mère.

Marthe avait suivi l'enfant et se trouvait maintenant à la porte du jardin. La

fillette vint à sa rencontre et lui dit en souriant:

— Entrez, madame; ma grand'mère repose, mais si vous voulez bien attendre une minute, elle ne tardera pas sans doute à se réveiller.

Marthe attendrie regardait la petite fille qui lui apportait un siège. Assez grande pour son âge, les cheveux châtain clair réunis en une lourde natte, les yeux bleus, le teint mat, elle respirait la bonté, la douceur et l'intelligence. C'était bien l'enfant que Martial lui avait dépeint; aux petits soins pour l'infirme, affectueuse pour l'oncle qui l'avait recueillie, maternelle pour son petit frère.

— Puisque votre Grand'mère repose, ma mignonne, dit Marthe, voulez-vous que nous causions un peu tous les trois?

Pierrot resté muet depuis le reproche de sa soeur, était en contemplation devant la belle dame.

— Mais oui, madame, avec plaisir.

— Venez donc vous asseoir près de moi; je vous raconterai une belle histoire.

La soeur et le frère s'assirent, la première sur un tabouret, le second par terre, et tous deux, leurs grands yeux interrogateurs levés sur la dame inconnue, attendirent qu'elle commençât l'histoire annoncée.

— Il y avait une fois un grand royaume...

— C'est une histoire pour de vrai, madame? demanda maître Pierre.

— Oui, mes chers petits, c'est une histoire vraie hélas!... mais écoutez bien... Dans ce royaume régnait un homme méchant; si méchant, si cruel, qu'il parvint à armer les uns contre les autres, des peuples qui auraient dû vivre toujours en paix et s'aimer. Tout d'abord, avant que la nation valeureuse qu'il combattait ait eu le temps de se ressaisir, son armée occupa quelques

provinces après avoir déloyalement envahi et mutilé un petit pays qui avait préféré se sacrifier que de forfaire à l'honneur. Dans un des combats qui ensanglantèrent la plaine, le méchant roi fit des prisonniers qu'il envoya dans un camp, en même temps que les habitants d'un pauvre village démoli par la mitraille... Les malheureux, militaires et civils, souffrirent beaucoup du froid, de la faim, et surtout de l'ignorance où ils se trouvaient pour la plupart, du sort des êtres chers qu'ils avaient laissés au pays. Un de ces prisonniers, un soldat, se désespérait car, après la bataille, lorsque l'ennemi était repoussé, il avait retrouvé son village dévasté, sa maison démolie, et nulle trace de sa mère infirme qu'il avait dû laisser, sans autre appui que deux jeunes enfants.

A ce moment du récit, Madeleine pâlit, joignit étroitement ses petites mains, et dit d'une voix étouffée :

— Mon Dieu !

Le jeune Pierre écoutait de toutes ses oreilles une histoire qui lui paraissait cent fois plus belle qu'un conte de fée.

En voyant l'émotion de la fillette, Marthe sourit et lui mit affectueusement la main sur l'épaule.

— Le pauvre garçon souffrait cruellement, continua-t-elle, mais le bon Dieu eut pitié de lui en lui envoyant des amis qui surent adoucir sa peine en la partageant avec lui. Un jour, par suite d'une convention spéciale, les prisonniers civils furent renvoyés chez eux. Parmi ceux-ci une jeune fille qui avait été assez heureuse pour donner ses soins aux prisonniers pendant une épidémie, s'intéressa particulièrement au malheur du soldat; elle lui promit de faire des recherches une fois rentrée dans son pays, pour retrouver sa mère et lui dire de ne plus pleurer celui qu'elle croyait perdu... Elle tint parole, mais

elle eut échoué dans toutes ses recherches si Dieu, dans son infinie bonté, n'avait mis sur sa route, la seule personne qui pouvait la renseigner... Elle se mit donc en chemin le jour même et trouva au bout de son voyage, deux bons enfants ayant gardé présent dans leur coeur, le souvenir du cher disparu.

— C'est bien vrai, madame, interrompit la fillette, mon cher oncle Martial n'est pas mort ?

— Quoi ? s'écria Pierrot. Qu'est-ce que tu dis ?

— Oui, mon Pierrot, l'histoire que cette belle dame vient de nous raconter, c'est l'histoire de notre pauvre Tonton... n'est-ce pas madame ?

Les deux enfants tenaient leurs regards anxieux rivés sur les yeux de Marthe, n'osant croire encore à leur bonheur.

— Oui, mes mignons, c'est l'histoire de votre oncle. Il est prisonnier, il a bien souffert, mais il vit et n'aspire plus qu'au bonheur de vous presser dans ses bras.

Le petit garçon se leva d'un bond, les traits illuminés, et se mit à gambader comme un fou autour du jardin, en poussant des cris de triomphe, tandis que Mademoiselle, les yeux pleins de larmes, appuyait sa jolie tête sur l'épaule de la bienheureuse messagère.

Au bruit que faisait le gamin, une femme au bon visage maternel sortit d'une ferme située en face de la petite maison, traversa la route et vint s'accoter à la barrière.

— Eh bien petite, qu'est-ce qui t'arrive ? puis apercevant Marthe : "Excusez-moi, madame, je ne vous savais pas là... qu'y a-t-il pour votre service ?

Marthe s'était levée à la vue de la brave femme dans laquelle elle devinait la bienfaitrice de la mère et des enfants. Elle s'a-

vança à sa rencontre, les deux mains tendues :

— Soyez bénie, madame, votre belle action aura sa récompense !

— Faut-y pas s'entr'aider entre braves gens?... Je n'ai rien fait d'extraordinaire... mais puis-je savoir...

— Grâce à vous, chère madame George, des êtres qui se croyaient séparés pour toujours, auront le bonheur de se revoir... Le fils de madame Alban, l'oncle de ces enfants, vit. J'ai la grande joie de leur apporter la nouvelle.

— C'est-y Dieu possible!... Ah! la pauvre chère femme va-t-elle être heureuse!

Et la bonne fermière serrant les deux petits dans ses bras, ne chercha pas à retenir les larmes de joie qui coulaient de ses yeux.

Marthe dut lui dire comment elle avait connu sa belle action et recommencer pour elle le récit qu'elle venait de faire aux enfants, récit coupé par des exclamations, des hélas!, des c'est-y Dieu possible! innombrables.

Absorbés par l'intérêt de cette narration palpitante, les trois auditeurs qui restaient suspendus aux lèvres de la conteuse, tressaillirent au son d'une voix douce et inquiète qui disait :

— Où êtes-vous mes enfants?... Est-ce qu'il y a quelqu'un avec vous?... Il me semble entendre une voix étrangère.

Madeleine, un doigt sur les lèvres, se précipita vers sa grand'mère.

— Il y a une dame grand'mère, qui veut te parler; elle causait avec nous en attendant que tu te réveilles. Elle nous racontait une histoire si belle que nous ne t'avons pas entendu te lever.

— Une dame?... Mène-moi près d'elle ma fille.

Marthe contemplait avec une profonde émotion le visage noble et doux tourné

vers elle. Dans les traits empreints d'une douleur inconsolable, dans les yeux grands éteints, dans le front intelligent, dans la bouche, dans toute la personne elle retrouvait le prisonnier resté là-bas, et sentait naître en elle une affection toute filiale pour la mère martyre à qui elle venait rendre le bonheur.

Lorsque la vieille dame fut assise, Marthe s'agenouilla près d'elle et déposa sur sa main blanche et fluette un baiser respectueux, en disant :

Madame Alban attira la jeune fille contre sa poitrine en lui disant :

— Dieu éprouve parfois cruellement ses créatures pour leur faire goûter plus profondément les joies qu'il leur réserve.

Stupéfaite du geste et des paroles de l'étrangère, madame Alban passa la main sur la tête penchée vers elle comme pour voir avec ses doigts, ainsi que font les aveugles.

— Qui êtes-vous pour me parler ainsi? dit-elle. Connaissez-vous le malheur qui m'a frappée?... Il n'est plus de joie pour moi puisque mon fils n'est plus!

— Dieu vous défend de désespérer, madame, puisque dans sa bonté infinie, il a permis que j'arrive jusqu'à vous.

— Que dites-vous? Pourquoi votre présence doit-elle atténuer mon espoir!...

La pauvre femme pâle comme une morte, les mains crispées sur sa poitrine, pouvait à peine parler.

— Parce que j'arrive de très loin, répondit Marthe doucement, et que j'ai partagé les souffrances des malheureux exilés qui pleuraient la disparition des êtres chers.

— Mon Dieu! balbutia la pauvre mère, je deviens folle... ces exilés...

— Ces prisonniers... ces soldats prisonniers...

— Mon fils!... Ah! ne faites pas luire

un espoir qui me tuerait en s'évanouissant, ayez pitié de ma douleur!

— Le bonheur que je vous apporte fera fuir cette douleur... espérez... espérez... les morts seuls ne reviennent pas... et votre fils reviendra!

Un soupir répondit à ces paroles, les yeux clos, les lèvres blêmes, madame Alban se laissa aller sans connaissance, sur le dossier de son fauteuil.

Des soins empressés, les caresses de ses petits enfants la rappelèrent bientôt à la vie.

Dès qu'elle eut repris ses sens ses mains tremblantes se tendirent, cherchant celle qui venait de lui rendre l'espérance et qui agenouillée près d'elle, attendait avec anxiété qu'elle rouvrit les yeux.

— Est-ce bien vrai, dit la pauvre femme d'une voix faible, n'ai-je pas rêvé? Mon petit Martial... mon fils n'est pas mort?

— Votre fils vit et aspire au jour, proche nous l'espérons tous, où il pourra vous serrer sur son coeur et vous faire oublier par sa tendresse tout ce que vous avez souffert.

— Je ne me rappelle plus avoir souffert, puisque mon enfant m'est rendu! dit la vieille dame avec ferveur, mais ma joie me fait oublier ce que je vous dois madame; comment reconnaître jamais ce que vous faites pour une pauvre vieille maman?

— J'avais promis à votre fils de vous chercher, de vous trouver; je suis amplement payée par le bonheur que je vous apporte à tous deux, répondit Marthe.

— Vous avez vu mon fils... vous lui avez parlé... voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Marthe profondément émue, mit son front rougissant sous les lèvres de la vieille dame qui y déposa un baiser maternel

tandis que les deux enfants se serraient contre leur grand'mère en ne quittant pas du regard la dame étrangère vers laquelle ils se sentaient invinciblement attirés.

La bonne madame George qui avait assisté silencieuse et discrète à toute cette scène ne put se tenir plus longtemps.

— Vous pouvez l'embrasser la chère mignonne, allez madame Alban, car je suis sûre qu'elle est aussi bonne que belle... ça ne trompe pas ces figures là!

— Personne ne se connaît mieux que vous en bonté, chère amie, dit l'aïeule en tendant la main à la fermière. D'ailleurs, je suis absolument d'accord avec vous: à sa voix que j'ai déjà reconnu que notre visiteuse possède la vertu que vous pratiquez si bien vous-même.

— Moi... moi... je n'ai rien fait d'extraordinaire, bougonna la brave femme, tandis qu'elle vient, Dieu sait d'où, pour vous apporter des nouvelles de votre lieu, après voir remué ciel et terre pour vous découvrir.

— Nous avons fait toutes deux ce que nous devons, ma bonne madame George, et en sommes également récompensées par le bonheur que nous semons autour de nous.

— Ça c'est vrai... mais je bavarde, je bavarde et la maman attend avec impatience que vous lui racontiez votre histoire. Je m'en retourne à mes affaires, vous me direz tout ça plus tard.

Avec son gros bon sens, la brave fermière avait compris que ces deux femmes avaient besoin d'être seules et que la mère voulait garder jalousement les confidences qu'allait lui faire la jeune fille. Les gens du peuple ont souvent de ces délicatesses ignorées de ceux qui leur sont soi-disant supérieurs.

Dès que madame George les eut quittées, Marthe commença le récit de tout ce qui

concernait Martial. Elle dit comment elle l'avait remarqué à cause de sa tristesse, comment elle avait été appelée à lui donner des soins ainsi qu'à ses camarades, comment elle lui avait arraché le secret de son chagrin, quel soulagement il avait éprouvé à parler sans cesse de ceux qu'il croyait perdus, et termina en disant que, évacuée comme tous les civils, elle avait promis de consacrer sa vie à retrouver les traces des disparus.

Mais c'est par d'autres que Madame Alban devait savoir de quel dévouement, de quelle abnégation elle avait fait preuve pendant sa détention, car la jeune fille parla d'elle le moins possible, ne se mettant personnellement en cause que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement, exaltant l'amitié de l'abbé Dupuis, ses soins, ses exhortations.

La mère suspendue aux lèvres de la narratrice, écoutait avec une profonde émotion le récit des souffrances endurées par ce fils tant pleuré. Pour les enfants, aucune des histoires racontées par leur oncle à la veillée, n'égalait celle dont il avait été le héros.

Puis ce furent des questions sans fin; l'aveugle se fit répéter certains détails, voulut connaître toutes les particularités de la maladie, pleurant à la pensée des maux qui avaient terrassé son enfant, souffrant de ses souffrances. Marthe répondit sans se lasser. C'était une joie pour elle de parler du cher absent.

L'après-midi passa comme un songe. Le soir vint sans que personne se fût aperçu de la fuite du temps. Il fallut que madame George appelât tout le monde à la soupe pour qu'on se rendit compte de l'heure avancée.

Autour de la table familiale, la conversation reprit; on avait tant à apprendre d'un côté, tant à dire de l'autre!

— Mais vous? demanda enfin la fermière, vous ne nous avez pas dit comment vous vous trouviez là-bas?

— J'ai subi le sort de beaucoup de mes infortunés compatriotes; j'ai été emmenée en captivité au moment de l'invasion du village où j'étais institutrice.

Et Marthe dut faire encore le récit de l'exode lamentable où les malheureux habitants de St-B. avaient tant souffert, et de leur vie au camp d'Oberhaunt, en passant sous silence ce qu'elle avait enduré personnellement de la grossièreté du commandant et de ses enfants, et le sacrifice qu'elle avait consenti pour une autre.

Les émotions de cette journée eurent enfin raison des forces de tous; les enfants, malgré les efforts prodigieux pour garder les yeux ouverts, furent terrassés par le sommeil; Madame Alban brisée par la joie d'avoir retrouvé son fils et la douleur de le savoir prisonnier, en bute aux vexations, aux sévérités d'un ennemi haineux, dut gagner son lit après avoir mis tout son cœur dans le baiser maternel qu'elle donna à celle qui lui avait rendu la vie en lui rendant son enfant; Marthe se retira dans la petite chambre que lui avait aménagée Mme George.

De ferventes prières d'actions de grâces échappées de tous ces cœurs heureux, montèrent ce soir là, en gerbe vers le Ciel.

Alors une vie paisible commença pour notre héroïne. Madame Alban n'avait pas voulu entendre parler de départ, et, soutenue par la bonne fermière, avait obtenu de la jeune fille qu'elle resterait à Colleville jusqu'à nouvel ordre. Marthe s'était fait prier pour la forme, car son plus vif désir était de demeurer près de la mère de son cher Martial, près des enfants qu'il aimait tant et pour lesquels elle se sentait déjà une très profonde affection.

C'était un peu de lui qu'elle retrouvait

en eux et son plus grand bonheur était d'entendre parler, par sa mère, des jours précédant leur rencontre, tandis que madame Alban faisait redire sans cesse les événements de l'année terrible qui venait de s'écouler.

Le reste du temps était employé par les leçons aux enfants heureux d'avoir retrouvé l'enseignement attrayant que Marthe leur dispensait, comme autrefois leur oncle, et par les travaux de la ferme que sur la demande expresse et pour reconnaître un peu l'hospitalité offerte si généreusement et de si grand coeur, madame George avait consenti à lui confier.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le jour béni où la joie était rentrée dans la maison; septembre touchant à sa fin une vapeur humide s'élevait de la vallée et venait s'accrocher aux branches des saules qui bordent la petite rivière limpide; dans les prés, les bestiaux attachés en rang à leurs piquets tondaient mathématiquement d'une langue nonchalante les luzernes et les colzas semés spécialement pour eux; dans les bois, les lapins qui jouissaient d'une sécurité parfaite par suite de l'interdiction de la chasse, se livraient à de folles parties de saute-mouton, et le moulin autour duquel les hirondelles menaient encore leur ronde échevelée, faisait monter dans l'air pur son bourdonnement monotone, le tintement régulier de sa petite sonnette et le claquement de ses roues frappant l'eau en cadence.

Séduite par la poésie qui se dégagait de cette belle nature, Marthe, accompagnée des deux enfants, était partie depuis le matin pour une grande excursion. Madame Alban, un ouvrage de tricot entre les doigts, gardait la maison, visitée à chaque minute par la fermière qui traversait la route et venait s'assurer que sa protégée n'avait besoin de rien.

Assise dans un fauteuil de paille dans le petit jardin, la veille dame causait avec Madame George, quand le facteur débouchant du chemin creux, s'appuya à la barrière en disant:

— J'ai une lettre pour ici... et elle vient de loin j'vous assure... C'est-y donc que vous connaissez quèqu'un qu'est prisonnier? Elle a passé par la Suisse et j'sais pas quoi encore?

Le bonhomme ouvrit la barrière et tendit la lettre à la fermière.

— C'est pour vous madame Alban, dit-elle. C'est peut-être bien de votre garçon.

— Mon Dieu! balbutia l'aveugle étreinte par une émotion terrible en serrant la lettre contre son coeur.

Madame George fit entrer le facteur et lui offrit un verre de cidre.

— Merci bien, et bien le bonjour la compagnie, dit le bonhomme en s'en allant.

— Vous êtes là, chère amie? demanda madame Alban qui n'entendait plus de bruit.

— Oui je suis là.

— Je n'aurai jamais la patience d'attendre que les enfants reviennent... soyez bonne, lisez-moi cette lettre.

— Mais si elle est de votre fils?

— Je n'ai pas de secret pour vous, vous le savez bien... et je serai heureuse que vous partagiez ma joie... lisez, lisez vite.

La brave fermière se rendit au désir de l'aveugle, et, sans plus attendre ouvrit la bienheureuse lettre.

“Enfin ce cauchemar effroyable est fini, ma mère chérie, disait Martial, je t'ai retrouvée; je ne demande plus à toute heure du jour si tu vis, si nos chers petits ne sont pas perdus pour nous! Je revis moi-même, et cela, grâce à l'ange que Dieu m'a envoyé dans ma misère... Jamais tu ne l'aimeras assez pour sa bonté, son dévoue-

ment, son abnégation... Si tu as un jour la joie de me presser dans tes bras, chère mère, c'est à elle que tu le devras car elle m'a sauvé la vie... plus que la vie, la raison... L'incertitude où j'étais de votre sort me conduisait doucement à la folie. Elle est venue, et sa seule présence a versé du baume dans mon coeur; elle a pleuré avec moi; elle a écouté mes plaintes et le calme est descendu dans mon âme. Je souffrais toujours, mais avec plus de résignation... Nous serons ses éternels débiteurs, nous ne pourrons jamais nous acquitter envers elle de tout ce que nous lui devons, ma vie, la tienne, car je sais bien que tu n'aurais pu me survivre, le bonheur de nos petits.

“Depuis son arrivée ici, Marthe n'a cessé de se sacrifier pour les autres, allant jusqu'à renoncer à la liberté pour ne pas séparer une mère de ses enfants, s'oubliant sans cesse, vivant non pour elle mais pour ses compagnons d'infortune. De retour en France, alors qu'elle aurait pu penser enfin à elle, c'est encore à ceux qu'elle quittait qu'elle se dévouait.

“Aime-la mère, elle t'a conservé ton fils, et si tu veux que ce fils soit tout à fait heureux, consens à l'appeler ta fille!

“Comment pourrions-nous nous acquitter jamais envers la généreuse femme qui vous a secourus?... Je ne trouve pas de mots assez éloquentes pour dire ce que j'éprouve, mon coeur déborde de reconnaissance, et si Dieu exauce mes prières, il comblera cette digne et bonne créature de toutes les félicités.

“Et maintenant, chère mère, courage, patience; nous pouvons rester encore longtemps séparés. Ta part est la meilleure pourtant car tu es auprès de toi la moitié de moi-même, celle qui a pris de mon coeur tout ce qui n'est pas à toi. Elle va t'entourer de soins, d'affection, et cette pensée m'aidera à supporter les douleurs

de l'exil. Que les petits reportent sur elle l'affection qu'ils m'ont toujours témoignée, qu'ils la considèrent comme leur mère, ils ne pourront me donner une plus grande joie.

“Partagez-vous tous les baisers que je vous envoie du plus profond de mon coeur.
Martial”.

A cette lettre l'abbé Dupuis avait ajouté ces lignes:

“Madame,

“Je suis heureux de me joindre à votre fils pour vous dire combien je me réjouis de vous savoir rassurée sur son sort. La présence de mademoiselle Leroux auprès de vous est une bénédiction; je l'ai vue à l'oeuvre, c'est une sainte fille qui mérite toute l'affection d'une âme chrétienne.

“Croyez, madame, à mes sentiments respectueux.

L. Dupuis, abbé.”

Madame George terminait à peine sa lecture, quand les voix joyeuses des enfants se firent entendre dans le chemin creux.

— Grand'mère, nous avons rapporté beaucoup de fleurs, s'écria Pierrot en entrant comme un fou et en déposant une gerbe de bruyères sur les genoux de la vieille dame.

Marthe et Madeleine, plus calme, pénétraient dans le jardin, les bras également chargés de fleurs et de feuillages. Elles s'approchèrent toutes deux, de madame Alban, l'embrassèrent affectueusement.

L'aveugle aussi émue qu'heureuse de la lettre de son fils, saisit la main de Marthe en lui disant:

— Venez ici, cachottière... j'en apprends de belles sur votre compte.

— Quoi donc, madame? dit-elle éton-

née en regardant la fermière qui,, riant sous cape, lui montra la lettre qu'elle tenait encore à la main.

Marthe reconnut l'écriture de Martial, comprit, et rougissante, s'agenouilla près de l'aïeule qu'elle entourait de ses bras.

— C'est une lettre de lui? demanda-t-elle.

— Oui, et vous mériteriez que je ne vous la montre pas pour avoir caché la vérité.

— Moi... je vous ai caché...

— Oui, vous, qui m'avez sans cesse parlé du dévouement de l'abbé Dupuis sans me dire que mon fils vous devait la vie; vous, qui vous êtes sacrifiée volontairement à vos compagnons d'infortune, qui vous sacrifiez encore à moi...

— Ne dites pas cela, madame; je ne me sacrifie pas ici, je suis heureuse de rester près de vous et de ces chers petits. C'est moi qui dois vous être reconnaissante de m'avoir permis de ne pas vous quitter.

— Alors, vous ne me quitterez plus jamais... ma fille! dit la vieille dame en serrant Marthe sur son cœur.

— Ma mère! murmura la jeune fille tandis que des larmes de bonheur s'échappaient de ses yeux.

Les deux enfants regardaient avec stupeur leur grand-mère et leur amie, et se demandaient s'ils devaient se réjouir ou pleurer d'une scène qu'ils ne comprenaient pas. Madame George qui les observait et voyait leur inquiétude s'approcha d'eux, les prit dans ses bras en leur disant:

— Seriez-vous content si mademoiselle Leroux restait toujours avec vous?

— Oh! oui! répondirent les deux petits avec élan.

— Et si elle devenait votre tante?

Madeleine et Pierre interrogeaient la fermière de leurs grands yeux lumineux.

— Quand votre oncle sera revenu elle

sera madame Alban... votre tante par conséquent... ça ne vous ennuiera pas?

Sans répondre, Pierrot s'échappa des mains de la brave femme et vint impétueusement se jeter au cou de Marthe en s'écriant:

— C'est-y vrai, mademoiselle, que vous serez ma tante?... Oh! là là, c'que je suis content!

Madeleine plus pondérée mais aussi affectueuse avait rejoint son frère et embrassait tendrement la jeune fille.

— Oui mes mignons, votre cher grand'mère veut bien m'appeler sa fille... Nous ne nous quitterons plus et lorsque votre oncle reviendra, toutes nos affections réunies lui feront oublier les misères, les souffrances qu'il a subies sur la terre d'exil. Jusque là nous entourerons votre grand-mère de tant de soins, de tant de tendresse qu'elle sera bien forcée d'être heureuse et de supporter avec courage et résignation l'absence de celui que nous aimons tous.

Dans la petite maison rustique quatre cœurs battaient maintenant à l'unisson... cinq pourrais-je dire, car la brave fermière aspirait au retour du prisonnier avec autant d'ardeur que ses protégés. Elle n'avait pas d'autre famille que sa cousine. Son mari était mort depuis quelques années ainsi que son fils unique et l'affection qu'elle éprouvait pour ceux qu'elle avait sauvés de la mort comblait le vide laissé dans son cœur par ces deux morts successives. Elle se réjouissait donc sincèrement du bonheur de ses amis et faisait des vœux pour que Martial fut bientôt rendu à l'amour de sa mère et de sa jolie fiancée.

A partir de ce moment, la famille Alban mena une vie calme et paisible dont les lettres du prisonnier rompaient seules la monotonie heureuse. Trop espacées, trop concises, ces lettres mettaient pourtant un rayon de joie dans ces cœurs affectueux

qui pensaient n'avoir plus qu'à s'armer de patience pour atteindre le moment béni de la réunion.

La mère et les enfants vivaient donc dans une quiétude presque absolue et suivaient avec une attention confiante la marche des évènements, plus heureux à mesure que le temps et la vaillance héroïque de notre armée venaient à bout d'un ennemi féroce, quand le ciel s'assombrit de nouveau.

L'automne avait fui; le mois de décembre ramenant avec lui le froid, l'humidité, la tristesse des jours courts, forçait nos amis à se calfeutrer dans la petite maison. Réunis dans la salle autour de l'âtre chacun avait repris ses occupations d'hiver; la grand'mère que la cécité immobilisait, tricotait du matin au soir. Le travail de ses doigts agiles avait déjà réchauffé de nombreux soldats dans la tranchée. Comme toutes les femmes de France, elle participait selon ses moyens à l'élan de charité qui, depuis le début de la guerre, pourvoyait au bien-être de nos chers défenseurs.

Marthe partageait son temps entre les soins donnés à la mère, l'instruction des enfants et l'aide qu'elle apportait à madame George dans la conduite de la ferme.

Tout le monde était donc aussi heureux que les circonstances le permettaient, quand, tout à coup, Martial cessa d'écrire. Un mois, six semaines, deux mois se passèrent... rien n'arriva. Marthe torturée d'inquiétude, ne voulant pas que la pauvre mère partageât ses angoisses, poussa la charité jusqu'à inventer de courts billets, comme s'ils continuaient à arriver régulièrement mais elle vivait dans un tourment constant et cherchait incessamment une explication au silence de son fiancé.

Autre chose vint encore ajouter à son inquiétude. Au commencement de décem-

bre elle reçut une lettre de l'abbé Dupuis dans laquelle ce dernier lui annonçait que par suite de conventions spéciales, il s'était fait entre la France et l'Allemagne un échange de médecin et d'infirmiers et qu'ayant été désigné, il avait quitté le camp d'Oberhaunt et se trouvait maintenant dans une ambulance de Dijon où il avait repris ses fonctions sans avoir eu matériellement le temps de faire un détour pour voir Madame Alban et lui apporter des nouvelles de son fils qu'il avait d'ailleurs laissé en parfaite santé.

Marthe avait cru deviner dans cette lettre un certain embarras. L'abbé y parlait de son ami avec une contrainte tout à fait contraire à son caractère simple et franc, et cela avait troublé la jeune fille. Le silence complet qui avait suivi devait donc lui paraître d'autant plus grave que Martial abandonné à lui-même, sans l'aide moral que l'affection de l'abbé lui apportait, avait pu retomber dans le désespoir des premiers jours... pis encore peut-être.

La pauvre enfant ne voulait pas se laisser aller à ses craintes; elle luttait d'autant plus qu'il lui fallait dissimuler devant la grand'mère et les enfants, mais ses jours et ses nuits étaient empoisonnés par l'anxiété qui emplissait son cœur. Seule, Madame George était dans sa confidence. Avec son grand-cœur toujours prêt à s'ouvrir au malheur, la brave fermière faisait tout son possible pour rassurer son amie, pour trouver des raisons naturelles à ce silence incompréhensible, mais en elle-même, elle n'en augurait rien de bon.

CHAPITRE XVII

ÉVASION

Pendant que Marthe cherchait avec angoisse à s'expliquer le silence du prison-

mier, celui-ci tentait de mettre à exécution le plan germé dans son cerveau quelques jours après la réception de la bienheureuse lettre qui lui annonçait la réunion inespérée de sa mère et de sa fiancée. L'attitude singulière remarquée chez Martial par l'abbé Dupuis n'avait fait que se confirmer à mesure que les jours passaient; les colloques mystérieux avec Jacob s'étaient répétés fréquemment, et l'abbé surpris de ces entretiens qu'il ne s'expliquait pas, se sentait en même temps peiné de ne plus avoir comme autrefois la confiance de son ami.

L'ordre d'échange des médecins et infirmiers était arrivé sur ces entrefaites. Martial avait appris la nouvelle avec un calme singulier et n'avait manifesté qu'un regret frisant l'indifférence, à l'heure de la séparation. L'abbé Dupuis avait été tellement bouleversé d'une attitude si peu conforme à la nature affectueuse du compagnon dont il partageait les misères depuis plus d'un an, qu'il n'avait pu dissimuler, dans sa lettre à Marthe, le trouble jeté dans son âme par une transformation dont il ne devinait pas les causes.

Ces causes, elles étaient dans le désir ardent de rejoindre coûte que coûte, les êtres chers qui se disputaient le cœur du prisonnier. A partir du moment où il avait vu sa mère chérie, ses enfants et sa bien-aimée réunis, il n'avait plus eu qu'une pensée; s'échapper de sa prison, tromper la vigilance de ses geôliers, fuir la terre d'exil où il avait tant souffert, et rentrer en France. Maintenant que la présence de Marthe ne l'aidait plus à supporter les humiliations, les misères d'une détention cruelle, sa patience était à bout. Il se sentait prêt à risquer sa vie pour reconquérir sa liberté et ne demandait qu'une seule chose: reprendre les armes, écraser l'envahisseur, donner s'il le fallait son sang

pour sa Patrie, après s'être retrempé dans l'amour de sa mère et de sa chère Marthe.

Il avait gardé le silence vis-à-vis de l'abbé Dupuis dans la crainte que ce dernier ne tentât de le détourner de son projet et n'avait pas appris sans une certaine joie la nouvelle de son départ qui lui laissait le champ absolument libre.

Son plan bien soigneusement mûri, Martial avait trouvé en Jacob une aide précieuse. Le brave homme, en souvenir de Marthe, s'était chargé de lui procurer des vêtements de paysan avec lesquels il passerait plus facilement inaperçu, ainsi que des vivres, une carte de la région, une boussole, et il était convenu que le tout serait déposé par le soldat à la tombée de la nuit, dans un taillis du petit bois.

La surveillance rigoureuse des premiers jours s'étant un peu relâchée, les prisonniers jouissaient d'une liberté relative, aux heures de travail. Leurs gardiens, pourvu qu'ils répondissent à l'appel avant de reprendre le chemin du camp, à la tombée de la nuit, les laissaient s'écarter dans les bois, où ils traçaient une route, bien certains d'ailleurs que la moindre tentative d'évasion serait aussi vite arrêtée qu'entreprise, car ces mêmes bois étaient sillonnés, nuit et jour par des patrouilles.

Malgré les difficultés, les impossibilités même que présentait son plan, Martial n'hésita pas à le mettre à exécution tant la vie lui était devenue à charge; mais pour ne pas compromettre le bon Jacob, il avait refusé de tenter l'aventure un jour où ce dernier ferait partie de l'escouade de travail, de même qu'il n'avait mis personne dans sa confiance de peur d'indiscrétion.

Novembre s'annonçait doux et sec. Martial décida ne pas attendre davantage et de profiter de la première occasion qui se présenterait à lui. Dans les bois encore

feuillus où travaillaient les prisonniers, d'épais taillis permettaient d'échapper à l'œil vigilant des soldats de garde; là n'était pas le plus difficile. Il importait surtout d'éviter les patrouilles et de franchir la plus grande distance possible entre le moment de l'évasion et celui où l'alerte serait donnée. Or, son absence ne pouvait être régulièrement connue qu'à l'appel du soir. Le fugitif avait donc quatre heures devant lui; s'il savait les mettre à profit et si rien ne venait entraver sa marche, il pourrait ensuite déjouer les recherches.

Ses vêtements civils enfilés sous ses vêtements militaires, les vivres procurés par Jacob, répartis dans ses différentes poches, la carte et la boussole précieusement cachées dans sa poitrine, Martial partit au travail, ce jour-là, avec la ferme résolution de tenter la chance le soir même. Le temps clair présageait une nuit d'autant plus propice, que la lune devait se lever à 6 heures, sa clarté facilitant la marche du fugitif, l'aiderait à éviter les pièges tendus sous ses pas.

Ce n'est cependant pas sans un serrement de cœur qu'il quitta ce camp maudit où après avoir tant gémi, il avait trouvé le bonheur; ce n'est pas sans chagrin qu'il allait se séparer, pour toujours peut-être, de ses camarades, car s'il échouait dans sa tentative, la mort ne serait-elle pas le prix de sa témérité?... Mais un aimant trop puissant l'attirait vers la France pour qu'il consentit à regarder en arrière, et c'est l'esprit fixé sur un seul objectif... sa liberté!... qu'il franchit, ce matin-là, la porte de sa prison.

La journée se passa sans incidents; les heures de travail étaient coupées de courts repos pendant lesquels Martial s'isolait de ses compagnons, habitués à ses allures sauvages. Il y manqua moins que jamais ce jour là car il lui eût été impossible de

prendre part aux conversations banales, ni aux grossières plaisanteries des travailleurs.

A cinq cents mètres environ de l'endroit où passait la nouvelle route, il avait remarqué une hutte de braconnier enfouie dans les broussailles. C'est là qu'il comptait se cacher pour laisser à la colonne de corvée le temps de s'éloigner.

Dès que la nuit tomba, un coup de sifflet fit cesser le travail; un second coup de sifflet rassembla les prisonniers pour l'appel; le détachement se mit en marche et reprit la route du camp. Martial, après avoir répondu à son nom, eut soin de se tenir à l'arrière de l'escouade qui devait rester sous bois pendant un ou deux kilomètres. La nuit tombe vite au mois de novembre; une demi-heure après le départ l'obscurité était presque complète dans le chemin que la lune ne devait éclairer que deux heures plus tard et la tâche des gardiens devenait de plus en plus délicate.

Martial guettait le moment de gagner le couvert sans avoir encore trouvé l'occasion favorable, quand au tournant du chemin, un des prisonniers qui tenaient la tête de la colonne, buttant contre une souche d'arbre invisible dans la nuit, tomba en poussant un cri de douleur. Tous les soldats se précipitèrent vers lui ainsi que ses camarades. Sans hésiter le fugitif profita de l'incident, bondit dans le bois à sa droite, et se blottit dans un buisson épais où il resta immobile, l'oreille tendue, le cœur battant à se rompre. Le brouhaha qui avait suivi la chute s'apaisa peu à peu, les soldats firent reformer les rangs, et bientôt un sonore *Vorwärts* retentit aux oreilles bourdonnantes de notre héros.

La troupe se remit en marche, les pas s'éloignèrent... s'éloignèrent et s'éteignirent au loin.

Martial était libre!

Quand il n'entendit plus autour de lui que le bruit du vent dans les branches, il abandonna son primitif abri, regagna la route qu'il venait de suivre, et là, sans quitter la lisière du bois, prêt à y rentrer à la moindre alerte, il refit en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir, pour gagner la hutte où il comptait attendre que la lune inondât la campagne de sa douce clarté.

Avant de s'engager dans sa périlleuse entreprise, le jeune homme avait attentivement étudié la carte procurée par Jacob et savait qu'il devait garder toujours la direction de l'ouest. Pour un bon marcheur la distance à parcourir n'eut pas demandé plus de 48 heures, mais forcé de se cacher le jour, d'éviter les lieux habités, combien de temps lui faudrait-il pour franchir les 50 kilomètres qui le séparaient de la frontière?... en admettant que rien ne vint lui barrer la route.

Une heure s'écoula avant qu'il osât quitter sa retraite; heure mortelle pendant laquelle chaque claquement, chaque frôlement d'insecte, chaque frémissement de feuille le fit tressaillir. Enfin, une lueur pâle éclaira les ténèbres; la lune montait à l'horizon; bientôt elle verserait sa douce lumière sur les bois et sur les champs; il était temps de partir.

Martiel enleva son uniforme qu'il eut soin d'enfourer dans un trou, et, vêtu d'un costume de velours gris et d'un chapeau de feutre mou, il sortit de sa cachette. Un épais cache-nez de laine lui entourait le cou et cachait de son visage ce que son chapeau n'abritait pas.

A pas prudents, mais rapides, il commença son voyage en ayant soin de se tenir toujours dans la partie la plus épaisse du bois et d'éviter les chemins battus que devaient suivre les patrouilles. A mesure qu'il avançait, la clarté de la lune se fai-

sait plus brillante; ses rayons d'argent traversant les futaies éclairaient le chemin et lui rendaient la tâche plus facile.

Il marcha ainsi deux heures sans que rien eût éveillé ses inquiétudes, sans qu'un bruit suspect se fut fait entendre. Il se trouvait alors sur le bord d'un ruisseau qui devait arroser une plaine proche, car les arbres s'éclaircissaient et laissaient apercevoir à travers leurs troncs espacés, une étendue très lumineuse. Le bois finissait là sans doute et la prudence s'imposait plus que jamais. Pour éviter de révéler sa présence par le bruit de ses pas sur les feuilles mortes, Martial enleva ses chaussures, les suspendit à son cou et descendit pieds nus dans le ruisseau dont il suivait le cours, dans l'eau glacée jusqu'à mi-jambes... Bien lui en prit, car au moment où il allait déboucher dans la plaine, des bruits de voix se firent entendre à deux cents mètres à peine.

Le fugitif caché par les buissons épais qui bordaient le ruisseau, ne pouvait être vu par les promeneurs nocturnes qui suivaient la lisière du bois en devisant tranquillement, mais s'il leur prenait fantaisie, pour une raison ou pour une autre, de pénétrer sous les arbres, c'en était fait de lui: il ne pouvait quitter le lit du ruisseau sans se faire voir. Immobile comme une statue, la respiration suspendue, il attendit. Deux ou trois minutes se passèrent... des siècles!... pendant lesquelles les images de sa mère et de sa fiancée passèrent devant ses yeux.

Les étrangers avançaient. Au bruit de voix s'ajoutait maintenant un bruit métallique que Martial connaissait bien et qui le fit frissonner. Ce n'étaient pas de simples promeneurs, mais une des patrouilles qui croisaient toute la nuit autour du camp, dans un rayon de dix à quinze kilomètres. Pourtant, au ton calme de la

conversation, il se rendit compte que sa disparition n'avait pas encore été découverte et que l'alarme n'avait pas été donnée. Un peu rassuré par cette constatation, il vit approcher les soldats avec un peu moins d'épouvante. Ceux-ci au nombre de quatre, marchaient de front en causant gaîment. Arrivés au ruisseau sur lequel une planche jetée servait de pont, ils s'arrêtèrent. Allaient-ils suivre leur chemin à découvert, allaient-ils entrer dans le bois? Le coeur du fugitif cessa de battre; il les voyait distinctement, profilés sur le ciel, avec leur grande capote, leurs petits calots sans visière, leurs bottes et leurs fusils dont les parties métalliques scintillaient. Enfin, un des soldats tira un briquet de sa poche, alluma une pipe avec un gros rire, et la petite troupe traversa le ruisseau en continuant à rire et à plaisanter. Les pas s'éloignèrent, les voix s'éteignirent dans le lointain... Pour cette fois, Martial était sauvé!

Un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée, il se laissa tomber sur le bord du ruisseau et, encore bouleversé de l'angoisse qui venait de l'étreindre, il éleva ses regards reconnaissants vers le ciel.

Après avoir restauré ses forces et s'être assuré que rien de suspect ne paraissait à l'horizon, il reprit sa marche. La plaine s'étendait devant lui, coupée de bouquets d'arbres et traversée de l'est à l'ouest par le ruisseau encaissé entre deux talus bordés de saules. Le mieux était encore de suivre la petite rivière protectrice, la hauteur des talus et l'ombre des arbres ne permettant pas aux regards indiscrets d'y plonger, à moins de s'avancer jusqu'à ses bords.

Martial s'arrêta à ce parti et reprit sa marche silencieuse dans l'eau du ruisseau. Fort heureusement, aucun village ne se rencontra sur sa route; quelques lumières,

au loin, perçaient bien la nuit, mais la vallée arrosée par le cours d'eau semblait assez déserte et il put franchir environ une dizaine de kilomètres sans être inquiété et sans s'écarter de sa direction.

L'aube le trouva à l'extrémité de la plaine près d'un village assez important étagé sur une colline couverte de bois. Rien ne bougeait; les habitants plongés encore dans un profond sommeil ne soupçonnaient pas sa présence, mais le jour qui pointait ne tarderait pas à ouvrir les yeux et les portes. Il était temps de trouver une cachette et un abri sûr où il fut possible de prendre un repos rendu nécessaire par la fatigue de l'interminable nuit et le froid glacial d'une si longue station dans l'eau.

Contournant le village, le jeune homme s'enfonça dans le bois. Sur les flancs du coteau, ouvrant leurs bouches béantes, des carrières de sable à fin d'exploitation ou abandonnées par suite de la mobilisation, lui offraient un asile à peu près inviolable. Il se hâta d'en profiter et s'installa de son mieux dans une anfractuosité profonde où un peu de paille, laissée sans doute par un veilleur de nuit, lui servit de lit.

Bien que la prudence lui conseillât de rester éveillé, le profond silence qui régnait dans cette partie du bois, le calme, la fatigue, eurent bien vite raison de la volonté du voyageur. Le froid, la faim, le danger, tout disparut; un sommeil de plomb le plongea bientôt dans un anéantissement complet.

Quand il ouvrit les yeux, les dernières lueurs du jour s'éteignaient à l'occident. Rien n'était venu déranger le dormeur. Reposé, sa faim assouvie, il se sentait prêt à fournir une nouvelle étape.

Après avoir attendu que tout bruit, tout mouvement se fussent éteints dans le village qu'il dominait, Martial reprit sa course vagabonde qu'il dut continuer pendant

trois grands jours, marchant la nuit, se cachant dès l'aurore, recevant la pluie, grelottant de froid, mangeant juste ce qu'il fallait pour se soutenir, mais toujours vaillant, toujours aussi ferme dans sa résolution, d'autant plus décidé, d'autant plus confiant, qu'aucun obstacle sérieux ne s'était dressé sur sa route et que, si près du but, il pouvait espérer voir son effort couronné de succès. Encore quelques heures de patience, la bienheureuse frontière serait franchie; encore quelques jours, il embrasserait celles dont la pensée ne le quittait pas et reprendrait sa place parmi les héroïques défenseurs de la Patrie!

A l'aube du quatrième jour, cependant, ses provisions étant épuisées depuis la veille une certaine inquiétude s'empara de lui. Il se trouvait dans un bois encore assez touffu car il avait de préférence choisi les chemins abrités, et rien ne lui indiquait qu'il fut à proximité du pays libérateur. S'il lui fallait marcher encore longtemps, la faim n'aurait-elle pas raison de ses forces? Où se procurer de quoi manger? Moins que jamais il fallait songer à s'approcher des habitations car sa fuite, téléphoné à tous les postes, devait être connue partout et signalée plus particulièrement aux postes frontière.

Devant la nécessité de se hâter, Martial décida de ne pas attendre la nuit. Il fallait coûte que coûte arriver, et d'après ses calculs, il ne devait plus avoir à fouler qu'un kilomètre ou deux de la terre d'exil. Avec plus de prudence encore, l'oeil aux aguets, l'oreille aux écoutes, il reprit sa marche à travers le taillis épais. La faim le tenaillait, il grelottait, ses pieds le faisaient cruellement souffrir, mais il imposa silence à sa faim, supporta courageusement le froid et la souffrance, soutenu par la vision du mot qui éclairait son chemin. Liberté!

Le fugitif marchait depuis trois grandes heures sans voir autre chose que les hautes futaies dépouillées et les taillis, quand, à travers une éclaircie, il aperçut une plaine paraissant s'étendre très loin. En rampant, il s'avança sans bruit jusqu'à la lisière du bois et sans quitter l'abri offert par les arbres, examina ce qui l'entourait.

Un cri de joie faillit lui échapper, car à dix mètres à peine, un poteau rayé de noir et de blanc indiquait la limite des états du monstre sanguinaire dont l'ambition ensanglantait le monde. Un réseau de fil de fer barbelé qui débouchait du bois même et descendait jusqu'à une rivière assez profonde dont il suivait ensuite les méandres, ne laissait aucun doute sur la topographie du paysage.

Le salut était là, derrière ce poteau, derrière ces fils de fer barbelés!

Au delà de la rivière, au loin, des agglomérations de maisons, des clochers, des moulins... de nombreux moulins, parsemaient la plaine, mais il ne fallait pas songer les atteindre en plein jour, surtout dans un pays aussi découvert puisque les fils de fer débouchaient du bois; la ligne frontière devait s'incurver de ce côté. C'est donc par là qu'il fallait chercher le chemin de l'évasion. D'ailleurs, un examen approfondi des alentours s'imposait; il fallait savoir exactement si un poste ne se trouvait pas à proximité, si tenter de traverser la frontière à cet endroit n'était pas se jeter dans la gueule du loup.

Après avoir bien tout pesé, tout examiné, Martial, toujours à l'abri des taillis, se dirigea vers le point où les fils de fer sortaient du bois. Au bout d'une demi-heure de marche il aperçut la barrière, qui suivant une ligne courbe remontait vers l'est. Il s'approchait pour se rendre compte de la hauteur qu'il aurait à escalader

quand, son pied ayant frôlé un bout de fil métallique, une secousse l'ébranla de la tête aux pieds. D'un bond, il se rejeta en arrière et resta anéanti.

Un courant électrique passait dans le réseau barbelé!

La liberté était là, à portée de la main, et la mort, appelée par une imagination diabolique, se dressait devant lui, lui disant: "tu ne passeras pas!"

Quand il eut compris quel obstacle barrait sa route, Martial se sentit perdu. Le courage, la volonté, l'espoir qui l'avaient soutenu jusque là, firent place à un profond découragement. Il se laissa tomber sur la mousse et, vaincu par la fatigue et par la faim autant que par le désespoir, pleura comme un enfant, la tête enfouie dans ses mains.

Fallait-il donc abandonner la lutte, faire naufrage au port?... Tant de misères, tant de souffrances seraient-elles stériles... Fallait-il donc renoncer à tout jamais à l'espoir de revoir les êtres chéris vers lesquels volait son cœur, parce qu'une misérable barrière se dressait entre lui et le salut?

A cette pensée, le jeune homme tressaillit; il se révolta contre le moment de faiblesse qui l'avait terrassé et, relevant la tête, il sembla braver le sort.

— Non, cela ne sera pas, se dit-il, je lutterai jusqu'au bout dussé-je y laisser mon dernier souffle de vie... Dieu qui m'a protégé jusqu'ici prêtera l'appui de son secours à une cause aussi juste... et si je dois m'avouer vaincu, ces misérables ne m'auront pas vivant!

L'énergie lui revenait avec le souvenir de la récompense promise à ses efforts, son cerveau obscurci par la déception et la faiblesse retrouvait toute sa lucidité devant le nouveau problème qui se levait devant lui. Comment en effet, franchir l'obstacle

meurtrier, dénué de tout ce qui pouvait l'aider à le rendre inoffensif?... Il n'avait même pas un outil avec lequel il aurait pu creuser une tranchée souterraine... D'ailleurs, le temps lui eut manqué pour mener à bien un pareil travail, car sans vivres et sans la possibilité de s'en procurer, il serait mort d'inanition avant de l'avoir même commencé. Non, il fallait trouver avant la nuit un moyen d'évasion rapide. Il ferait bien taire jusque là les exigences de son estomac, mais attendre davantage était au-dessus des forces humaines.

Martial résolut donc de reprendre l'examen de la frontière en se tenant assez éloigné des fils de fer pour éviter les sentinelles qui ne pouvaient manquer d'être postées de distance en distance. Mais au lieu de continuer dans la direction de l'est, il revint au point précis où il avait tout d'abord aperçu la plaine, et suivit, à l'abri du couvert, les méandres de la rivière qui coulait du nord au sud sans s'éloigner jamais du bois de plus de deux à trois cents mètres. La position élevée où il se trouvait par rapport au cours d'eau lui permettait de tout examiner sans se montrer lui-même. Fort heureusement, car ainsi qu'il l'avait prévu, des soldats montaient la garde de cinq cents mètres en cinq cents mètres, près du réseau de fils de fer et des poteaux-frontière.

CHAPITRE XVIII

LE VIEUX MOULIN

L'après-midi s'avancait et le fugitif n'avait encore rien trouvé, rien vu qui put faciliter son passage. La faim le torturait malgré les baies desséchées qu'il absorbait pour la tromper, une sueur froide mouillait son front, ses jambes fléchissaient sous

lui, mais sa volonté plus forte le tenait debout. Il voulait passer et ne s'avouerait vaincu que lorsque ses forces le trahiraient complètement.

Il venait de se laisser tomber à terre pour reprendre haleine et se remettre de la défaillance qui s'était emparée de lui, quand en ouvrant les yeux, il aperçut un vieux moulin désert élevé sur pilotis au milieu de la rivière sinueuse et relié à la terre hollandaise par un ponceau rustique. Les ailes immobiles descendaient très bas, et, en cet endroit, le cours d'eau se rétrécissait à ce point, qu'une des palettes, celle qui regardait le sol allemand, chevauchait le réseau de fils de fer et le dépassait de quelques pieds.

Martial regardait le vieux moulin, le cerveau encore tout troublé par sa faiblesse récente, quand une idée jaillit à son esprit comme un trait de feu.

Le moyen tant cherché était là, devant lui; le moulin abandonné serait son sauveur... Fatigue, faim, doute, tout fut oublié; une seule pensée absorba tout son être: surveiller à cent mètres à peine de lui, quatre soldats, jusqu'à l'heure propice où il pourrait exécuter son plan.

Plongé dans ses réflexions, il ne regardait plus rien, ne voyait plus rien, quand un mouvement insolite le tira de ses songes éveillés. Il leva la tête, tressaillit, pâlit, les mains crispées sur la mousse. Devant lui, à cent mètres à peine, quatre soldats, le fusil sur l'épaule, se dirigeaient vers le moulin devant lequel un cinquième soldat les attendait. Après un bref colloque, ce dernier prit son rang parmi les nouveaux venus qui s'éloignèrent après avoir laissé à sa place un de leur compagnons. C'était l'heure de la relève des sentinelles et à l'endroit précis choisi par Martial pour son évasion, l'une d'elles était postée.

Le premier moment d'émotion passé, le jeune homme se ressaisit: la présence du soldat compliquait les choses, il est vrai, en ajoutant une difficulté à celles qu'il devait déjà surmonter, mais elle ne le ferait pas renoncer à son projet. L'important était de mettre cet homme hors d'état de nuire sans qu'il put attirer l'attention des autres postes et sans que lui-même s'aperçût avant l'heure, des intentions du fugitif.

Tant que dura le jour Martial surveilla les mouvements de la sentinelle, du taillis où il s'était caché et dont il n'osait bouger dans la crainte de se trahir. Il attendrait pour agir que la relève fut faite pour la nuit. La faction étant de trois heures (il avait pu s'en assurer pendant sa longue attente) il aurait le temps de s'éloigner, son plan une fois exécuté, car bien décidé à réduire au silence par ruse ou par force le malencontreux soldat qui lui barrait la route de la liberté, il ne reculerait devant rien pour assurer le succès de son entreprise.

Le jour déclina, la nuit vint. Le ciel clair et sans nuages se parsema peu à peu de miriades de points d'or dont quelques uns plus éclatants plus scintillants, semblaient autant de diamants suspendus dans l'espace. Une douce clarté tombée des astres répandit sur la nature une lueur de rêve qui permit à notre héros de distinguer les formes immobiles et les formes mouvantes du paysage. A cette lueur mystérieuse, il vit le moulin sombre semblable à un monstre aux antennes gigantesques, se détacher sur le ciel lumineux; il vit la sentinelle enveloppée d'un épais manteau, le fusil sur l'épaule, monter la garde devant le bâtiment dont elle ne s'éloignait jamais de plus de cinquante mètres: il vit, au-delà de la rivière, les lumières jaunes qui piquetaient la plaine, augmenter de

minute en minute, à la place des moulins, des fermes, des villages aperçus pendant le jour.

L'heure était venue de jouer la dernière manche de la partie engagée si témérairement quelques jours plus tôt et dont la liberté était l'enjeu.

La sentinelle était relevée depuis une demi-heure, l'escouade devait avoir regagné le poste. Il s'agissait donc, tout d'abord, de descendre sans bruit jusqu'au réseau de fils de fer, en arrière du point où le soldat arrêta sa marche. En rampant, tous ses mouvements mesurés, Martial sortit du fourré qui l'abritait depuis de longues heures. Le bruit des arbres agités par une assez forte brise, couvrant celui que faisait son corps en frossant les feuilles sèches, lui facilitait heureusement la tâche et lui permit de dévaler la pente sans être entendu. Arrivé en terrain plat, il attendit derrière une butte de terre que la sentinelle se fut éloignée, puis, toujours rampant, utilisant tous les renflements de terrain, tous les buissons pour se dissimuler, il avança de quelques mètres. A trois reprises il dut laisser le soldat changer de direction. Une fois même, ce dernier s'arrêta, scruta l'ombre de son regard de brute; un "wer da" sonore retentit aux oreilles du fugitif qu'une sueur glacée inondait, dont le coeur cessa de battre. Un silence de mort répondant à son "Qui vive!", l'Allemand reprit sa marche alourdie et continua sa faction solitaire.

Revenu de son émotion, Martial se rapprocha alors assez de son objectif pour être prêt à agir au retour de son ennemi. Se relevant avec précaution, il se colla contre un arbre de façon à faire corps avec le tronc, détacha de son cou le grand cache-nez de laine qu'il n'avait pas quitté depuis sa sortie du camp, et attendit.

Le soldat rassuré sans doute par le pro-

fond silence que troublait seul le bruissement des branches secouées par le vent, revenait en sifflant, Arrivé près de l'arbre, il s'arrêta, regarda encore par acquit de conscience dans la direction où il avait cru entendre du bruit et fit demi-tour; mais avant qu'il eut achevé le quart de cercle, une étoffe épaisse roulée autour de sa tête, en arrêtant sa respiration, étouffa le cri que la surprise lui arrachait. A cette attaque, aussi brusque qu'inattendue, la main nonchalante qui maintenant le fusil sur l'épaule, le laissa échapper; l'arme roula sur le sol à quelques pas des combattants. Revenu de sa première surprise, la sentinelle tenta de se dégager, mais aveuglée par les plis épais du voile qui l'enserrait, ignorant en outre à quel adversaire elle avait affaire et ne sentant rien devant elle, elle se débattait dans le vide sans réussir à échapper aux mailles du filet qui la tenait prisonnière, car Martial, silencieux, avait eu soin d'attaquer le soldat par derrière. Son cache-nez lancé comme un lasso, il serrait, serrait toujours avec une force décuplée par le désespoir.

Bientôt il constata avec joie que les forces de l'homme s'épuisaient avec son souffle; les mouvements désordonnés de ses bras s'arrêtèrent, il chancela et s'écroula enfin comme une masse.

Sans perdre une minute et pour qu'il fit haillon, Martial assura plus étroitement le cache-nez autour de la tête du vaincu, enroula celui-ci dans son manteau, le ligota solidement avec des cordes dont il avait eu soin de se munir en partant et le poussa sous l'arbre où son uniforme gris se confondit avec la terre nue. Le fusil gisait à quelques pas de là. Martial s'en saisit et revint au soldat. Une pensée semblait le préoccuper étrangement: ses regards allaient de l'arme au corps étendu à ses pieds; son front couvert de sueur était

coupé d'une ride profonde. A un moment même, il leva le fusil comme s'il allait enfoncer la baïonnette dans le cœur de son ennemi, mais son bras retomba, son front se détendit, son regard se mouilla :

— Non, dit-il à demi-voix, Marthe blâmerait une cruauté inutile... Cet homme n'est pas responsable de la barbarie de ses chefs... je l'ai mis hors d'état de me nuire, je ne dois pas prendre sa vie.

Et, silencieusement, il jeta l'arme dans un buisson.

La première partie de son plan... la plus périlleuse, pensait-il, couronnée de succès, le reste irait tout seul.

En quelques enjambées le jeune homme fut devant le moulin. Les ouvertures béantes, la porte à demi arrachée, la toiture défoncée, attestaient d'un abandon déjà ancien. Seules, les ailes paraissaient intactes. Très larges du bas, elles étaient faites de quatre longues tiges de bois reliées entre elles par des traverses formant échelle. La toile de rouge était devenue avec le temps d'un gris verdâtre, avait assez bien résisté aux intempéries et, sauf, quelques endroits où le bois reparaisait, elle recouvrait presque en entier le treillis qui lui servait de soutien.

Après un examen minutieux, Martial enleva sa veste afin d'avoir les mouvements absolument libres et la lança par-dessus les fils de fer de façon à la retrouver de l'autre côté. Malheureusement, malgré l'élan qu'il avait pris, elle tomba en partie dans la rivière, en partie sur la berge. S'il ne se pressait d'aller la reprendre, le courant assez rapide risquait fort de l'emporter... perte irréparable pour lui, car ses papiers, ses lettres se trouvaient dans les poches intérieures du vêtement. Il n'avait donc pas une minute à perdre.

L'extrémité de l'aile qui dépassait, d'un mètre environ, la barrière mortelle, n'é-

tait pas à plus de huit pieds du sol. D'un bond, Martial s'y suspendit et par un rétablissement savant, se hissa jusqu'au premier échelon. Ce premier résultat obtenu, le reste n'était plus rien. Avec prudence mais sans s'arrêter, il grimpa de traverse en traverse, faisant dans la toile brûlée par le soleil et la pluie, des trous pour ses pieds et ses mains et franchit sans encombre la zone dangereuse. Arrivée au pivot sur lequel les quatre ailes venaient s'attacher, il se reposa un instant avant de continuer son voyage aérien.

Une lueur argentée montait à l'horizon, bleuisant le paysage mélancolique qui se déroulait sous les yeux de Martial : d'un côté, la terre maudite, les bois sombres où il avait passé cette mortelle journée : de l'autre, la terre bénie de la liberté, la plaine laborieuse et hospitalière où, après quelques uns de ses compatriotes prisonniers comme lui, évadés comme lui, il trouverait un abri sûr en attendant le rapatriement.

A cette pensée l'impatience le prit, il ne put résister plus longtemps au désir de fouler ce sol sauveur et reprit ses exercices acrobatiques.

Il s'agissait maintenant d'atteindre le sommet de l'aile parallèle à celle où il venait d'escalader et de redescendre de la même façon, mais la dimension du pivot... (d'en bas il paraissait tout petit), ne permettait pas de franchir aisément la distance qui séparait les deux palettes. Comment faire ?

Après une minute de réflexion, Martial décida de se hisser sur ce pivot qui formait une saillie de 25 à 30 centimètres, de ramper en le contournant, et, les mains en avant, d'attraper le dernier échelon de l'aile droite. Ceci fait, il se laisserait glisser doucement, et avec un peu d'adresse reprendrait la position normale à laquelle

il se voyait contraint de renoncer pendant quelques instants.

La manoeuvre arrêté dans son esprit, il la commença sans plus hésiter.. Tout alla bien d'abord; parvenu sans trop de peine au sommet du pivot, assez large pour le soutenir, il se mit en devoir, après une pause d'un moment d'exécuter la seconde partie... la plus périlleuse... de son plan. A mouvements lents, calculés, il avança en rampant, les mains en avant, les pieds fortement appuyés sur le bois raboteux, la tête soulevée pour ne pas voir le vide. Enfin, ses doigts touchèrent le bois du premier échelon, le plus étroit de tous; il s'y cramponna avec force, d'une seule main, tandis que l'autre cherchait l'échelon suivant et que tout son corps suivait le mouvement descendant qui devait lui faire quitter le pivot.

Ses pieds seuls touchaient encore le bois, il allait les archouter à leur tour sur le premier échelon, quand un craquement sinistre se fit entendre... Le bois vermoulu d'une traverse sur laquelle il posait la main, venait de céder, imprimant à tout son corps une secousse qui lui fit perdre l'équilibre instable qu'il ne conservait que par miracle... Ses pieds quittèrent leur support, il glissa, tourna sur lui-même et resta suspendu sur l'abîme. Cramponné d'une seule main au montant de bois, le malheureux ne perdit cependant pas la tête: il chercha à reprendre contact avec l'aile, à glisser un de ses pieds entre les échelons, mais, soit que la tâche fût impossible, soit que la fatigue ou la faim eussent raison de ses dernières forces, sa tête bourdonna, sa main s'engourdit, son corps pesa de tout son poids sur le bras qui le soutenait encore.

— Mon Dieu... maman... Marthe!... dit-il d'une voix haletante.

Puis ses doigts desserrés lâchèrent le

bois qu'ils étreignaient et Martial évanoui s'écrasa sur le sol d'une hauteur de dix mètres environ!

CHAPITRE XIX

SCIENCE... HUMANITÉ!

— Le camarade a son compte! disait une demi-heure plus tard le meunier Piet Bloemaert qui revenait de la ville voisine en compagnie de son fils Cornélius et de son fils Jonas.

Les trois hommes suivaient la rivière en devisant de choses et d'autres tandis que 50 mètres en avant, le chien du meunier, un superbe berger noir et feu, en quête d'un gibier quelconque, fouillait de son nez humide et brillant les buissons qui bordaient la rive. Arrivé près du moulin, l'intelligent animal flaira l'air, s'élança vers une masse sombre gisant à terre, puis avec un gémissement, revint en arrière où il se livra à une mimique expressive pour attirer l'attention de son maître.

— Plaas a vu quelque chose d'insolite, dit maître Piet à ses compagnons, il emploie les grands moyens... c'est sérieux.

Allongeant le pas, les trois hommes arrivèrent à la hauteur du vieux moulin. A la lueur de la lune qui montait vers le ciel, ils aperçurent un homme étendu, la face contre terre, les jambes dans l'eau.

— Le camarade a son compte, dit le meunier, croyant avoir affaire à un ivrogne endormi.

Mais le chien, plus subtil que l'homme, avait deviné avec son instinct merveilleux, qu'on n'était pas en présence d'un homme ivre, mais bien d'un malheureux ayant besoin de secours, et sans cesser ses gémissements, il allait à l'homme puis revenait à son maître qu'il tirait par son habit com-

me s'il voulait l'amener de force près du corps.

— C'est une drôle d'heure pour prendre un bain de pieds dans la rivière, reprit le bonhomme en riant, l'ami est bien échauffé, sans doute... il a même retiré sa veste.

— Nous ne pouvons le laisser là, père, dit le jeune Cornélius, il a beau ne pas sentir le froid, il pourrait attraper une fluxion de poitrine.

— Tu as raison, mon garçon, tâche de le réveiller... mais tu auras du mal, je t'en préviens.

Le jeune homme s'avança vers le corps étendu.

— Eh l'ami, dit-il en le secouant, il ne faut pas rester là, la nuit est froide en diable... rentre chez vous!

Mais l'homme ne bougeait pas plus qu'une souche. Étonné d'un sommeil que rien ne pouvait rompre, Cornélius s'agenouilla sur l'herbe pour tirer au moins le prétendu ivrogne hors de l'eau. Il se baissa, le prit sous les bras; mais alors un cri lui échappa, il laissa retomber le corps et se releva tout tremblant.

— Qu'est-ce que tu as? demanda le père.

— Du sang!... il y a du sang!

Les deux hommes s'élançèrent aussitôt, attirèrent le malheureux sur la berge et le mirent sur le dos. La tête sans doute avait porté sur une pierre car, d'une blessure profonde un ruisseau de sang avait coulé qui mettait un masque rouge sur le visage livide et teintait de pourpre la chemise et le gilet. La mort avait sans doute fait son oeuvre, et les trois hommes croyaient bien n'avoir devant eux qu'un cadavre.

Pourtant, maître Piet ouvrit la chemise et colla son oreille à la poitrine du malheureux. Un souffle imperceptible soulevait encore cette poitrine rougie.

— Il vit! s'écria le meunier en se re-

dressant. Vite Cornélius, cours dire à ta mère de préparer un lit dans la chambre haute et de faire prévenir immédiatement Kuyp... Nous, voisin Jonas, nous allons transporter ce pauvre diable... Encore un prisonnier qui n'aura pu supporter la vie qu'on leur fait mener là-bas! dit-il en jetant un regard de colère à la terre allemande. Il ne sera pas dit que maître Piet Bloemart aura laissé périr sans secours une créature du bon Dieu... en route!

Déjà le jeune Cornélius, avec ses jambes de quinze ans, avait parcouru la moitié de la distance qui séparait la frontière du moulin de son père; le chien s'élança à sa suite, mais au bout de 50 mètres, il se retourna, vit son maître et Jonas soulever le moribond, et revint sur ses pas. Le funèbre cortège se mit en marche; Piet tenant le blessé sous les bras, Jonas soutenant les jambes, le brave Plaas léchant de temps en temps la main exsangue qui pendait près de lui.

La chambre était prête quand les deux hommes arrivèrent avec leur lugubre fardeau. Ils le déposèrent sur le lit, coupèrent les vêtements qu'il ne fallait pas songer à enlever autrement, lavèrent le sang qui s'était coagulé sur le visage et attendirent le médecin que Cornélius devait ramener.

Le pauvre Martial, dans son malheur, avait été recueilli par des coeurs d'or, mais sa vie ne tenait plus qu'à un fil et les braves gens qui le veillaient se demandaient à toute minute si le souffle imperceptible qui s'échappait de ses lèvres n'était pas le dernier.

Enfin le médecin arriva... Monsieur Kuyp, un de ces érudits qui ont horreur de la réclame et du bruit, avait passé sa vie dans le village hollandais où il était adoré, et consacrait à l'étude le temps que lui laissaient ses malades. Les académies de médecine de La Haye, de Londres, de

Paris, qui avait souvent admiré la justesse de ses observations, la profondeur de ses découvertes, eussent bien voulu l'attirer à elles, mais aussi modeste que savant il n'avait jamais consenti à s'éloigner de son village ni à abandonner les braves gens dont il était la Providence.

Une grimace significative traversa son visage quand il vit pour quelle loque humaine on l'avait fait chercher, puis renvoyant tous les assistants, sauf maître Piet sur qui il savait pouvoir compter, il enleva son habit qu'il posa méthodiquement sur le dos d'une chaise, releva ses manches de chemise et se mit en devoir d'examiner le blessé.

Son examen dura cinq grandes minutes pendant lesquelles il ne sortit pas un son de ses lèvres, puis, en mots brefs, il demanda au meunier ce dont il avait besoin pour panser son patient :

— De l'eau chaude... du linge... ma trousse... des ciseaux...

Maître Bloemart obéissait militairement, sans une réflexion, sans une hésitation, faisant son office d'infirmier avec une intelligence, une vivacité remarquables chez un homme aussi puissant.

Le pensement occupa une bonne demi-heure au cours de laquelle la douleur rappela le blessé à la vie; des gémissements s'échappaient de ses lèvres décolorées, des tressaillements nerveux secouaient tout son corps, ses mains se crispaient sur les draps, mais le médecin ne semblait pas s'en émouvoir. Si les mouvements du malade le gênaient, il se contentait de dire à son aide :

— Tenez-lui les mains... la tête... la jambe...

— Monsieur Kuyp redescendit dans la salle basse où toute la famille et le voisin Jonas étaient rassemblés.

— Eh bien? demanda Madame Bloemaert.

— Eh bien, mes amis, le pauvre diable est dans un bien triste état. Il a la jambe cassée, un bras démis, des contusions multiples sur tout le corps et un trou à la tête dont je n'augure rien de bon... de plus, il a du pâtir énormément, supporter beaucoup de privations ce qui aggrave son état... D'après ce que m'a raconté Cornelius, nous devons avoir affaire à un prisonnier évadé... J'ai bien peur qu'il n'ait échangé sa prison contre une autre prison faite de quatre planches... Quoiqu'il en soit, vous avez bien fait de le recueillir,

— Nous le soignerons... Dieu le guérira, s'il doit guérir!

Martial resta pendant trois semaines entre la vie et la mort. Les braves meuniers qui ressentaient pour lui l'attachement que tout homme éprouve pour celui qu'il a sauvé, l'entouraient des soins les plus dévoués. Monsieur Kuyp profondément intéressé par le cas complexe que présentait son malade et obéissant à l'élan de son grand cœur, se prodiguait à toute heure du jour et de la nuit.

Les fractures se réduisaient, les contusions s'effaçaient; seule la blessure de la tête inquiétait toujours le docteur... Enfin, celle-ci commença à son tour à se cicatriser; le malade reprit des forces, mais chose étrange, à mesure qu'il revenait à la vie, il se produisait en lui un phénomène singulier. A toutes les questions que lui posait le médecin (lui seul parlant français pouvait l'interroger) il répondait cette seule phrase, toujours la même :

— Je ne sais plus... Colleville... Colleville!

On ne connaissait ni son nom, ni l'endroit d'où il venait, ni les circonstances de son évasion, ni la cause de ses blessures.

tout, l'éternel "Je ne sais plus!" servait de réponse.

Le vêtement qu'il avait jeté sur la berge avant de se lancer dans sa périlleuse entreprise, était, on s'en souvient, tombé en partie dans l'eau. Le courant l'avait emporté avant l'arrivée des sauveteurs, emportant avec lui les quelques papiers que Martial possédait encore. Rien n'était donc venu jeter le moindre jour sur la vie passée du jeune homme.

Malgré l'obscurité qui enveloppait cette vie, les braves gens ne se décourageaient pas; ils entouraient leur protégé des soins les plus affectueux et se sentaient payés de leurs peines, quand, d'un sourire triste, le malade semblait vouloir les remercier.

Enfin Martial put quitter son lit et faire quelques pas, appuyé sur des béquilles, ses forces revinrent petit à petit, mais son cerveau resta obscurci. Assis près de la fenêtre, les yeux rivés sur la plaine qu'il regardait sans voir, il répétait sans cesse d'un accent monotone et doux.

— Je ne sais plus... Colleville... Colleville!

Le jour où il fut assez fort pour descendre l'escalier de sa chambre et se réunir à la famille fut un jour de fête. Tous ces braves coeurs se réjouissaient de voir le pauvre garçon marcher à grands pas vers la guérison. Le bon Plaas lui-même, la tête posée sur les genoux du blessé, le regardait de ses grands yeux fidèles, et il semblait heureux de la caresse machinale de sa main.

Ce jour-là, le médecin, qui avait son idée, vint trouver ses amis. Le cas singulier qu'il soignait depuis près de deux mois, était pour lui un sujet d'études inespérées, d'études passionnantes; mais pour s'y livrer tout entier, la présence constante du malade lui était nécessaire.

— Ah! voilà notre gaillard en bon che-

min! s'écria-t-il gaiement en entrant dans la salle. La mine est bonne... ça va... ça va!

— C'est sa pauvre tête qui ne va pas, monsieur le docteur, dit maître Piet. Il est de plus en plus silencieux, de plus en plus triste et toujours les mêmes mots reviennent sur ses lèvres... Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

— Ecoutez-moi, mes amis; je venais justement pour causer de cela avec vous. Il est certain que le cas, pathologique de ce garçon est très curieux. Je voudrais l'étudier de plus près, dans son intérêt aussi bien que dans l'intérêt de la science, vous avez été pour lui la Providence même et, s'il avait sa raison, il vous en serait, j'en suis certain, profondément reconnaissant car il doit être bon ou je me tromperais fort... Vous avez donc fait votre part, à mon tour de faire la mienne. L'ayant près de moi sous les yeux, à toute heure du jour et de la nuit, je pourrais le suivre plus attentivement et peut-être arriverai-je à réveiller cette mémoire endormie... Je viens donc vous demander de me céder le droit que vous a créés votre dévouement.

Tous les visages s'attristèrent instantanément. On s'était si bien habitué à la présence de l'être doux, mélancolique, qu'on avait sauvé de la mort!... Pourtant maître Piet prit la parole:

— Malgré le chagrin que nous aurons de son départ, monsieur le docteur, nous serions coupables de nous opposer à votre projet généreux. Vous avez bien dit; nous ne pouvons plus rien pour le pauvre garçon, et s'il doit revenir ce qu'il était, c'est vous seul qui pouvez obtenir ce résultat. Emmenez-le donc... Vous nous permettrez bien d'aller le voir de temps en temps?... Ça nous ferait deuil de ne plus en entendre parler et nous serons si heureux si vous pouvez le guérir tout à fait!

— Vous savez bien que ma maison vous est ouverte et que vous y serez toujours les bienvenus.

Tous ces braves êtres prirent congé de leur malade avec une émotion sincère, quand à ce dernier, il reçut avec la même indifférence, les poignées de main cordiales des hommes, les baisers maternels de la femme, les caresses du chien, et suivit le docteur aussi docile qu'un enfant.

Alors se livra entre le savant et le mal mystérieux, une lutte de tous les instants. Heure par heure, minute par minute, le médecin étudiait son sujet, tentait des expériences, appliquait des traitements nouveaux, mais c'est surtout à la cause morale qu'il s'attachait.

Au mot unique répété incessamment par Martial, vinrent peu à peu s'en ajouter d'autres, et ces mots étaient :

— Marthe... Maman... les petits !

Enfin le voile qui s'étendait sur le pauvre cerveau sembla se déchirer, le malade comprit ce que lui disait le bon monsieur Kuyp, répondit même à ses questions d'une façon sensée, mais dès que celui-ci cherchait à faire luire un peu de jour sur le passé, il retombait dans son insensibilité. Les mots fatidiques revenaient sur ses lèvres :

— Je ne sais plus... Marthe... maman, les petits... Colleville... Colleville !

Un jour même, le mot "Normandie" vint s'ajouter à la litanie habituelle.

Ce fut un trait de lumière pour le savant. De la répétition, de la réunion de tous ces mots, il tira des déductions qui lui firent aussitôt orienter ses espérances dans une autre voie.

CHAPITRE XX — RETOUR AU BERCAIL

Tandis que Martial se débattait entre la vie et la mort, tandis que les braves me-

niers et le médecin mettaient tout en oeuvre pour lui rendre la raison, la vie s'écoulait monotone et paisible dans la petite maison normande. La grand'mère que Marthe continuait à tenir dans l'ignorance tant elle craignait de lui porter un coup mortel en lui faisant partager ses angoisses, nourrissait son coeur de quelques billets espacés que la jeune fille simulait toujours. Les enfants, avec l'insouciance de leur âge, ne cherchaient pas au-delà de ce qu'on leur disait. Seule, la pauvre enfant souffrait le martyr d'un silence qui ne pouvait lui présager qu'un malheur.

Depuis la fin novembre on n'avait plus rien reçu du prisonnier. Dévorée d'inquiétude, Marthe avait écrit à un de ses camarades, et la réponse parvenue six semaines après seulement, n'avait fait qu'augmenter ses craintes. Il s'était évadé!... On ne l'avait pas repris, il est vrai, mais alors, pourquoi les laissait-il sans nouvelles depuis bientôt trois mois?... La mort seule pouvait expliquer ce silence, car même malade, même blessé, il aurait trouvé le moyen de faire savoir où il était.

La malheureuse jeune fille forcée de se contenir pendant le jour, passait ses nuits à pleurer, à retourner le problème dans tous les sens, voulant malgré tout conserver une lueur d'espoir.

L'abbé Dupuis, à qui elle avait écrit également, était lui-même sans aucune nouvelle et se reprochait de n'avoir pas su deviner les intentions de son ami, de n'avoir pas su le détourner d'un projet qui devait le conduire à la mort.

Madame George à qui Marthe avait fait part de ses angoisses croissantes, ne conservait aucune illusion quoiqu'elle s'efforçait d'en entretenir dans le coeur de son amie.

L'hiver avait passé, trop lentement pour

la mère que chaque jour écoulé rapprochait du retour de son fils, trop vite pour la fiancée qui voyait diminuer ses espérances avec chaque heure ensevelie dans l'oubli. Avril mettait aux arbres du bois leur parure printanière; dans les jardins, pêchers, pruniers, abricotiers se couvraient de fleurs blanches et roses; l'herbe reverdisait; les oiseaux construisaient leurs nids, la nature en fête semblait dire aux hommes: "Ne pleurez plus... vos fils reviendront bientôt, après s'être couverts de gloire... l'héroïsme de vos morts a sonné l'heure de la victoire!"

Ce jour-là, jour tiède et ensoleillé, madame Alban s'était fait conduire jusqu'à l'église par ses petits enfants, et Marthe ayant prétexté une migraine pour échapper un instant à la contrainte terrible qu'elle s'imposait, gardait la maison. Assise dans le jardin, un ouvrage de couture à la main, l'esprit absent, elle se reportait aux jours déjà lointains où la présence de Martial illuminait sa vie. L'ouvrage échappé de ses doigts, les yeux fixés devant elle sans voir, elle repassait toutes les minutes de leur trop brève réunion et se désespérait à la pensée d'une séparation éternelle, quand ses regards furent attirés par deux personnes qui s'engageaient sur le pont: deux hommes étrangers au pays.

L'un d'eux, grand vieillard droit et vert, vêtu d'une redingote boutonnée et d'un chapeau à larges bords, donnait le bras à un jeune homme, infirme ou malade apparemment, car il marchait péniblement en s'appuyant sur une canne. Une barbe blonde et courte couvrait ses joues maigres et une expression étrange animait ses grands yeux gris.

Marthe regardait machinalement les deux promeneurs, toute à ses pensées, el-

les les vit s'avancer vers la porte du jardin. Le vieillard souleva son chapeau.

— Excusez-moi de vous déranger, madame, dit-il, mais je vous serais reconnaissant de m'indiquer une maison où je pusse trouver un lit pour mon compagnon.

Dès les premiers mots, Marthe s'était levée pour venir à la rencontre des étrangers, mais à mesure qu'elle s'approchait, ses yeux se dilataient, son coeur cessait de battre. Affreusement pâle, la respiration haletante, elle tendit ses mains tremblantes et s'écria:

— Martial!

— A ce nom le jeune homme tressaillit, leva les yeux sur celle qui venait de le prononcer, passa sa main sur son front mouillé de sueur et tourna des regards égarés et suppliants vers son compagnon.

— Permettez-nous d'entrer, madame, dit ce dernier, je crois avoir enfin trouvé ce que je cherche depuis si longtemps.

Bouleversé, ne sachant si elle devait croire au bonheur entrevu ou si elle devait le jouet d'un songe, Marthe s'effaça pour laisser passer les deux hommes et les fit entrer dans la salle sans quitter des yeux celui en lequel elle croyait retrouver son fiancé.

Le vieux monsieur, après avoir installé le malade près du feu, s'approcha de la jeune fille qui n'osait plus avancer et lui dit:

— Y a-t-il dans cette maison une femme portant le nom de Marthe... une mère et deux enfants?

— Je m'appelle Marthe, monsieur, et ma mère et ses petits-enfants sont absents pour l'instant.

— Dieu soit loué!... j'arrive au port!

— Je ne me suis donc pas trompée?... c'est bien lui, c'est Martial? balbutia la pauvre enfant.

— J'ignore s'il s'appelle Martial, mais

je sais que sa guérison dépend de vous et des autres personnes que je ne connais pas encore.

— Sa guérison ?

— Oui, la guérison de son pauvre cerveau malade.

Et le bon docteur Kuyp — le lecteur l'a déjà reconnu — raconta en deux mots ce qu'il savait de l'histoire lamentable du malheureux Martial.

— Je ne sais quels liens de parenté vous unissent à ce garçon ?...

— Je suis sa fiancée, monsieur ! répondit Marthe en rougissant.

— De mieux en mieux ! s'écria le médecin, je compte donc sur vous pour réveiller cette mémoire endormie, et cela dès maintenant, pendant qu'il est encore sous le coup de la surprise que vient de lui causer l'audition d'un nom qui n'a pas retenti à son oreille depuis si longtemps... Vous sentez-vous de force à tenter l'expérience ?

— Comptez sur moi, monsieur, dit Marthe avec fermeté, tout son courage, toute son énergie revenus. Si je ne réussis pas, c'est que ma volonté sera morte.

— Vous êtes une vaillante, mademoiselle... Donnez-moi la main, et bon courage ! dit le docteur avant de s'éloigner.

Martial, les mains étendues vers la flamme semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui ; poureant, un pli profond ridait son front pâle comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose ou à résoudre un problème difficile.

Marthe revint doucement s'agenouiller près de lui, prit une de ses mains dans les siennes et dit tout bas :

— Martial... mon cher Martial... regardez-moi.

Le jeune homme tressaillit, tourna lentement la tête, baissa les yeux... ces yeux

tristes ou manquaient l'étincelle de l'intelligence.

— C'est moi, Marthe... votre Marthe... votre fiancée... ne me reconnaissez-vous pas ?

— Marthe... Marthe ! répéta le jeune homme avec tendresse.

— Oui, Marthe qui vous a soigné... rappelez-vous... là-bas, où vous étiez prisonnier... avec votre ami l'abbé Dupuis... vous savez, le bon abbé qui a été si dévoué pour vous ?

— L'abbé... Marthe... là-bas ! répéta le pauvre être dont le cerveau se livrait évidemment à un travail terrible.

— Vous avez été bien malade, reprit la jeune fille, vous étiez si malheureux d'ignorer le sort de votre mère.

Martial, les yeux dans les yeux de sa fiancée, dit tout bas :

— Maman !

— Oui, votre chère maman... elle est ici... vous allez la voir... vous allez l'embrasser... Pierre et Madeleine aussi seront bientôt près de vous.

Un flot de sang colora le visage pâle de Martial, sa main que Marthe n'avait cessé de presser, se crispa sur celle de la jeune fille, une lueur nouvelle s'alluma dans ses yeux rivés sur le visage ardent levé vers lui.

— Marthe... balbutia-t-il, Marthe, je rêve, ce n'est pas elle... elle est partie.

— Non mon bien-aimé, vous ne rêvez pas, c'est votre Marthe qui est là près de vous... votre fiancée... votre femme... Le cauchemar est fini, vous êtes libre, vous êtes au milieu de ceux que vous aimez... Le passé est mort... le bonheur vous tend les bras !

Le malade suivait avec ardeur les paroles de la jeune fille dont la volonté semblait exercer sur lui une action magnétique. Peu à peu, son regard s'éclaira, son

front se détendit, ses traits prirent une expression de calme et d'intelligence; il se pencha vers sa fiancée en disant :

— Marthe... c'est vous, je vous retrouve enfin ! Il me semble que je m'éveille d'un songe affreux... parlez, parlez encore, le son de votre voix fait fuir les fantômes créés par mon imagination !

— C'était un songe en effet, mais il est fini, bien fini, vous l'oublierez très vite au milieu de ceux qui vous aiment, car vous allez les presser sur votre coeur tous les êtres que vous avez tant pleurés... votre mère retrouvée, si miraculeusement... vous vous rappelez?... Vos neveux, les chers mignons si tendres, si reconnaissants... Quel bonheur ils vont éprouver en vous voyant ici, vous qu'ils croyaient encore exilé, pour longtemps peut-être.

— Maman... Pierre... Madeleine... je me souviens... je me souviens... La guerre... la bataille... la retraite... ma maison dévastée... mes chers disparus... puis la prison, le camp, mes angoisses, mes tortures, votre venue, votre chère présence... le bonheur... puis votre départ, mon désespoir... mon évasion!... Ah ! s'écria le jeune homme en portant la main à son front. Oui, je me rappelle tout... tout... ma fuite... la barrière mortelle... la sentinelle... le moulin... puis la nuit!... Ah ! Marthe, est-il bien vrai que toutes ces horreurs sont passées, que je ne rêve pas encore ?

— Non, vous ne rêvez pas, mon cher Martial... Ecoutez... voilà qui vous prouvera mieux que tout ce que je pourrais dire, que vous ne rêvez pas !

Des voix jeunes et joyeuses se faisaient entendre dans le jardin; Martial les reconnaissant, tendit les bras et les yeux pleins de larmes, s'écria :

— Pierrot... Madeleine !

Les enfants qui avaient devancé leur grand'mère arrêtée à causer avec mada-

me George, restèrent stupéfaits sur le seuil, puis avec un grand cri, vinrent se jeter en sanglotant dans les bras tendus vers eux.

Quelques instants plus tard, la mère, à son tour, pressait son fils sur son coeur, oubliant dans un seul de ses baisers le martyr qu'elle avait enduré depuis son départ. Tous les coeurs battaient à l'unisson dans la petite maison de Colleville, et les minutes qui suivirent sont de celles que nulle plume humaine ne peut retracer.

Monsieur Kuyp qui, à dessein, avait laissé se dérouler cette scène sans intervenir, rentra dans la salle quand il jugea nécessaire d'arrêter des effusions qui, en se prolongeant, pouvaient nuire à son malade. Dès qu'il l'aperçut, Martial trop chancelant encore pour se lever, lui tendit la main en disant :

— C'est à vous que je dois ce bonheur, mon cher docteur, c'est vous qui m'avez sauvé !

— Rétablissons les faits, mon enfant ; c'est moi qui vous ai soigné... c'est cette brave jeune fille qui vous a sauvé, car sans elle, je crois bien que votre raison serait restée longtemps encore au pied du moulin... mais voilà assez d'émotions pour aujourd'hui... j'exige que vous vous reposiez. Vous aurez tout le temps de causer... Mademoiselle, voulez-vous préparer un lit pour cet intéressant malade ?

Dix minutes plus tard, Martial installé dans un bon lit, se croyait reporté à quelques mois en arrière, en entendant sa fiancée lui dire avec une autorité douce :

— Allons, assez causé... dormons s'il vous plaît !

Pendant que le malade reposait, toute la famille, — madame George y comprise — faisant cercle autour du docteur, écoutait en frémissant le récit des dernières aventures du malheureux Martial.

Quand, à force de soins, monsieur Kuyp était parvenu à réveiller un peu le cerveau obscurci de son patient, très lucide dès qu'il ne s'agissait pas du passé, il avait noté soigneusement les bribes de phrases qui semblaient se rattacher à ce passé.

Des mots, toujours les mêmes, répétés par le jeune homme, il avait conclu que "Colleville" était un nom de pays, mais ce n'est que lorsque le mot "Normandie" était venu s'y ajouter, que le bon docteur avait pu agir, et dès que Martial avait été en état de voyager, il s'était mis en route avec lui pour ce pays où il espérait bien découvrir, sinon la famille, du moins un indice qui put le mettre sur la voie... Voyage long et pénible s'il en fut, mais le brave homme n'avait pas hésité un instant, poussé par l'intérêt de son protégé plus encore que par l'intérêt de la science. Il espérait que ce que n'avait pu faire ses soins, un choc moral l'accomplirait.

Arrivé dans le village il l'avait parcouru dans tous les sens dans l'espoir que quelqu'un reconnaîtrait Martial, et commençait à désespérer quand Marthe avait enfin poussé le cri qui devait dénouer la situation.

L'événement avait justifié ses prévisions, et le médecin répondait maintenant de son malade. Il regrettait seulement de n'avoir pu le ramener aussi droit qu'il l'eut voulu, mais la fracture de la jambe était telle, que le pauvre garçon boîterait toute sa vie.

A son tour, monsieur Kuyp apprit tout ce qu'il ignorait, sauf les incidents de l'évasion elle-même que personne ne connaissait encore.

Il devait s'écouler quelques jours avant qu'on osât interroger Martial. Le choc avait été si rude pour son pauvre cerveau qu'il fallait, jusqu'à nouvel ordre, éviter tout ce qui pouvait lui rappeler les épreuves récemment subies. Enfin, le médecin

avait jugé qu'on pouvait sans danger le questionner sur ses derniers jours de captivité, tous ces êtres unis dans un même amour apprirent de la bouche même du fugitif, par quelles angoisses, par quelles souffrances il avait passé depuis sa sortie du camp, jusqu'au moment où, perdant connaissance, il s'était écrasé sur le sol.

ÉPILOGUE

Un mois après les événements que nous venons de raconter, par une belle matinée de printemps, un cortège composé d'une dizaine de personnes, cheminait sur la jolie route encadrée de haies vives qui serpente à flanc de coteau jusqu'à la petite église dont les cloches sonnaient à toute volée.

En tête de ce cortège, une jeune fille vêtue d'une simple robe de toile blanche, donnait le bras à un grand vieillard dont le visage intelligent et pensif respirait la bonté. Derrière eux, un jeune homme qui s'appuyait sur une canne guidait la marche hésitante d'une vieille dame à cheveux blancs. Puis venaient : un petit garçon à l'air vif et espiègle, une ravissante fillette aux grands yeux tendres, au sourire radieux, une femme au bon visage maternel, et enfin, un couple qui, depuis la veille, excitait la curiosité de tout le village, car l'homme et la femme portaient le pur costume hollandais.

Sur tous les visages brillaient une joie recueillie, un bonheur grave qui mettaient une lueur émue dans les regards de tous ceux qui les suivaient des yeux, et leur faisaient dire :

— Les pauvres gens ont bien gagné leur bonheur, ils l'ont payé assez cher !

A la porte de l'humble église emplie d'une assistance nombreuse, un soldat, le bras ceint du brassard de charité, semblait

guetter quelque chose. Dès que le cortège parut il s'élança les mains tendues, les yeux humides.

— Mes amis, dit-il, j'aurai donc la joie de vous unir devant Dieu!

Un double cri lui répondit. La jeune fille quitta le bras de son compagnon, le jeune homme s'avança plus lentement, et tous deux saisirent les mains tendues en disant d'une voix émue:

— Monsieur l'abbé... mon ami!... quel bonheur de vous revoir!

Car ni Marthe ni Martial ne s'attendaient à la surprise qui devait rendre leur bonheur plus complet. L'abbé Dupuis ne sachant s'il pourrait obtenir une permission, n'avait pas voulu leur donner une fausse joie, et arrivé le matin même, s'était rendu directement à l'église dont le vénérable curé avait consenti de grand coeur à ce qu'il donnât la bénédiction nuptiale aux amis si chers dont il avait partagé les souffrances.

Les premières effusions passées, les présentations faites, on entra dans le sanctuaire décoré de fleurs par les soins des jeunes filles du village.

Les mariés s'agenouillèrent sur les prie-Dieu rustiques disposés pour eux, madame Alban, les enfants, le docteur, madame George, monsieur et madame Bloemaert, se groupèrent autour d'eux, l'abbé Dupuis revêtit ses habits sacerdotaux et le service commença.

Ce n'était pas un service pompeux, l'église, bien humble, ne resplendissait pas de lumières et de dorures, mais jamais actions de grâces plus ferventes ne s'élevèrent jusqu'à Dieu, jamais prières plus ardentes ne montèrent vers le Ciel emportées par les fumées de l'encens!... Le prêtre qui bénissait, les fidèles sur qui s'étendait sa bénédiction, n'avaient en cette heure divine qu'une même âme, qu'un même coeur.

Ils adoraient le Tout-Puissant pour le bonheur devenu leur partage; ils imploraient pour tous ceux que le malheur frappait encore; ils le suppliaient de mettre fin aux effroyables hécatombes qui ensanglantèrent le monde depuis si longtemps et demandaient que la France, sauvée par ses héroïques enfants, sortit de la lutte plus grande, plus belle, plus glorieuse.

Dans les paroles adressées aux nouveaux époux, l'officiant rappela les maux endurés par eux en commun; le courage, le dévouement, l'abnégation sublime de la mariée dans laquelle s'incarnait la vraie femme française; la volonté, l'énergie, la persévérance du marié qui n'avait reculé devant aucun obstacle pour échapper à l'oppresseur et qui, miraculeusement sauvé de la mort par des coeurs généreux, n'attendait que la guérison complète de ses blessures pour offrir de nouveau son sang à son pays. Le souvenir ému donné par le prêtre aux héros tombés au champ d'honneur, trouva un écho dans tous les coeurs, et c'est l'âme remplie d'une joie grave, d'une reconnaissance infinie, que nos amis quittèrent l'église pour regagner la maison où le repas familial les attendait.

Ce n'est pourtant pas du côté de la ferme de madame George qu'ils dirigèrent leurs pas, mais vers une assez belle maison, proche de l'église, entourée d'un joli jardin où les lilas en fleur embaumaient l'air.

Dans la cour précédant la maison, des petits garçons endimanchés, des petites filles vêtues de leurs plus beaux atours, faisaient la haie sur le passage des mariés. Marthe les fit approcher, les embrassa et leur dit:

— Merci, mes chers petits; je suis très touchée de votre gentille attention, et pour vous en remercier, j'accorde deux jours de congé exceptionnels... entrez dans la salle,

vous y prendrez la collation préparée pour vous, avant de retourner chez vos parents.

Car Marthe, depuis 15 jours, était institutrice à Colleville. La titulaire nommée à un poste plus important, notre héroïne avait demandé à prendre sa place, heureuse de ne pas quitter ce coin béni où son bonheur, né en exil, devait être consacré.

Autour de la table de famille, les souvenirs, les questions, les récits se croisaient. La joie était dans tous les cœurs, mais une mélancolie douce semblait planer sur les convives.

— Ainsi, Martial, dit l'abbé Dupuis, malgré vos blessures, vous songez à reprendre du service?

— Oui, mon ami. Je boite, c'est vrai, mais grâce à notre cher docteur, les bras et le coffre sont toujours bons, et si je ne peux porter le fusil, la France a encore trop besoin de ses fils pour que je ne veuille concourir à sa défense, dans la mesure de mes forces... Dès que mon congé de convalescence sera terminé, je partirai pour Pau où je vais m'entraîner comme aviateur.

— Vous le laissez partir, madame?

— Oui, monsieur l'abbé, répondit Mar-

the à qui cette question était adressée. Le salut de la France doit passer avant mère, femme, enfants. Martial fait bien de partir!... La séparation sera cruelle, certes, mais où le devoir commande, le cœur doit se taire!

D'un regard où il mit toute son âme, Martial remercia sa jeune femme des nobles paroles que les êtres généreux réunis en ce jour étaient si dignes de comprendre.

— Mon fils fera son devoir là-bas, ajouta madame Alban, ma fille fera le sien ici en élevant dans l'amour de la patrie, du bien et de la justice, les jeunes âmes confiées à sa sollicitude. Et moi, entre ces deux enfants chéris, je m'acheminerais doucement vers une autre vie en remerciant le seigneur de me les avoir donnés.

— Mes amis, reprit l'abbé, Dieu qui vous a si manifestement protégés jusqu'ici, voudra que vous jouissiez en paix du bonheur si chèrement acheté... Partez donc mon cher Martial, couvrez-vous de gloire, bientôt, j'en ai la ferme conviction, la Victoire vous ramènera dans cette maison où groupés autour de vous tous les braves cœurs qui vous entourent aujourd'hui écouteront le récit de vos exploits.



LES ENIGMES DE LA LUNE

LA surface de la lune est parfaitement connue des astronomes. Il est facile de l'explorer avec une lunette. Et c'est pour quoi l'on a pu dire, avec quelque raison, que l'on en savait plus sur la lune que sur quelques parties du centre de l'Afrique.

Il y a des centaines de cartes parfaitement détaillées de la lune. Vous y voyez indiqué des mers, des rivières, des volcans, des cratères. Et tout cet ensemble de détails géographiques a reçu des noms, absolument comme s'il s'agissait d'une contrée d'Europe ou de la banlieue de Montréal.

On a exécuté aussi d'excellentes photos qui nous montrent à merveille ces paysages désolés et étranges qui constituent la campagne lunaire. Notre illustration vous donnera une idée de la "chaîne des Apenins", un amas chaotique de montagnes, de cratères dévastés et de pics d'une hauteur colossale.

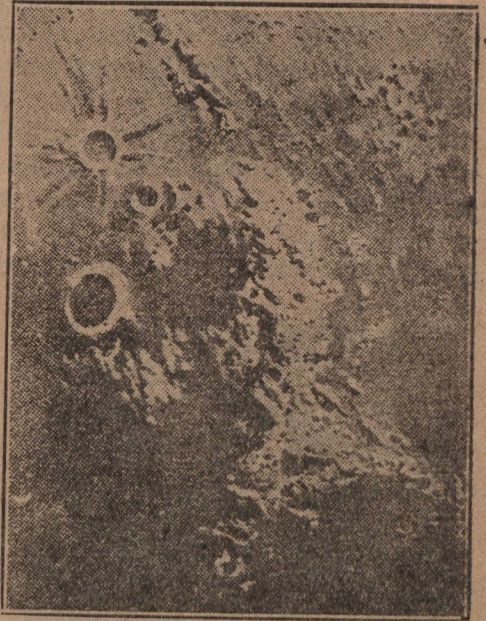
Malgré ces précisions apparentes, bien des mystères sont encore à résoudre. On ignore quelle est l'origine de ces formes curieuses que revêt la surface de la lune.

Les uns ont imaginé que ces cirques et ces cratères, dont certains ont plus de 60 milles de diamètre, étaient dus à l'activité de volcans lunaires. D'autres ont imaginé que la lune avait dû être criblée par de gigantesques projectiles, des bolides errants qui seraient venus parteler sa surface comme une écumoire ou comme une cible. Ce sont de simples suppositions.

Nous avons parlé tout à l'heure de *mers* et de *rivières*, visibles sur la lune. Ce n'est qu'une façon de s'exprimer. Ces mers sont absolument desséchées. Pas d'eau, ou, tout au moins, ce ne sont que des mers de glace. Le froid qui existe dans la lune est, en effet, si intense, que l'on n'y rencontre d'eau

que sous forme gazeuse ou à l'état de glace.

A cause de ce froid intense et de ce manque d'eau, aucune végétation ne peut exister dans la lune. On ne doit pas non plus y rencontrer d'êtres vivants. Ils ne pour-



raient pas respirer. Car il n'y a, à la surface de la lune, ni oxygène ni hydrogène, gaz qui sont indispensables à nos poumons.

— o —

MONSTRUEUX GLACIERS

ON peut se faire une idée de la grandeur des forces de la Nature en observant l'un des glaciers de la baie de Disco (Groënland). Selon Helland ce glacier a 920 pieds d'épaisseur et 18,400 pieds de largeur, et il se meut à raison de 47 pieds par jour.

Rink estime que sur la côte occidentale du Groënland, il y a 120,000 milles carrés de territoire qui fournissent des icebergs.

BIBLIOTHEQUES PORTATIVES DE TRANCHEE

ON n'a peut-être jamais, au même degré que pendant la guerre actuelle, ressenti le besoin de fournir aux soldats, non seulement une saine nourriture corporelle, mais encore de quoi nourrir leur esprit. C'est que, d'une part, on n'a jamais assisté à une levée si universelle de toutes les classes et d'autre part, à une guerre de position si prolongée avec de si longs loisirs involontaires. Aussi, les administrations des armées belligérantes organisent-elles, sur tous les fronts, représentations de théâtres



Bibliothèque portative des tranchées.

et de cinémas, concerts, conférences, etc., en même temps que, de toutes parts on adresse aux soldats des journaux et des livres et que les soldats eux-mêmes publient leurs journaux de tranchées.

Il y a environ deux ans, on adoptait en Allemagne un nouveau système d'approvisionnement en nourriture intellectuelle:

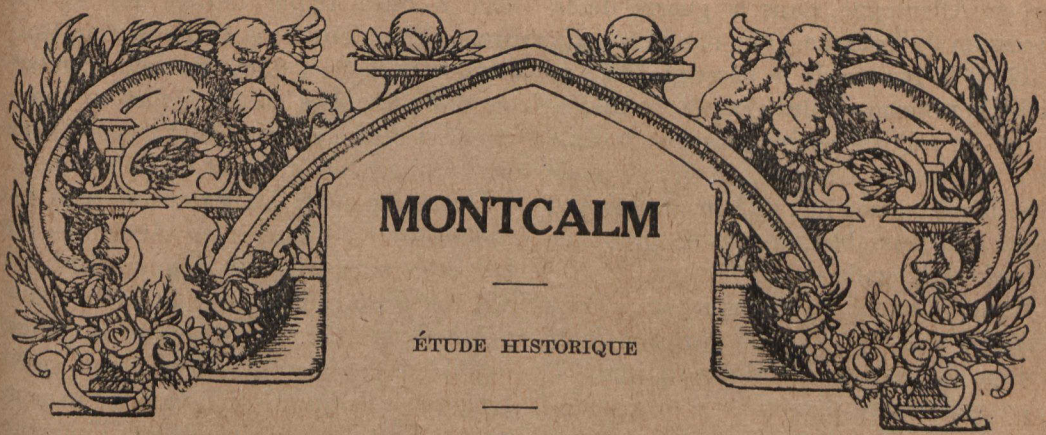
Des voitures-bibliothèques, comparables aux cuisines de campagne ambulantes, commencèrent à circuler derrière les fronts, en portant aux soldats avides de lecture une bonne provision de livres. Chacune de ces voitures renferme 1,000-1,500, de quoi pourvoir, pendant un temps assez prolongé au besoin de toute une batterie.

Or, ces voitures viennent de recevoir un complément, qui sur tous les fronts de bataille, sera le bienvenu: Il s'agit de petites bibliothèques portatives au contenu très varié, qu'on peut, sans la moindre difficulté, transporter aux positions de première ligne et qui, partout, apporteront aux soldats si durement éprouvés, de quoi oublier, les tristesses de leur métier.

LA VIELLE

LA vielle tire son origine de la lyre des anciens. Les Grecs la nommaient sambuké, les Latins sambuca, et nos anciens Français lui donnaient le nom de sambuque. Vers le XI^e siècle, la vielle commença à être cultivée avec soin en France et en Italie. Pendant toute la durée du XII^e siècle, on fit entrer la vielle dans les concerts des plus grands princes. Elle acquit un nouveau degré de faveur sous le règne de saint Louis.

La vielle ne commença à reprendre sa faveur que sur la fin du XVI^e siècle. Elle fut admise alors à la cour de nos rois. La représentation des premiers opéras en France, en 1671, ayant augmenté le goût que l'on avait déjà pour la musique et pour les instruments, deux personnages célèbres, La Rose et Janot, réveillèrent aussi le goût que l'on avait eu pour la vielle, et la rétablirent dans son ancien crédit par les applaudissements qu'ils eurent à la cour de Louis XIV.



IL Y A aujourd'hui cent cinquante-huit ans que la Nouvelle-France, écrasée par un ennemi cinq fois plus nombreux que ses défenseurs, se soumit au droit du plus fort et passa sous la domination anglaise. Pendant six années de suite elle avait versé son meilleur sang pour rester unie à la France qui consentit à son abandon. Cette lutte mémorable est sans contredit l'une des plus glorieuses dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, et elle forme un triste mais beau dénouement au duel politique et militaire engagé depuis un siècle en Amérique entre la France et l'Angleterre. Dans cette brillante épopée écrite par nos pères en lettres de sang et de feu, nous lisons de beaux noms illustrés par de beaux faits d'armes. Chacun de ces noms mériteraient une étude spéciale ; nous n'en prendrons cependant qu'un, le plus marquant de tous, celui qui domine l'histoire des derniers jours de la colonie mourante, le nom de Montcalm.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm, naquit le 28 février 1712, au château de Candiac, en Languedoc, sous ce ciel du midi qui a vu éclore tant de brillantes intelligences et de vifs tempéraments. "Bon sang ne ment point" est une devise qui fut toujours vraie en France et que Montcalm

ne devait pas démentir. Il en est une autre qui regardait spécialement sa famille et qui fut également vraie pour lui : "La guerre, disait-on dans son pays, est le tombeau des Montcalm." Toute son histoire pourrait se résumer dans ces deux phrases : elles nous diraient sa vie et sa mort ; mais vous me permettrez de vous les raconter un peu plus longuement.

Descendant de soldats, Montcalm alla vers les armes comme à sa destinée. Il ne se permit même pas, dans sa jeunesse, les jouissances de la vie de famille qui développent dans les âmes les plus fortes et les plus fières le goût des sentiments tendres et délicats et adoucissent les rudesses d'un caractère vigoureusement trempé. A quatorze ans, à l'âge où d'habitude le jeune homme prépare tranquillement son avenir sur les bancs de l'école, lui portait déjà la casaque et le mousquet et apprenait en garnison la rude vie des camps. Il aimait beaucoup l'étude, et dans ses loisirs on voyait ce jeune soldat — bel exemple pour les écoliers de tout temps — lire les auteurs grecs et latins et s'entretenir dans leur langue avec César, Polybe, Plutarque, tous ceux qui lui parlaient de grandes batailles livrées par de grands capitaines. A vingt-deux ans, il fit sa première campa-

gne en Allemagne, dans la guerre de la succession de Pologne. Cinq ans plus tard, en 1740, la guerre de la succession d'Autriche le ramena sur les champs de bataille ; on le voit successivement en Bohême où il se lie avec Chevert, un grand cœur et un héros comme lui ; puis en Italie où il gagne plusieurs blessures et le grade de colonel de brigade.

Jusqu'ici nous ne suivons sa trace dans l'histoire militaire de son temps qu'à la lumière de sa correspondance intime. Il

n'est pas encore illustre aux yeux de ses contemporains ni aux nôtres. Ce n'est encore qu'un vaillant soldat, et l'armée française en compte par milliers ; ces braves honorent sous les armes le blason national que la royauté souille à plaisir, et leur noble sang suffit à peine à laver les infamies du gouvernement de Louis XV et les fautes de ses généraux. Montcalm va bientôt monter sur un théâtre plus élevé où un grand rôle glorieusement rempli, lui donnera des droits à l'immortalité et des titres impérissables à notre amour.

La fortune vint le chercher dans le calme paisible de la vie de famille auquel il était revenu après sa première campagne. Par une coïncidence remarquable, il avait épousé la petite nièce du grand Talon qui, dans le siècle précédent, avait fait de notre pays une colonie forte et prospère. Cette alliance lui donna une nombreuse famille : "J'ai eu dix enfants, écrivait-il en 1752 ; il ne m'en reste que six. Dieu veuille les conserver tous et les faire prospérer et pour ce monde et pour l'autre."

Jamais il ne s'abaissa jusqu'à la flatterie, jamais il ne dut son avancement à l'adulation ou à l'intrigue ; la franchise et la loyauté furent sa règle de conduite ; en un mot, il fut, dans la force du terme, un chevalier, sans peur et sans reproche, inflexible dans l'observation du devoir et fi-

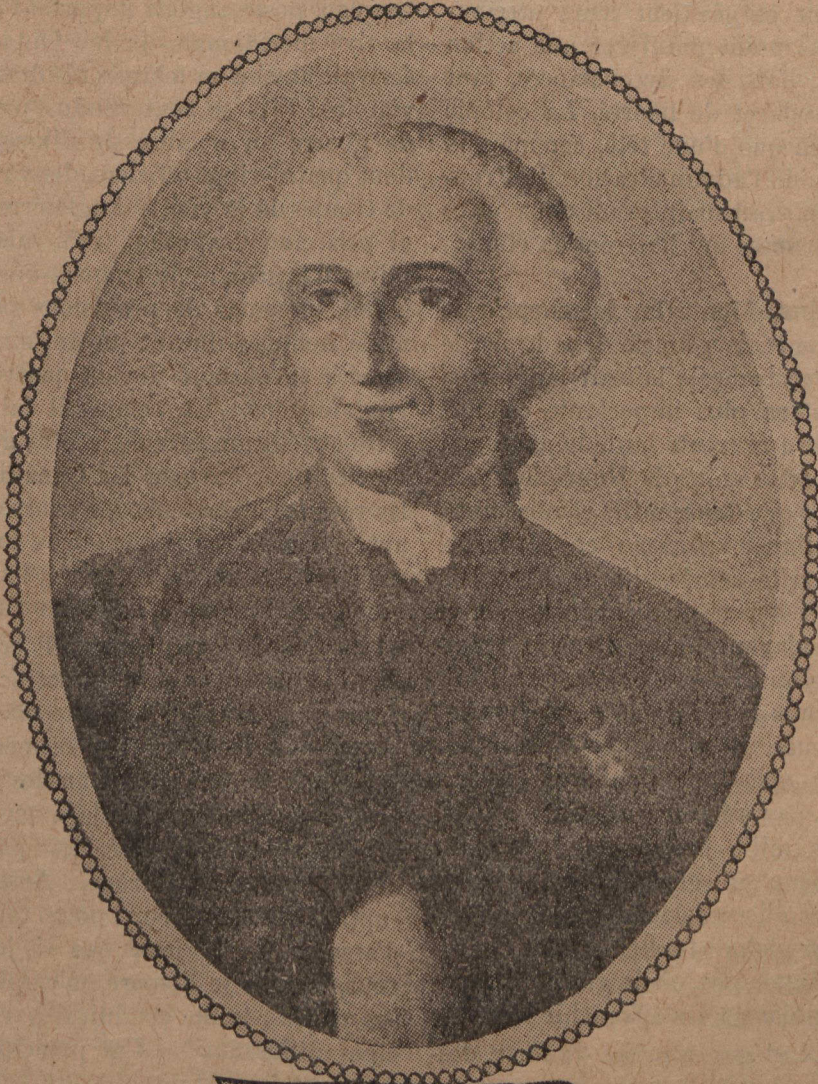
dèle à cette triple devise des anciens preux : "Mon Dieu, ma Dame et mon Roi." A ce titre il était digne de venir combattre dans un pays où les lâches se combattaient et dont l'histoire était tissée des notes héroïques du génie et de la vertu.

On est en 1756. La guerre de sept ans commence en Europe ; en Amérique, les hostilités sont ouvertes depuis deux ans. Là, à quinze cents lieues de leurs métropoles, deux colonies rivales se disputent depuis un siècle des terres assez vastes pour contenir quatre ou cinq peuples nombreux. Les Français possèdent l'immense territoire compris entre la baie d'Hudson et le golfe Mexicain, les montagnes rocheuses et les Aléghanies.

A l'est de cette vaste possession, les Anglais, vingt fois plus nombreux que leurs voisins, se retranchent entre les Aléghanies et l'Atlantique ; resserrés dans cette étroite bande de pays, ils travaillent depuis longtemps à étendre leurs frontières, et leurs succès antérieurs les excitent à tenter un nouvel effort pour chasser leurs rivaux du sol américain. Ceux-ci, de leur côté, fiers de l'héritage de Champlain et de Frontenac, veulent à tout prix conserver à la Foi et à la France une terre trempée du sang et des sueurs de leurs aïeux. C'est à ce vaillant petit peuple rempli d'énergie et d'enthousiasme, que le roi envoya le marquis de Montcalm avec le grade de maréchal de camps et le commandement général de ses troupes.

Montcalm s'embarqua à Brest sur la *Licorne*, le 3 avril 1756.

La *Licorne*, après une périlleuse traversée, atteignit Québec le 13 mai. A peine débarqué, Montcalm se rendit à Montréal où le gouverneur, M. de Vaudreuil, avait établi son quartier général. Ce fut là que ces deux hommes eurent leur première entrevue. Dès l'abord et d'un coup-d'oeil au-



MONTCALM

si juste que prompt, Montcalm comprit et mesura son collègue; ils ne devaient jamais s'entendre: trop de différences séparaient leurs caractères pour permettre entre eux la sympathie, trop de points rapprochaient et gênaient leurs attributions pour ne point paralyser une action qui exigeait, dans les circonstances, tant de promptitude et de liberté. La colonie n'avait besoin que d'une tête, comme aux grands jours de l'administration de Frontenac; elle en avait maintenant deux, et ce fut une des causes qui hâtèrent sa chute.

Dès le début, Montcalm fut surpris de l'état de gêne et de pénurie dans lequel le gouvernement français laissait languir sa plus belle et sa plus importante colonie. Pour résister aux trente mille hommes qui menaçaient cette année la Nouvelle-France, on n'avait que douze mille combattants, soldats de ligne, miliciens et sauvages. "Avec une telle armée, dit un historien, mal nourrie, à peu près sans souliers et sans solde, n'ayant guère d'autres munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder une frontière de plusieurs centaines de lieues, occuper vingt forts et faire tête partout à l'invasion dont les forces finirent par s'élever au chiffre officiel de soixante mille hommes." Singulier spectacle pour un général de la vieille école que ces guerres de surprises et d'embuscades, en pleines forêts, sur des fleuves et des lacs immenses, où le grand art consistait précisément à s'affranchir de toute règle. L'été, sièges et prises de forts, destruction de convois de bateaux, rencontres et massacres de bandes isolées. L'hiver, lointaines expéditions à la raquette pour brûler des établissements et lever des chevelures à l'ennemi. En toute saison, du sang et du feu.

Chaque année fut marquée par un im-

portant fait d'armes accompli par Montcalm, qui était chargé d'exécuter les différents projets conçus pendant l'hiver par les chefs de la colonie. En 1756, il prit et brûla, après trois jours de siège, le fort Oswégo, poste anglais important situé sur la rive méridionale du lac Ontario. Il écrivait ainsi à sa mère le résultat de cette victoire: "Ils se sont rendus prisonniers de guerre au nombre de dix-sept cents, dont quatre-vingt officiers, deux régiments de troupe de la vieille Angleterre. Je leur ai pris cinq drapeaux, trois caisses militaires d'argent, cent vingt-et-une bouches à feu, un amas de provisions pour trois mille hommes durant un an, six barques armées et portant depuis quatre jusqu'à vingt canons. Et, comme il fallait dans cette expédition user de la plus grande diligence pour envoyer les Canadiens faire les récoltes et ramener les troupes sur une autre frontière, j'ai démolé ou brûlé leurs trois forts et amené artillerie, barques, vivres et prisonniers." Lui-même fut si étonné de ce succès imprévu qu'il crut devoir s'en justifier auprès du ministre: "La conduite que j'ai tenue en cette circonstance, lui écrivait-il, et les dispositions que j'avais arrêtées sont si fort au-dessus des règles ordinaires, que l'audace qui a été mise dans cette entreprise, doit passer pour de la témérité en Europe... Aussi, je vous supplie, Monseigneur, pour toute grâce, d'assurer Sa Majesté que si jamais elle veut, comme je l'espère, m'employer dans ses armées, je me conduirai par des principes différents." Ces principes étaient pourtant bons, puisqu'ils lui valurent encore d'aussi brillants résultats; mais Montcalm, comme la plupart des généraux européens de son temps, eut le tort de vouloir transporter en Amérique la tactique du vieux continent, et si les officiers canadiens n'eussent fait prévaloir leurs vues

et leurs expérience, il aurait probablement échoué dans plus d'une entreprise.

C'est peut-être ici le lieu de placer son portrait. Nous l'empruntons à M. de Bonnechose, son éloquent biographe : "C'était, nous dit-il, un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez brusque et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond d'une pelisse de fourrure deux éclairs avaient brillé : "Voilà le marquis!" disaient les passants. Le trait saillant de son esprit, ce fut aussi le coup-d'oeil, mais un coup-d'oeil dont la vivacité n'était rien à la justesse; la vérité, vite saisie, souvent discernée de très loin, jaillissait avec une lumineuse précision des jugements portés par Montcalm sur les hommes et les événements. Imagination hardie, sans chimère, féconde sans rêverie, il fut par-dessus tout un homme d'action et d'action rapide."

Voilà l'homme avec ses qualités. Comme tout autre il eut ses défauts; trop d'obstination et de ténacité dans ses desseins, pas assez de ménagement pour les idées de ses adversaires, un désir exagéré de faire dominer ses vues et ses plans. Mais ces défauts, pourrait-on lui en faire un crime? Ils sont la partie humaine de toute grande nature; c'est par là que nous pardonnons aux grands hommes leur supériorité. Ses nouveaux concitoyens en jugèrent ainsi. Il prit en peu de temps un grand ascendant sur tous ceux qui l'approchaient. Les habitants l'aimaient et le fêtaient à l'envie. "Lorsque je voyage, écrit-il lui-même, j'ai l'air d'un tribun du peuple." Les troupes avaient pour lui de l'enthousiasme; il partageait avec elles toutes les fatigues et tous les travaux: couchant sur la terre comme le dernier soldat et exposant au

feu son corps couvert de blessures, il ne leur faisait sentir la supériorité de son grade que par plus de talent et plus d'intrépidité, si possible. Les sauvages eux-mêmes éprouvèrent pour lui un attachement et un dévouement qu'aucun chef n'avait encore su leur inspirer, et c'est beaucoup dire de ces natures mobiles, toujours promptes à passer d'un objet à un autre. Les premiers temps de son séjour furent donc plutôt agréables et joyeux; les déboires ne vinrent qu'après la prise de William-Henry.

La prise de William-Henry accrut la réputation du général français et ajourna tous les projets de l'ennemi pour la conquête du Canada. Mais alors commença pour le vainqueur une nouvelle lutte, plus sourde, plus cachée, mais mille fois plus rude que celle des frontières, car celle-là se faisait au coeur même de la colonie contre des Français ennemis de la France. A cette époque de glorieuse défense le Canada fut miné par une tribu de parasites qui s'empressaient d'en exploiter toutes les ressources, avant que l'ennemi vint leur arracher leur proie.

Ce fut à ces hommes sans coeur et sans dignité, marchands de l'honneur national, que Montcalm déclara une guerre impitoyable. Il succomba dans la lutte, parce qu'il était seul pour combattre ces monstrueux abus, et que les criminels comptaient à la Cour de puissants protecteurs. Mais peu lui importait après tout le résultat? Son devoir était fait.

Pourtant, son étoile lui réserve un dernier rayon de gloire: Carillon va s'ajouter à la chaîne de ses faits d'armes pour en former le plus bel anneau. Carillon! nom glorieux que nos poètes ont chanté dans leurs strophes sublimes, que nos historiens ont inscrit sur leurs pages immortelles, et qui fera toujours vibrer dans nos coeurs la

Ce nom fut celui d'une colline située entre les lacs St-Sacrement et Champlain. fibre du patriotisme!

Retranchés sur ses flancs, trois mille six cents hommes, commandés par Montcalm, repoussèrent, le 8 juillet 1758, quinze mille Anglais sous les ordres d'Abercromby. C'est encore M. de Bonnechese qui nous fournira le récit sommaire de cette action: "A midi et demi, un coup de canon retentit; c'était le signal... Déjà, aux sons du fifre et de la cornemuse, les Anglo-Américains s'élançaient dans la clairière, en quatre colonnes, grenadiers en tête et chasseurs sur les flancs. L'ennemi étaient à cinquante pas du retranchement, les fusils français, jusqu'alors immobiles, s'abaissèrent sur toute la ligne: trois mille balles sifflèrent à la fois — décharge foudroyante au milieu des rangs déjà rompus par les obstacles des abords. Les Anglais vacillèrent sous le plomb, reculèrent; puis revinrent intrépidement à la charge pour reculer encore et revenir pendant six heures de suite. Effroyable va-et-vient, entremêlé de sorties à la baïonnette, au milieu de l'abatis d'arbres enflammé par la fusillade... Vers sept heures du soir, les attaques cessèrent, le feu continua sur la lisière de la forêt; à huit heures, il s'éteignit." Telle fut cette mémorable bataille qui coûta aux ennemis cinq mille des leurs contre une perte de sept cents hommes pour les Français. La joie des vainqueurs fut délirante. Le soir, à la clarté des torches, la petite armée acclamait à grand cris son vaillant général. Pour lui qui s'était battu comme un lion, il appréciait ainsi sa part de victoire: "Je n'ai eu que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses. Deux jours plus tard, du sommet de la colline s'élançait une grande croix de bois portant vers le ciel cette humble action de grâce: "Qu'ont fait le général, les troupes,

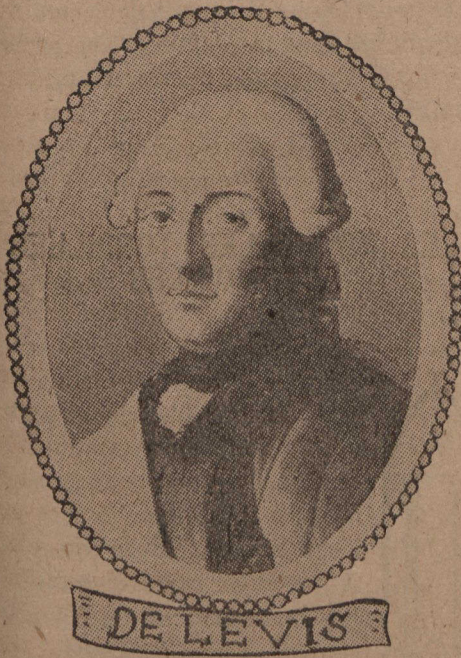
le retranchement? Voici l'étendard, voici le vainqueur: Dieu, Dieu seul ici triomphe!"

Cette victoire avait sauvé le pays de l'invasion, mais elle n'améliorait pas beaucoup sa situation. Les frontières se resserraient toujours aux extrémités. A l'est, Louisbourg venait de tomber malgré la vaillante défense de M. et de Mme de Drucourt. A l'ouest, Frontenac avait capitulé devant 3,000 hommes, et le fort Duquesne n'était plus qu'un amas de cendres. Des défections chez la plupart des tribus sauvages et la famine partout. Après de pressantes dépêches écrites à la cour en demande de secours, Montcalm s'enferma dans Québec où il passa le triste et long hiver de 1759, le dernier de sa vie. Autour de lui les gens mouraient de faim ou trouvaient à peine de quoi nourrir un sang qui devait payer jusqu'à la dernière goutte la perte de la colonie. Dans le même temps, on jouait et on dansait chez l'intendant. Montcalm, indigné, s'enveloppait dans sa tristesse et s'élevait à la hauteur de tous les sacrifices: "J'avais demandé mon rappel — écrit-il au ministre — après la glorieuse journée du 8 juillet; mais puisque les affaires de la colonie vont mal, c'est à moi à tâcher de les réparer ou d'en retarder la perte le plus possible." Il sera chevalier jusqu'à la fin, fidèle à sa dame comme à son roi.

Cependant, avec le printemps reviennent les hostilités et les vaisseaux de France, chargés de vivres et de nouvelles. Beaucoup de décorations et de récompenses pour le passé, point de soldats, ni d'espoir d'en recevoir pour l'avenir; mais des instructions formelles, enjoignant la résistance jusqu'aux plus grandes extrémités plutôt qu'à se rendre. Montcalm comprit le sens de ces instructions: "J'ose vous répondre, écrivit-il au ministre, de

mon entier dévouement à sauver cette colonie ou à mourir." Son dernier mot était dit, son chemin tout tracé; il le suivit sans broncher et s'acquitta pleinement de sa tâche.

Bientôt, au son du tocsin, de longues files d'hommes sortent des hameaux et des villages pour rallier les divers corps de défense. Des enfants de treize ans et des vieillards de quatre-vingt marchent avec eux, décidés à sauver leur drapeau ou à



tomber avec lui; il ne reste dans les champs que des femmes et des prêtres qui vont labourer la terre et prier pour les défenseurs de la patrie. Dix-sept mille combattants attendent, le pied ferme, les soixante mille hommes d'invasion. Bientôt, pendant que les deux armées de terre pénétrèrent dans le pays par la vallée des lacs, Québec voit apparaître la flotte composée de vingt vaisseaux de ligne, de trente frégates et une multitude de transports.

Elle porte dix mille hommes de débarquement commandés par Wolf, général de trente-six ans qui a fait ses preuves à Louisbourg et qui est digne d'avoir Montcalm pour adversaire. Le général français avec douze mille soldats retranchés sur les hauteurs de Beauport, couvre la ville de ses travaux de défense. Le siège commence, long et opiniâtre. Les bombes pleuvent sur la ville et la mettent en feu; au bout de deux mois, Québec n'est plus qu'un monceau de ruines, et les campagnes environnantes offrent l'aspect d'un vaste désert. Cependant les assiégés n'ont pas perdu un pouce de terrain. Déjà, le 21 juillet, ils ont repoussé une attaque dirigée contre les lignes de Beauport. Déjà les chefs de l'expédition, redoutent l'approche de l'hiver, ont fixé le départ de la flotte au 20 septembre. Mais Wolf ne peut ainsi laisser échapper sa proie. Par une résolution subite et hardie, il tente un dernier coup. Le 12 septembre, il remonte de nuit le fleuve sur quelques vaisseaux jusqu'à la hauteur du cap Rouge, le redescend sur des barques, trompe les sentinelles échelonnées sur la falaise, et escalade avec ses régiments les rochers de l'anse du Foulon, gardés par quelques hommes qui sont surpris et dispersés.

Le 13 septembre, le soleil levant éclaira huit mille Anglais rangés en bataille sur les plaines d'Abraham. A cette nouvelle, Montcalm accourt précipitamment avec quatre mille cinq cents soldats. Tout le monde connaît cette funeste rencontre qui décida du sort de la colonie et fut moins une bataille qu'une déroute. Les troupes françaises, enfoncées au premier choc, s'enfuirent devant les baïonnettes anglaises. Pendant que Wolf expire content dans les bras des victorieux, Montcalm, mortellement blessé, rentre à cheval dans la ville, soutenu par deux grenadiers. La vue de

son triste état jette la ville et le camp dans la consternation et fait un instant milieu de la douleur de tous, il garde son oublier le sort de la colonie. Seul, au calme et son sang-froid: "Combien de temps à vivre! demanda-t-il au chirurgien qui sonde sa blessure. — Quelques heures à peine, mon général. — Tant mieux, je ne verrai pas la prise de Québec." Puis, des officiers venant lui demander ses ordres: "Des ordres, répondit-il, je n'en ai plus à donner; j'ai trop à faire en ce dernier moment, et mes heures sont très courtes. Je vous recommande seulement de ménager l'honneur de la France". Il eut toutefois le temps de penser aux Canadiens auxquels il venait de donner sa vie, ne pouvant faire plus: "Général, écrivit-il à Townshed, ayez pour les Canadiens les sentiments qu'ils m'avaient inspirés; qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur." Chevalier chrétien toute sa vie, il s'inclina une dernière fois devant son Dieu, reçut avec ferveur les sacrements, et rendit l'âme le 14 septembre au matin.

Le soir même on fit à ce guerrier des funérailles dignes de lui. Quelques officiers portèrent son corps à la chapelle des Urselines. Il y fut inhumé au bruit de la canonnade, à la clarté des flambeaux qui jetaient leurs lueurs mourantes sur la voûte et les murailles déchirées par les obus de siège. Le fossoyeur ne fut pas appelé pour creuser sa couche mortuaire: un boulet anglais s'était chargé de ce coin. On le déposa dans cette tombe guerrière, et les larmes arrosèrent sa dépouille. Avec lui chacun croyait ensevelir la colonie.

Si à ce moment les voiles de l'avenir se fussent tout à coup déchirés, les compagnons attristés de Montcalm auraient pu voir une vaillante armée, commandée par

Lévis, envahir les plaines d'Abraham, encore humides de sang français, et planter leur drapeau victorieux sur le théâtre de leur récente défaite!

Montcalm! Lévis! saluons ces deux hommes. Tous deux ont payé leur tribut à la Nouvelle-France. L'un lui a donné sa vie; l'autre sa revanche. Ne les séparons pas dans notre amour et notre reconnaissance. Inclignons-nous devant ce monument de la vaillance; et peut-être la voix du grand vaincu, rompant le silence de la mort, nous dira ces deux mots si français, ces deux mots qui font les grands hommes et les grandes choses: Honneur et devoir!

— o —

LES NOUVELLES TORPILLES... AUTOMOBILES



Jusqu'à présent on s'était contenté de torpilles de 18 pouces de diamètre, qui pouvaient atteindre une portée, déjà considérable il est vrai, de $2\frac{2}{3}$ milles, à une vitesse de 30 noeuds. Aujourd'hui, on fait des torpilles de 21 pouces de diamètre, contenant par conséquent une charge d'explosif bien autrement importante, dont le poids s'élève à 300 livres.

Ces engins redoutables peuvent parcourir 7585 verges à une allure de 30 noeuds; et même des essais récents ont permis de constater qu'un engin nouveau, atteignait une portée de 9750 verges, c'est-à-dire pouvait parcourir 9750 verges à la vitesse de 40 noeuds. Il va de soi qu'à pareille distance, la justesse de visée laisse beaucoup à désirer.

LE SOURIRE DE CEUX QUI SAVENT N'EST-IL PAS L'INDICE DE LA VICTOIRE ?

VOILÀ bien l'irréfutable argument de nature à confondre les pessimistes qui pourraient encore douter de la victoire des Alliés! En effet, comment pourraient-ils sourire comme ils le font, les souverains, les grands généraux et les chefs d'Etat, selon que le prouvent les gravures ci-contre, s'ils n'avaient pas reçu les plus encourageantes nouvelles et s'ils n'étaient pas convaincus de la grande et définitive victoire des Alliés, après ces longues années d'endurance et de misères? Oui, comment pourraient-ils sourire comme ils le font, s'ils croyaient que les barbares eussent encore quelques chances de fouler aux pieds toute la civilisation?

Leur franc sourire est l'indice de la paix prochaine, de la délivrance, de l'hosannah universel. Donc, haut les coeurs, chez ceux qui ne peuvent pas "savoir" comme eux! Raffermissent des courages abattus, renaissance des espoirs envolés!

Ces sourires partent de haut, et puisqu'ils nous viennent de ceux-là mêmes qui devraient le moins sourire, si la guerre n'était pas "déjà gagnée", que la joie à son tour illumine le peuple, qui, avec patience, avec persévérance, avec confiance, malgré les deuils et les privations, a su attendre l'heure bénie de la délivrance et du châtement.

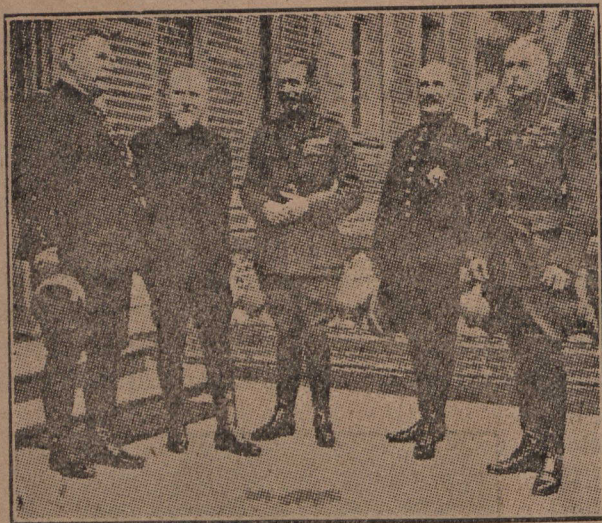
Car elle s'en vient cette heure si désirée où les peuples fraterniseront mieux qu'avant l'épouvantable saignée humaine l'heure de la récompense des sacrifices et des héroïsmes, et l'heure attendue du ter-

rible châtement des auteurs de ce gigantesque bouleversement mondial. S'il en était autrement, ils ne riraient pas ceux que vous voyez dans les vignettes ci-con-



Lloyd George sourit en apprenant de nouveaux succès.

tre. ceux-là en qui vous avez placé toute votre confiance depuis le commencement



Le maréchal Joffre, le président Poincaré, le roi George V, le maréchal Foch et Sir Douglas Haig.



La reine des Belges en infirmière, pense à son pays libéré.



Le président Wilson et l'ex-président Taft sourient de confiance



Le maréchal Foch et le général Pershing ont encore le sourire confiant.

du plus grand conflit international de l'histoire universelle.

Et, ce sont :

L'illustre maréchal Joffre, le héros de la Marne que Montréal acclama et fêta comme le premier défenseur de la civilisation contre la barbarie, ayant à ses côtés, le président Poincaré qui préside aux destinées de l'invincible France; le roi George V, notre souverain, à la tête de l'Empire Britannique dont la puissance n'a pu être amoindrie, malgré les coups de l'ennemi; le maréchal Foch, le héros de l'offensive la plus formidable qui ait été dirigée contre les Boches, le sauveur de la France et des Alliés; et enfin, Sir Douglas Haig, l'illustre généralissime des forces anglaises. Ce dernier n'a jamais souri de sa vie, mais ses traits n'expriment pas moins la certitude et le contentement. Oh! oui, ils sourient et ils sourient librement et sans contrainte!



Le président Poincaré et la reine Marie, heureux des indices de victoire.



Le roi et la reine d'Italie ont aussi le sourire qui fait naître l'espoir.

C'est encore le généralissime des armées Alliées, le maréchal Foch, avec le commandant en chef des armées américaines, le général Pershing. Tous deux sourient parce qu'ils sont bien certains que la guerre est désormais gagnée, grâce au merveilleux appoint d'un million de soldats de la libre Amérique, troupes fraîches transportées en quelques semaines par delà les mers, et merveilleusement équipées.

A son tour le président de la République française, offre le bras à notre gracieuse Souveraine, la reine Marie. Leur bon rire respire la franchise et l'inébranlable confiance en

l'issue de la guerre actuelle.

Un peu plus loin n'est-ce pas la reine des Belges, modèle des infirmières, patronne de la Croix-Rouge, exemple du dévouement, qui, malgré le souvenir de toutes les atrocités commises dans son malheureux pays, trouve encore le moyen de sourire, en songeant à la délivrance prochaine de son peuple.

Puis, nous voyons plus près de nous, le Président Woodrow Wilson et l'ex-président Taft, les deux hommes les plus en vue de toute la grande République Américaine, rire de bon coeur et franchement, parce qu'ils comprennent bien que "nous tenons les Boches cette fois".

Puis encore le roi et la reine d'Italie, qui ne peuvent s'empêcher de laisser leur figure s'épanouir, en apprenant une nouvelle déconfiture des Autrichiens; puis, Lloyd-George lui-même, le grand homme de l'Angleterre, heureux et satisfait d'apprendre pour la centième fois peut-être que les soldats anglais aussi bien que canadiens se sont conduits en héros sur les champs de bataille du pays de France.

Et combien d'autres figures tant aussi souriantes et peut-être tant aussi illustre, pourrait-on faire voir avec sur leurs traits, la même satisfaction, la même certitude de vaincre!

Ah! oui, cette fois, c'est bien la victoire prochaine et depuis si longtemps attendue.

Haut les coeurs, tout le monde!

Sourions à notre tour, l'exemple part de haut!

— o —

Il y a au Canada 40,442 indiens catholiques romains; 16,405 anglicans; 12,444 méthodistes; 8,927 de croyances aborigènes et 1855 presbytériens.

LE METIER DE DENTISTE D'AUTREFOIS

Les musées de Rome et des autres villes de l'Italie possèdent des spécimens variés d'ouvrages de dentistes, faits avant Jésus-Christ. Tout récemment même un autre échantillon du genre a été trouvé dans la bouche d'un squelette découvert dans une tombe à Téano.

Du squelette qui est celui d'une femme, on a extrait de ses mâchoires, une monture en or, contenant six dents.

Un fait curieux de cette découverte est que les dents, bien que frappées en or, étaient naturelles, d'où on conclut à la théorie que les anciens dentistes employaient des jantes en or, pour tenir les dents en bon état.

Lorsqu'ils avaient recours aux dents artificielles, les dentistes du monde entier avaient une fantaisie spécialement pour les dents des animaux, celles des boeufs de préférence, à cause de leur dureté, à moins qu'une personne pauvre leur aurait vendu un certain nombre des siennes pour un prix convenable.

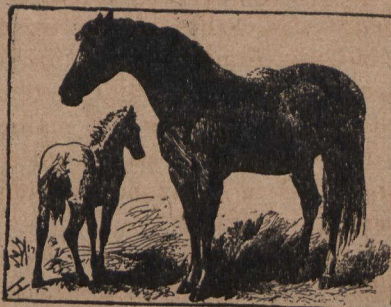
— o —

LE TUNNEL DU BOSPHORE

On annonce que le Parlement Ottoman vient d'approuver un projet de loi prévoyant la construction d'un pont et d'un tunnel pour la traversée du Bosphore, reliant l'Europe avec l'Asie. Le contrat de cette entreprise a été adjugé à une firme de Budapest. Les opérations ont commencé en avril dernier. On sait que le Bosphore est l'entrée de la Mer Noire qu'il relie à la Mer de Marmora. A son point le plus étroit, la largeur du Bosphore est de 1800 pieds.

Traité sur
Le CHEVAL
 et ses Maladies

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES



Quelques-uns des Remèdes administrés au Cheval.

Nous entendîmes, un jour, un professeur de matière médicale remarquer que s'il était réduit à combattre la maladie avec l'opium seul ou toutes les autres drogues, à l'exclusion de l'opium, il choisirait l'opium.

Un autre professeur a dit: "Donnez-moi le mercure, l'iode, la quinine et la lancette et je combattrai contre la maladie." Sans partager entièrement l'opinion de l'un ou de l'autre de ces professeurs distingués, quant au nombre et au choix des remèdes à employer préférablement à tous les autres, je dirai: "Donnez-moi, comme remèdes de mon choix, l'aconit et le fer, conjointement avec l'opium et quelques autres drogues, et je me sentirai suffisamment équipé pour combattre avec succès les maladies du cheval.

Nous allons faire un court historique des drogues les plus importantes employées dans le traitement des maladies du cheval avec leurs effets et leurs usages.

Acides. Ils ont presque tous un goût aigre, et sont extraits des trois règnes de la nature. Le nombre des acides employés en médecine est petit; parmi les plus im-

portants sont: les acides acétique, muriatique, nitrique, sulfurique, tannique, galique, carbolique, phosphorique, tartrique et arsénieux.

Acide acétique. Dilué dans sept parties d'eau, il a à peu près la force du vinaigre ordinaire. Il est produit par la purification de l'acide pyroligneux.

Usage. Il est quelquefois employé, avec de bons résultats, pour les entorses, les contusions, et pour la destruction du poison des insectes, en ajoutant à six onces de l'acide un quart d'once de teinture d'opium et deux onces de camphre.

Acide muriatique. Cet acide est produit par l'action de l'acide sulfurique sur le sel ordinaire. Dans son état de pureté, c'est un liquide transparent et incolore; mais l'acide de commerce a une couleur jaunâtre.

L'acide muriatique est un bon tonique pour les maladies débilitantes du cheval; il est aussi réfrigérant et antiseptique.

Dose. On peut en donner d'une demi à une drachme fluide, largement étendue d'eau froide, et répéter de deux à quatre fois par jour.

Extérieurement, on peut l'employer pour plaies aux pieds, en versant quelques gouttes sur les plaies ou dans les trous des clous. Huit ou dix gouttes peuvent être

employées avantageusement pour le mal de taupe ou le javart, étant versées dans l'ouverture de la fistule.

On peut aussi s'en servir dans les cas de maladies cutanées, en le diluant avec de la glycérine, et le lavant ensuite au bout de quelque temps, s'il est employé fort.

Acide carbolique. Ce remède important est extrait de l'huile de goudron. Son odeur rappelle celle de la créosote.

Usages. Il est employé à divers objets : on s'en sert à désinfecter les écuries où il y a eu la gourme, la fièvre, etc., en lavant les stalles, le plancher et le plafond, avec de l'eau contenant une petite quantité d'acide, on l'emploie aussi avec succès pour les blessures et les plaies malsaines, dans les proportions suivantes : une once d'acide carbolique et six chopines d'eau ; cela empêche la putréfaction, assainit la plaie et hâte sa guérison. On emploie également l'acide carbolique pour détruire les tiques des bois, les poux et autres parasites ; il est très efficace à empêcher les oestres de déposer ses oeufs, quand les parties du cheval qu'elle choisit ordinairement de préférence sont lavées avec une solution de force double de celle indiquée plus haut.

Acide nitrique (aussi appelé eau forte). C'est aussi un précieux tonique, administré en proportion convenable. Il est extrêmement aigre et corrosif, et on doit le donner avec la même prudence que l'acide sulfurique.

Dose. Il peut être donné en doses de cinq à vingt-cinq gouttes, étendues de beaucoup d'eau.

Acide sulfurique (aussi appelé huile de vitriol). On obtient cet acide en brûlant du soufre, mêlé avec un huitième de son poids de nitre, au-dessus d'une couche

d'eau contenue dans une chambre doublée de plomb en feuilles.

Usages. Beaucoup considèrent cet acide préférable à tout autre, employé intérieurement, comme réfrigérant, pour l'affaiblissement des organes digestifs ou la débilité générale.

Extérieurement, on l'emploie comme l'acide muriatique. Quand on veut l'employer comme caustique, on doit y ajouter du vitriol blanc en poudre sèche en quantité suffisante pour en faire une pâte de consistance à être retenue sur l'endroit qu'on veut cautériser.

Cet acide, de même que l'acide nitrique ou l'acide muriatique, est un poison violent et irritant quand il est pris dans l'estomac sans être dilué ; on doit toujours se rappeler que ces acides ont besoin d'être largement étendus d'eau avant d'être administrés.

Une dose d'acide sulfurique est d'environ dix à quarante gouttes, largement étendues d'eau.

Acide tannique (appelé aussi tannin). Cet acide est extrait de la noix de galle, de l'écorce de noyer, etc. Il est incristallisable, blanc ou un peu jaunâtre, avec un goût fortement astringent, inodore, soluble dans l'eau, mais peu soluble dans l'alcool ou l'éther, et insoluble dans la plupart des huiles.

L'acide tannique précipite les solutions d'amidon, d'albumen, et de gluten, et forme avec la gélatine un composé insoluble qui est la base du cuir.

Usages. Étendu d'eau, cet acide forme une lotion précieuse pour les plaies purulentes et les ulcères ; il est aussi excellent pour la diarrhée, et peut être administré pour toutes les maladies pour lesquelles ce genre de remède est prescrit. Dans bien des cas de plaies saignantes, il arrête

sang. On l'emploie quelquefois avec un excellent effet, comme lotion pour les yeux, dans les proportions suivantes: acide tannique, un quart d'oncel; eau froide, une pinte. A cause de son innocuité et de son efficacité, nous le recommandons pour les yeux.

Dose. Pour la diarrhée elle doit être d'une demie à une drachme.

Aconit. Plante vénéneuse qui croît en abondance dans les forêts de l'Allemagne, de la Suisse et de la France. Elle est aussi cultivée dans les jardins de l'Europe, et a été introduite en Amérique comme plante d'ornement. Toutes ses parties renferment du poison. On emploie les feuilles et les racines. Une teinture faite de la racine est beaucoup plus active que celle qui est faite des feuilles.

Teinture de racine d'aconit. Convenablement employée, c'est un des plus puissants et bienfaisants sédatifs en usage. C'est un des meilleurs remèdes que nous ayons pour le traitement de plusieurs maladies du cheval. Il a heureusement remplacé en grande partie la saignée et les purgatifs, dont on a tant abusé autrefois. Ce remède est non seulement sédatif, mais il est aussi anodin, d'aphorétique et antiphlogistique. Il maîtrise la fièvre, réduit l'inflammation, soulage la douleur. En un mot, rien n'agit si puissamment que l'aconit sur la circulation et sur l'action du coeur.

Usages médicaux. Les effets de l'aconit sur le patient se font sentir dans vingt ou trente minutes, et sont à leur plus haut degré au bout d'une heure ou deux, continuant ainsi de trois à cinq heures sans presque diminuer. Null agent n'est employé avec autant d'efficacité dans certains cas, tels que la fièvre des poumons ou l'inflammation d'aucune autre partie du corps, la colique causée par les fourrages verts, la fombure, etc.

Précaution. En doses trop fortes, l'aconit est un poison violent; c'est pourquoi il faut bien se garder de le donner en trop grande quantité, vu que la prostration, et peut-être la mort, en serait la suite. N'en donnez jamais plus de cinq ou six doses de vingt-cinq gouttes, ou plus de sept ou huit de vingt gouttes chacune. La dose peut varier de dix à quarante-cinq gouttes; mais dans la plupart des cas elle devrait être d'environ vingt-cinq gouttes.

Aloès. Il y en a plusieurs variétés: du Cap, des Barbades et succotrin. C'est le suc concentré des feuilles d'une plante. Les uns se donnent volontiers aux chevaux comme cathartique ou purgatif; tandis que d'autres considèrent une mauvaise pratique de beaucoup l'employer. Une dose ordinaire doit être d'une demie à une oncel. Il vaut mieux généralement y mêler du fenugrec, du gingembre ou de la camelle.

Antimoine. On le trouve à l'état natif en France et en Allemagne. Les préparations d'antimoine qu'on administre le plus au cheval sont: 1° *Sulfure d'antimoine*, vulgairement appelé *antimoine noir*. Ceci est considéré par beaucoup un remède remarquable pour bien des choses, surtout pour faire luire le poil au cheval et lui donner une apparence d'embonpoint. 2° *Tartrate d'antimoine et de potasse*, communément appelé tartre émétique. Ce remède a été en grande vogue dans le traitement des maladies de poitrine; mais aujourd'hui il est considéré de peu de valeur pour ces maladies.

Graine d'Anie. La plante qui la produit est indigène d'Égypte. Elle a été introduite dans le sud de l'Europe, et on la cultive même en Amérique, dans les jardins.

Usages. C'est un agréable carminatif aromatique, et on lui suppose la propriété

d'augmenter la sécrétion du lait. On l'emploie pour la colique flatueuse, indigestion, inappétence, etc. La graine d'anis, mêlée à d'autres remèdes, fait d'excellentes poudres de condition.

Dose. D'une demie à deux onces, ce qui peut être répété trois fois par jour.

Ammoniaque. (Esprit de corne de cerf). Ce remède est très utile, employé intérieurement et extérieurement. C'est un stimulant expansible et anti-spasmodique et anti-acide. Il s'applique extérieurement avec de l'huile d'olive, et dans différentes autres mixtures, comme contre-irritant. Il s'emploie comme antidote pour les morsures de serpents venimeux. En doses de deux ou trois drachmes, il a un bon effet sur la colique flatueuse; on le donne avec du lait, comme le carbonate d'ammoniaque, indiqué plus bas.

Carbonate d'Ammoniaque. C'est un remède précieux pour la débilité et la prostration causée par la pneumonie, la bronchite, l'influenza, ou toute autre maladie affaiblissante. Ses effets ressemblent à ceux de l'ammoniaque.

Dose. D'une à trois drachmes, trois fois par jour, dans du lait ou du gruau froid, ce qui protège les membranes muqueuses de la gorge et de l'estomac.

Arsenic. C'est un poison violent en fortes doses; mais en doses convenables c'est un excellent tonique, propre à améliorer la condition générale du cheval. On doit le donner dans une bonne quantité de foin haché, pour protéger l'estomac. On peut en donner de deux à cinq grains en vingt-quatre heures; et l'on doit continuer une couple de semaines à deux reprises, si l'on veut, à un intervalle d'une à deux semaines. On croit que ce remède guérit la pousse.

Assafoetida. Gomme résineuse qu'on obtient d'une plante en Perse en faisant

des incisions à la racine, et faisant sécher au soleil le jus qui s'en échappe. Cette substance a une odeur particulière qui rappelle celle de l'ognon.

Usages. Ce remède est anti-spasmodique, expectorant, laxatif et légèrement stimulant. On le donne pour les vers et pour l'inappétence, aussi pour la pousse, avec du camphre.

Dose. D'une à trois drachmes; et s'il n'agit point comme stimulant, donnez d'une à deux onces de teinture.

Vitriol bleu. C'est un excellent remède, administré intérieurement, comme tonique, pour refaire le système. On le donne pour le farcin, la morve et plusieurs autres maladies qui demandent des toniques et des altératifs, en y mêlant du fenugrec, du gingembre ou de la gentiane. On l'emploie extérieurement, comme caustique, d'une manière très efficace pour brûler les boutons de chair en les touchant avec un morceau des cristaux. En solution de six à douze grains pour chaque once d'eau douce, c'est aussi un excellent remède pour les plaies qui n'ont pas de boutons de chair.

Dose. On peut le donner en doses d'une demie à une drachme, et deux fois par jour.

Camphre. Substance concrète particulière extraite d'une plante de la Chine et du Japon. On le recommande pour l'excitation nerveuse et pour l'emphysème pulmonaire, et on l'emploie dans beaucoup de compositions pour la toux. C'est le remède favori dans les familles, où il est employé extérieurement sur une grande échelle.

Dose. Le camphre peut se donner en doses variant d'une demie à deux drachmes. Une once de camphre en gomme et huit onces d'huile douce, mélangés, font

un très bon remède externe pour bien des affections.

Cantharides (Mouches). Ce remède se fait avec des scarabées venimeux, communément appelés *mouches espagnoles*.

Ces insectes sont d'un beau vert luisant et doré. Ils font ordinairement leur apparence sur les arbres, en Espagne, en Italie et dans le midi de la France, aux mois de mai et juin: époque à laquelle on les ramasse en plaçant des draps, de grand matin, sous les arbres sur lesquelles ils viennent se réfugier pendant la nuit, et

ment comme vésicatoires, en y mêlant du saindoux.

Dose. Elles peuvent être données en doses variant de trois à sept grains, mais seulement une fois par jour.

Huile de ricin (ou de castor). Elle est le produit de la plante appelée ricin ou palme de christ, laquelle est maintenant cultivée sur une grande échelle aux Etats-Unis, surtout dans les Etats du Sud et de l'Ouest.

Usage. Cette huile est très utile et sûre pour l'usage ordinaire de la famille; mais

elle est considérée impropre à être administrée au cheval, vu qu'elle cause parfois l'inflammation des intestins, sans donner de soulagement comme

L'huile de lin crue est considérée aussi sûre et efficace pour le cheval que l'huile de castor pour l'homme.

Dose. Lorsque l'huile de ricin est crue préférable, ou bien en l'absence de l'huile de lin

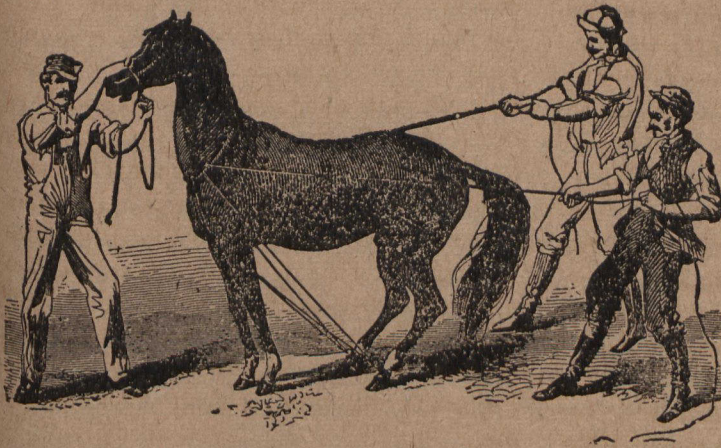
crue, on peut la donner en doses de $\frac{3}{4}$ à $1\frac{1}{4}$ pinte.

elle est considérée impropre à être administrée au cheval, vu qu'elle cause parfois l'inflammation des intestins, sans donner de soulagement comme purgatif.

L'huile de lin crue est considérée aussi sûre et efficace pour le cheval que l'huile de castor pour l'homme.

Dose. Lorsque l'huile de ricin est crue préférable, ou bien en l'absence de l'huile de lin crue, on peut la donner en doses de $\frac{3}{4}$ à $1\frac{1}{4}$ pinte.

Cachou. Extrait préparé avec le bois



La plus sûre méthode d'abattre un cheval pour une opération.

en secouant les arbres quand ils sont encore engourdis par le froid de la nuit et lâchent facilement prise.

On leur ôte alors la vie au moyen de la vapeur de vinaigre bouillant, et on les fait ensuite sécher au soleil ou dans des chambres chauffées par des poêles.

Usages. Prises intérieurement, les cantharides sont un puissant stimulant, avec une tendance à agir sur des organes urinaires. En doses médiocres, elles agissent parfois comme diurétique. Elles sont efficaces pour la morve et le farcin.

On emploie les cantharides principale-

d'acacia cachou, qu'on trouve en abondance aux Indes Orientales. C'est un petit arbre qui atteint rarement plus de douze pieds de hauteur et d'un pied de grosseur.

Usage. Employé comme astringent pour resserrer les intestins dans la diarrhée, et mêlé, pour plus d'efficacité, avec l'opium et la craie préparée.

Dose. D'un à trois drachmes.

Craie préparée. C'est la seule forme sous laquelle la craie soit employée en médecine, c'est un excellent anti-acide et un des meilleurs antidotes pour l'acide oxalique. On l'emploie efficacement contre l'acidité de l'estomac, la diarrhée, etc.

Dose. D'une à deux drachmes.

Fleurs de Camomille. Cette plante est indigène d'Europe, où elle est beaucoup cultivée, et croît à l'état sauvage par tout ce continent.

Usage. C'est un tonique doux d'une grande utilité, combiné avec d'autres remèdes analogues.

Dose. On peut le donner en doses variant d'une demie à deux onces.

Charbon. Pulvérisé, il peut être donné avec avantage pour la dysenterie et l'affaiblissement de l'estomac.

Dose. Il peut être donné dans du gruau, et la dose peut varier d'une demi-once à une once. On peut l'appliquer extérieurement avec un bon résultat à des blessures très enflées.

Chlorure de chaux. Ce composé a d'abord été préparé comme poudre à blanchir; mais on a découvert depuis que cet agent était précieux comme désinfecteur. C'est une substance pulvérulente sèche ou légèrement humide, d'un blanc grisâtre et ayant l'odeur du chlore.

Usages. Le chlorure de chaux est un désinfectant, et ses propriétés antiseptiques en font un excellent stimulant pour

les plaies malsaines; appliqué en solution, ainsi que pour les éruptions de la peau, etc. On l'emploie principalement comme désinfectant dans les écuries occupées par des chevaux morveux et autres. On peut en saupoudrer le plancher tous les matins, ou en tenir dans une boîte suspendue et percée de plusieurs trous.

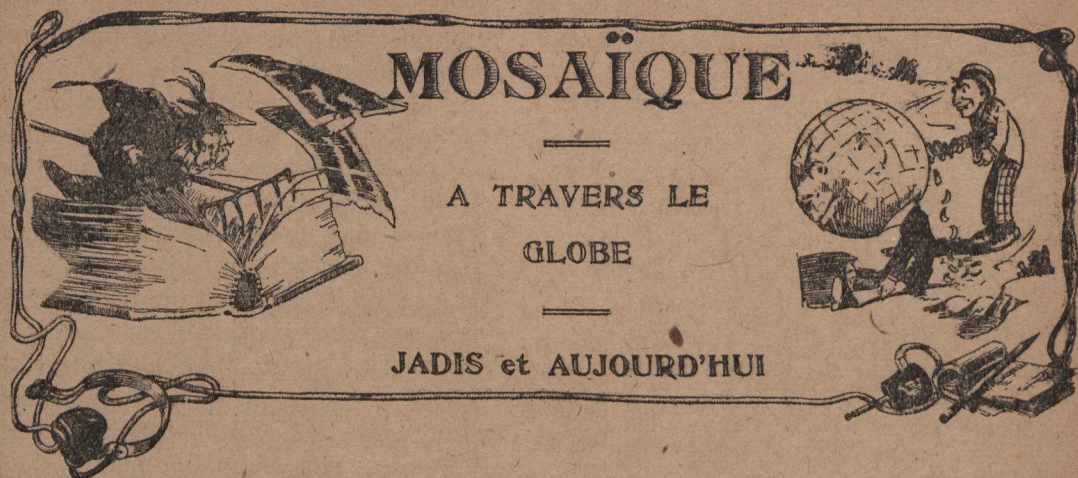
Dose. Quand on croit qu'il vaut mieux l'administrer intérieurement, on peut le donner en doses d'une à trois drachmes, dans l'eau.

Chloroforme. Liquide volatile et incolore, ayant une odeur douce et éthérée et un petit goût sucré.

Usages. C'est un excellent stimulant pour un frisson causé par le froid ou pour une congestion; il peut aussi servir à apaiser la douleur dans la colique ou autre maladie douloureuse. On l'emploie principalement dans des liniments, et quelquefois on le fait respirer. Une once de chloroforme et trois onces d'huile d'olive, bien mélangés, font un excellent liniment, appliqué extérieurement. Quand on donne le chloroforme au cheval par inspiration, on doit bien l'attacher, pour l'empêcher de faire aucun dommage, vu que cela le rend parfois frénétique. Quand il s'agit de faire une opération de quelque importance, le mieux est d'attacher le cheval par terre, et de lui appliquer à l'un de ses naseaux une éponge imbibée d'une once de chloroforme, en lui couvrant le museau avec une grosse serviette. Mais on doit avoir soin de permettre au cheval de respirer l'air en même temps que les vapeurs du chloroforme. Ordinairement, de deux à quatre onces aspirés suffisent pour produire les effets désirés.

Dose. D'une à deux drachmes avec de l'esprit faible.

(A suivre)



COMMENT ON OPERERA DANS CINQ CENTS ANS

L'APPLICATION des grandes découvertes de la science aux besoins usuels de la vie, a donné à un journal l'idée de nous montrer comment on opérera dans cinq cents ans :

“ La scène se passe dans le cabinet de travail d'un homme assez âgé, dans une localité quelconque de l'Australie.

“Le maître télégraphie à l'office, et Jean apparaît à l'orifice d'une tube dans lequel il a monté par une machine à air comprimé.

— Jean, allez dans la remise et gonflez le ballon de famille : ma femme et ma fille s'élèveront vers quatre heures pour aller à Calcutta, chez M. Kohnsor, où elles sont invitées à un bal. Puis, brossez bien mon petit ballon et gonflez-le aussi, car il faut que je me rende tout de suite à la Bourse, à Londres; mais je pense être de retour avant quatre heures pour accompagner ma femme et ma fille pendant une centaine de milles. Ces dames rentreront vers deux heures du matin; mais, comme en ce moment les nuits sont très obscurs, vous ferez allumer la lumière électrique

par un des singes, de façon qu'elle porte à une distance de deux ou trois cents milles.

Ah! j'attends demain quelques amis de Hong-Kong et de San Francisco; n'oubliez pas de télégraphier à Chevet, à Paris, pour lui demander des pâtés à la Napoléon XVIII, et le prévenir que nous les voulons tout chauds à cinq heures et demie.”

Cette fantaisie sur la manière de vivre de l'avenir, qui nous fait sourire aujourd'hui, est peut-être au-dessous de ce qu'elle sera réellement dans cinq siècles.

— o —

L'HUITRE CHASSEUR

J'AI lu la curieuse histoire d'un oiseau de forte taille pris par une huître; la scène se passait près de Helston, sur les côtes anglaises :

“Une vieille marchande d'huîtres, allant un matin sur la grève pour faire sa récolte habituelle, trouva cet oiseau mort, le bec emprisonné entre les coquilles d'une huître encore vivante. Ce curieux groupe fut acheté assez cher par un collectionneur de la ville de Pendange, et l'oiseau pris par

l'huître fait le plus bel ornement de son cabinet de curiosités.

On peut facilement se figurer cette petite tragédie de la mort de l'infortuné volatile. Errant sur la plage, à la recherche de son dîner, il aperçut l'huître baillant au soleil, et attendant le retour de la marée. L'oiseau affamé, voyant ce morceau blanc et dodu, donne un petit coup de bec; l'huître indigné, se referme aussitôt et fait l'oiseau prisonnier. Les eaux montent lentement, pendant que le malheureux captif se débat en vain, et le flux vient submerger la victime."

On raconte, aux Etats-Unis, une histoire assez drôle d'un nègre qui fut "pincé" d'une façon semblable:

"Voyant une magnifique huître s'épanouissant sur la plage, il s'agenouilla et essaya d'en happer le jus avec sa langue. L'huître se referma, et le nègre jeta des cris étouffés de douleur et d'épouvante. On vint le délivrer, et, tandis qu'il roulait des yeux effarés, on se prit à rire de sa mine piteuse.

— L'huître n'a pu te faire bien mal, lui dit-on, elle n'a pas de dents.

— Non, elle n'a pas de dents, mais elle a les gencives rudement dures!

— o —

UNE MACHINE A ABATTRE LES ARBRES

Une très ingénieuse et utile petite machine, dit le *Scientific American*, vient d'être mise à l'essai dans la forêt de Grünwald, devant les représentants du Département des Forêts, de la ville de Berlin, etc. Elle consiste en une scie à moteur disposée de façon à abattre dans le minimum de temps les arbres les plus épais. En deux minutes, cet appareil coupe très nettement

un tronc de 30 pouces de diamètre, puis le débite en morceaux.

L'appareil comporte deux parties: le moteur et la scie. Le moteur pèse environ 90 livres, sa puissance est de 5 H. P. Il est refroidi par l'air, ce qui, spécialement en hiver constitue un sérieux avantage sur le refroidissement à l'eau.

Il comprend également un dispositif de sûreté contre les risques d'incendie, considérables dans les forêts. Le combustible employé est de la gazoline ou du benzol. La consommation, en 10 heures de travail, est d'un peu plus d'un demi-quart.

La machine peut toutefois être adoptée pour marcher à l'électricité, ce qui est avantageux dans bien des cas.

La scie est fabriquée en trois grandeurs, pour les arbres de 3, 2 et 1 pied dans leur diamètre maximum. C'est une scie à chaîne, avec des chaînons de six dents chaque, pouvant être promptement changés. La scie est montée sur un bâti avec quatre rouleaux pourvus de roulements à bille, dont l'un est actionné par une tige flexible à pignon conique. La poignée creusée sert de réservoir pour l'huile.

L'ouvrier n'a qu'à tenir et pousser le manche adopté au cadre de la scie.

— o —

LE PIANO

Le piano droit est dans la famille des pianos le parent pauvre. Le piano à queue en est le gros richard qui a réussi. L'orgue, c'est leur cousin asthmatique. C'est l'emphysémateux des boîtes à musique. C'est la bicyclette de l'harmonie. Il a fait des pieds et des mains pour arriver. Finalement, dégoûté du monde, il s'est réfugié dans la religion. De plus il est féminin au pluriel sans que l'on ait jamais su pourquoi.

L'ILE DE ROBINSON

Tous ceux qui ont lu *Robinson Crusoé* apprendront avec quelque intérêt qu'en 1875, l'île de Robinson Crusoé a été louée par le gouvernement chilien à un nommé Von Rodt, fils d'un ministre protestant à Berne. La carrière de Von Rodt a été assez agitée, et il paraît être un digne successeur de Juan Fernandez, le matelot abandonné, appelé par Daniel Foë, Robinson Crusoé, dans son immortel roman. A l'âge de 21 ans, Von Dodt entra au service de l'Autriche comme lieutenant de cuirassiers et combattit vaillamment pendant la campagne de 1866; il reçut à Nachod une grave blessure qui le força à quitter le service.

Après le traité de paix de Nikelsburg, il alla vivre à Paris d'une petite pension qui lui faisait le gouvernement autrichien. Lorsque éclata la guerre franco-prussienne, il s'enrôla dans un régiment de ligne français et se distingua par son éclatante bravoure au sanglant combat de Champigny.

En 1871, Von Rodt émigra au Chili et y fit des affaires avec tant de succès qu'il put acheter un steamer et transporter dans son île une petite colonie d'agriculteurs et d'éleveurs. Il éleva du bétail et cultiva des légumes, dont il ravitailla les navires baleiniers.

Il gouverna ses sujets à la façon de Robinson Crusoé, en leur distribuant leurs rations en personne, et exerça une autorité patriarcale sur leurs moeurs et sur leur éducation. Ses affaires prospérèrent merveilleusement, et il réussit à mettre en culture plus de la moitié de l'île.

Le 31 mai 1866 les Fénians envahissaient le Canada.

UN OISEAU DES TROPIQUES

LA frégale est un grand oiseau de mer des tropiques qui ne vient à terre qu'à l'époque de la couvée; encore ne couve-t-elle qu'un oeuf par saison. Alors les frégales se groupent par tribus et élisent domicile au sommet des plus hauts arbres. Comme l'albatros, cet oiseau se nourrit de pêche, mais c'est aussi un voleur de profession, dérochant une partie de leur pêche aux pêcheurs. Le plumage de la frégale est brun foncé avec reflets métalliques verts et pourpre. La gorge du mâle faisant poche est d'un violet brillant, tandis que la femelle a une tache blanche sur l'estomac.

— o —

LES CZARS DE RUSSIE

QUAND Pierre-le-Grand mourut, qu'est-ce qu'on dit en Europe?

Que sa femme l'avait empoisonné de concert avec son favori Mentchikoff.

Sa femme et son meilleur ami, qu'en pensez-vous? N'est-ce pas rassurant, surtout si l'on pense que la première était une Allemande, servante d'auberge, quand il la fit impératrice, et que l'autre était un garçon pâtissier qu'il avait créé prince.

Et Pierre III son bisaïeul? Qui le détrôna? Une autre Allemande, sa propre femme, Catherine II. Par qui fût-il étranglé? Par les frères Orloff, amants de la czarine. Ces Allemandes sont dangereuses en ménage.

Et son grand-père Paul Ier? Par qui fut-il assassiné? La femme, cette fois, n'est pas dans l'affaire; Pahlen, Benningsen et cinquante autres gentilshommes de la plus haute volée le frappèrent à coups de sabre...

Voilà comment la couronne passe d'une tête à l'autre dans le pays des czars.

LANGAGE DES PARFUMS

ON connaissait le langage des fleurs; on ignorait encore celui des parfums. Un Dr Stampton vient de nous initier à cet idiôme... olfactif. Il s'est dévoué à cette intéressante étude, et le résultat de ses observations est assez curieux, au point de vue de la vie social, pour que nous le communiquions à nos lecteurs:

Le musc prédisposé à la sensibilité et à l'amabilité:

La rose, à l'effronterie, l'avarice et l'orgueil;

Le géranium, à la tendresse;

La violette, à la piété mystique et à la bigoterie;

Le benjoin, à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance;

La menthe, à l'intérêt commercial;

Le vertiver et la vervaine, au goût des beaux-arts;

Le patchouli, à l'hystérie;

Le camphre, à l'abrutissement;

Le cuir de Russie, à l'indolence et à la lascivité;

L'ylang-ylang, le parfum le plus dangereux, à la débauche.

Quel rude gaillard ce doit être que ce Dr Stampton, s'il a fait toutes ces constatations *in anima vili!*

SUBTIL REPORTER

C'ÉTAIT pendant le séjour du grand-duc Alexis à New-York, vers 1880. Les reporters avaient vainement essayé de pénétrer dans son intérieur.

Enfin, l'un d'eux se laissa un soir enfermer dans les appartements du grand-duc, sans être aperçu, et resta toute la nuit dans sa chambre à coucher blotti sous une

table. Grande fut la surprise du grand-duc, lorsqu'il lut le lendemain dans un journal, à quelle heure il rentrait, ce qu'il buvait et faisait avant de se coucher, comment il se déshabillait, quand il éteignait sa lumière, de quel côté il se couchait d'abord, s'il s'endormait tout de suite, s'il ronflait, s'il criait, à quelle heure il se levait, etc. Ce numéro eut un succès extraordinaire, et le grand-duc rit cordialement, lorsque le jour suivant, à la table d'hôte, le correspondant lui raconta toute l'histoire.

— Oh! héros du journalisme! s'écria le grand-duc à la fin du récit.

CE QU'EST LE FOND DE L'OCEAN

IL existe une chanson anglaise bien connue d'un grand nombre de Canadiens-Français commençant par ces mots: *There's a whole in the bottom of the Sea*". En effet il y a plus d'un trou dans le fond de la mer. Ainsi, dans l'océan Pacifique, on a découvert à la sonde, un de ces précipices entouré de montagnes sous-marines, d'une profondeur de 32,088 pieds, soit environ six milles ou un demi mille de plus, en longueur que la corde qu'il aurait fallu pour mesurer la plus haute montagne du globe. Quand au fond de la mer, il n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Près des côtes ce sont des plaines sous-marines, couvertes de végétation aquatique et accidentées seulement par des déchets volcaniques, des rocs à demi rongés par le passage d'ice-bergs géants, des squelettes de baleines et des épaves de navires avec tous leurs trésors. Mais plus loin, en haute mer, comme on dit à la surface, le fond de l'océan est d'une conformation analogue à celle de la terre; une série de côtes, de vallées, de plaines et de montagnes.

LA NAVIGATION AERIENNE

UN des premiers essais de navigation aérienne eût lieu à Leipzig, en 1880. L'appareil inventé par un nommé Baumgarten, était une espèce de ballon auquel étaient attachées trois nacelles en osier, munies chacune de 10 ou 11 ailes qu'une manivelle mettait en mouvement. L'inventeur s'était placé dans la nacelle du milieu, et ses aides chargés de la manoeuvre dans les deux autres.

En présence d'une grande affluence, les cordes avaient été lâchées, et le navire aérien s'était élevé assez lentement dans les airs. Il est venu ensuite, au milieu de sa course, raser tous les toits des maisons; à ce moment, tous les gens qui étaient occupés à la manoeuvre, saisis de crainte, ont sauté à bas des nacelles et ont abandonné la direction du ballon qui a remonté aussitôt jusqu'à une hauteur de 4,000 pieds.

L'effroi des spectateurs était à son comble. On apercevait le malheureux aéronaute qui faisait des efforts surhumains pour ne pas être emporté par le vent; puis, tout à coup, on vit le ballon redescendre avec une rapidité vertigineuse: il avait éclaté et tout le gaz s'était échappé par la déchirure.

Cependant l'aéronaute ne s'était pas dangereusement blessé dans cette terrible chute.

LE PIAVE OU LA PIAVE

ENCORE une question d'étymologie! Décidément, les opinions sont si contraires que nous n'en sortirons jamais. Chaque mot nouvellement éclos dans les gazettes soulève de graves problèmes, fait surgir d'ardentes contestations. Ainsi, devant la diversité des orthographes, nous sommes res-

tés hésitants toute une journée pour savoir s'il fallait dire *le Piave* ou *la Piave*. La lecture des feuilles parisiennes nous laissa dans l'incertitude, la moitié d'entre elles adoptant *le*, l'autre moitié imprimant *la*.

M. Antoine Thomas, prétend que si le genre masculin l'emporte en Italie, l'usage français, depuis longtemps, est en faveur de *la Piave*. Ainsi l'écrivait Elisée Reclus.

En désespoir de cause, nous avons tiré au sort et opté, en fin de compte, pour le masculin. D'autres documents sont alors venus confirmer notre choix. On nous affirme que les Italiens disent *le Piave*, comme le Sile, le Tevere, etc., et l'on se rappelle la vibrante harangue que prononça Gabrielle d'Annunzio et dans laquelle il parlait du *mâle* Piave (il maschio Piave). Devant cette autorité nous nous inclinons. La cause est jugée. Nous devons dire *le Piave*.

— o —

LE PLUS PETIT LIVRE DU MONDE

UN éditeur italien a publié une édition de la *Divine Comédie* qui fut annoncée comme étant "le plus petit livre du monde". La volume mesurait 2 pouces sur 1. La lettre *l* y paraissait grosse comme une pointe d'aiguille.

Eh bien! il paraît qu'on a fait mieux encore dans ce genre difficile et inutile. Il existe une édition du traité de Sénèque, *De Tranquillitate animi*, imprimée en Belgique au commencement du dix-septième siècle, qui n'a que 1 pouce $\frac{3}{4}$ sur 1 pouce.

Il est vrai que les caractères en sont gigantesques à côté de ceux de la *Divine Comédie*. Mais M. Mame a imprimé à Tours, en 1862, une *Imitation* où les *l* sont encore plus petit qu'une pointe d'aiguille.

— o —

LE RIZ DANS LE PAIN

D'APRÈS le Bulletin Hebdomadaire de l'Administration des Subsistances, des Etats-Unis, les couches extérieures du grain de riz (*rice polish*) contenant du phosphore, sont éliminées et jusqu'à ces derniers temps, ce déchet était vendu par tonnes, pour la nourriture du bétail. Or, Miss Rowe K. Armstrong, du département d'Agriculture des Etats-Unis, visitant la Nouvelle-Orléans, découvrit que ce produit avait été placé sur le marché pour faire du pain de conserve dans la proportion de un quart de *rice polish* à trois quart de farine de froment. Voici comment s'obtient ce *rice polish*. Le riz au sortir de la machine à battre passe sous des meules à vitesse rapide, qui enlèvent ces balles. L'enveloppe extérieure du grain est ensuite éliminée dans de grands mortiers qui produisent un mélange de riz propre, de balle fine et de farine. Le riz provenant de là passe alors par le polissage qui s'effectue par friction contre de la peau de souris ou de la basane tannée et amenée à un haut degré de souplesse; on enlève ainsi les couches extérieures du grain, le *rice polish* qui contient, paraît-il, les parties les plus nutritives du riz.

EPITAPHE D'UNE DAME AVARE

Ci-gist qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avait si bien appris
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un remède qu'elle avait pris.

L'HONNETETE RECOMPENSEE



M^{ME} Durapiat, rentrant de faire son marché, s'entend soudain interpeller dans la rue.

— Hé, madame! C'est pas vous qui venez de laisser tomber ce paquet-là?

Elle se retourne et voit un gamin qui lui tend un paquet sur lequel elle lit: "*Thé de Chine, 1ère qualité, \$3.00 la livre.*"

— Bien sûr que c'est moi! s'écrie vivement Mme Durapiat... Merci, mon petit ami, voilà vingt sous en récompense de ton honnêteté.

Et elle s'en va, serrant contre elle la précieuse denrée.

Un passant, qui a assisté à la scène, dit au gamin:

— Ben, mon gros, tu es refait! Une livre de thé à \$3.00, tu en tires tout juste vingt sous!... Tu n'as donc pas vu que le paquet n'appartenait pas à la bonne femme?

— Mais si! Et c'est elle qui est refaite; le paquet, c'est un sac vide que j'avais trouvé; j'ai bourré de vieux papiers et j'lui ai vendu vingt sous.

"Ça lui apprendra à être malhonnête."

PIERRE-LE-GRAND ET LA DANSE

LES révérences prolongées étaient complètement inconnues en Russie avant que l'empereur Pierre-le-Grand ne dansât avec une dame de l'aristocratie de Hanovre, au cours d'un de ses voyages en Poméranie. Etonné d'une pose aussi longue, il disait à quelqu'un de sa suite, après le bal: "Diantre, ce que ces Allemandes ont les os durs!"

LA CIGARETTE DES SOUVERAINES LES VILLES DES ETATS-UNIS AUX NOMS ALLEMANDS

S'il est des reines hostiles à l'usage du tabac, telle la reine Mary d'Angleterre, il en est d'autres, et fort nombreuses, qui ne dédaignent pas de fumer de nombreuses cigarettes dans l'intimité.

L'ex-reine Amélie de Portugal, par exemple, adorait le tabac; sans doute tenait-elle cela de sa mère la comtesse de Paris, qui, elle, fumait même des cigares, et essaya, un jour, de la pipe...

L'impératrice douairière de Russie fuma également avec volupté, et sa belle-fille, la tsarine, grilla, en buvant du thé, d'innombrables cigarettes.

L'ex-reine Uathalie de Serbie, de même que la reine de Roumanie, et en général toutes les princesses balkaniques, adorent le tabac d'Orient et fument tout le long du jour des cigarettes parfumées.

— o —

LA JOAILLERIE AUX PHILIPPINES

Aux Philippines, le métier de joaillier est exercé presque entièrement par des femmes. Les boutiques sont petites et obscures et les étalages sont de pauvre apparence. Mais il faut avoir une bourse bien garnie pour tout acheter, si l'on s'avise de demander à voir tous les trésors cachés. En effet, on trouve alors des colliers, des statuettes, des rosaires, des chapelets, des coraux de la plus fine ciselure, ainsi que des perles de toute beauté et des teintes les plus rares.

Il y a encore des pierres de toutes les nuances. Tous ces bibelots dispendieux sont fabriqués par les femmes qui achètent l'or brut, le transforment en fil et le battent elles-mêmes avec leurs marteaux. Elles travaillent avec autant d'art l'argent et tous les travaux en filigrane.

BEAUCOUP de villes américaines ont jusqu'ici porté des noms allemands. On compte aux Etats-Unis vingt-huit Berlin, vingt-six Hanovre, huit Brême, cinq Germania, trois Potsdam, une Prussia; Bismarck lui-même est le patron de neuf cités, dont l'une est la capitale du North Dakota. C'est de celle-ci, annonce le *New-York Herald*, que vient de partir un irrésistible mouvement de protestation; toutes ces villes réclament un nouveau baptême. A Bismarck du North Dakota ont été placardés des écriteaux portant: "*Changez ce nom en quelque chose de plus propre!*" Sur la station du Northern Pacific Railway, le nom de la ville a été badigeonné de jaune et on y lit: "*Au diable la tête carrée! Qu'a-t-il fait pour nous?*" Les huit autres Bismarck des Etats d'Arkansas, Illinois, Michigan, Mississippi, Missouri, Nebraska, Ohio et Pensylvanie se posent la même question.

— o —

UNE BIBLE GEANTE

C'EST la bible tibétaine de Kahgyour qu'on croit être la plus considérable du monde. Elle comprend 108 volumes de 1,000 pages chacun et 1,083 chapitres. Chacun de ces volumes pèse dix livres, et les planches qui ont servi à son impression remplissent plusieurs édifices. Une seule copie de cette bible a coûté 7,000 boeufs à une tribu de Mongols. Comme on peu le voir son prix n'est guère populaire, et à ceux qui n'ont jamais trouvé le temps de lire notre bible à nous, nous ne leur conseillons pas d'entreprendre la lecture de la bible tibétaine de Kahgyour, surtout dans l'original.

LE POULS REVELATEUR

UN savant prétendait dernièrement que le pouls de la femme battait toujours plus rapidement que le pouls de l'homme, et que de la naissance à la mort, la vitesse du pouls allait en diminuant. Il ajoutait que seulement en tâtant le pouls d'une personne en santé, sans la voir, il lui était possible de dire et son sexe et son âge. Le pouls du nouveau-né bat à 160 pulsations à la minute, lorsqu'il s'agit d'une fille et à 150 pulsations si c'est un garçon. A quatre ou cinq ans les pulsations tombent déjà à 110 et 100 respectivement. Chez les adultes nous ne trouvons plus que 80 et 75 pulsations, alors que chez les vieillards le pouls ne donne plus que 60 et 55 pulsations. Chez la femme âgée le pouls descend rarement au-dessous de 50, mais la chose arrive souvent chez le vieillard.

— o —

L'OR MONETAIRE

DEPUIS la guerre toutes les matières premières ont subi une hausse notable quelquefois aussi fantastique qu'injustifiable. Les métaux précieux ont doublé, voire même triplé. Seul l'or, la base de tous les systèmes financiers a peu ou prou varié.

L'"Or" monétaire reste cependant à sa valeur fixe.

Cet état de choses théorique, mais illogique, ne saurait, paraît-il, durer plus longtemps.

L'or va augmenter et de ce fait vont être bouleversées toutes les lois économiques si laborieusement échafaudées.

La guerre mondiale aura renversé une à une toutes les théories.

— o —

UN CASQUE PROTECTEUR POUVAIT ETRE UTILISE COMME OUTIL DE TRANCHEE

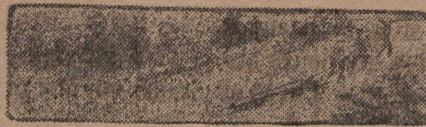
PARMI les dernières inventions dues à la guerre actuelle citons le casque protecteur pouvant être utilisé comme outil de tranchée.

Le casque est l'invention de Léonard D. Mahau de Washington D. C. et consiste en une sorte de pelle, ayant sa cavité formée d'une partie pouvant recevoir la tête, et une extension longitudinale qui se termine par une poignée, la surface interne de la coque étant libre permet au casque de préserver la tête. A tous points de vue, ce casque assure la même protection que les autres casques en acier que l'on emploie actuellement, la faculté de s'adapter comme outil de tranchée, depuis que l'infanterie doit creuser ou elle se trouve, d'où la nécessité d'emporter avec elle des outils de tranchée. Combiner ainsi les vêtements, comme le casque en outil de tranchée réduirait matériellement l'équipement du fantassin moderne.

— o —

UNE BOITE A TABAC PORTE-ALLUMETTES

LES inventeurs, en ce moment, semblent s'intéresser énormément aux fumeurs; en effet, dernièrement, un inventeur imaginait une pipe porte-allumettes; aujourd'hui, c'est une boîte à tabac qui contient des allumettes dont un New-Yorkais, M. Louis Stankewittz a pris un brevet pour une boîte à tabac pouvant également tenir des allumettes. La boîte est pourvue d'un renforcement dans lequel on peut mettre des allumettes et d'un couvercle fonctionnant au moyen d'un ressort qui couvre la cavité ordinairement.



LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS EN TURQUIE



Nous supposons qu'après avoir traversé l'Europe nous sommes arrivés, transportés par un beau navire à vapeur jusqu'à l'embouchure du Danube, à cette Mer Noire ainsi appelée, nous a dit un de ses voisins, à cause de la couleur toute particulière du sable de ses rivages.

Dans notre traversée sur cette mer où les orages sont fréquents, nous avons jeté un coup d'œil en passant sur une petite île, un roc presque dénudé, où abondent les reptiles.

Précisément à l'entrée du détroit que les anciens appelaient le Bosphore, nous avons vu deux rochers, l'un voisin de la côte d'Europe, l'autre plus proche de la côte asiatique.

De loin, ces deux rocs semblent se toucher, tellement le détroit est resserré, et les vagues se brisent avec fureur contre ces énormes blocs de pierre, élevant bien haut dans les airs une blanche couronne d'écume.

Les anciens croyaient que ces deux rochers étaient deux monstres appelés Cyanées, qui se rapprochaient pour écraser et réduire en miettes tout navire essayant de franchir l'étroit passage; mais un jour Orphée les charma par sa délicieuse musique, et les immobilisa pour toujours à

la place qu'ils occupent encore aujourd'hui.

Tous nos remerciements à Orphée et à sa flûte magique; car bien que le passage ne soit pas sans présenter quelque danger, notre vaisseau le franchit sans accident, et nous vogueons bientôt sur les eaux plus calmes du Bosphore.

Un grand nombre de dauphins font escorte à notre navire. Ils sautent hors de l'eau aussi haut que possible; on dirait qu'ils cherchent à attirer notre attention. Ah! ami du dauphin, nous avons beaucoup entendu parler de vous.

S'il faut en croire un des grands poètes français — il est vrai que c'est un fabuliste — vous avez quelquefois pris plaisir à retirer des eaux et à porter sur votre dos jusqu'au rivage des individus de l'espèce humaine qui avaient fait le plongeon dans votre domaine. Il paraît même qu'un de vos ancêtres, au temps jadis, commit l'erreur de prendre pour un descendant d'Adam certain singe qui, lui, prenait bien le port du Piré pour un nom d'homme.

Les dauphins du Bosphore se sont fait, au dire des historiens, plus croyables que les poètes, une réputation d'hospitalité fort différente de cette légende. Que de corps humains ont été engloutis dans leurs larges bouches et leurs ventres spacieux!

Si ces grosses bêtes pouvaient parler, que d'histoires terribles elles auraient à raconter au sujet des festins que leurs ancêtres ont fait avec les corps des Turcs et des Giaours, des hommes d'Etat et des esclaves, des criminels et des malheureux, des pauvres petits enfants, de tous ceux en un mot qui, pour un motif ou pour l'autre, et souvent sans motif, ont été "cousus" dans des sacs et précipités dans les eaux silencieuses.

Mais cela, c'est le passé — un passé qui, il est vrai, n'est pas encore fort éloigné. Les dauphins ont lieu de se regarder comme négligés depuis un certain temps. C'est pourquoi ils ont l'air de nous regarder avec mélancolie, et de vouloir nous dire: "Voyez! Nous n'avons plus rien à faire, et nous ne sommes pas loin de souffrir de la famine. Jetez-nous, de grâce, quelque chose par-dessus bord."

Oui, ami dauphin, vos beaux jours sont passés, et nous comptons bien qu'ils ne reviendront plus. Ils se sont évanouis avec les cruautés qui vous nourrissaient. Nous ne tenons pas du tout à ce que vous suiviez notre navire de si près!

Nous naviguons dans le Bosphore; nous voyons le rocher de Jason, chef de l'expédition fabuleuse des Argonautes, le tombeau d'Hercule, le point de la côte où Godefroid de Bouillon compta ses croisés avant de partir pour l'Asie, l'endroit où Darius s'embarqua avec son immense armée pour aller conquérir la Grèce — en quoi il ne réussit pas.

Les rivages qui semblent défiler sous nos yeux sont semés de charmants palais et de parcs, de villas et de jardins, de ruines antiques et de châteaux modernes, de kiosques et de vignobles.

Sur les hauteurs se trouvent des forêts de pins; à leur pied, des *coïques* (barquettes) en grand nombre glissent légèrement

sur l'onde, ou sont au repos dans de petites baies pittoresques.

En passant près d'une de ces barquettes, nous voyons plusieurs enfants turcs assis dans l'esquif, le fez rouge sur la tête et les jambes croisées suivant d'un oeil attentif le mouvement de leur *lala* (domestique nègre) dressant des pièges au poisson.

Nous voici en vue de la première des sept



Ecolier turc.

collines sur lesquelles Constantinople, comme Rome, est bâtie; nous distinguons l'immense croissant d'or qui surmonte le dôme de la mosquée de Sainte-Sophie.

Nous voyons des centaines de minarets grêles et élancés qui s'élèvent vers le ciel bleu. Les dômes et les coupoles des mosquées et des monuments resplendissent au soleil.

Des massifs de sombres cyprès s'élèvent çà et là dans toute leur solennelle mélancolie. Nous avons devant nous la grande cité dans toute sa beauté, au moment où nous entrons dans le port de la Corne d'or, où s'élève une forêt de mâts.

Encore quelques moments, et nous nous trouvons dans la capitale turque qui, comme beaucoup d'autres cités et beaucoup d'autres choses, gagne à être vue de loin.

Maintenant que nous y sommes, nous avons un sentiment de désappointement. Les rues sont étroites; les fenêtres qui donnent sur ces rues sont hermétiquement fermées et aveuglées; de grands et vilains chiens, semblables à des loups, sont couchés en travers de la rue, très peu disposés à se déranger devant le coup de pied du chrétien ou le *uscht* (hors du chemin) du Turc.

Il y a beaucoup de bruit, mais de tout ce que nous voyons il ressort une impression générale de fainéantise et de négligence.

Le *sakka* (porteur d'eau) et le *hamal* (déchargeur du port) sont les gens les plus occupés; mais leurs figures, comme celles de toutes les personnes que nous rencontrons, sont graves, et elles nous étonnent par une étrange immobilité d'expression.

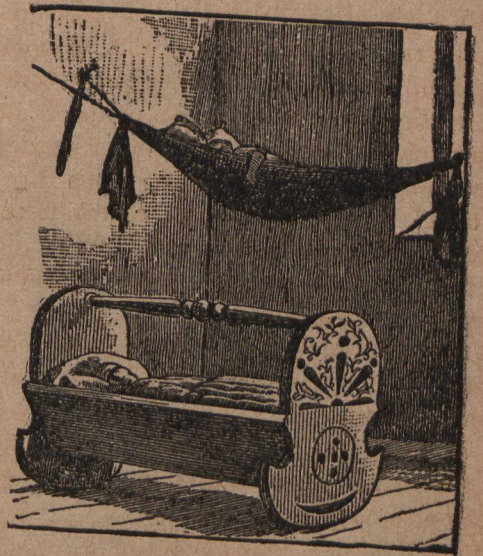
Le jeune fils de pacha lui-même, âgé seulement de sept ans, paraît avoir sur sa jeune tête le fardeau d'une cinquantaine d'années, et c'est avec un air de dédaigneuse condescendance qu'il répond aux profonds saluts qu'on lui fait.

Ah! les joyeuses voix des enfants! Quelle chance! Nous regardons autour de nous et nous voyons un joyeux cortège qui s'approche. Une foule d'enfants fait escorte à un camarade qui va pour la première fois à l'école.

Le petit compagnon est perché sur un che-

val ou un âne, et, par exception les autres enfants se départissent de leur gravité habituelle; ils chantent et battent des mains en l'accompagnant à l'école.

L'école est généralement bâtie à côté d'une mosquée, dont elle est une dépendance. L'intérieur est extrêmement simple; l'ameublement est très primitif; un divan sur lequel le maître est assis, les jambes croisées; un pupitre semi-circulai-



Berceau turc.

re, très bas, sur lequel sont placés les livres et les ardoises.

Les enfants sont assis, les jambes croisées, sur des tapis, autour de ce pupitre, penchant en cadence leurs corps en avant, puis en arrière, comme si cela pouvait les aider en quelque chose, et criant tous ensemble leurs leçons, de sorte que le tapage d'une école s'entend de très loin.

Le maître appelé *mollah* (homme savant) tient en main une longue baguette qui lui sert à rappeler aux enfants distraits qu'ils se trouvent en classe et aussi à inculquer aux plus mutins le respect de son autorité.

Le livre dont on se sert dans les écoles est le Coran, qui est le livre sacré chez les mahométans.

Les élèves les plus appliqués le lisent en entier, et ils en apprennent par coeur de nombreux passages, de manière à pouvoir faire, dans toutes les circonstances de la vie, de nombreuses citations, souvent à tort et à travers.

Le programme de l'enseignement primaire n'est guère simpliqué; un peu d'écriture, encore moins d'arithmétique, presque pas de géographie et une teinture d'histoire très légère.



Enfants turcs.

C'est tomber dans l'hérésie que de trop tenir à l'instruction, a dit le prophète. Tout ce qu'il convient d'apprendre n'est-il pas contenu dans le Coran?

Et encore il est bien difficile d'amener un enfant turc à appliquer son esprit à quelque chose. "Ne faites jamais aujourd'hui ce que vous pouvez remettre à demain" est une maxime fort observée chez les Turcs, et un père turc est, généralement, trop indolent lui-même pour faire à ses enfants un devoir de l'application:

L'enfant n'a pas besoin d'apprendre, — dit-il.

De sorte qu'un grand nombre de jeunes gens, à la campagne et même en ville, savent à peine lire, et oublieront très vite le peu qu'ils ont appris.

Lorsque l'un d'entre eux est arrivé à la dernière ligne de son Coran, qu'il n'a compris que très imparfaitement et dont il récite des passages par coeur à la manière des perroquets, ses parents, enthousiasmés, le revêtent de ses habits de fête et, en sa compagnie, font visite à leur amis pour recevoir leur félicitations.

Il arrive quelquefois, — mais le fait est beaucoup plus rare, — qu'un enfant turc, plus intelligent et plus appliqué que les autres, copie de sa main le Coran qui est un livre d'une étendue considérable.

A cette besogne, il emploie plusieurs années; mais il s'assure une place parmi les savants de la nation et les Docteurs de la loi. Son avenir est assuré.

N'oublions cependant pas de dire, pour être juste, que depuis quelques années des efforts sérieux ont été faits, par les ordres du sultan Alb ul Aziz d'abord, puis par ses successeurs, pour répandre en Turquie l'instruction telle qu'on l'entend dans l'Europe chrétienne.

Des collèges ont été fondés, surtout dans la capitale; de plus, le gouvernement a favorisé la création d'autres collèges.

Les Turcs s'habituent de plus en plus à envoyer leurs fils à ces écoles, où, sans abandonner leur religion, — ce qui est sévèrement défendu par les lois de l'Etat, — ces jeunes gens arrivent aisément à se convaincre que les chrétiens ne sont pas des chiens, comme le pensent encore les vieux Turcs, et entrent insensiblement dans le courant de la civilisation chrétienne, la seule vraie.

Il est bon d'ajouter que, à côté des ma-

Ces populations, très intelligentes, possèdent leurs écoles particulières, et il arrive souvent que leurs meilleurs élèves, très remarquables par leur instruction, parlent et écrivent plusieurs langues avec la leur, surtout le français, qui est en grand honneur dans tout l'Orient.

Voici encore quelques détails au sujet des Turcs et de leur capitale.

Le vendredi est pour les musulmans ce que le dimanche est pour les chrétiens; il est par conséquent, pour les enfants de leur religion, le jour de congé par excellence. Ce congé se passe en famille, les femmes turques ayant l'habitude de ne sortir de leurs maisons que le moins possible, et ne sortant que voilées.

Ce que les étrangers remarquent dès le premier jour à Constantinople, c'est le grand nombre des chiens, assez grands, très vilains et d'une race à part, qui encombre les rues.

Ces chiens forment une sorte d'institution qui a ses coutumes et, pour ainsi dire, ses lois. Dans cette ville où le nettoyage public est fort parfaitement organisé, ces pauvres bêtes, sans faire les dégoûtées, devorent toutes les ordures et tous les débris qui, sans elles, obstrueraient les rues au grand détriment de la santé publique.

Cette nourriture constitue d'ailleurs leur unique moyen d'existence, car ils sont sans maître et sans amis.

Ces chiens se partagent la ville par quartiers; ceux qui font partie d'une escouade connaissent parfaitement leurs confrères, et gare à l'intrus, arrivé d'un autre quartier, qui tenterait de s'introduire dans leur corporation sans leur permission; il n'aurait que le temps de s'enfuir au grand galop!

Le Turc ne maltraite jamais ces chiens-là; son cheval se détourne même quand il les trouve sur son chemin. Le Turc est bon

pour les animaux: sa religion lui défend de tuer le plus petit insecte: même ses pachas et ses beys, qui naguère encore ne se gênaient nullement pour faire tomber la tête d'un esclave désobéissant, ou pour faire assassiner leurs frère, quand ils ne les faisaient pas jeter dans le Bosphore, — n'auraient pas fait du mal à une mouche.

C'est ainsi que les choses se passaient dans ce pays où un étroit fanatisme tenait



Enfant turc copiant le Coran.

hométans, descendants des anciens conquérants, la Turquie contient des millions de sujets chrétiens — Grecs, Arméniens, Bulgares, etc.

lieu de tout; c'est ainsi qu'elles s'y passeraient encore, si, de gré ou de force, les Turcs n'avaient pas été obligés, par les puissances chrétiennes, à devenir humains et à se conformer, du moins de loin, aux mœurs de la civilisation.

Il serait trop long d'entrer dans le détail des superstitions diverses dans lesquelles les mères turques cherchent un aliment pour ce sentiment religieux, si naturel à l'âme humaine, et que seul le christianisme dans sa perfection — c'est-à-dire le catholicisme — peut satisfaire.

Nous n'en citerons que deux exemples. Une mère turque ne laisse voir son enfant à personne tant qu'il n'a pas atteint l'âge de six semaines, de peur qu'il ne soit victime de ce qu'elles appellent le "mauvais oeil", c'est-à-dire les sortilèges.

Lorsqu'il arrive à quelque personne étrangère de les féliciter au sujet du bel aspect ou de la santé de leurs enfants, elles redouteront tout pour ceux-ci si cette personne n'avait pas soin d'ajouter immédiatement: "Marsch Allah!" ce qui veut dire: "que Dieu le préserve!"

Il y a deux vertus qu'on attribue généralement aux Turcs: l'honnêteté et la tempérance. Même dans les villages les plus éloignés des grands centres, les enfants turcs n'auront pas l'idée de voler l'étranger, fût-il chrétien.

Il est vrai qu'ils auront peut-être celle de le tuer comme un chien, s'ils croient pouvoir le faire impunément, parce qu'il n'est pas musulman.

Il est juste cependant de le reconnaître, à la décharge des Turcs grands et petits: le fanatisme qui leur fait traiter indistinctement de chiens (giaours) tous ceux qui ne sont pas sectateurs de Mahomet va toujours en décroissant.

Peu à peu les inventions de la civilisation occidentale sont adoptées par ces populations naguère dans la routine et l'immobilité.

— o —

LE PATRIOTISME AMERICAIN

M. F. A. Langlois, chanteur bien connu de Montréal, rapporte le fait suivant dont il fut témoin, lors d'un récent voyage aux Etats-Unis: "Dans un grand hôtel de Niagara, où, à cause de la guerre, on ne servait que deux morceaux de pain à chaque client par repas, une fillette de six ans en-

viron dit au garçon de table qu'elle prendrait ses deux morceaux de pain, mais n'en mangerait qu'un, laissant l'autre pour les Alliés. Son père, ainsi que tous les convives, et il y en avait alors plus de 200, imitèrent l'exemple de la fillette. Un millionnaire qui était présent ajouta que si cet exemple était suivi par tous les Etats-Unis, pendant un jour seulement, les Alliés pourraient être assurés d'avoir leur entière ration du pain pendant des semaines et des semaines, dans des tranches.

— o —

COUSIN GERMAIN

Est-ce que l'Académie, nous demande un correspondant, ne pourrait pas trouver un autre nom pour désigner ce degré de parenté?... Ce ne doit pas être difficile! Cousin, je veux bien, mais germain, ça m'embête un peu.

— o —

SIMPLE EXERCICE

Comment peut-on arriver au total 100, le plus rapidement possible, en employant tous les chiffres suivants 1234567890?

Il n'y a probablement pas d'autres moyens que celui d'avoir recours aux fractions. En tout cas, voici une solution rapide:

$$\begin{array}{r} 49 \supset 38 \\ \supset 76 \\ 50 \supset 1 \\ \supset 2 \\ \hline \text{Total: } 100 \end{array}$$

— o —



OLIVE: — Fruit à noyau de forme ellipsoïde, de couleur verdâtre, que produit l'olivier. L'Espagne en est la principale productrice. On en exporte aussi d'Italie, de la Grèce et de l'Algérie. L'Italie a produit 68 millions de gallons d'huile d'olive et l'Espagne 46 millions.

OPIUM: — Suc épaissi et concret des capsules de diverses espèces de pavot, surtout du pavot blanc. On le cultive, sur une haute échelle, aux Indes, en Perse et en Asie Mineure. L'opium chinois contient peu de morphine, la partie la plus importante: alcaloïde.

PARAFFINE: — Mélange d'hydrocarbures solides. Elle fut découverte en 1829, par Reichenbach, dans le goudron de bois. Elle est solide, incolore, insipide, cristalline, ne tachant pas le papier. Elle est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool chaud, l'éther. On l'emploie dans la fabrication des bougies à haut pouvoir éclairant.

PARCHEMIN: — Peau d'animal préparée pour l'écriture, l'impression et divers autres usages.

POIRE: — Elle compte plusieurs variétés dans les pays tempérés. On la cultive au Canada, mais plus spécialement dans

les Etats du New-Jersey, Delaware, Colorado et la Californie. La République Argentine en expédie en Europe.

POIVRE: — Fruit du poivrier et surtout de l'espèce la plus commune, dont on fait un grand usage dans l'art culinaire comme condiment. Il contient une matière cristalline appelée "péperine", une huile concrète très âcre, colorée en vert, une huile volatile balsamique, une substance gommeuse, colorée, un principe extractif semblable à celui des légumineuses, de la bassorine, des acides malique et urique, du ligneux et divers sels terreux.

PÉTROLE: — Huile minérale, douée d'une odeur bétumineuse, forte et tenace et employée à l'éclairage et au chauffage. La production totale du monde pour l'année 1913 a été de 381,508,916 barils dont 248, 446,230 venaient des Etats-Unis. La Russie suivait et le Mexique venait en troisième. Durant la même année le Canada fournissait 228,000. barils. Nos importations pour l'année 1914 sont évaluées à \$12,796,639 et nos exportations à \$39,999.

PIMENT: — Baie conique, à surface lisse et brillante. D'abord d'un beau vert, il prend à sa maturité une teinte rouge

éclatante. On en connaît plusieurs espèces différentes. On en extrait une huile qui guérit le mal de dents.

PLATINE : — Métal précieux, découvert en 1735 dans les sables aurifères de Colombie et existant avec l'or et le diamant dans les débris des roches anciennes. On le trouve au Brésil, à Bornéo, Sibérie et dans l'Oural.

PEUPLIER : — Les plus importantes variétés canadiennes sont celles que l'on appelle "le baume de Giléad". Le Canada en fournit une quantité énorme.

PATATE : — La pomme de terre nous vient des Andes, dans l'Amérique du Sud. Elle est cultivée dans tous les pays tempérés. Le Canada en est le principal producteur.

PULPE ET PAPIER : — Les sources ordinaires du papier sont le bois, le coton, la toile. En 1910, on a employé 598,487 cordes de bois dans ce genre d'industrie au Canada. En 1914, 1,224,376 cordes évaluées à \$6,680,490 donnant du papier pour une somme de \$14,770,358. Nos exportations pour 1914 représentent une valeur de \$8,865,436 et nos importations \$444,601.

PYRITE : — Nom donné à plusieurs sulfures métalliques naturels et en particuliers au sulfure de fer, dit pyrite jaune. Les principaux producteurs de pyrite au monde, sont : la Norvège, l'Espagne, la France et les Etats-Unis qui produisent chaque année une moyenne de 250 à 300 milles tonnes. L'Italie, la Hongrie et le Portugal contribuent 100,000 tonnes annuellement, tandis que la Suède en donne 40,000 tonnes et le Canada 50,000 tonnes.

QUININE : — Substance alcaline amère que l'on extrait de l'écorce du quinquinas. Elle fut découverte en 1820, et est rarement employée en nature; on se sert surtout de ses sels. On la trouve particulièrement aux Etats-Unis et en France.

RAISINS : — Grappe composée, dont les grains sont reliés au sarment par un pédoncule et des pédicelles plus ou moins grands et ramassés. On les ex-

porte des provinces sud-est de l'Espagne, du sud de l'Italie, de la Turquie et de l'Asie mineure. Les meilleurs sont de Malaga!

RIZ : — Après le blé, le riz est le principal aliment de plusieurs millions d'habitants de l'Est et du Sud-Est de l'Asie. La production totale du globe pour 1914 a été de 90,000,000,000 de livres. Les Etats-Unis en ont fourni 740,931,000 de livres.

• "A Suivre"
•

— o —

MIETTES SCIENTIFIQUES

Un comité anglais chargé de faire des recherches sur la pollution atmosphérique, rapporte que des appareils devant mesurer l'étendue de la fumée, ont été établis dans 16 villes écossaises et anglaises.

Les brosses à révolutions, mises en opération par un levier à main, peuvent nettoyer le chapeau et les souliers d'un homme en même temps. Tel est l'objet d'une récente invention.

— o —

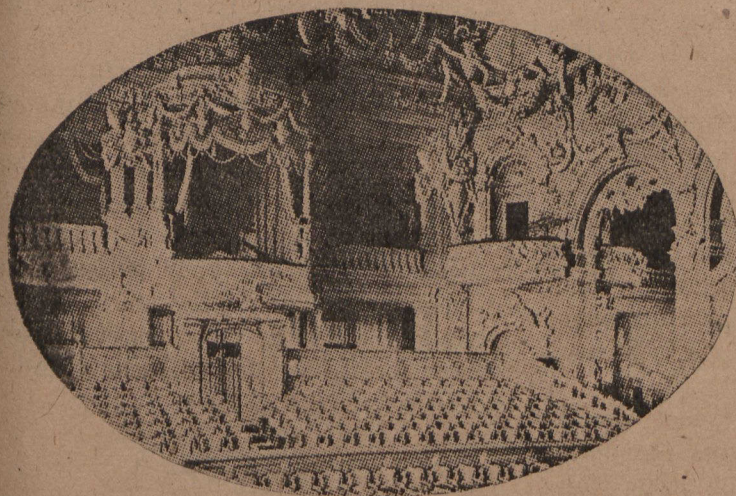
LA CAPACITE "ASSISE" DES SALLES DE CONCERT A MONTREAL

BIEN que la métropole du Canada, Montréal, c'est triste à dire, ne possède pas une seule salle de concert suffisante pour les grands auditions, et si la Garde Républicaine devait revenir nous visiter, nous n'aurions même plus l'Arena, incendié il y a deux ans, pour recevoir toute la foule. Il faudrait se contenter du parc Sohmer ou transformer un arsenal en salle de

blable à Montréal. Il y aurait bien le théâtre Saint-Denis qui serait assez vaste peut-être, mais outre son site, trop éloigné de l'artère principal, c'est un théâtre qu'on ne pourrait avoir quand on en aurait besoin.

A titre de renseignements susceptible d'intéresser un grand nombre de nos lecteurs, 3,000 sièges; pourquoi pas une salle sem-

teurs, voici la capacité "assise" de plusieurs des endroits d'amusements de Montréal: L'Arena pouvait contenir de 3,000 à 6,000 sièges; le parc Sohmer contient 3,500 sièges; la salle du Royal Victoria, 1,000 sièges; le Monument National, 1,620; le théâtre Lowe, 3,000; le Saint-Denis, 2,500; le Français, 2,300; le Majesty, 2,250; l'Orpheum, 1,800; le Théâtre National, 1,200; le Canadien-Français, 750; le Princess, 2,000; la sal-



Photographie de la salle d'Opéra du Casino de Monte-Carlo, considérée comme l'une des plus parfaites au point de vue de la disposition générale. C'est une vaste salle de concert dans ce genre qu'il faudrait à Montréal.

concert temporaire. Il y a bien le Monument National, mais il ne contient pas assez de sièges pour qu'il soit possible de risquer de grandes entreprises artistiques, à des prix abordables.

Toronto a son *Massey Hall*, capacité de

le Stanley, 950; la salle St-Sulpice, 900; l'Université Laval, 700; le Congress Hall, 850; le Victoria Hall, 500; l'Auditorium, 500; la salle des Chevaliers de Colomb, 900; le Y. M. C. A., 400; la salle Archambault, 225; la salle des Artisans, 600; le

théâtre Gayety, 1800; la salle Windsor, 1,200. Ces endroits sont les mieux connus, mais à part deux ou trois théâtres nous n'avons rien d'assez vastes.

Si nous avions, à Montréal, une salle de concert dans le genre de la salle d'opéra de Monte Carlo, d'une capacité de 3,000 sièges environs, lors même qu'elle serait moins luxueuse, nous pourrions nous vanter d'avoir une salle à peu près parfaite quant à la disposition. Nous en publions ci-contre une photographie.

— o —

L'ECREVISSE MANGEUSE de COTON

Nos gourmets auront peine à imaginer cela: les Américains se plaignent d'avoir trop d'écrevisses! En fait, l'écrevisse joue, dans certains Etats du Sud, le rôle désastreux du lapin australien. Elle détruit les cultures, et la plus intéressante de toutes, pour les planteurs, à savoir le coton. A tel point que, pour se défendre contre elle et pour encourager son extermination, au même titre qu'ailleurs, on tue les vipères, les mulots ou les fouines, certains agriculteurs offrent un sac de farine à quiconque leur apporte un sac d'écrevisses mises à mort.

Le livre annuel du département de l'Agriculture des Etats-Unis a récemment annoncé que, sur une portion du territoire estimée à un millier de milles carrés, les écrevisses constituent un obstacle considérable à la production normale du coton et du blé. Habitantes des rivières et des ruisseaux, elles envahissent les terrains de culture et mangent les récoltes. L'examen d'un champ de coton, après le passage des écrevisses, qui l'envahissent "comme une nuée de sauterelles", montre qu'elles détachent les jeunes feuilles terminales et qu'el-

les les emportent ensuite dans leurs retraites, pour les manger.

Comme elles s'avancent très loin dans les terres, à la recherche de leur nourriture, elles ne sauraient aisément retourner à leurs cours d'eau; elles se nichent donc dans des trous creusés dans le sol. Et l'on peut se représenter à quel point certaines régions sont infestées d'écrevisses, lorsqu'on saura que dans quelques endroits, l'on a pu compter de huit à douze mille trous d'écrevisses par acre.

Le département de l'Agriculture affirme qu'elles constituent un engrais de premier ordre et, surtout, qu'elles peuvent être employées à nourrir la volaille. Il suffit pour cela de les bouillir de les mélanger à quelques graines, et de faire sécher le tout au soleil. On affirme que pareille alimentation rend les poules très bonnes pondeuses.

Les Américains, en somme, ont trouvés diverses solutions pour tirer parti de ces détestables écrevisses. Il semble bien qu'ils n'en aient oublié qu'une: c'est de les récolter avec patience et de les vendre cher aux restaurateurs. Il y a assez de cuisiniers français à New-York pour tenter à cet égard l'éducation du public yankee, le convertir aux vertus de la bisque et de l'aspic aux écrevisses; qu'ils relisent donc un peu Brillat-Savarin.

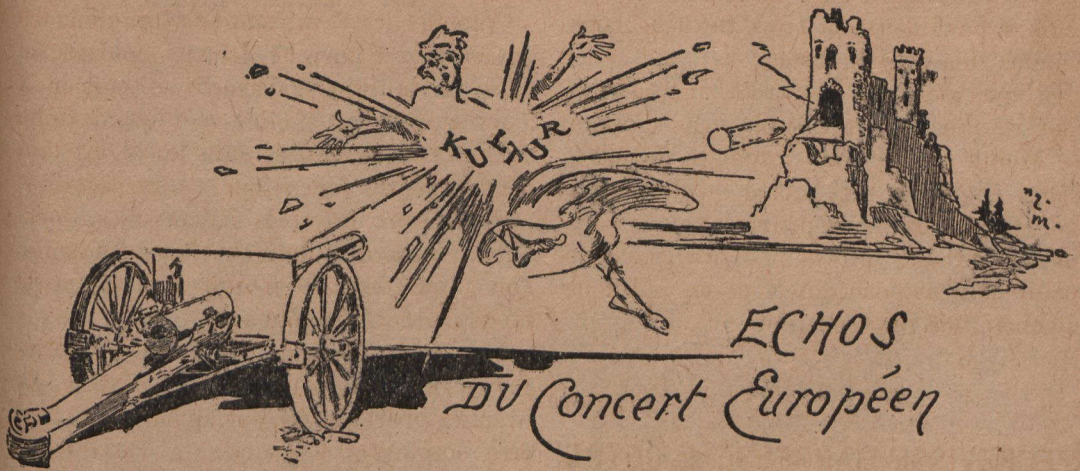
— o —

PUBLICITE

SUR le front, à l'entrée d'un village reconquis par les troupes françaises, on a placardé cet avis:

La plupart des fontaines étant tarées, on est prié de ne pas boire d'eau.

— o —



UN PRODIGE SCIENTIFIQUE

Le professeur Laurent, de la Faculté de Bruxelles, vient de faire à l'Académie de Médecine de Paris, dont il est correspondant, une communication qui invite vivement de retenir l'attention.

Elle ouvre aux chercheurs une voie tout à fait nouvelle et promet des résultats d'une incalculable portée. Il lui a donné modestement pour titre: "La survie du coeur des vertèbres." Il aurait, pour être plus exact, dû dire: "La résurrection du coeur".

Avec une patience d'expérimentation sans pareille, le docteur Laurent, dont la France a été heureuse d'accepter les services comme médecin-major, a étudié ce qu'il advient du coeur d'un animal mort lorsqu'on l'excite à nouveau par une injection de sérum. Puis, poussant plus loin ses essais, il a procédé à l'opération suivante: Ayant enlevé le coeur d'un chien, il est parvenu à le souder sur un gros vaisseau sanguin d'un chien vivant, de façon à le replacer dans une situation aussi voisine que possible de la normale et, immédiatement, ce coeur exsangue et pâle a repris sa teinte naturelle, il s'est gonflé, s'est

rempli de sang jusque dans ses ramifications les plus intimes, a battu en concordance avec le vrai coeur de l'animal, si l'on peut dire, de telle façon qu'il aurait pu servir à reconnaître la régularité ou l'irrégularité du mouvement circulatoire.

Tel est le fait matériel constaté à plusieurs reprises et dont l'importance ne saurait échapper. Est-ce le recul de la mort? Aux philosophes et aux biologistes à discuter et à se mettre d'accord, s'ils le peuvent.

"Ce qu'il faut marquer simplement, écrit M. Lucien Chassigne dans le "Journal", c'est l'idée générale dont est parti le docteur Laurent pour aboutir à ses expériences, et qui doit être particulièrement féconde. Il s'est dit: "La vie n'est qu'une forme de l'énergie. Forme supérieure sans doute puisqu'elle est capable d'accomplir des actions extrêmement puissantes sans à coups, régulièrement. C'est elle qui actionne notre cerveau, qui dirige l'assimilation des aliments, qui entretient notre activité. Elle est d'une forme telle que, sous son influence, s'accomplissent sans arrêt des réactions qui, sans elle, demanderaient des moyens physiques puissants. Si, par exemple, nous voulons faire diriger artifi-

ciellement, sans fermentation des aliments, il nous faut faire agir des rayons ultraviolets, forme extrêmement active et concentrée de l'énergie lumineuse". Et, imbu de cette idée, le docteur Laurent a essayé de réussir quelques-unes de ces réactions en maintenant en plein milieu vital, sous l'influence de cette énergie qui pénètre les fibres les plus intimes de notre être et qui serait la maîtresse de nos actes.

"Il y a réussi en pratiquant des greffes animales réputées impossibles jusqu'à ce jour. S'éplaçant dans des conditions telles qu'ils ne sortait jamais du milieu vivant, il est parvenu à souder des muscles, d'abord chez le même individu, puis chez deux individus de même espèce, enfin chez des individus d'espèces différentes. Un pigeon et un faisan, par exemple, ont pu être, par l'épaule, soudés à un poulet. C'est-à-dire que sous l'influence de l'énergie vitale s'accomplissent des réactions nouvelles échappant aux règles générales, comme en chimie pure, il a pu s'en accomplir sous l'influence des hautes températures ou des pressions considérables.

"On voit où pourrait mener une étude minutieuse et méthodique de l'énergie vitale.

"La reviviscence du coeur montre qu'elle doit obéir aux grandes lois qui régissent toutes les autres formes de l'énergie, puisque ce coeur branché sur un circuit sanguin se met à battre comme s'allume une lampe branchée sur un circuit électrique.

"C'est le mystère, jusque-là insondable de la vie, qui pourrait être sinon dévoilé, au moins largement éclairé."

— o —

Par le traité de Saint-Germain-en-Laye, le Canada et l'Acadie étaient rendus à la France, tandis que Champlain était nommé gouverneur.

LA VIE DES PERLES

LA perle est, parmi les mille parures que la nature offre à la beauté féminine, une des plus recherchées, une des plus aimées. Son nom seul évoque déjà l'idée de perfection, de magnificence; en effet, veut-on exprimer par une comparaison un enthousiasme admiratif, aussitôt ce vocable nous vient aux lèvres. Venise est dénommée la "Perle" de l'Adriatique, un amateur d'art parle avec ravissement de la "perle" de sa collection, un mot d'esprit est aussi une "perle", "perles" encore des dents fines et bien rangées, et c'est encore à l'aide de ce mot qu nous rendons hommage à la bonté avec ces seuls mots: "Vous êtes une perle!" Puisque donc, la perle visiblement nous plaît, écoutons un peu son histoire.

Et d'abord comment se forme la perle? En dehors des poétiques légendes qui se sont naturellement attachées à sa mystérieuse origine, il existe un assez grand nombre d'explications scientifiques. Mais aucune, jusqu'à ce jour, n'a encore obtenu force de loi. La théorie parasitaire est une des plus curieuses; un animalcule, un parasite perce la coquille et pénètre dans l'huître; aussitôt, cette dernière, pour se défendre contre l'envahisseur, secrète une matière qui en arrête la marche audacieuse et enveloppe l'imprudent: la perle est constituée; rendons grâce, pour une fois, aux parasites!

Pour nous, la perle se forme par suite de blessure occasionnée au mollusque, soit par un animal, soit par un grain de sable ou quelque autre matière étrangère. L'huître, gênée, s'empresse d'enfermer ce corpuscule dans une série d'enveloppes sphériques. C'est ainsi que, dans la douleur, naît ce chef-d'oeuvre de la nature.

Lorsqu'il est parlé devant nous de perles en joies ou de perles baroques avons-

nous jamais songé à l'origine de ces formes étranges qu'affectent souvent les perles? Non, sans doute. Eh bien! voici:

Lorsque la perle se trouve près du muscle de l'huître, elle est gênée dans sa croissance et le pêcheur désappointé recueillera une perle baroque; au contraire, la perle peut-elle se mouvoir librement, son développement se poursuit avec régularité et elle parvient à une rotondité parfaite qui lui donne tout son prix. Enfin les perles en poire doivent leur forme allongée à la place qu'elles occupent au bord de la coquille dont les valves exercent sur elle une pression continue.

La perle, sans être fragile, doit cependant être surveillée et soignée. Il faut prendre garde de la rayer et ne pas oublier que les acides lui sont contraires: la gourmande Cléopâtre le savait bien.

— o —

LA JOCONDE

Il n'est jamais trop tard pour parler encore d'elle... On se souvient de l'émotion universelle qui s'empara des milieux artistiques lorsqu'on s'aperçut de la disparition de la fameuse toile de Léonard de Vinci. Que d'hypothèses plus ou moins fantaisistes n'émit-on point à ce sujet? La vérité était toute simple: le peintre italien, Vincenze Peruggia pensant que ce chef-d'œuvre avait été emporté d'Italie — alors qu'il avait été acquis le plus loyalement du monde par François Ier — résolut de restituer ce joyau à son pays. Il réussit, sans attirer l'attention des gardiens du musée, à détacher le tableau de son cadre et l'emporta à Florence.

Mais on ne se défait pas facilement d'une oeuvre volée dont la réputation est mondiale! Peruggia entra en pourparlers

avec un antiquaire, M. Alfredo Geri, qui le fit coffrer et rendit la "Joconde" à la France.

La Société des Amis du Louvre, en guise de remerciement, lui offrit la prime de \$5,000 qu'elle avait promise à qui retrouverait le tableau.

Après cinq ans, l'antiquaire estima que la récompense était insuffisante. S'appuyant sur un texte du Code civil italien, qui attribue au *ritrovatore* d'un objet mobilier 10% de sa valeur quand elle ne dépasse pas 200 livres, plus un vingtième en cas d'excédent, il demandait ces jours-ci à un expert parisien dans quelles limites la "Joconde" dépassait cette valeur et réclamait, en attendant, à titre de provision la bagatelle de \$20,000.

L'affaire en est là...

Rappelons que la fugue de la "Joconde" était la sixième aventure du même genre survenue au musée du Louvre en ces soixante dernières années.

La première fois, une statue d'Oisirs disparut du musée égyptien. Elle fut retrouvée quelques semaines plus tard à la devanture d'un marchand d'antiquités de la rue Lafitte. La seconde fois, une statuette d'Osiris, en plâtre, s'éclipsa et vint échouer chez un brocanteur qui la rendit. A la troisième tentative, toute une vitrine de la selle du premier étage fut vidée de son contenu. En octobre 1906, c'est une statuette d'isis qui s'envola. Puis, avant la "Joconde", on constata la disparition du portrait d'Etienne Aubry — élève de Greuze — peint par lui-même. Mais on n'est pas fixé sur la date possible de cet exode, le secret ayant été, jusqu'ici, bien gardé...

— o —

En 1300 fut jouée la première partie de cricket.

L'HUMOUR DE PERSHING

PENDANT les rares loisirs que lui laisse le commandement suprême des forces américaines opérant en France, le général Pershing se souvient parfois qu'il est homme d'esprit et amuse les officiers de son état-major par des historiettes frappées au bon coin de l'humour yankee.

En voici deux qui ont l'avantage d'être traduisibles, c'est-à-dire que, dites en français, elles ne perdent rien de leur drôlerie, comme vous l'allez voir.

Le général, qui causait devant quelques officiers français, voulut leur fournir la preuve qu'en Amérique aussi, on avait l'esprit d'à-propos et le don de vive répartie :

“Un marin de mes amis, dit-il, était particulièrement célèbre pour les fortes “blagues” qu'il contait. Un jour, entraînée par sa verve, il se laissa aller jusqu'à dire qu'en naviguant dans les mers de Chine, son bateau passa auprès d'une île où les trous de rochers étaient tellement remplis de homards que, de loin, ils apparaissaient rouges comme du sang.

— Mais pardon ! lui objecta quelqu'un, vous nous racontez des histoires. Vous oubliez seulement que les homards ne sont rouges que quand ils sont cuits !...

— Exactement, fit le navigateur, sans se laisser un instant démonter. Mais l'île dont je vous parle était une île volcanique, avec des sources d'eau bouillante.”

“Une autre fois, le général Pershing raconta qu'un des traits de la vie américaine qui frappait surtout les étrangers, c'était l'extraordinaire indépendance des enfants à l'égard de leurs parents. Cette indépendance est telle qu'en bien des cas, c'est presque de l'indifférence.

— Où avez-vous été, pendant vos vacances, Mary ? demandai-je un jour à une dactylographe.

— J'ai été à Rochester, répondit la jeune fille, pour y voir mon père et ma mère.

— C'est très bien, approuva le général Pershing. Et comment les avez-vous trouvés ?

— Oh ! fit la dactylographe qui n'avait pas compris. *Je connaissais leur adresse !*

— o —

CHIRURGIE A L'ELECTRICITE

Voici une curieuse amputation de membre faite au moyen de l'électricité.

L'expérience a eu lieu à Toronto (Canada). Le malade était d'une faiblesse telle qu'il devait entièrement succomber si l'on employait les moyens chirurgicaux ordinaires.

On le soumit à l'action du chloroforme et on disposa autour du membre à opérer un fil de platine se reliant par des conducteurs aux deux pôles d'une batterie électrique puissante. Le courant électrique lancé dans le fil le fit un instant rougir à blanc et il pénétra dans les chairs comme pénètre dans une motte de beurre le fil de laiton qui sert à en détacher des fragments ; il les sépara, contracta les artères et cicatrisa la plaie, tout cela en moins d'une minute. L'idée qui a conduit les chirurgiens canadiens à recourir à un procédé d'amputation si neuf, c'est que dans les tréfileries on a quelque fois vu les membres et surtout les doigts des malheureux ouvriers nets par des fils de fer chauffés à blanc.

En théorie, le fait de couper un membre par la méthode que l'on dit avoir été pratiquée à Toronto n'a rien d'extraordinaire. Toutefois il sera bon d'attendre de nouvelles expériences avant de pouvoir baser un jugement sérieux.

L'ELECTRIFICATION DES CHEMINS DE FER

Il n'est question, actuellement aux Etats-Unis, que de l'urgence d'électrifier les transports par chemin de fer. Economie du charbon, principalement, et vitesse supérieure, tels sont les avantages évidents de l'électrification. Dans un pays dotés de forces hydrauliques comme les Etats-Unis, cette solution s'impose dans le plus bref délai. Les pouvoirs publics s'occupent de cette question de la manière la plus suivie, ainsi que la presse et l'opinion publique, il faut donc s'attendre à un très prochain et immense développement de l'électrification des voies ferrées en Amérique.

Déjà, deux importantes Compagnies de chemins de fer des Etats-Unis, la "Butte-Anaconda and Pacific Railway" et la "Chicago Milwaukee and Saint-Paul Railway" emploient sur une large échelle la traction électrique. La première de ces compagnies avait 27 locomotives à vapeur qui transportaient en un an 760,000 tonnes, soit pour chacune 28,000 tonnes. La ligne étant électrifiée, il a suffi de 17 locomotives électriques pour transporter 700,000 tonnes dans la même période de temps, soit 41,000 chaque locomotive. Or, les rampes que ces engins ont à franchir atteignent jusque 2,5%.

La "Great Falls Power Co." fournit le courant, l'envoyant aux sous-stations, séparées entre elles de 35 milles. C'est du courant continu, à 2,400 volts, qui arrive à la locomotive avec cette tension pour le service des quatre ou six moteurs réunis en série, deux à deux, avec une puissance de 1,080 chevaux.

La seconde des Compagnies mentionnées à électrifié la section des Montagnes rocheuses sur une étendue d'au-delà 500 milles; le service comporte 42 électro-lo-

comotives, avec 8 moteurs de 400 chevaux qui fournissent une puissance de 3,200 chevaux. Ces locomotives électriques peuvent remorquer des trains comportant 3 à 400 tonnes, avec un nombre de wagons qui presque toujours dépasse 50. Les pertes sont en moyenne de 2%.

L'énergie fournie par la "Montana Power Co.", qui possède 10 stations hydro-électriques, avec une capacité de 200,000 kilowatts; la tension est de 100,000 volts sur la ligne de transports.

Il ne fait aucun doute que ce mouvement progressiste va s'étendre, à bref délai, dans toute l'Amérique.

— o —

L'AVIATION GEANTE ALLEMANDE

L'AVIATION géante allemande "Riesenflugzeug" est toujours en projet et, on en parle beaucoup, mais elle ne paraît pas près de se réaliser. D'après les plus récentes informations, les appareils projetés seraient d'énormes biplans, équipés avec quatre machines placés entre les ailes, très similairement à la disposition réalisée dans les gothas. Il paraît qu'on expérimente en ce moment en Allemagne un type à six machines. Il paraît improbable qu'aucune nouvelle combinaison soit standardisée.

Le but de ces énormes appareils est de pouvoir détruire tout un quartier d'une ville d'un seul coup. Au lieu de porter deux ou trois bombes de 200 livres, les bombes seraient de 1,000 livres chaque, ou même il n'y aurait qu'une seule bombe énorme d'un poids triple. Ces engins, pensent les Allemands, seraient invulnérables, par suite de leur armement formidable en canons.

— o —

DANS LES RUES DE LONDRES

CELUI qui n'est pas venu à Londres depuis deux ans, serait bien étonné d'en scruter la physionomie actuelle. Même l'étranger qui passe et qui vit à l'hôtel s'aperçoit que l'approvisionnement de la grande ville n'est plus tel qu'autrefois, quand les navires de tous les continents et de toutes les îles apportaient tout ce qui se mange dans les docks de la Tamise. Si ce n'est pas l'état de gêne, c'est celui de l'économie stricte, consentie d'ailleurs, acceptée sans récrimination par le grand nombre, avec cet esprit de décision qui se répand peu en commentaires.

Les rues, comme toujours, sont extrêmement vivantes. Le soir, dès que le soleil est couché, elles deviennent plus sombres que celles de Paris. Ce qui est beaucoup dire. Pour la première fois peut-être, depuis qu'elle éclaire la ville, les Londoniens s'intéressent extrêmement à la lune. On entend des gens, au sortir du *Metropolitain*, échanger des propos comme ceux-ci : *Trop de lune, vraiment ! Je ne la croyais pas si pleine ! Heureusement le brouillard se lève aussi.* Ces réflexions et d'autres semblables, faites d'une voix calme, indiquent simplement qu'on se souvient. Les Allemands peuvent même être certains qu'on se souviendra longtemps. On ne se figure pas très bien le commis-voyageur d'une maison de Berlin, de Hambourg ou de Leipzig, offrant sa marchandise à un commerçant de la Cité, tant que seront vivants les hommes qui auront vécu nos années. Il recevrait, il aurait du moins beaucoup de chances de recevoir autre chose que la commande sollicitée. Les Anglais, en général, n'emploient pas, en parlant de nos ennemis, de ces termes outrés qui manifestent surtout l'émotion ; ils les jugent en quelques formules courtes, auxquelles,

dans l'avenir, il n'y aura pas de retouche à faire, et qui ressemblent au dispositif d'un arrêt de cour. La passion ne se montre pas ; le dédain se laisse deviner celui d'un peuple civilisé pour un autre entièrement différent ; la résolution seule est évidente.

— o —

LE MARTYROLOGUE DE DINANT

VOICI un émouvant récit des événements qui se déroulèrent à Dinant aux premiers jours de l'occupation allemande.

« Vers six heures du soir, ils les firent sortir (les habitants) tous ; ils en fusillèrent quelques-uns au hasard et les autres furent traînés par les soldats qui ne cessaient de tirer des coups de fusil en l'air ; cela obligeait les prisonniers à se jeter par terre, les bras toujours levés. Puis ils séparèrent les hommes des femmes. Les hommes qui étaient au nombre de cinquante furent alignés contre un mur. Un peloton s'avança, chargea les fusils et visa les prisonniers. Mais, à la voix du commandant, les soldats se retirèrent, et l'on vit quelques mitrailleuses qui ouvrirent le feu immédiatement. Cette scène se développa en présence des femmes et des enfants, qui virent ainsi mitrailler leurs pères, leurs maris, leurs frères et leurs fils ! Ceux qui échappèrent aux mitrailleuses furent tués par les soldats, qui s'amusaient à tirer sur les survivants. Parmi ces victimes, il faut citer le vice-consul argentin, M. Remy Himmer.

« Je signalerai des cas plus terribles encore. Dans un appartement d'un premier étage, les Allemands enfermèrent quatre jeunes gens, en leur disant d'avance qu'ils allaient incendier la maison et en les menaçant de faire feu sur le premier qui se pencherait à la fenêtre qu'ils avaient laissés

née expressément ouverte. On peut supposer ce que ces jeunes gens souffrirent. L'un d'eux, à moitié asphyxié tomba sur le rebord de la fenêtre, les balles allemandes lui broyèrent le bras. Un père de famille qui sortait de chez lui avec un enfant de trois mois dans ses bras fut fusillé au seuil même de sa porte.

— o —

SPECULATION SUR LES TIMBRES-POSTE

Lors de l'établissement de l'affranchissement des lettres à un *penny* (deux sous) en Grande Bretagne, un commis-voyageur qui visitait régulièrement des clients dans les îles de la Manche, a trouvé le moyen de se livrer à une spéculation profitable.

Pour un *shilling* d'Angleterre on avait, dans l'île de Jersey, treize *pennies*, et les timbres d'un *penny* se vendaient d'abord pour un *penny* de Jersey. Pour un *shilling* anglais on en avait treize. C'est ce dont sut profiter ledit commis-voyageur en achetant dans l'île de Jersey tous les timbres-poste qu'il put trouver; il y en avait pour environ \$2,000.

Il les revendit en Angleterre, réalisant ainsi un bénéfice de huit pour cent.

Mais il eut des imitateurs et les fonctionnaires du bureau général des postes, surpris de l'énorme quantité de timbres que demandaient les Jersiais, se livrèrent à une enquête qui leur fit découvrir le pot aux roses et mit fin à cette spéculation.

— o —

ON FABRIQUE, paraît-il, des hélices d'aéroplane en cuir bordé d'un cadre d'acier au nickel; ces hélices seraient presque indestructibles.

LE CHAPEAU DE M. GLADSTONE

AU nombre des salamalecs consacrés par l'usage à la Chambre des Communes, en Angleterre, nul membre, après que la sonnette a convoqué les députés à se rendre dans les salles de vote, n'a le droit de parler sans avoir son chapeau sur la tête.

Or, M. Gladstone a eu l'audace de se lever pour un rappel au règlement. L'honorable Premier avait la tête nue et son crâne siraudinesque brillait d'un éclat inaccoutumé à la lueur des becs de gaz.

— Chapeau! Chapeau! crient les conservateurs.

— Messieurs, dit M. Gladstone, je l'ai oublié au vestiaire.

— Alors vous ne parlerez pas avant le vote.

— Qui est-ce qui veut me prêter un chapeau? s'écrie M. Gladstone.

Un chapeau, dix chapeaux, vingt chapeaux sont tendus au chef du cabinet qui les essaie tous, mais en vain. Aucun ne peut coiffer sa puissante tête.

Un fou rire, qui a interloqué d'abord M. Gladstone, mais qu'il a partagé bientôt, a circulé dans l'assemblée; bientôt la gaieté est à son comble, quand, choisissant enfin le couvre-chef du *Solicitor general* sir Farrel Herschell, il s'est efforcé, à granr coups de poings, de le fixer sur son crâne.

Après en avoir fait un chapeau à la Robert Macaire, M. Gladstone a repris son sérieux et commencé son petit *speech*.

Des scènes, offrant plusieurs points de ressemblance avec celle-là, se sont passées dans les parlements français, où le chapeau, tant au Sénat qu'à la Chambre, a joué comme en Angleterre, un rôle peu fait pour rehausser la majesté Présidentielle.

— o —

POURQUOI LES BOUEES NE COULENT PAS

L'ADMINISTRATION des ponts et chaussées, en France, qui édifie les quais des ports, les phares et tout ce qui se rapporte à la navigation sur les côtes, dépense, bon an, mal an, plusieurs centaines de mille piastres à l'entretien et à la construction des bouées.

Les bouées indiquent un chenal ou un banc de sable ou des roches situées sous des eaux peu profondes et qui constituent un danger.

Construites en forte tôle d'acier, creuses, elles flottent, retenues par des chaînes. Quelques-unes comprennent un appareil lumineux, d'autres un appareil sonore qui est perçu de loin pendant le brouillard. C'est dire qu'elles reviennent assez cher. Pourtant, bon nombre d'entre elles sont perdues, les chaînes se rompant au cours des tempêtes, et il n'est point rare d'en apercevoir qui vont à la dérive.

Une question posée par les profanes est celle-ci : Comment les bouées ne coulent-elles pas, puisqu'elles sont creuses ? Un simple trou dans leur coque doit suffire à les remplir d'eau.

Les bouées, en effet, iraient vite au fond de l'eau si leur construction était aussi primitive. Il n'en est rien en réalité. Elles sont divisées à l'intérieur en un certain nombre de compartiments étanches.

Si l'un de ces compartiments, par suite d'une perforation, s'emplit d'eau, l'inondation s'arrête là et le volume d'eau pénétré ne suffit pas à faire couler l'appareil. La bouée, ayant perdu son équilibre, flotte simplement sur un côté et ne cesse pas d'être visible. Les premiers navigateurs qui s'en aperçoivent, s'empressent de prévenir l'administration et la réparation se fait en temps voulu.

LA TELEGRAPHIE SANS FIL AU JAPON

LA plus importante station de télégraphie sans fil du Japon est celle de Funabashi. Elle appartient à la Marine Japonaise et ne peut en conséquence, que desservir partiellement les intérêts particuliers.

D'après les plus récents renseignements, le Département des Communications du Japon est dans l'intention de monter une nouvelle installation de télégraphie sans fil, exclusivement pour le service du public.

Le motif de cette détermination est que les communications entre le Japon, les Iles Hawaï et les Etats-Unis ont considérablement augmenté depuis un certain temps. Il a été alloué pour ce projet un crédit de 357,500 dollars.

Il est question également de l'établissement d'une station de télégraphie sans fil dans la péninsule d'Ojika.

La seule firme importante qui s'occupe de la construction d'appareils de ce genre, a son siège à Tokio, où l'on cons truit actuellement des appareils pour les navires, appareils connus sous le nom de "Système Japonais".

— o —

LES EFFETS DE LA LUMIERE ARTIFICIELLE

D'INTÉRESSANTES expériences ont été récemment effectuées par MM. Hayden et Heintmetz, sur l'emploi de la lumière électrique pour stimuler le développement et la maturation des plantes. Des fèves ont été plantées dans une serre illuminée électriquement pour comparer leur développement dans ces conditions avec celui obtenu sous la lumière naturelle. On a choisi les

fèves pour cette investigation, parce que leur vie est relativement courte et qu'en conséquence on pouvait avoir des résultats dans un temps raisonnablement bref. On employa des lampes Mazda, remplies de gaz, le Dr Steinmetz ayant reconnu dans de précédents essais, que la lumière de ce type de lampe est spécialement efficace sur la végétation des plantes.

Un morceau de terrain de 5 pieds sur 9 pieds, d'un bon sol noir, fut illuminé par 5 lampes de 500 watts, consommant 2,5 kilowatts. Pour la comparaison, la même sorte de fèves fut plantée dans une boîte de 36 pouces carrés, contenant le même sol, sous la lumière naturelle. L'influence de l'intense éclairage artificiel a fait mûrir le fruit en moins de moitié du temps normal, sous la seule lumière du jour.

Evidemment, il n'est pas profitable de surélever le coût de produits aussi bon marché que les lèves, au moyen de lumière artificielle. L'emploi de la lumière électrique pour la croissance des végétaux et la maturation de leurs fruits ne peut se justifier que dans les situations où le courant électrique est généré comme sous-produit d'une installation de chauffage. S'il s'agit d'acheter de l'énergie, le procédé ne peut être économiquement justifié qu'en tant qu'il s'applique temporairement à des plantes de primeur qui ont durant un certain temps une haute valeur sur le marché.

— o —

MILLIARDAIRES DE L'ANTIQUITE

BIEN que l'Amérique soit le fabuleux pays des dollars, il y eut de tout temps des milliardaires.

Le premier dont l'histoire fait mention

est Salomon. Ses richesses pouvaient être évaluées à vingt milliards: il avait reçu de David, son père, dix milliards pour la construction du temple fameux.

Crésus, roi de Lydie, ne vient qu'en seconde ligne. Il est donc hors de doute qu'il a usurpé cette réputation qui fait de lui l'homme le plus riche qui ait jamais existé. Il ne possédait *qu'une* quinzaine de milliards...

Alexandre le Grand était puissamment riche, mais les historiens nous font savoir que la plus grande partie de sa fortune était le prix de ses conquêtes. Son expédition en Perse lui rapporta plus de quatre milliards.

Ptolémée Philadelphie possédait six milliards.

Auguste, le plus riche de tous les empereurs romains, fut aussi le plus magnifique des monarques. Il dépensa plus de cinquante millions pour faire construire les Thermes, dont les ruines subsistent encore.

Lucullus, s'il n'était aussi fortuné, savait au moins apprécier le luxe d'une table exquise et d'une existence fastueuse. Sa bibliothèque passait pour être la plus riche du monde en manuscrits précieux. Sa fortune fut évaluée à trois milliards.

Aujourd'hui, avec les restrictions, Lucullus dînerait-il encore chez Lucullus?...

— o —

L'EXPLOIT IMAGINAIRE

ON raconte cette piquante histoire.

Un torpilleur captura dans les eaux de la Baltique un hydroplane allemand et fit prisonnier l'aviateur. Celui-ci portait orgueilleusement sur sa poitrine la Croix de fer avec palme d'argent.

— Pour quel fait d'armes avez-vous

donc été décoré? demanda le commandant du torpilleur à l'officier boche.

— Pour avoir coulé avec une bombe le torpilleur *Moksvitanin*, répondit ce dernier d'un ton hautain.

C'était précisément le torpilleur qui venait de cueillir l'hydroplane boche. Les marins ont bien ri!

— o —

DANS LA RUE

Deux femmes causent:

— Et puis, avec ça, on ne sait pas quoi leur envoyer là-bas... Savoir si on leur remet bien les paquets chez les Boches?

— C'est qu'ils ne peuvent pas se plaindre dans leurs lettres.

Un temps, puis:

— Vous ne connaissez pas ce pays-là?

— L'Allemagne! Pour y avoir été, je n'y ai jamais été... Je connais de nom...

— Plutôt.

— o —

DEMENCE ET LARMES

UN fait des plus curieux à constater dans un cas de démence, c'est l'absence extérieure de larmes de la part de celui qui en est la victime. En effet, quelque soit la forme sous laquelle se manifeste la folie, les larmes se font remarquer par leur ab-

sence, que le malade soit sous l'effet d'une dépression de mélancolie, ou d'une excitation de la manie ou même d'une indolence visible de démence.

Si, dans un asile d'aliénés, on aperçoit un lunatique en pleurs, on comprendra que ce dernier commence à recouvrir ses sens ou qu'il se prépare chez lui une crise d'épilepsie.

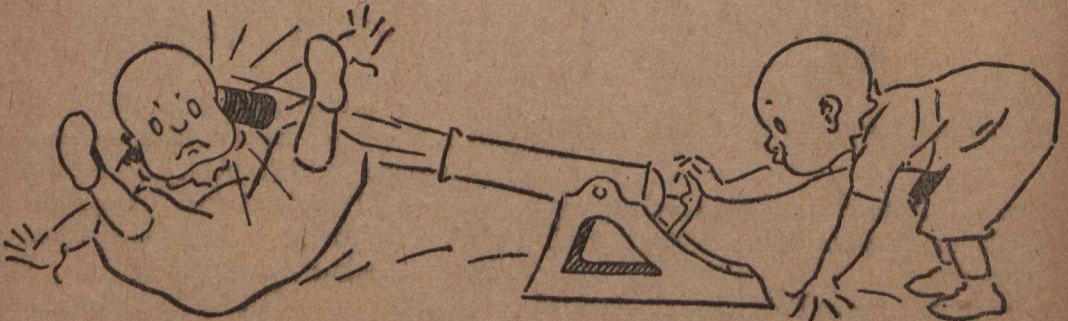
Même quand une folle raconte en un langage ardent comment on lui a enlevé ses enfants, où les outrages dont elle a été l'objet, ses yeux ne se mouillent jamais.

Faudrait-il que ce soit un privilège du ressort de la raison, que de pleurer. C'est ce qu'on est porté à croire, puisqu'aux milieux de toutes ses misères, le fou ne peut pas, comme le commun des mortels, trouver la consolation, dans des larmes.

— o —

LE PAIN SANS BLE

BIEN avant les jours actuels on a fabriqué du pain avec d'autres ingrédients que le blé. Au siège de Paris, 1590, on fabriquait le pain avec de la poussière d'ossements — ça ne devait pas être fameux pour les palais délicats. En Islande, on fait du pain avec de la poussière d'ossements de morue. En Irlande et même au Canada, depuis la guerre, on fabrique du pain avec des pommes de terre.





CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

A Tous les Petits Garçons,

A Toutes les Petites Filles



LE SOLEIL ET SA FAMILLE

Nous pouvons prendre l'histoire de la terre à son commencement. Comme nous savons qu'elle ne se trouve pas au centre du monde, mais qu'elle tourne autour du soleil, il faut donc que nous nous efforcions de nous renseigner autant que possible sur la nature du soleil, et rechercher pourquoi il oblige la terre à tourner autour de lui. Nous ne pourrions pas exister sans le soleil, aussi n'en saurons-nous jamais assez sur leur compte. D'où proviennent donc le soleil et la terre, et quel pouvait être leur aspect au commencement des choses ?

Nous avons déjà vu que la terre tourne sur elle-même, et qu'en même temps elle tourne autour du soleil : celui-ci est donc, pour ainsi dire, notre voisin. Recherchons maintenant si nous avons d'autres voisins ; nous trouverons aussitôt que nous en avons en effet. Voilà par exemple la lune, monde si curieux, et dont l'histoire est un des chapitres de l'histoire de la terre. Mais nous trouvons aussi dans le ciel un certain nombre d'étoiles brillantes, qui ressemblent aux étoiles, mais que nous savons différents des étoiles qui brillent là-haut, quand nous regardons le ciel. Les astres brillants ne sont pas des étoiles, d'abord parce qu'on les voit déplacer sur le ciel, tandis que les vraies étoiles y semblent fixées, à tel point

que pendant des siècles on les a appelées des étoiles fixes.

Comme ils les voyaient se mouvoir sans arrêt, les anciens les appelèrent, les étoiles "errantes". Naturellement, ces hommes ne parlaient pas français, mais grec, et nous utilisons un mot grec lorsque nous parlons de ces brillants objets. Nous les appelons des planètes, ce qui veut dire précisément : "les errantes", or, lorsque nous employons le terme d'"errer", nous pensons à une sorte de déplacement tout à fait irrégulier, et pour ainsi dire sans but. Nous savons à présent que toutes les planètes tournent autour du soleil, exactement comme le fait la terre, et d'une manière tout aussi régulière. Voilà pourquoi nous pouvons parler du soleil et de sa famille. Nous devons nous représenter le soleil sous la forme d'une lampe énorme, d'un immense foyer, un centre de la partie de l'univers dans laquelle nous nous trouvons.

Nous voyons donc, d'un bout de l'année à l'autre, une famille bien extraordinaire de planètes, tourner sans fin autour de lui. L'un de ces planètes est la terre. Ce n'est ni la plus grande, ni la plus petite des planètes, ni la plus éloignée, ni la plus voisine du soleil. Toutes ces planètes tournent autour du soleil dans la même direction ;

elles suivent donc le même chemin, la même orbite, comme on dit. Mais il est évident que plus d'une planète se trouve éloignée du soleil, plus elle aura de chemin à faire avant d'en avoir accompli le tour et d'être revenue au même point. Elle y met aussi beaucoup plus de temps, et l'expression que nous avons employés ci-dessus, d'un bout de l'année à l'autre, aurait donc sur cette planète une signification fort différente de celle que nous lui donnons.

Tout cela n'a d'ailleurs pas grande importance pour nous, pour le moment. La chose principale c'est que la terre, qui, elle, a tant d'importance pour nous, est en réalité une planète entre tant d'autres qui tournent autour du soleil, notre soleil à nous et leur soleil à toutes. Or, le mot latin qui signifie soleil est "sol", est ce vaste système composé de "sol" — le soleil — et de toutes ses planètes, a été appelé le système solaire. Nous ne pourrions donc pas exposer convenablement l'histoire du soleil si nous ne connaissons pas l'histoire du système solaire, puisque la terre fait partie de ce système.

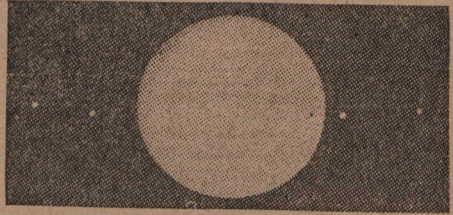
L'époque à laquelle il n'y avait ni terre ni soleil.

Vous vous rappelez que les hommes croyaient autrefois que la terre était plate et immobile, avec le soleil au-dessus d'elle, et le monde souterrain en feu, au-dessous. Quelle différence avec ce que nous savons maintenant: que la terre est une boule et qu'elle fait partie d'un groupement de boules qui tournent continuellement autour du soleil.

Nous pouvons enfin, maintenant, prendre l'histoire de la terre à son début. Il nous faut remonter à une époque où il n'y avait encore ni terre, ni soleil, ni planètes.

A ces époques si lointaines, rien n'exis-

tait, qu'une sorte d'immense nuage de matière, bien plus grand que n'importe quel nuage que nous ayons su contempler, bien plus grand que tout ce qu'on peut figurer, et dont les plus savants parmi les savants ne peuvent représenter les dimensions. Quelque énorme qu'il pût être, ce n'était pourtant qu'un nuage. Si nous avions été là pour le voir, nous n'aurions pas su exactement qu'en dire, si ce n'est qu'il était là et qu'il était immense. Chacune de ses parties ressemblait à toutes les autres. Ce n'était qu'un nuage, et si l'on avait tenté d'en faire un dessin, on n'aurait pu en dessiner que le tour, parce qu'il n'y avait rien d'autre à dessiner.



En plus du nôtre, sept autres mondes tournent perpétuellement autour du soleil; autour d'eux tournent également des satellites, ou lunes, nombreux. C'est ainsi qu'une de ces planètes nommées Jupiter possède sept satellites tournant autour d'elle. La découverte des lunes de Jupiter a été pour ainsi dire la première qu'on ait jamais faite avec un télescope et cette figure représente les quatre lunes vues par Salilée, le premier homme qui les ait jamais observées.

La matière dont nous sommes faits se trouvait dans ce grand nuage.

Certains croient que ce nuage devait être lumineux et très chaud, et capable d'éclairer et de chauffer par lui-même; mais d'autres, les plus nombreux, sont d'un avis opposé, et croient qu'au début tout au moins ce nuage, ou cette nuée, n'était ni lumineux ni chaud, et qu'il était peut-être même très froid.

Je pense que vous devinez maintenant ce qui va suivre. Ce grand nuage était fait de la matière qui compose maintenant le soleil, et les planètes, y compris la terre, et même notre propre corps, ou encore la matière que vous tenez à la main et qu'on appelle du papier. Toute la matière qui, maintenant forme le système solaire, le soleil et sa famille, existait alors dans ce grand nuage. Pourtant il n'y avait pas de système constitué. La nuée n'avait pas de forme définie et chacune de ses parties était absolument semblable aux autres.

Nous n'aurions rien trouvé d'autre à en dire si nous avions été là pour en parler, nous en personne, et non pas seulement la matière dont nos corps sont bâtis; c'est que toutes les parcelles dont le nuage était formé se trouvaient en mouvement. Il est probable qu'elles se précipitaient continuellement dans tous les sens et d'une manière fort désordonnée. Rien ne devait donc être moins semblable à un système quelconque que ce nuage de matière. Mais tout cela avait lieu, il y a si longtemps que nous ne pouvons pas plus nous en figurer l'ancienneté, que nous ne pouvons concevoir quelle était la grandeur réelle du nuage. Cependant, comme les époques succédaient aux époques, toutes les parcelles de matières qui constituaient le nuage finirent petit à petit par se mouvoir d'une manière moins désordonnée et plus régulière. Au bout d'une nouvelle période de temps, leur mouvement devint même si régulier, que l'immense nuée commença à s'enrouler, puis à tourner sur elle-même, suivant ce mouvement que l'on appelle la rotation.

L'époque à laquelle la terre commença à tourner sur elle-même.

Ceci vous rappelle que la terre tourne sur elle-même, ainsi qu'elle doit le faire,

car le lent mouvement rotatoire du grand nuage a été la cause primitive du mouvement qui produit la nuit et le jour. A l'intérieur de ce nuage, la matière dont est faite la terre fut mise en mouvement et, depuis, elle a toujours conservé ce mouvement rotatoire; maintenant encore elle tourne toujours de la même manière, dans la même direction qu'au début. Mais il n'y avait pas encore de terre alors, ni de soleil, encore moins de système solaire. Il n'y avait que ce grand nuage qui tournait sur lui-même.

Or, comme le temps continuait à s'écouler, la nuée commença à se rétrécir et à se contracter. Nous pouvons en être absolument certains, car nous savons que dans tout l'univers toute parcelle de matière tâche d'attirer toute autre parcelle. C'est la raison pour laquelle une balle tombe par terre lorsqu'on la laisse aller, ainsi d'ailleurs que nous le verrons plus tard. Or si toutes les petites parcelles de l'immense nuage s'attiraient les unes les autres, le nuage lui-même devait nécessairement se rétrécir ou se contracter comme on dit, car les parcelles situées à l'intérieur étaient attirées vers l'intérieur par toutes les autres, sans qu'il y en eût d'autres en dehors, pour les attirer à l'extérieur.

Nous avons décidé de rechercher d'où proviennent le soleil et la terre, et quel pouvait être leur aspect au commencement, mais avant de pouvoir le faire, il nous faut tout d'abord examiner un instant ce que l'on peut appeler les frères et soeurs de la terre, ces corps célestes qui eurent leur commencement en même temps que la terre et dont l'existence dépend également du soleil. Ces corps célestes, à ainsi que le soleil et la terre forment une sorte de petite famille, complète en elle-même et, dans une certaine mesure, indépendante du reste de l'univers. Cette petite fa-



Autant qu'il nous est possible de l'affirmer, la terre commença par former un immense nuage tel que celui-ci. Toute la matière dont sont composés le soleil et sa famille de mondes se trouvait réunie dans ce nuage, qui se déplaça pendant des millions d'années; puis certaines parties commencèrent à se séparer de lui. Les parties séparées se contractèrent et devinrent des globes tels que la terre et la lune.

mille, dont le centre est le soleil, appelé "sol" en latin, a reçu le nom de système solaire. Quels sont donc ces autres corps célestes, assez semblables à la terre, et qui forment la famille du soleil.

Il y a de cela bien des siècles, les hommes qui aimaient à observer le ciel, remarquèrent que parmi les étoiles il y en avait quelques-unes qui se conduisaient d'une manière tout à fait différente des autres. Tous les corps célestes semblent, en effet, se lever à l'est et se coucher à l'ouest. Mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, cela provient simplement du fait que la terre, d'où nous les observons, tourne sur elle-même dans le sens contraire. En dehors de ce mouvant qui n'est qu'apparent, et non réel, les hommes remarquèrent que tous les corps célestes, sauf un petit nombre, semblaient éternellement fixés dans la même position. Si nous prenons par exemple les étoiles qui forment ce que les anciens appelaient la Grande Ourse, dont nous nommons une partie "le Chariot", nous trouvons qu'en dépit des années, ces astres restent toujours à la même place. Il y a de cela des millions d'années on a noté l'emplacement céleste des étoiles les plus brillantes, et autant qu'on peut l'affirmer sans examen plus approfondi, elles occupent maintenant les mêmes positions. Depuis nous avons appris qu'en réalité elles se déplacent, mais elles se trouvent à une telle distance de nous qu'à l'œil nu on ne peut rien en remarquer, même après de longues années d'observation. Aussi toutes ces étoiles, sauf un tout petit nombre, reçurent-elles le nom "d'étoiles fixes".

D'autre part, on remarqua quelques étoiles très brillantes, et, parmi celles-ci, la plus brillante de toutes, qui se conduisaient d'une manière tout à fait différente. Loin d'être observé très facilement, suivi de jour en jour, de semaine en semaine.

Tel mois, on pouvait observer l'une de ces étoiles au beau milieu de la Grande Ourse au Chariot, pour ne plus l'y retrouver du tout le mois suivant. Aussi donna-t-on un nom spécial à ces astres qui se déplaçaient, ou erraient, à travers cieus et qui, par conséquent, étaient si différents des étoiles fixes. On les appela des "planètes", mot grec qui signifie "errantes". Parmi celles-ci figurait l'étoile du matin, ou Venus, qui dépasse en éclat toutes les étoiles fixes les plus brillantes. Une autre fut appelée Mars, du nom du dieu de la guerre, en raison de sa couleur rougeâtre rappelant celle du sang.

C'était une question bien difficile, pour les anciens observateurs des cieus, que d'expliquer le mouvement de ces planètes ou astres errants. Toutes sortes de théories très curieuses furent imaginées dont aucune ne s'appliquait réellement à leur cas. La vérité, c'est que les anciens observateurs ne pouvaient posséder la clef du problème. Nous savons maintenant que ces planètes sont absolument différentes des étoiles fixes, de toutes les manières, et que de siècle en siècle, elles tournent et tournent autour du soleil exactement comme le fait la terre. Les planètes ne sont pas du tout des étoiles. Comparées aux étoiles elles sont encore beaucoup plus petites que ne le serait une tête d'épingle comparée au dôme du Panthéon. Elles ne brillent si fort que parce qu'elles sont très près de nous.

Si après les avoir réunies toutes ensemble, on les ajoutait à l'une des étoiles fixes, elles ne perduraient dans la masse de celle-ci aucune différence sensible. Mieux encore, elles ne brillent aucunement de leur propre lumière, mais seulement de cette lumière du soleil qui, frappant leur surface, est réfléchiée vers la terre, juste comme une balle qu'on lance sur un mur est

rejetée par celui-ci. Ces planètes doivent toute leur lumière au soleil, et si nous nous trouvions à la surface de l'une d'elles, nous verrions la terre briller avec intensité, dans le ciel, et se comporter comme une autre planète. En effet, la terre est une des planètes et brille grâce à la lumière du soleil, dans les mêmes conditions que toutes. Mieux encore, la terre est l'une des plus petites planètes. Toutes les planètes, y compris la terre, tournent donc en cercle autour du soleil et constituent la famille que nous appelons le système solaire. Ce système solaire est isolé au milieu du vaste univers qui l'entoure. La plus proche des étoiles fixes est si éloignée de nous, que le rayon de lumière qui nous la fait apercevoir a mis en réalité trois ans pour nous parvenir; pourtant la lumière possède une vitesse telle qu'elle ferait huit fois le tour de la terre entière en une seconde. C'est bien là une des choses les plus étonnantes qu'on ait découvertes ces derniers temps, que le système solaire soit tellement isolé au milieu de l'univers et si loin du reste!

Toutes les planètes tournent autour du soleil, mais certaines d'entr'elles sont beaucoup plus voisines de lui que d'autres. Ainsi que nous le savons, deux de ces planètes se trouvent plus près du soleil que la terre elle-même. Toutes les autres tournent autour du soleil à de plus grandes distances que la terre.

Et la lune? dira-t-on maintenant.

Eh bien, on ne saurait douter que la lune ne tourne autour de la terre juste comme la terre tourne autour du soleil; seulement, au lieu de tourner en ligne directe comme le fait la terre, il faut qu'elle tourne en outre continuellement autour de la terre. La lune fait donc bien partie, elle aussi, du système solaire. Nous pouvons aussi nous demander si les autres pla-

nètes ont des lunes ou non, et la réponse à cette question est qu'elles en ont, de sorte que toutes ces lunes doivent également être comptées dans le système solaire.

La découverte de ces lunes n'est pas très ancienne. Elles ont été trouvées par le grand astronome Galilée, et furent pour ainsi dire la première récompense que lui valut l'invention du télescope — tube garni de verres à l'intérieur, dont on se sert



A une certaine époque, la terre n'était qu'un immense nuage voguant dans l'espace. Ce nuage était composé de la matière dont est faite la terre, et au fur et à mesure qu'il tournait dans l'espace, ce grand nuage se mit à tourner sur lui-même. Il prit la forme d'un globe, ainsi qu'on le voit sur la figure ci-dessus, puis il se contracta jusqu'à ne plus former que la terre, corps solide sur lequel nous vivons, et qui est représentée par le petit point blanc au-dessous du grand nuage.

pour examiner le ciel. Galilée observait la vaste planète appelée Jupiter, la plus grande de toutes, quand, à l'aide de son télescope, il remarqua ce que personne n'avait encore observé avant lui, quatre petites lunes! Comme il les observait de nuit

en nuit, il put voir très distinctement qu'elles tournaient autour de la planète. A certains moments l'une d'entre elles disparaissait tout à fait, parce qu'elle se trouvait derrière Jupiter, puis elle reparais-sait du côté opposé à celui où on l'avait vue en dernier lieu. Ces lunes tournaient autour de Jupiter à des distances diverses de la planète, de même que les planètes tournent à des distances diverses du soleil; mais elles tournent toutes dans la même direction.

Les lunes, ou "satellites", car on appelle de ce nom —(qui signifie "gardes du corps")— tout corps célestes qui, à l'exemple de la lune pour la terre, tourne autour d'une planète, offriront toujours un intérêt particulier, non seulement parce qu'elles ont été découvertes les premières, mais aussi parce qu'elles fournirent à Galilée un excellent argument. Il essayait en effet de convaincre les gens que la terre et les autres planètes tournaient autour du soleil, et ce fut un grand secours pour lui que de pouvoir prouver que Jupiter, à l'exemple de la terre, possédait des satellites qui tournaient autour de lui.

Depuis cette époque, on a découvert des satellites qui tournaient autour de plusieurs autres planètes. Tous ces satellites doivent être comptés dans la famille du soleil. Les deux planètes qui sont les plus proches du soleil n'ont pas de satellites; puis vient la terre qui en a un, comme nous le savons. Quelques-unes des planètes qui tournent autour du soleil, à une plus grande distance que la terre sont mieux dotées. L'extraordinaire planète appelée Jupiter a neuf lunes, et depuis l'époque de Galilée, on a découvert que Jupiter avait encore trois satellites de plus, de sorte qu'avec sept lunes il est bien partagé. Les deux derniers de ces satellites ont été découverts au cours des dix

dernières années, et cet astre en a peut-être davantage.

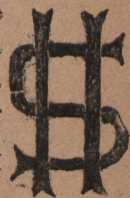
La découverte des satellites des planètes qui composent la famille du soleil, est une des plus belles que les astronomes pouvaient faire; elle a dirigé les idées vers les réalités scientifiques d'où ont dérivé tant de progrès de tous les genres.

"A Suivre"

— o —

LA LOTERIE

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date le goût si prononcé de la population parisienne pour la loterie. On peut en juger par cette ordonnance datée de l'an 1700 et par laquelle Louis XIV créait la première loterie. Il y est dit: "Sa Majesté, ayant remarqué l'inclination naturelle de la plupart de ses sujets à mettre de l'argent aux loteries particulières, et désirant leur procurer un moyen agréable et commode de se faire un revenu considérable pour le reste de leur vie, et même d'enrichir leurs familles, en donnant au hasard des sommes si légères qu'elles ne puissent leur causer aucun inconvénient, a jugé à propos d'établir une loterie de dix millions, etc., etc."



Or, savez-vous pourquoi la première loterie fut instituée par le Roi-Soleil?

Pour doter la bonne ville de Paris de... pompes à incendie, qui faisaient absolument défaut dans la grande cité.

Cette loterie avait été émise au capital de \$2,000,000. Elle se composait de 440,000 billets, et comprenait 85 lots en argent.

On voit que cette première loterie n'était pas à la portée de toutes les bourses. Aussi, il est probable que tous les lots gagnés ont été religieusement réclamés.

LA PESTE DE L'ANNEE 1879

ÀU mois de février de l'année 1879, la Russie travaillait à bloquer la peste dans une de ses provinces et l'Europe s'effrayait à l'idée de voir approcher le flau.

L'arrivée de la peste dans les environs d'Astrakhan n'avait, d'ailleurs, rien qui pût nous surprendre.

La peste sévissait en Mésopotamie, en Perse, en Arménie, elle fut signalée à Recht, au sud de la mer Caspienne. De ce dernier port, les vaisseaux vont à Astrakhan et reviennent sans cesse. La voie de terre est aussi complètement libre que possible et l'on s'étonnait que le fléau ait fini par passer de la rive sud à la rive nord de la mer Caspienne! On ne pouvait, au contraire, que constater avec une certaine surprise la difficulté qu'avait éprouvée la peste à s'implanter dans un pays qui n'est pas précisément inconnu pour elle.

À la fin de novembre 1878, un détachement de Cosaques revenant de l'armée du Caucase, rentrait dans ses quartiers à Vetlianka sur le Volga, province d'Astrakhan. Peu après parut une fièvre assez grave que l'on crut importée des champs d'Asie et qui fut appelée typhus. La maladie fit de rapides progrès; pendant les deux derniers jours de décembre et les deux premiers jours de janvier, près du sixième d'une population de 1,800 âmes tomba malade en masse; le 3 janvier 1879, 163 sur 195 étaient morts; aujourd'hui, le nombre de morts s'élève à 300, et le nombre des malades à 400. Naturellement, la panique atteignit son comble;

tout le monde se sauva du foyer d'infection; les militaires et les civils se réfugièrent à Astrakhan, à Tzaritzin, répandant partout l'effroi, et sans doute aussi les germes morbides. En février, l'affection régnait dans plusieurs bourgades du district de Yénotaiéw, peut-être aussi à Astrakhan et à Tzaritzin. A Prischeli, sur 850 habitants, 220 moururent en quinze jours.

Si en pareille matière nous étions autorisée à émettre une opinion personnelle, nous ne dirions pas, à propos de la maladie de Vetlianka, comme M. Doppner ou M. Krassovsky. C'est un "typhus galopant"; ou encore comme M. Botkine: "C'est la fièvre noire qui a traversé l'Europe au quatorzième siècle." Nous dirions: C'est bel et bien la peste.

Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer qu'il y a identité entre les débuts de l'épidémie de 1878 à Vetlianka et ceux de l'épidémie de Recht en 1877.

Après un hiver exceptionnellement doux, on constata à Recht, chef-lieu de la province de Giulan, quelques cas de *fièvre continue*, analogues au *typhus*. Au commencement du mois de mars, on remarqua ensuite, non sans étonnement, sur plusieurs personnes, des bubons aux aïnes et aux aisselles. Ils étaient quelquefois précédés ou accompagnés d'une fièvre grave, avec éruption pétéchiale noirâtre, et dans tous les cas ils étaient mortels. Les médecins du pays n'avaient rien observé de semblable depuis plus de quarante ans. Après avoir donné lieu à deux

ou trois décès seulement par jour, cette fièvre augmenta brusquement; à la fin de mai et au commencement de juin on évaluait à 170 le nombre de cas graves qui ont été presque tous mortels en deux ou trois jours, et à environ 600 le nombre des cas légers. La maladie, concentrée dans une rue basse et infecte et dans la classe la plus pauvre de la population, s'est étendue ensuite successivement à tous les quartiers. D'après M. Tholozan, on n'a pu se rendre un compte exact de l'origine de la peste à Recht. Il n'était arrivé ni pèlerins ni caravanes de la Mésopotamie, et la maladie était à peine développée à Bagdad. Quoiqu'il en soit, nous retrouvons dans les symptômes observés près d'Astrakhan tous les caractères primitifs de la fièvre de Recht. Nous pourrions en dire autant de la maladie qui envahit les petits villages de Djafarabad et Dézedje, situés à quatre lieues de Châroud: même début, mêmes apparences. L'épidémie sévit pendant un mois très gravement et disparut à la fin de janvier. Le cas de Vetlianka et de Prischeli n'est donc pas isolé. Nous pensons, par conséquent, que la peste a bien réellement fait son apparition en janvier 1879 au nord-ouest de la mer Caspienne.

La peste règne depuis un demi-siècle presque à l'état endémique en Perse et en Syrie; elle n'a jamais dans ce laps de temps, dépassé Constantinople et la Russie méridionale. Ses dernières étapes sont les suivantes: 1856, 1865, frontière persoturque; 1870, frontière occidentale de la Perse; 1875, vallée de la Mésopotamie; 1876, Bagdad; 1877, Recht; 1878, Vetlianka, gouvernement d'Astrakhan. L'extension de la maladie n'a donc pas été en 1878 très considérable, si on veut bien se rappeler que Recht fait un commerce con-

sidérable avec la Russie et le centre de la Perse.

A-t-on oublié la peste de Géorgie qui apparut en 1798 et qui, après quatre ans de répit, se montra de nouveau de 1802 à 1804? Elle atteignit Mozdok, Georgievsk; elle ravagea la petite Koborda.

Aussi la situation de 1879 n'a rien de bien neuf. Elle s'est souvent présentée. On a vu la peste d'Astrakhan irradier encore cette fois comme déjà dans un rayon plus ou moins vaste, la maladie voyager et s'éteindre dans chaque foyer pendant les grandes chaleurs d'été.

A propos de l'épidémie qui a effrayé les populations méridionales de la Russie, on ne peut s'empêcher de faire remarquer combien nous sommes peu avancés dans l'étude de la genèse et de la propagation de certaines maladies. La peste, comme d'ailleurs le choléra, la fièvre typhoïde, la diphtérie, etc., peut prendre tout à coup, à certaines époques et dans certains milieux, dont on ne saurait prévoir ni la progression ascendante ni la décadence.

— o —

LES POISSONS TRANSPARENTS

Dans les plus grandes profondeurs de l'océan, vit un poisson dont le corps est si transparent qu'on pourrait s'en servir en guise de loupe pour lire l'imprimé. Placé dans un plat d'eau, on ne le verrait pas si ce n'était la couleur de ses yeux. Il y a de bien curieux spécimens de poissons, à ces profondeurs; ainsi il y en a un autre dont le corps est tellement dépourvu d'élasticité que les marques des doigts restent incrustées sur son corps lorsqu'on y touche.

— o —

LES CHIENS D'AMUNDSEN

L'ILLUSTRE explorateur norvégien, Roald Amundsen, vient de publier les résultats de sa victorieuse expédition au Pôle Sud. Son récit, d'une émouvante simplicité, nous fait suivre, jour par jour, cette marche de trois mois accomplie par une poignée de héros à travers les immenses solitudes, jus qu'ici inviolées, du grand continent antarctique. Ce ne fut pas seulement, comme dans les régions du Pôle Nord, la lutte contre un climat implacable, le vent terrible, la neige aveuglante, les perfidies de la banquise; ici, dans l'Antarctique, de prodigieux glaciers, coupés d'insondables crevasses, traversés de ravins escarpés, recouvrent les flancs de gigantesques montagnes élevant leurs cimes dentelées jusqu'à plus de 13,000 pieds, et le plateau même où est placé le point conventionnellement appelé le Pôle dépasse 10,000 pieds d'altitude. Avec deux traîneaux, quelques chiens, ces cinq hommes intrépides surmontent tous ces obstacles, franchissent sur de vertigineux ponts de neige les perfides crevasses, escaladent ces Alpes australes et vont, après avoir chaque jour envisagé la mort, glorieusement planter le drapeau de leur patrie sur cet axe idéal de notre Globe; puis, sans prendre de repos, ils retracent, avec les mêmes difficultés, le long chemin parcouru et qu'ils ont judicieusement jalonné de postes de ravitaillement et regagnent la côte où les attendent leurs compagnons anxieux. Il n'est pas de fiction d'aventures, de roman qui égale le poignant intérêt de ce journal de route, où, avec une sobriété, une simplicité digne de tels héros, ces drames

de chaque jour, de chaque instant, sont relatés comme s'ils ne méritaient pas l'admiration du monde entier.

De ce beau livre, que tous liront avec fruit et avec intérêt, nous extrayons, pour nos jeunes lecteurs, les quelques passages suivants où, d'une façon amusante, Amundsen nous a présenté les chiens eskimos de l'expédition, si précieux auxiliaires que l'explorateur norvégien n'hésite pas à dire que c'est à eux qu'il doit une part importante de son succès.

Ces chiens, au nombre d'une centaine, avaient été embarqués à bord du *Fram*, le navire sur lequel l'expédition avait quitté la Norvège, et, dès le départ, Amundsen écrit.

“Le succès de notre entreprise dépend de l'état dans lequel les chiens arriveront sur le théâtre des opérations. Dès le début, je me préoccupe donc d'assurer leur bien-être. En premier lieu, la troupe est divisée en groupes de dix têtes, et chaque groupe confié à un ou deux hommes qui en prendront la charge et la responsabilité. La distribution de la pitance n'est pas une petite affaire; elle n'exige rien moins que la présence de tout l'équipage; par suite a-t-elle lieu au moment du changement de bordée. Manger à sa faim est l'idéal du chien eskimo, et le meilleur moyen de trouver le chemin de son coeur est de lui donner un morceau de viande. Sur ce principe est réglée toute notre conduite à l'égard de nos pensionnaires; le résultat de cette politique fut excellent, et, au bout de quelques jours, toutes les escouades étaient dans les meilleurs termes avec leurs

gardiens respectifs.

“Le régime de la chaîne n'était point du goût des chiens; leur tempérament est beaucoup trop ardent pour s'en accommoder. Mais il serait dangereux de leur accorder la liberté avant que leur éducation ne soit plus complète. S'il est aisé de gagner leur affection, les éduquer est plus difficile. La satisfaction de ces animaux est touchante quand nous nous occupons d'eux. L'entrevue du matin est particulièrement cordiale. Dès que leurs maîtres font leur apparition sur le pont, ils expriment leur joie par un chœur de hurlements; ils demandent toutefois davantage et ne se montrent heureux qu'après avoir été caressés. Si dans cette visite on en oublie un, immédiatement celui-ci manifeste des signes évidents de mécontentement. De jour en jour leur acclimatation à bord devient plus complète; dès maintenant nous entrevoyons l'espoir de les débarquer tous en bonne santé sur la Barrière.

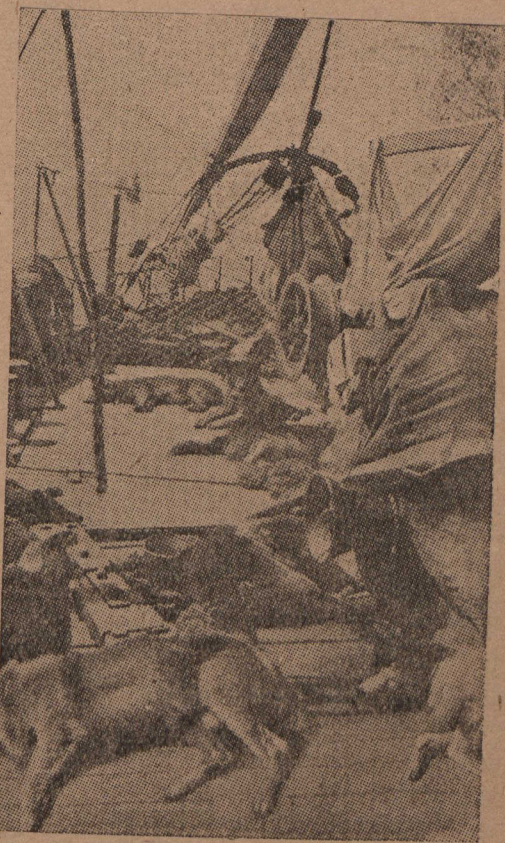
Ce résultat pourra être obtenu par une nourriture copieuse et de bonne qualité. Leur alimentation se compose principalement de poisson sec; pour la varier, trois fois par semaine, on leur sert une soupe faite de poisson haché, de suif et de farine de maïs. Ce plat a toutes leurs préférences. Promptement ils apprennent à connaître les jours où on le leur distribue, et, dès qu'ils entendent le cliquetis des gamelles, ils poussent de tels hurlements de joie qu'il devient impossible de s'entendre.”

Un peu plus tard, l'explorateur nous expose fort plaisamment la psychologie de ces intéressants animaux:

“Depuis plus d'un mois et demi, écrit-il, les chiens sont restés à l'attache. Ce régime les a rendus si obéissants que nous leur donnons la liberté... Avant de lâcher les captifs, il est indispensable de les désarmer. Sans cette précaution, immédiate-

ment une bataille s'engagerait et se terminerait par une mort ou deux. Donc chaque chien est solidement muselé. L'opération terminée, aucun ne bouge; tous semblent avoir renoncé à l'idée de quitter la place qu'ils occupent depuis si longtemps. Après un instant de réflexion, l'un d'eux s'enhardit pourtant à faire quelques pas.

“Le spectacle de sa liberté réveille ses

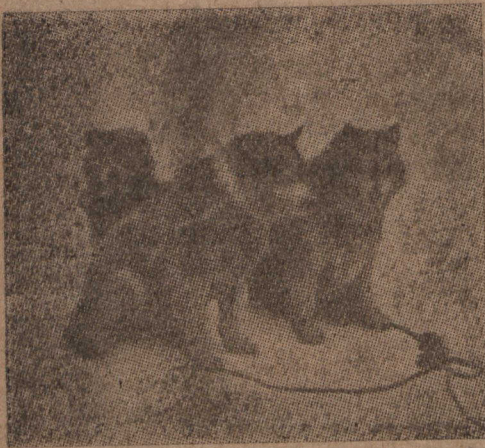


Les chiens à bord du "Fram".

voisins, et incontinent ils se précipitent sur le promeneur, heureux de cette occasion de pouvoir enfin planter leurs crocs dans la chair de leur prochain. Il avaient compté sans les muselières; quelques touffes de poils furent les seuls trophées de cette vio-

lente attaque. Ce n'était qu'une escarmouche; une fois le branle donné, la bataille devient bientôt générale. Durant deux heures, des hurlements épouvantables accompagnèrent de terribles mêlées. Les poils volaient, mais les peaux restaient intactes. Cet après-midi-là, les muselières sauvèrent nombre d'existences.

"Le combat est le plaisir favori des chiens eskimos. Le mal ne serait pas grand s'ils n'avaient l'habitude de se concerter pour tomber sur une bête isolée, choisie comme victime. Si on les laissait libres, ils



Trois chiens qui sont montés au Pôle Sud

ne lâcheraient leur pauvre proie qu'après l'avoir tuée. Des chiens de grande valeur peuvent ainsi passer de vie à trépas en quelques minutes. Nous nous efforçâmes de faire perdre à nos élèves cet amour de la bataille, et il comprirent vite que ce genre de divertissement ne nous était pas agréable. Nous avons, il est vrai, à lutter contre une sorte d'instinct, et il eût été vain de croire que la discipline dompterait les habitudes ataviques. Les chiens restèrent en liberté jusqu'à la fin du voyage; on les attachait seulement aux heures des repas. Naturellement ils allaient se

blotir dans tous les coins et recoins du navire; ainsi souvent, le matin, on ne voyait plus une bête sur le pont; toutes étaient cachées dans des trous et des encoignures. Naturellement, elles se faufilaient partout où nous n'avions que faire d'elles. Plusieurs profitèrent de l'ouverture des écoutilles pour sauter dans les cales; une chute de 25 pieds les laissant indifférentes. Un chien réussit même à se glisser dans la machinerie, bien que l'accès en fut très difficile.

"Après les premières batailles, le calme s'établit. Les champions de la lutte manifestaient une sorte de honte et de désappointement devant l'inutilité de leurs efforts. A leurs yeux, le sport perdait d'eux leur principal attrait du moment qu'ils ne pouvaient plus goûter au sang de leurs adversaires. Les relations des chiens ne revêtent pas toujours ce caractère d'hostilité; entre eux naissent souvent des affections, parfois si fortes que deux amis ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Avant de donner la liberté à nos passagers, nous avons remarqué l'air triste et malheureux de plusieurs d'entre eux. Le jour où ils furent libres, nous découvrîmes que cette mélancolie provenait simplement de ce qu'ils se trouvaient séparés d'amis très chers, placés dans une autre partie du pont. Nous mêmes aussitôt à profit cette indication pour grouper dans un même attelage les animaux qu'unissait une vive affection."

Les explorateurs ont enfin atteint les rivages de l'Antarctique, débarqué leurs provisions, établi leur installation, et cela fait, ils procèdent au jalonnement de la route qu'il doivent suivre et à la formation de dépôts de ravitaillement le plus loin possible dans l'intérieur. Et, tout de suite, les chiens sont mis à l'oeuvre, mais ces bêtes sont à peine dressés et les débuts sont pénibles:

“Un traîneau attelé de huit chiens est chargé de 600 livres de matériel et d’approvisionnements. Les bêtes hurlent et sautent de droite et de gauche, entremêlant leurs traits, c’est un sabbat de diable; enfin, après de rudes corrections, un peu d’ordre est remis parmi l’attelage, et, aussitôt, l’ordre du départ est donné. Ah! bien oui, à peine les chiens ont-ils fait quelques pas que, tous ensemble, comme au commandement, ils se couchent par terre et refusent de bouger. Leur attitude témoigne d’un profond étonnement. Depuis plus de six mois, n’ayant fait que boire et manger sans jamais travailler, ces animaux ne comprennent pas que cette période de repos est définitivement close et qu’une nouvelle ère s’ouvre pour eux. Les fouets claquent, mais, au lieu de partir à fond de train, les bêtes se lancent les unes contre les autres et entament une bataille rangée. Moi, si fier de ma cavalerie, elle m’expose, dès sa première sortie, à une cruelle mortification. A force de corrections et de cris, et en poussant nous-mêmes les traîneaux, nous réussissons enfin à mettre l’attelage en mouvement. A coup sûr, cette première marche n’eut rien de triomphal.”

Mais les choses s’arrangent vite et l’apprentissage est bientôt complet.

“Au réveil, écrit Amundsen, chacun de nous est salué par les aboiements joyeux de son attelage. A qui mieux mieux toute la bande hurle et bondit en tirant sur ses chaînes. Oh! s’ils pouvaient se précipiter vers leur maître! Aussi nous hâtons-nous de rendre visite à ces fidèles serviteurs. Le maître de l’équipage passe au milieu d’eux, en les caressant tour à tour. Celui qui est gratifié de ces petites tapes amicales manifeste la satisfaction la plus vive, tandis que ses camarades essaient de se libérer pour “tomber” le favori. Tous sont

d’une jalousie extraordinaire; ces bêtes, qui ne sont en somme que des loups apprivoisés, aiment leur maître autant, sinon plus, que le plus domestiqué de nos animaux. Après cette entrevue, les conducteurs apportent les harnais; ce sont alors de nouveaux hurlements de joie.

“Quelque singulier que cela paraisse, ces bêtes aiment le travail; mais, après de longs et rudes voyages, ce sentiment se modifiera. Le matin, remis de leurs fatigues



L’attelage de Wisting sur le plateau du Pôle.

par le plantureux repas du soir et par la nuit, les attelages sont frais et dispos; aussi les harnacher n’est pas une besogne facile. Cela fait, on n’est pas au bout de ses peines. Autour du camp, des caisses, des barils gisent çà et là; pour les chiens, ils offrent le plus grand intérêt, et, dès que le signal du départ est donné, ils filent à tou-

te vitesse vers ces tas de matériaux, sans que l'on puisse les maintenir dans le droit chemin. Les bêtes se précipitent alors sur ces épaves et les poussent devant elles avec une ardeur extraordinaire. Pour les remettre ensuite dans la bonne voie, il faut livrer un véritable combat. Sur la banquise, également, les distractions sont fréquentes, représentées par des troupes de phoques qui se chauffent au soleil. Dès que nos animaux les ont flairés, ils partent à fond de train du côté du gibier; en pareil cas, seul un conducteur très habile réussit à les maintenir."

Bientôt la suprême tentative a lieu, et il faut alors voir le rôle que jouent les vaillantes bêtes, choisies parmi les meilleures de la meute, dans la terrible marche vers le Pôle. Enfin, voilà le but qui approche et voici aussi qu'arrive le moment où, par une inéluctable nécessité, les explorateurs sont obligés de sacrifier les uns après les autres le plus grand nombre de ces fidèles auxiliaires.

"Tout à l'heure, écrit Amundsen, le 22 novembre, va se commettre un crime horrible qui me plonge dans la plus profonde tristesse. Vingt-quatre de nos excellents chiens, de nos fidèles compagnons, vont être mis à mort. C'est affreux, mais si nous voulons vaincre il doit en être ainsi. Au premier coup de feu, quoique je ne sois pas nerveux, je tressaute. Les décharges se suivent ainsi sans interruption, abattant de braves et bons serviteurs. Chaque conducteur a tiré ses propres chiens, et ensuite nettoyé et dépouillé leurs carcasses. Des monceaux de déchets rougissent la surface du glacier; vers ce charnier les survivants se précipitent aussitôt; l'un d'eux particulièrement vorace avale les entrailles encore toutes chaudes d'un camarade. D'autres, au contraire, font pour le moment les dégoûtés; plus tard, eux

aussi, ils y viendront. Cette boucherie nous enlève toute joie; malgré le succès de la journée, la soirée s'écoule morne et pesante. L'exploration a ses cruelles nécessités."

Heureusement, les pauvres chiens furent les seules victimes de cette glorieuse expédition et jusque dans leur trépas ils assurèrent, comme on le voit, son triomphal succès.

— o —

LA PEINE DE MORT

En Autriche, pendant dix ans, de 1870 à 1879, sur 806 personnes condamnées à mort pour meurtre, 16 seulement ont été exécutées; en France, pendant la même décade, 198 meurtriers ont été condamnés à mort, 93, moins de la moitié, ont été exécutés; en Espagne, de 1868 à 1877, on trouve 191 condamnations à mort et 120 exécutions; en Suède (1869-1878), 32 condamnations, 3 exécutions; en Danemark (1868-1877) 94 condamnations, une seule exécution, en Bavière (1870-1876), 249 personnes ont été poursuivies pour meurtre, 7 seulement exécutées.

Dans l'Allemagne du Nord (de 1869 à 1878) sur 1,301 personnes convaincues d'homicide, 484 furent condamnées à mort, une seule exécutée (Hœdel).

Quant à l'Angleterre, y compris le Pays de Galles, en 30 ans, de 1850 à 1879 inclusivement, il y a eu 2,005 personnes poursuivies pour assassinat, dont 645 (33%) convaincues et 372 (environ 19%) exécutées.

Aux États-Unis, il y a chaque année environ 2,500 meurtres et seulement 100 exécutions légales, plus 100 applications de la loi de Lynch. Il est à remarquer que la loi de Lynch est appliquée exclusivement chez les États qui ont conservé la peine de mort dans leurs lois.

Desparois, Garneau

& Compagnie Limitée.

MARCHANDS EN GROS

CHAPEAUX, CASQUETTES,

MITAINES, GANTS, PAILLES,

PANAMAS, PARAPLUIES, etc.

Manufacturiers en Fourrures

Malgré les difficultés sans nombre à se procurer les marchandises à des prix raisonnables, nous avons la satisfaction d'offrir aux lecteurs ou lectrices de la REVUE POPULAIRE l'avantage d'acheter au prix strictement du gros, les fourrures de choix que nous montrons pour la saison qui s'annonce.

Sans crainte et sans reproche, la fourrure manufacturée chez nous réunit trois choses tout à fait remarquables :

La qualité de la fourrure --

La perfection dans la coupe --

La pleine et entière satisfaction --

**Desparois, Garneau & Compagnie
Limitée**

**465, RUE SAINT-PAUL, OUEST,
Montréal.**



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquées qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

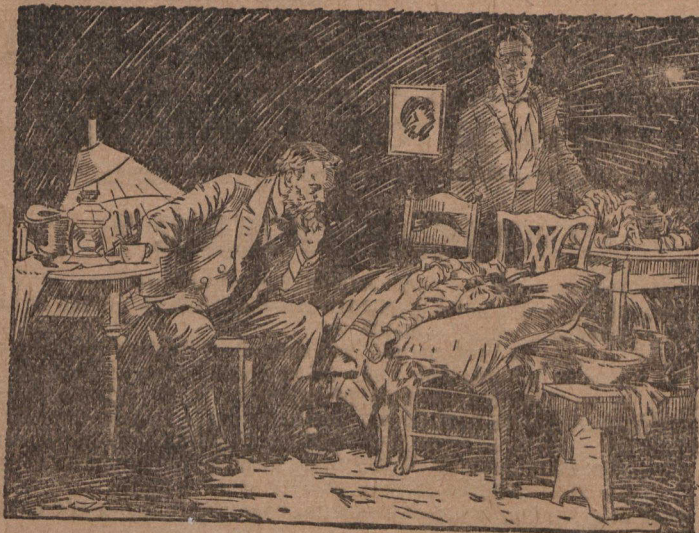
On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.



Quand la vie d'un des notres est menacée - -

Il n'y a pas de sacrifices que nous ne soyons prêts à faire, pas de privation que nous ne nous imposions pour assurer à un être qui nous est cher les services des meilleurs médecins, les remèdes les plus coûteux—tout ce que notre dévouement peut nous inspirer pour assurer le soulagement du malade et sa guérison. Nos pensées, nos prières, nos espoirs tendent à ce but assurément des plus louables.

Nous ne nous demandons pas si nous avons le moyen de faire ces dépenses.

Nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il le faut, et nous accomplissons l'impossible—à force d'économie. Nous limitons nos dépenses, nous sacrifions nos goûts, nous nous privons de cent manières pour assurer au cher, malade soins, douceurs et confort. Par un effort de volonté, nous avons résolu ainsi la question d'argent.

Dans la crise actuelle qui nous affecte, comme elle affecte le monde entier, l'argent joue un rôle prépondérant. Les dépenses de guerre en achats de toute nature, produits agricoles, grains, beurre, fromage, provisions, articles manufacturés en tous genres, nécessitent des sommes considérables. C'est pour la nation une question vitale.

Il n'y a qu'un moyen de la résoudre : C'est par l'épargne !

Il faut que, d'un bout du pays à l'autre, se pratique la plus stricte économie, dans les villes et dans les campagnes, dans nos administrations publiques, dans nos municipalités, dans nos familles; il faut que chacun de nous, Canadiens, pratique l'économie, et mette ses épargnes à la disposition de l'Etat pour l'achat des produits nécessaires pour la guerre.

Publié sous les auspices du
Ministre des Finances
du Canada.

Pas plus que 500 Copies à Distribuer.

Lecture Saine et Toute Intéressante comme Un Roman

La "Vie Sexuelle"

LEÇONS PERSONNELLES, INEDITES DU Dr ROYER.

VERITABLE COURS MODERNE

Désigné spécialement aux professions médicale, légale, scolastique et cléricale, aux époux et aux étudiants avancés.

COMMENT GUERIR ?

Traitements sur les Principes et les Applications Thérapeutiques des Modes et Méthodes Physiques de Traitement, avec des notes explicatives concernant la nature et la technique des différents agents et méthodes physiques employés.

N. B.—C'est l'opinion candide de l'auteur que personne n'est "maître" en cette matière sans ce traité hautement scientifique, embrassant l'Impulsion Sexuelle Naturelle, les Habitudes Sexuelles Normales, et la Propagation en plus l'Hygiène et la Physiologie Sexuelle.

CE COURS COMPLET SERA TERMINE AU 1er mars 1919. Il sera imprimé sur papier de Luxe de grand format (10 x 12) sous forme d'un factum d'environ près de 500 Pages.

Souscription à partir dès maintenant \$1.00 par mois jusqu'à l'obtention du cours où la balance devra s'effectuer, à savoir \$10.00 seulement pour tout le cours complet.

Envoyez-nous votre souscription à présent, ensuite, nous n'aurons que 500 copies à distribuer, ce sera la seule et dernière édition.

LA PUBLICATION MEDICALE MODERNE D'ENSEIGNEMENT

Supérieur, Dr N. Royer, Président,

732 St-Denis, Montréal.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos

Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte - Catherine Est

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

LA REVUE POPULAIRE DE DECEMBRE

sera certainement un numéro de Noël dans toute l'acception du mot. Elle contiendra, en outre d'un grand nombre d'articles illustrés traitant des plus gaudes découvertes modernes, ainsi que des pages littéraires d'une haute valeur, en tout près de 75 illustrations et une centaine d'articles entièrement nouveaux, un roman complet de Bertnay, l'auteur très en vogue dans les plus grands journaux de Paris, intitulé :

"POSTE RESTANTE"

C'est une histoire dans laquelle, bien qu'il ne soit pas question de la guerre actuelle, on trouvera une intrigue des plus captivantes, écrite dans un style charmeur ainsi qu'une fine observation de nos moeurs modernes.

UNE SEULE MARQUE
peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR

MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

Bloc Balmoral

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

file ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



MESDAMES,

Désirez-vous donner un
Cadeau Utile et Agréable
au Premier de l'An?

VENEZ VOIR ALORS LES
JOLIES CHOSES QUE
NOUS AVONS ICI.

GANTERIE ROYALE

483, Ste-Catherine, Est,

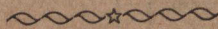
— Tel. Est 3341 —

☛ GANTS "PERRIN" NOTRE SPÉCIALITÉ

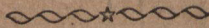


PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.



Téléphonez aujourd'hui.



DECHAUX FRERES

Nettoyeurs-Teinturiers

TEL., EST
301,
51,
52.



Fourrures

AUX PRIX DE L'AN
DERNIER

GRAND CHOIX DE PARURES DE
COU, ETOLES et MANCHONS
A DES PRIX SPECIAUX.

GRANDE SPECIALITE
DE MANTEAUX EN HUDSON
SEAL, DEPUIS \$165

MANTEAUX EN NEAR SEAL
\$115 ET PLUS.



Remodelages

Cette année encore, nous nous chargeons de réparations et de remodelage, mais nous devons vous prier de vous hâter. Nous irons chercher vos commandes et nous pourrions vous dire immédiatement le coût du travail à exécuter.

AVIS SPECIAL

Ayant acheté nos fourrures avant la hausse des prix nous pouvons vous les vendre aux prix de l'année dernière.

NORTHERN FUR M'FG.

Company Limited.

269, RUE ST-PAUL, OUEST,

Angle St-François-Xavier.
M. L. Wilfrid Robitaille, gérant.



La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,
De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

— CONSULTATIONS GRATUITES —

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL



LE LUXE ET LA QUALITE

Mais à des prix très modérés. Voilà le genre de fourrures que nous offrons à notre clientèle. Et voilà pourquoi notre magasin est toujours rempli de dames désirant être bien servies.

Venez voir nos

**ETOLES EN RENARDS
CROISES**

\$40.00 et plus.

**MANTEAUX
EN HUDSON SEAL
GARNIS D'ALASKA**

\$200

Nous avons 15 années d'expérience dans la confection d'articles en fourrures. C'est une garantie pour nos clients quant à la qualité et étant donné le peu de dépenses que nous avons, il nous est possible de vendre nos fourrures

A BAS PRIX

REPARATIONS DE TOUTES SORTES EXÉCUTÉES PROMPTEMENT. SATISFACTION GARANTIE.



RAOUL VACHON & CIE.,

Autrefois rue St-Hubert, maintenant au No

273 RUE AMHERST

Entre les rues Ste-Catherine et Demontigny.

Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

“Mais lorsque vous économisez, économisez sagement. N'économisez pas au détriment de votre santé et de la santé de votre famille. Mangez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu coûteux. Employez plus de lait dans votre cuisine. : : Employez le lait condensé BORDEN parce que c'est du lait absolument pur; propre, sucré, stérilisé et commode. : : :”

IDA C. BAILEY ALLAN,

Spécialiste en économie domestique.

Lait Condensé
Borden's



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE COUT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED,

MONTREAL